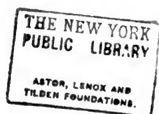


L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle ...

Gustave Léon Schlumberger



L'ÉPOPÉE BYZANTINE





PLAQUE BYZANTINE de cuivre doré provenant de la basilique de Torzello, pres de Venise. — La Vierge et l'Enfant Jésus. Inscription en l'honneur d'un évêque Philippe. — XIme ou XIIme siecle. — (Musée du South Kensington à Londres.)

GUSTAVE [illegible]

ÉPOPÉE BYZA[illegible]

[illegible]

LES [illegible]

[illegible]

HACHETTE & Cie

[illegible]

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ÉPOPÉE BYZANTINE

A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

TROISIÈME PARTIE

LES PORPHYROGÉNÈTES ZOÉ ET THÉODORA

RÈGNES DE CONSTANTIN VIII, DE ZOÉ AVEC SON PREMIER MARI ROMAIN III ARGYROS, SON SECOND MARI MICHEL IV LE PAPHLAGONIEN, SON FILS ADOPTIF MICHEL V LE KALAPHATE, SA SŒUR THÉODORA SON TROISIÈME MARI, ENFIN CONSTANTIN IX MONOMAQUE; DE THÉODORA SEULE, DE MICHEL VI STRATIOTIKOS; AVÈNEMENT D'ISAAC COMNÈNE

(1025-1057)



HACHETTE & Cie
M·D·CCCC·V

INTRODUCTION

J'ACHÈVE aujourd'hui l'œuvre bien longue inaugurée par un premier volume consacré au glorieux basileus guerrier Nicéphore Phocas, continuée depuis par les deux volumes déjà parus de l'*Épopée byzantine*, dans lesquels sont racontés le règne si brillant et si court de Jean Tzimiscès, et celui non moins éclatant et si prolongé du grand Basile le Bulgaroctone. Ce troisième et dernier volume de l'*Épopée* que je termine en ce jour complète le programme que je m'étais tracé il y a près de vingt années, quand je commençai à écrire l'histoire de Nicéphore Phocas : de rédiger les annales de l'empire byzantin, durant près d'un siècle, au moment de sa plus grande puissance, c'est-à-dire exactement depuis le mois de novembre de l'an 959, date de la mort du basileus Constantin Porphyrogénète, jusqu'au 1er septembre 1057, date de l'avènement de la dynastie des Comnènes, dans la personne d'Isaac, tige de cette illustre maison.

Après avoir, dans le tome I de l'*Épopée*, raconté le règne belliqueux de Jean Tzimiscès, et les quatorze premières années du long règne commun des fils de Romain II et de Théophano, Basile II le Tueur de Bulgares et Constantin VIII, et fait dans le tome II le récit des autres trente-six années de ce même règne essentiellement guerrier, je termine aujourd'hui l'histoire des trente-deux dernières années de la dynastie macédonienne, années orageuses entre toutes, pleines d'événements terribles ou étranges, toutes remplies du nom de la basilissa Zoé, la dernière de sa

race, qui occupa le trône durant presque toute cette longue période, concurremment avec sa sœur Théodora, ses trois époux successifs Romain Argyros, Michel IV le Paphlagonien et Constantin Monomaque et son fils adoptif, Michel V le Kalaphate.

Pour donner un aperçu de ce troisième et dernier volume de l'*Épopée* (1), il me suffira de redire les termes dans lesquels j'en parlais dans l'*Introduction* du tome I et qui se trouvent déjà reproduits dans celle du tome II. « Si Dieu me prête vie, disais-je, je raconterai encore en un dernier volume, pour terminer cette série, le court gouvernement de Constantin VIII après la mort de son frère Basile, les règnes surtout si curieux, si mouvementés de ses filles Zoé et Théodora, et des époux ou amants successifs de la première de ces princesses, jusqu'à l'abdication du vieux Michel Stratiotikos, en 1057. Cette date, par l'élévation au trône d'Isaac Comnène, marque la fin suprême de la brillante dynastie des empereurs de race macédonienne. Ainsi j'aurai rédigé les annales d'un siècle d'histoire byzantine, depuis l'avènement de Nicéphore Phocas, jusqu'à celui de cet autre général non moins valeureux qui fut le premier des empereurs Comnènes : tout un siècle dont on ne s'était occupé jusqu'ici que pour le dépeindre en quelques centaines de pages, comme l'a fait Lebeau. Alors je passerai la plume au futur historien de l'époque des Comnènes (2). »

Les trente-deux années dont j'ai tenté d'écrire le récit dans le présent volume comptent certainement parmi les plus dramatiques, les plus extraordinaires et les plus inattendues de l'histoire byzantine, pas encore parmi les plus tristes, bien que déjà la décadence s'affirme par des symptômes indéniables. Elles sont, je le répète, dominées, après le règne très court du vieux Constantin VIII, par la personnalité bizarre de la basilissa Zoé, cette antique nièce du grand Basile, ayant de grands défauts

(1) Quatrième en comptant le livre sur Nicéphore Phocas, intitulé : *Un empereur byzantin au Xme siècle*, qui n'est que le premier tome de la série.

(2) Ce futur historien des Comnènes s'est dès maintenant révélé. Je veux parler de mon ami M. F. Chalandon, auteur d'un excellent volume sur *Alexis Comnène*, paru en 1900 et qui sera suivi de plusieurs autres sur cette même dynastie.

avec quelques qualités, et qui occupa de ses séniles amours et de ses intrigues de palais toute cette longue suite d'années.

Tout au contraire du long règne du Bulgaroctone si pauvre en sources contemporaines, nous en possédons de fort nombreuses pour ceux de sa nièce Zoé et des époux successifs de celle-ci. Outre les chroniqueurs byzantins, arabes, arméniens, géorgiens, latins, déjà cités au volume précédent, nous avons aujourd'hui pour ces trente et quelques années le privilège inappréciable de pouvoir nous servir de l'*Histoire* de Psellos et des divers autres écrits historiques du même auteur. Faute d'une édition, aucun des précédents historiens de l'empire de Byzance n'avait pu jusqu'ici mettre à contribution ce témoignage contemporain précieux entre tous. Nos connaissances sur cette époque se sont ainsi plus que doublées. Psellos a vécu au milieu de ces événements; il y a constamment joué un rôle très important, parfois capital, qu'il nous a raconté fort en détail.

Le lecteur s'apercevra, dès les premiers chapitres, combien ce volume est d'une lecture infiniment plus variée que le précédent, qui traitait presque exclusivement de faits de guerre. Le règne si extraordinaire de Zoé, ses étonnantes aventures amoureuses, l'existence non moins agitée de sa sœur Théodora, ne sortant du cloître que pour rentrer au Palais et vice versâ, communiquent au récit de ces événements si constamment imprévus un parfum à la fois romanesque et tragique. On ne vit plus uniquement sur les champs de bataille et parmi les expéditions militaires pénibles et sanglantes, mais bien aussi et surtout dans les révolutions de palais, les complots dynastiques, les intrigues mystérieuses. On vit encore parmi les lettrés et les philosophes, dans les cercles littéraires si sévèrement prohibés par Basile II.

De tous ces quatre volumes, c'est celui-ci qui m'a coûté le plus de temps et de peine. Vers la fin, ce travail était presque au-dessus de mes forces physiques.

On trouvera dans ce tome III le récit d'événements infiniment dramatiques. Après le règne très bref du vieux Constantin VIII qui ne survécut

que trois ans à son illustre frère Basile, après ces années qui inaugurèrent presque déjà la décadence consécutive à l'ère précédente de puissance inouïe, nous avons d'abord l'union si mal assortie de la basilissa Zoé, vieille d'un demi-siècle de gynécée mais encore belle de corps, avec Romain Argyros, également d'une parfaite beauté physique, les heureux débuts du règne, la grande expédition de Romain en Syrie, terminée par la fantastique déroute d'Azâs, les premiers exploits du héros Georges Maniakès, la prise, par lui, de la cité d'Édesse, haut fait digne des héros d'Homère, bien d'autres circonstances encore. La fin de ce règne, également très court, est marquée par la désaffection survenue entre les deux époux, l'intrigue scélérate entre Zoé et le tout jeune parvenu Michel le Paphlagonien, les rendez-vous des deux amants favorisés par le fameux eunuque Jean l'Orphanotrophe, le drame final enfin, le malheureux Romain noyé dans la piscine du Grand Palais par des affidés dont il n'est pas difficile de dire quelles sont les mains augustes qui les ont guidés!

Le lecteur ne s'intéressera pas moins aux extraordinaires péripéties des deux règnes suivants de deux membres de cette famille de parvenus de Paphlagonie de la plus vile extraction, arrivés au pouvoir par des intrigues de harem, surtout par le génie d'un de leurs parents, le vieil Orphanotrophe eunuque. Il étudiera avec curiosité cette attachante figure du basileus Michel IV, qui, après être monté sur le trône par un crime, devient, par l'aide de son célèbre oncle, un souverain presque excellent, relègue à l'arrière-plan sa vieille et frivole épouse, la basilissa Zoé, dompte à force d'énergie et de dévotion mystique les effroyables maladies qui l'accablent, et, presque mourant déjà, triomphe de la formidable insurrection bulgare. Les exploits de Maniakès et de son lieutenant le héros scandinave demi-légendaire Harald Hardrada en Sicile, jettent sur cette période un reflet éblouissant.

A Michel IV, mort dans les exercices de la plus austère piété, succède son neveu, l'effroyable Michel le Kalaphate, porté au trône par la ruse de l'Orphanotrophe qui réussit à le faire adopter par la vieille basilissa. A peine sur le trône, aux côtés de sa mère adoptive, ce précoce criminel,

trompé par les acclamations populaires, se débarrasse de son oncle d'abord, de Zoé ensuite, qu'il relègue dans un monastère des Iles. La terrible émeute qui est la suite naturelle de ces événements et qui se termine par la restauration de Zoé et de Théodora et le supplice du Kalaphate compte parmi les journées les plus extraordinaires de Byzance. Psellos, témoin oculaire, nous a raconté avec une émotion communicative le siège du Grand Palais impérial par la foule constantinopolitaine ameutée et l'agonie du Kalaphate sur la place du Sigma.

Après la courte administration en commun si bizarre des deux vieilles sœurs remontées sur le trône, nous en arrivons au nouveau mariage, fort romanesque aussi, de Zoé avec Constantin Monomaque. Ce nouveau règne, qui commence décidément cette décadence du grand empire, que les valeureux Comnènes enrayeront plus tard pour un temps, est tout plein d'un vif intérêt qui se partage entre les pacifiques tournois des cercles littéraires et les plus redoutables faits de guerre civile et étrangère comme les plus graves conflits religieux. C'est l'époque, en effet, de la grande renaissance des lettres à Byzance, de la résurrection de l'Académie de Constantinople, sous l'impulsion des Psellos, des Xiphilin et de leurs amis, et sous la protection chaleureuse de Monomaque; c'est l'époque des terribles insurrections de Georges Maniakès et de Léon Tornikios, des luttes désespérées des armées impériales contre les Russes de Vladimir qui assaillent la Ville Reine gardée de Dieu, contre les Petchenègues qui dévastent les provinces d'Europe, et les Turks Seldjoukides qui dévastent celles d'Asie, contre les Normands aussi qui marchent de conquête en conquête dans l'Italie du Sud; c'est l'époque de la chute définitive du royaume d'Arménie annexé à l'Empire; c'est celle surtout du grand Schisme provoqué par l'ambition du patriarche Michel Kéroularios et la résistance du pape Léon IX.

Les figures les plus originales, les plus curieusement ou énergiquement accusées, défilent sous les yeux du lecteur: l'élégant, fin et faible Constantin Monomaque qui ne vit que pour l'amour et les lettres; la vieille basilissa Zoé devenue aussi dévote qu'elle fut jadis frivole et licencieuse; sa sœur

l'austère Théodora, véritable religieuse sur le trône ; la délicieuse Skléréna, cette amante si dévouée, si fidèle, Pompadour charmante du XIme siècle qui forma avec son amant Monomaque et les deux antiques nièces de Basile II le plus extraordinaire des gouvernements à quatre ; le fougueux héros Maniakès dont les débuts furent si glorieux et la fin si lamentable ; son lieutenant Harald, le légendaire roi de la mer ; le faible Léon Tornikios, qui faillit prendre Constantinople et devenir empereur ; le groupe exquis des lettrés et des philosophes qui fit à Monomaque un cercle si aimable : Psellos, Xiphilin, Likhoudès, Mauropos et bien d'autres encore ; l'ambitieux, éloquent et intraitable Michel Kéroularios, belle figure de pontife malgré de notables défauts ; son noble adversaire aussi le pape Léon IX ; tant d'autres enfin ! Quelles grandes scènes militaires aussi ! La fameuse bataille de Gaboudrou où le héros géorgien Liparit se couvre de gloire contre les hordes seldjoukides ; les furieuses attaques de Constantinople par l'armée rebelle de Léon Tornikios et par les innombrables barques russes de Vladimir, le sac d'Arzen, en Asie, par les sauvages soldats de Toghroul-beg, le sultan prestigieux. La fin de ce règne s'écroule dans la tristesse. Monomaque expire au moment où le maître véritable de la capitale est devenu le patriarche Kéroularios devant lequel la majesté impériale a dû s'humilier. Les deux courts règnes suivants : celui de l'antique vierge Théodora, ultime et presque octogénaire rejeton de la glorieuse dynastie macédonienne, et celui de Michel Stratiotikos, vieux soldat lamentable, aboutissent rapidement à la grande conspiration militaire qui met sur le trône, dans la personne d'Isaac Comnène, un des premiers chefs de l'armée, une dynastie nouvelle qui devait avoir encore ses jours de gloire et de grandeur. Ce dernier chapitre, toute la marche des généraux rebelles jusqu'à la victoire finale, les entrevues dramatiques sous la tente de Comnène, la révolution dans les rues de la capitale, nous sont racontés de main de maître par Psellos.

Sur tous ces faits nous ne possédions guère jusqu'ici que les ouvrages si brefs, si insuffisants et déjà fort anciens de Lebeau, de Gibbon, de Finlay. Nous ne possédions sur cette époque si intéressante, si importante de

l'histoire de ce grand empire, aucun ouvrage d'ensemble, tout au plus quelques monographies sur un certain nombre d'incidents spéciaux, monographies excellentes, dont je me suis du reste amplement servi (1). Comme pour le dernier volume, laissant de côté les digressions qu'on m'a fort injustement reprochées, je me suis borné à la plus stricte énumération des événements.

L'illustration de ce dernier volume est peut-être la meilleure. J'ai continué cette fois encore à ne faire autant que possible figurer dans cet ouvrage que des monuments contemporains de l'époque dont je racontais l'histoire, c'est-à-dire, pour ce tome III, la première moitié du XIme siècle. Comme je le disais dans ma dernière « Introduction » : « c'est comme une illustration des faits par l'art et l'archéologie ». Tout le monde connaît l'extraordinaire rareté des monuments encore existants datant de cette époque reculée.

Si je me permets d'affirmer que cette fois l'illustration est plus particulièrement réussie, c'est que je dois presque uniquement ce résultat à mon ami M. G. Millet, qui, avec un désintéressement sans bornes, a mis à ma disposition le trésor de documents d'art et d'archéologie byzantins réunis par lui à l'École des Hautes-Études avec un soin minutieux et des peines infinies. Je n'ai eu qu'à puiser à pleines mains dans cette précieuse collection pour en tirer la plus notable partie de mes illustrations. J'adresse ici à M. Millet l'expression de ma plus profonde gratitude. Je remercie également Mme la Ctesse R. de Béarn, MM. Martin Le Roy, O. Wulff, Jamot,

(1) Je fais remarquer une fois pour toutes que pour les événements de l'Italie méridionale j'ai suivi constamment presque textuellement le livre de l'abbé Delarc sur les Normands en Italie, en m'aidant pour diverses corrections de celui de L. v. Heinemann sur le même sujet et de l'excellent travail manuscrit encore inédit de mon ami M. F. Chalandon intitulé : *Histoire des Normands d'Italie*, gracieusement mis par celui-ci à ma disposition. Le volume tout récent de M. J. Gay sur l'Italie méridionale et l'empire byzantin a paru, hélas, dans le mois même de cette année où je signais mon dernier bon à tirer. Je regrette infiniment de n'avoir pu consulter ce livre remarquable. Pour la révolte de Léon Tornikios, pour l'histoire du Schisme, pour l'histoire des années 1054 à 1057 comprenant les règnes successifs de Théodora et de Michel Stratiotikos et la proclamation d'Isaac Comnène, j'ai suivi de même presque textuellement ou copié littéralement : pour le premier de ces événements le mémoire de M. R. Schutte intitulé : *Der Aufstand des Leon Tornikios im Jahre 1047*; pour le second le livre de mon ami M. L. Bréhier intitulé : *Le Schisme oriental du XIme siècle*; enfin pour l'histoire des années 1054 à 1057 le mémoire de M. le Dr H. Mædler intitulé : *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos, ein Stück byzantinischer Kaisergeschichte.*

Degrand, C. Enlart, R. Kœchlin, E. Bertaux, J. de Morgan, Dobrusky de Sofia, le professeur Sp. Lambros, doyen de l'Université d'Athènes, le père Petit des Assomptionnistes de Kadi-Keuï, le général de Beylié, la Société orthodoxe palestinienne, la Société impériale russe d'archéologie, la Société historique d'Athènes, qui m'ont confié et autorisé à reproduire les plus intéressants objets de leurs collections ou les plus précieuses photographies. Je dois des mentions spéciales à M. le professeur H. Græven de Trèves qui a bien voulu me communiquer les photographies de quatre monuments inédits intéressants entre tous et se dessaisir en ma faveur du droit de les publier, et à mon jeune et savant ami M. Adamantios Adamantiou d'Athènes qui, avec un zèle touchant, a bien voulu m'économiser un temps précieux en traduisant à mon intention de très nombreuses pages de Psellos, cet auteur d'une lecture si peu aisée. MM. Hachette ont été, comme pour mon précédent volume, les plus aimables et les plus parfaits des éditeurs.

J'ai définitivement renoncé à publier le volume complémentaire que je destinais à l'art et à l'archéologie de la période dont je viens de terminer l'histoire. Je ne me sens plus assez vaillant pour entreprendre une œuvre aussi considérable dont je laisse le soin à de plus jeunes que moi. Je me bornerai tout au plus à publier d'ici à quelques mois un fascicule contenant la table des noms d'hommes mentionnés dans les quatre volumes de mon histoire, avec celle des illustrations groupées par catégories.

En terminant ce long et pénible travail, je ne puis que répéter le vœu que je formulais à la fin de l'*Introduction* du tome second : « Puisse le public de plus en plus nombreux qui s'intéresse aux choses de Byzance accueillir avec indulgence ce nouveau livre consacré à sa tragique et merveilleuse histoire (1) » !

Gustave Schlumberger.

Paris, Août 1904.

(1) Pour la *Bibliographie* des sources très nombreuses, je renvoie, comme pour le volume précédent, à celle très copieuse que j'ai publiée à la page 779 du tome I de l'*Épopée*. Les travaux ou documents que j'ai consultés exclusivement pour ce tome troisième sont cités en note. Je n'ai pas cru devoir reproduire une fois de plus les titres de cette longue suite d'ouvrages qui occupe plusieurs pages du tome I et à laquelle je prie qu'on se reporte en cas de besoin.



COFFRET de bois à reliques, recouvert de plaques d'os sculptées avec traces de dorure ancienne. — Partie supérieure. Figure empruntée à un groupe antique et deux guerriers. — Travail byzantin d'origine italienne des XIme ou XIIme Siècles. — Trésor de la cathédrale de Capo d'Istria en Istrie. — (Græven, Elfenbeinw., *II, 16.)*

CHAPITRE I

Constantin VIII demeure seul basileus d'Orient par la mort de son frère Basile II. — Caractère de ce prince. — Débuts du règne. Le pouvoir aux mains des eunuques. — Mesures de rigueur contre divers hauts personnages. — Agressions des Petchenègues et des corsaires sarrasins. — Traité avec le Khalife d'Égypte. — Affaires de Géorgie et d'Arménie. — Affaires d'Italie. Ambassade de l'évêque Werner de Strasbourg à Constantinople. — Mariage de Zoé, héritière du trône des basileis, avec Romain Argyros. — Mort de Constantin VIII, le 11 novembre 1028.



SOU D'OR du basileus Constantin VIII.

BASILE II, un des plus grands parmi les souverains de Byzance, avait porté à nouveau, durant son règne de près de soixante années, la puissance des successeurs de Constantin à un degré inouï, inconnu depuis les temps glorieux de Justinien. Tous les adversaires les plus redoutables de l'Empire avaient été successivement détruits, abattus ou soumis. Le Trésor regorgeait d'or. Tous les souverains étrangers sollicitaient le titre d'alliés de l'Empire. Et cependant, à peine le héros septuagénaire fut-il couché dans la tombe que l'éclatant soleil qui avait si longtemps brillé sur la Ville gardée de Dieu commença à s'obscurcir. De lourds nuages s'accumulèrent presqu'aussitôt à l'horizon, sinistres avant-coureurs des pires tempêtes.

Tous les chroniqueurs byzantins, Skylitzès, Zonaras, Glycas, Psellos aussi, bien qu'avec des réticences, celui-là exactement contemporain et témoin oculaire du règne, nous tracent de Constantin VIII un portrait infiniment peu flatteur à la date où, par la mort de son frère, le grand basileus Basile II, qui l'avait, on se le rappelle, solennellement désigné pour son successeur, il demeura, étant pour lors âgé d'environ soixante-cinq ans (1), le seul maître de l'immense Empire victorieusement restauré et relevé par ce dernier. Il fut proclamé basileus unique immédiatement après la mort de son aîné (2). J'ai tracé déjà, surtout d'après Psellos, dont le témoignage est ici si important, la description aussi complète que possible de ce caractère lamentablement faible (3). Constantin VIII, disent à l'envi les chroniqueurs, à l'opposé tout à fait de son illustre frère, était de nature infiniment molle, indolente (4), très efféminée, de vie étrangement dissipée et oisive. Aussi Basile n'avait-il jamais consenti à l'associer au pouvoir effectif. Extrêmement enclin à toutes les sortes de jouissances, il se plaisait particulièrement aux spectacles, aux divertissements licencieux. Sans cesse environné d'un groupe de familiers détestables, presque tous de basse extraction, il aimait à assister en leur compagnie aux courses de chevaux ou de chars, à tous les spectacles excitants de l'Hippodrome de Constantinople, aux représentations le plus souvent honteuses des mimes et des baladins, passant ses jours à festoyer, à chasser, ses nuits à boire, à jouer aux dés. Il était avare, de nature très emportée.

A son avènement, il trouva le trésor de l'Empire rempli des sommes énormes (5) accumulées par son frère et ne sut qu'en faire le pire usage, dissipant presque incontinent ces immenses richesses. Il n'était pas précisément lâche, mais son âme était vile, fuyant toute peine. Bien qu'il fût de prestance superbe, de très haute taille, bien constitué, d'essence très robuste, il ne pouvait supporter sans fatigue le poids de son armure de

(1) Voy. *Épopée*, I, p. 328, note 2. Psellos fait erreur, semble-t-il, en disant qu'il était âgé de soixante-dix ans.

(2) « Le lundi 13 décembre, dit Yahia, de grand matin. » En réalité ce fut le 15 décembre. Basile était mort à la neuvième heure de ce jour.

(3) *Épopée*, I, p. 333.

(4) « Ῥάθυμος καὶ οὐ πάνυ περὶ τὴν ἡγεμονίαν σπουδάζων », dit Psellos. — Voy. le portrait très chargé de ce prince, tracé en opposition à celui de son frère, dans Manassès (vers 6033 à 6050).

(5) On se rappelle qu'à la date de la mort du Bulgaroctone, il n'y avait qu'un arriéré d'impôt de deux années.

mailles. Le son des instruments guerriers lui était, paraît-il, insupportable.

J'ai dit, dans la première partie de cette histoire, combien son rôle avait été effacé durant le règne si long de Basile. Maintenant sa santé jadis excellente était devenue à tel point mauvaise par l'âge, la goutte et les excès, qu'il était parfaitement incapable de conduire au combat les armées impériales.

Je n'hésite pas à reproduire presque en entier la description si vécue que Psellos nous fait de ce prince : « Il était, nous dit-il, d'une volonté si faible que le pouvoir n'avait pour lui guère d'attraits. Bien qu'elle habitât un corps robuste, son âme était timide. Trop âgé déjà, lors de son avènement, pour diriger en personne les guerres de l'Empire, il se dédommageait de cette infériorité en se montrant dur à l'excès à la moindre nouvelle fâcheuse. Au lieu de combattre les nations barbares les armes à la main, il préférait les empêcher de nous faire la guerre en distribuant aux chefs des dignités et des présents. D'autre part, il traitait avec la dernière rigueur ses sujets rebelles, les faisant châtier et mutiler cruellement. Plus prompt à la colère que quiconque, il ajoutait foi à toutes les calomnies, accablant de ses cruautés tous ceux qu'il soupçonnait d'aspirer au pouvoir. Il ne combattait pas ceux-ci à ciel ouvert, face à face; il ne leur infligeait ni l'exil, ni la prison, mais de suite il leur faisait crever les yeux! Insouciant de toute équité dans la distribution des châtiments, il punissait avec une égale sévérité les plus vénielles comme les plus coupables fautes, aussi inexorable pour l'intention seule du crime que pour le crime accompli. Son but unique était de s'assurer ainsi la tranquillité la plus complète au prix de ces condamnations foudroyantes autant que draconiennes qui paralysaient et détruisaient instantanément toute hostilité, même naissante. Il traitait avec la même dureté les plus grands et les plus petits, n'épargnant pas les hommes d'Église, pas même les plus hauts placés. Une fois qu'il s'était mis en colère, il devenait presque impossible de lui faire entendre raison. Malgré ce caractère essentiellement irascible, il n'était pas étranger à toute pitié. Il savait se montrer compatissant pour les grandes infortunes, l'ami des malheureux. Il n'avait du reste pas la rancune opiniâtre comme son frère Basile. Ses irritations les plus violentes étaient de courte durée. Il se repentait alors amèrement des

cruautés qu'il avait commises. Si, dans le cours de sa fureur, quelqu'un parvenait à lui faire entendre raison, loin d'en vouloir plus tard à celui-ci ou de le faire punir, il lui savait gré de l'avoir empêché de sévir. Par contre, si personne ne parvenait à se mettre en travers de sa colère, il brisait tout. Mais tout de suite aussi la raison lui revenait. Il regrettait alors sa folie, se jetait en pleurant dans les bras de celui qu'il avait maltraité et s'efforçait de justifier ses actes par des accents tels qu'ils faisaient couler les larmes des yeux de ses propres victimes.

« Il avait la main large à faire le bien, plus peut-être qu'aucun autre basileus, mais cette bienfaisance n'était jamais ni équitable, ni égale. Il comblait de ses munificences ceux qui l'entouraient, mais il oubliait presque totalement ceux qui étaient au loin. Il ne faisait guère sa société que des eunuques du Palais qui étaient en réalité ses seuls amis. Ceux-ci, qui étaient d'humble naissance, généralement d'extraction païenne et barbare, ayant été élevés sous ses yeux, avaient pris de lui quelques-unes de ses qualités. Chose étrange, ces hommes s'efforcèrent, en général, de racheter l'ignominie de leur origine par leurs actes et se montrèrent d'esprit plutôt libéral, nullement avides de s'enrichir, plutôt empressés à rendre service, à combler chacun de leurs bienfaits (1). »

Ce faible et vieux souverain, si longtemps maintenu au second plan par son frère, si longtemps confiné dans son rôle subalterne de second basileus, se trouvait enfin le maître d'en agir à sa guise. Comme je l'ai dit, il abusa presqu'aussitôt de ces pleins pouvoirs illimités. Apre à réparer les années perdues, sentant que le temps pressait, il s'en donna à cœur joie, « à bouche que veux-tu », dépensant sans compter pour ses plaisirs les immenses trésors de l'État accumulés dans les souterrains du Grand Palais avec tant de vigilance par son frère. « Ce fut comme son idée fixe, sa préoccupation unique, a-t-on dit fort bien, de dépenser ces richesses. » Il y en avait pour deux cent mille livres d'or, au dire de Zonaras, qui se

(1) Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, p. 69, dit que Constantin fit mettre aussitôt en liberté tous les complices de Nicéphore Phocas et de Nicéphore Xiphias qui, pour avoir prêté secours à ces deux rebelles, avaient été emprisonnés par ordre de Basile, ainsi que beaucoup d'autres condamnés (voy. *Épopée*, II, pp. 514 sqq.). L'écrivain syrien est seul à parler de cette amnistie, dont les Byzantins ne semblent rien savoir. Mathieu d'Édesse dit pourtant, on le verra plus loin, que Constantin fit ouvrir les prisons à son avènement.

sert encore ici de cette expression pédantesque de « talents » dont probablement Psellos est le véritable éditeur responsable. Si vraiment « talents » signifie « livres », il y en avait pour un nombre considérable de millions.

« Le mal que ce pauvre basileus fit en très peu de temps fut immense », dit, probablement avec quelque exagération, Skylitzès. Tout ce que Basile dans son règne si long avait assemblé autour du trône de fonctionnaires capables ou distingués par leur naissance ou leurs vertus dans les plus hautes fonctions de l'État, tout ce qu'il y avait de personnages considérables et dévoués à la dynastie, aussi bien dans le domaine civil que dans l'ordre militaire, fut instantanément congédié, disgracié, remplacé dans les postes les plus élevés par les compagnons de plaisir, plutôt de débauche, du nouveau basileus, tous individus des moins recommandables, s'il faut en croire la plupart des chroniqueurs. Tous étaient de basse origine, pas un de naissance noble. C'étaient d'anciens esclaves, des eunuques, des étrangers infimes, des domestiques du Palais, personnages incultes, de vrais barbares, misérables comparses que Basile eût écrasé du pied et auxquels Constantin, poursuivant les errements de toute sa vie, accordait au contraire son entière faveur.



SCEAU DE PLOMB de ma Collection retrouvé à Constantinople, ayant appartenu à Nikolaos, proèdre, parakimomène de l'empereur Constantin VIII et domestique des Scholes d'Orient.

Le nouveau basileus n'était point dépourvu d'esprit. Il aimait à se mêler aux luttes de la parole et discutait avec quelque grâce. Bien que son éducation eût été très négligée, comme il était fort intelligent, il était doué d'une remarquable facilité de parole qui allait parfois jusqu'à l'éloquence. Il était en ceci tout l'opposé de son frère, le rude et peu disert Basile. Ajoutez à ces dons la voix la plus douce, la plus harmonieuse. Son parler était si rapide que lorsque, par aventure, il dictait quelque dépêche, le plus agile des secrétaires était inhabile à le suivre. Et cependant il avait

la fortune d'avoir à son service de nombreux scribes écrivant très vite. Aussi le métier de ceux-ci était-il des plus fatigants. Souvent ils en étaient réduits à rendre par des signes tachygraphiques la pensée impétueuse du maître.

Le grand Basile avait constamment tout fait par lui-même. Cela avait été pour lui une habitude invétérée. Constantin, bien au contraire, ne s'occupait en rien de gouverner. Tout au plus consentait-il à donner parfois audience aux ambassadeurs étrangers. Dans ces occasions solennelles, il remplissait son rôle de souverain avec une vraie *maestria*. Ou bien encore, comme je l'ai dit, dictait-il quelques lettres.

Après avoir ainsi fait place nette au Palais et dans les ministères et congédié tous les excellents fonctionnaires depuis si longtemps mis à l'épreuve par son prédécesseur, Constantin se hâta de remettre toute l'administration de l'Empire aux mains de six eunuques, ses familiers, personnages d'ordre très humble. Au premier abord, en lisant dans les chroniqueurs, surtout dans Psellos, aussi dans Skylitzès, le portrait si chargé de ce prince lamentable, en voyant ceux-ci raconter à l'envi qu'à peine fut-il seul sur le trône, « il poursuivit son existence toute de volupté, en véritable esclave de son ventre et de Vénus », on pourrait croire à quelque exagération. Il suffirait alors de lire les noms des personnages qui composèrent le nouveau gouvernement pour s'apercevoir qu'il n'y en a vraiment aucune. La stupeur des bourgeois de Constantinople dut être extrême quand ils apprirent simultanément ces nominations scandaleuses, œuvre d'un basileus qui, méconnaissant à ce point tous ses devoirs, ne sut pas mieux choisir ses ministres qu'il ne savait se passer d'eux. Écoutez et jugez : Nikolaos, premier cubiculaire, autrement dit premier valet de chambre du basileus, eunuque, fut, chose incroyable, nommé domestique des Scholes d'Orient, c'est-à-dire généralissime en Asie, la plus haute charge militaire, et parakimomène, autrement dit le premier des conseillers intimes, littéralement « celui qui couche à la porte de la chambre du basileus » (1). Nicéphore, second personnage de l'Empire après Nikolaos, également eunuque, fut créé protovestiaire, c'est-

(1). Voy. à la page précédente le sceau de plomb de ce personnage, faisant partie de ma Collection.

à-dire chef du personnel du Palais, préposé à la garde-robe impériale (1). Un troisième, toujours eunuque, Syméon, qui paraît avoir été le plus avant dans la confiance du prince, et qui, plus tard, nous le verrons, arriva aussi à la dignité de parakimomène, fut « drongaire de la Veille », c'est-à-dire préfet de police de la Ville gardée de Dieu. Tous trois furent en outre élevés dans la fonction sénatoriale au rang si considérable de proèdres. Eustathios, très bas fonctionnaire, encore un eunuque, eut, dans un ordre de dignités quelque peu moindre, la charge si importante de grand hétériarque, c'est-à-dire de chef suprême de tous les corps de mercenaires étrangers ou barbares de la garde impériale. Ce fut en somme le gouverneur militaire du Palais. Un cinquième eunuque palatin, Spondyle, fut nommé duc d'Antioche, c'est-à-dire châtelain de la plus grande forteresse de l'Empire. Ce fut en de telles mains que fut remise la garde de l'illustre capitale de la Syrie reconquise, protectrice des marches impériales du Sud, en face de l'immensité sarrasine. Cette dernière nomination fut peut-être la plus scandaleuse. De la bonne garde d'Antioche dépendait, on le sait, le salut des grands et riches thèmes d'Asie exposés à l'incessante invasion arabe. Enfin, le nouveau duc ou gouverneur des marches d'Ibérie ou de Géorgie, c'est-à-dire de tous les territoires annexés à l'Empire par Basile à la suite de la mort de l'exousiocrator d'Ibérie Davith (2), fut un autre eunuque, Nicétas, originaire de Pisidie. Ces deux derniers parvenus étaient, semble-t-il, des hommes véritablement infâmes, de la plus louche origine, de vrais scélérats. Je sais bien que nous avons pour combattre cette opinion le témoignage de Psellos cité plus haut, qui parle de certaines bonnes qualités de ces tristes person-

(1) Deux inscriptions dédicatoires encore aujourd'hui conservées dans l'église de l'Assomption de la Vierge, à Nicée, concernent presque certainement cet eunuque Nicéphore, qui y figure avec les titres de patrice, de préposite, de « vestis » et aussi de grand hétériarque. Sur une fresque du narthex de cette église, fondée par lui, fresque grossière d'époque moderne très certainement calquée sur une plus ancienne, ce personnage figure en costume guerrier, agenouillé devant la Vierge auprès de son basileus. — Voy. *Byz. Zeitschr.*, X, pp. 707 sqq. — Voy. surtout O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicæa und ihre Mosaiken*, etc., 1903, pp. 10 et 301 sqq. — Voy. les vignettes du présent volume, pp. 361, 365 et 413. — Je possède également dans ma Collection le sceau de ce personnage avec son seul titre de grand hétériarque. Voy. la vignette de la p. 317 du présent volume. Quand j'ai publié pour la première fois ce sceau à la p. 318 de ma *Sigillographie byzantine*, je n'avais pas encore réussi à en identifier le propriétaire.

(2) Voy. *Épopée*, II, chap. III et IX.

nages; mais cela n'était-il point seulement bonne politique de leur part pour se faire pardonner la honte de leur élévation? Il est bien difficile du reste de se faire une opinion en présence de ces témoignages contemporains si clairsemés, souvent si parfaitement contradictoires. « Cette bande de misérables, poursuit Skylitzès, mettant partout le trouble et la confusion, eut tôt fait de bouleverser l'administration et de mettre à deux doigts de sa perte cet Empire si constamment florissant depuis l'époque déjà lointaine du père de Constantin, le basileus Romain, si constamment en progrès sous ces trois grands basileis : Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès et Basile II, devenu, par les hauts faits de ceux-ci, la terreur de toutes les nations voisines. Non seulement Constantin, par cette conduite, se mettait en contradiction avec toute règle, avec toute sagesse, mais encore il pourchassait les plus dignes, les plus illustres, tous ceux qui, sous les règnes précédents, n'avaient pas encensé ses vices, faisant le plus de mal qu'il pouvait aux meilleurs. » Il y a probablement beaucoup d'exagération dans cette philippique. Très certainement cependant Constantin fut un souverain fort médiocre (1). Surtout il poursuivit de sa haine les principales familles de la noblesse byzantine, constamment préoccupé des compétitions possibles au trône impérial (2).

Parmi les plus lamentables victimes de ce prince, il faut citer en première ligne le patrice Constantin Bourtzès, le fils du glorieux vainqueur d'Antioche, le magistros Michel Bourtzès. Le basileus Constantin qui haïssait dès longtemps ce personnage de haute vertu parce qu'il avait à mainte reprise courageusement dénoncé ses actes indignes à son frère le grand Basile, se hâta de lui faire crever les yeux. « Il avait une vraie prédilection, dit Zonaras, pour ce genre de supplice qui paralyse la victime et la frappe d'impuissance sans la faire cependant périr. Il usa sans cesse durant son règne de cet affreux supplice pour réduire à rien une foule d'hommes éminents. On appelait cela à Constantinople d'un terme plein d'une douloureuse ironie : « la divine clémence de l'empereur ».

(1) Zonaras, qui s'inspire de Psellos, dit que Constantin ne régna que par la délation, prêtant l'oreille à toutes les calomnies. Enclin à la colère, mais moins opiniâtre que Basile dans son ressentiment, il changeait facilement d'avis, se montrant alors souvent désolé du mal qu'il avait causé.

(2) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 117 sqq.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — Saint Étienne. (Phot. commun. par M. G. Millet).

Tels furent les premiers débuts de ce règne qui tranchait si tristement avec le précédent, période suprême de la puissance byzantine. En peu de semaines on fut loin des jours prospères du grand Basile. La suite fut pire encore. « Comment en raconter dignement l'histoire? » s'écrie lamentablement Skylitzès ; « Constantin, une fois seul sur le trône, continua à mener la vie honteuse qui avait été constamment la sienne, consacrée au seul plaisir. Jamais homme ne vécut plus uniquement, plus passionnément, pour les joies du jeu, du théâtre, du sport, de l'Hippodrome surtout, de la chasse aussi. Il excellait à combattre les fauves, à les attaquer la lance ou l'épée à la main, à coups de flèches ou de traits. Il semblait qu'il estimât n'avoir autre chose à faire en ce monde qu'à s'amuser de la sorte. Et alors il supportait aisément, avec une parfaite sérénité, le chaud, le froid, la soif. Il aimait à préparer lui-même ses chevaux pour la course du Cirque. Les exercices du corps et de la palestre étaient depuis longtemps en défaveur ; il les remit en honneur, prenant part aux luttes, non en spectateur, mais en acteur infiniment désireux de l'emporter sur son antagoniste, non parce qu'il était basileus, mais parce qu'il s'efforçait de vaincre pour de bon. Telle fut son existence de chaque jour tant que sa santé le lui permit, n'ayant du reste jamais eu cure d'autre chose. » « Il était, nous dit encore Psellos, fin gourmet et s'occupait fort de sa table qui était très recherchée. » Malheureusement il n'usait pas plus de sobriété que de continence. Aussi souffrait-il horriblement de la goutte, dans les pieds surtout. Il finit par ne presque plus pouvoir marcher. En fait, il ne faisait plus jamais un pas. Il était par contre excellent cavalier. « Il aimait le jeu d'un amour si intense, nous dit encore le même écrivain, que lorsqu'il tenait les dés toute affaire, même de la plus haute importance, cessait aussitôt pour lui. Alors il ne craignait pas de faire attendre les ambassadeurs étrangers. Il en oubliait le boire et le manger. » « C'est ainsi, s'écrie mélancoliquement Psellos, qu'il mourut, après avoir joué chaque jour son empire aux dés, la vieillesse lui ayant apporté enfin sa fin naturelle ! »

On se souvient que Nicéphore Comnène, ce haut fonctionnaire de grande naissance, d'une sagesse, d'une vertu, d'une énergie peu communes, avait été établi par le défunt basileus Basile, stratigos de la nou-

velle province asiatique du Vaspouraçan, tout récemment annexée à l'Empire par suite de la cession faite de son territoire par la famille royale ardzrounienne (1). C'était un chef de premier ordre qui s'était signalé par de brillants exploits contre les envahisseurs Turks (2). Comme il était arrivé plusieurs fois que ses troupes avaient fui devant les agressions devenues presque incessantes de ces Turks Seldjoukides que les historiens arméniens nationaux désignent d'ordinaire sous les noms de « Deilémites » ou « d'Élyméens », il avait en termes violents fait honte à ses soldats de leur lâcheté. Même il avait pris sur eux assez d'ascendant pour leur faire signer par écrit un serment solennel de le suivre dorénavant jusqu'à la mort contre ces adversaires réputés si redoutables. Dans ce document de forme inusitée, ces rudes hommes de guerre, mercenaires scandinaves ou miliciens de l'armée d'Anatolie, se vouaient d'eux-mêmes aux pires malédictions par les plus solennelles imprécations au cas où leur courage n'irait pas jusqu'à affronter la mort pour obéir à leur chef. A partir de ce serment, ils remportèrent constamment, paraît-il, sur leurs sauvages adversaires, les plus brillants succès. Par contre, dès que le soupçonneux basileus eut été mis au courant de ces faits qui lui furent transmis probablement très défigurés par la médisance, sans raison autre que la jalousie, affirme Skylitzès, plutôt parce que cette démarche insolite de Nicéphore Comnène à l'endroit de ses soldats lui avait été présentée comme un commencement de complot contre sa personne, bien plus vraisemblablement encore mû par la simple crainte qu'un chef aussi énergique, s'appuyant sur des soldats aussi dévoués, ne devînt rapidement un danger, il retira au valeureux gouverneur du Vaspouraçan son commandement. Sous l'éternel et si redoutable prétexte de conspiration contre la sûreté de l'État, prétexte si constamment invoqué à cette époque et toujours avec succès pour justifier tant d'actes infâmes, tant d'iniques révocations, le malheureux stratigos fut ramené chargé de chaines dans la capitale.

Il est juste de dire que le chroniqueur arménien Arisdaguès de Lasdiverd qui, à l'exemple de presque tous les historiens de sa nation, se

(1) Voy. *Épopée*, II, chap. IX.
(2) Voy. *Épopée*, II, p. 506.

montre très favorable au basileus Constantin et dit que celui-ci avait maintenu dans leurs charges les « stratigoi » ou gouverneurs de provinces nommés par le grand Basile, accuse formellement Nicéphore Comnène (1) d'avoir conspiré, d'accord avec le roi Kéòrki des Aphkhases, pour se faire proclamer basileus en Asie par ses soldats. « Les troupes impériales de Cappadoce, raconte notre chroniqueur, ayant été instruites de ce projet, se réunirent pour saisir à l'improviste leur chef infidèle. Ayant coupé les cordes de sa tente, les soldats la firent tomber sur lui. Ainsi il fut fait prisonnier avec ses complices. Ceci arriva dans la première année du règne de Constantin. On les enferma dans une forteresse et on en avisa le basileus qui n'infligea d'abord aux coupables aucune punition, laissant passer une année entière jusqu'à ce que ses informations fussent tout à fait complètes. Seulement l'année suivante il remit les malheureux aux mains du bourreau. »

Jugé pour crime de lèse-majesté, Nicéphore fut condamné à avoir les yeux crevés. L'atroce sentence fut également, au dire d'Arisdaguès de Lasdiverd, exécutée contre sept de ses complices. S'agit-il ici d'une simple infamie perpétrée sur l'ordre d'un basileus aux rêves hantés de jalousie et de terreur, ou bien y eut-il vraiment, ainsi que l'affirme l'historien arménien, quelque motif capital pour que le basileus eût à se défier du malheureux Nicéphore Comnène? C'est ce que nous ne saurons probablement jamais d'une manière certaine (2). « C'est une chose bien digne de regrets, s'écrie le chroniqueur arménien, qu'un tel acte de folie commis par un homme illustre dont le nom méritait de vivre entouré des meilleurs souvenirs et qui avait donné à l'Empire la ville d'Ardjesch (3) avec son territoire! »

Un sort également cruel atteignit à cette époque beaucoup d'autres hauts personnages qui avaient sous le basileus précédent joué dans l'Empire un rôle important et qui, pour ce seul fait, étaient devenus suspects au nouveau souverain. Il en fut ainsi notamment du patrice Bardas Phocas, dernier descendant connu du fameux prétendant de ce

(1) Qu'il appelle « Gomianos ».
(2) Arisdaguès de Lasdiverd place cet événement dans la première année du règne solitaire de Constantin VIII, aussitôt après la mort de son frère Basile.
(3) Ville de la province de Douroupéran, sur la côte nord du lac Van.

nom. Celui-ci était le fils de ce Nicéphore Phocas « au col tors » qui avait été traîtreusement assassiné par Nicéphore Xiphias le 15 août de l'an 1022, lors de leur commune révolte contre le basileus Basile (1). Sur la dénonciation d'un misérable parasite, le malheureux fut enveloppé avec plusieurs autres fonctionnaires et officiers auxquels le basileus en voulait également, dans une de ces terribles accusations de haute trahison et de prétention à l'Empire qui, à cette époque, valaient un arrêt de mort (2). Tous, par ordre de Constantin, eurent les yeux crevés (3).



PLAQUE BYZANTINE d'ivoire du XIme Siècle, de travail italien méridional. — La fuite en Égypte. — Museo Civico de Bologne. — (Graeven, II, 5.)

Dans ce même temps, toujours dans cette année 1026, première du règne de Constantin, raconte encore Skylitzès, dans le thème de Hellade, dans la ville de Naupacte, gouvernait un stratigos du nom de Mavrogeorgios (4). L'instabilité extraordinaire de son caractère agité l'avait fait surnommer « le fou ». Il avait commis des exactions telles qu'une violente émeute

(1) *Épopée*, II, p. 518.
(2) Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, p. 70, semble prendre cette accusation tout à fait au sérieux.
(3) A partir de cet infortuné Bardas, la maison des Phocas semble disparaître de l'histoire. — Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 118.
(4) Autrement dit : « Georges le Noir. »

éclata contre lui. Il fut massacré par la population soulevée et ses biens pillés. La colère du basileus fut extrême. Par son ordre les coupables périrent dans les pires supplices. Le métropolitain de Naupacte qui semble bien, par ce détail même, avoir été un des principaux instigateurs de ces troubles, eut les yeux crevés. La monotonie de ces affreux supplices ne fait, semble-t-il, qu'en augmenter l'épouvante. A travers ces quelques faits si extraordinairement clairsemés, racontés d'une manière si succincte, hélas, qui constituent à peu près tout ce que les chroniqueurs nous ont dit de ce règne, on devine un gouvernement violent et faible tout à la fois, contrastant singulièrement avec la forte administration du règne précédent, un basileus odieux, des provinces abandonnées abominablement à l'avidité de « stratigoi » cupides, contraintes de renoncer à tout espoir de justice, n'ayant dans leur désespoir d'autre issue que des tentatives de révoltes partielles, aussitôt réprimées avec la plus sauvage cruauté.

Skylitzès raconte encore, toujours dans ces termes si brefs, que vers cette même époque, le patrice Basile Skléros, fils de Romain Skléros, petit-fils de l'autre fameux prétendant Bardas Skléros et marié à la propre sœur de Romain Argyros, le futur basileus, alliance qui faisait de lui un personnage fort considérable, eut un différend violent, nous ignorons pour quel motif, avec le magistros Prusianos, dit « le Bulgare », parce qu'il était le fils aîné du dernier souverain de cette nation Jean Vladistlav (1). Ce dynaste barbare, amené tout jeune prisonnier de guerre à Constantinople par le vieil empereur Basile, avait grandi au Palais Sacré dans cette demi-captivité dorée si douce aux fils de tant de souverains détrônés par l'impitoyable politique des basileis.

L'ex-prince royal de Bulgarie avait fini par s'identifier si bien avec sa nouvelle patrie d'adoption forcée qu'il avait été trop heureux d'entrer dans la peau d'un haut fonctionnaire impérial. Il était pour lors stratigos ou gouverneur du grand et populeux thème asiatique des Bucellaires, l'antique province de Galatie. La querelle entre ces deux hommes, tous deux très illustres dignitaires, fut si acharnée qu'ils estimèrent que seul

(1) *Épopée*, II, p. 387.

un combat régulier pourrait satisfaire leur honneur singulièrement terni. Ils se battirent en duel, ce qui était pour lors une fort grande nouveauté à Byzance. Ce premier jugement par les armes entre deux sujets grecs semble avoir été un événement véritable. Jusqu'alors, paraît-il, les seuls barbares s'étaient avisés de vider de la sorte leurs débats. Peut-être ce combat aussi impie qu'inusité eut-il lieu presque sous les regards du basileus?

En tout cas, le scandale des dévots fut grand. L'Église réclama et Constantin VIII, comme plus tard Richelieu, estimant cette fois avec sagesse, me semble-t-il, que ces deux personnages, dont les noms rappelaient d'une si éclatante façon les grandeurs et les douleurs du règne précédent, avaient ainsi gravement manqué à la majesté royale, résolut de faire un exemple et de sévir durement contre les deux patrices. Cette fois cependant le vieux souverain fit preuve d'une clémence relative. En place d'appliquer aussitôt aux coupables son supplice favori de l'aveuglement, il se borna à les condamner tous deux à une déportation certes peu lointaine, malgré cela infiniment pénible. Basile Skléros fut enfermé dans un monastère du minuscule îlot d'Oxya, une des plus petites îles de l'archipel des Princes, distante de quelques milles à peine de la capitale. Par une ironie cruelle le prince bulgare, son adversaire, eut pour prison l'îlot tout voisin, non moins petit, non moins désert, de Plati. Pour être si rapproché de la capitale, ce séjour sur ces âpres îlots n'en était pas moins odieux. Dans un volume sur les Iles des Princes, paru il y a bien des années déjà, j'ai consacré un chapitre à Plati et Oxya, sentinelles détachées de cet archipel délicieux (1). Situés à une assez grande distance vers la haute mer, à l'ouest et un peu au nord de la grande Antigoni et de Proti, ces deux îlots, véritables récifs perdus au milieu des flots bleus de Marmara, sont bien connus des voyageurs et de tous les habitants de la capitale. Leurs silhouettes isolées en pleine mer attirent le regard et constituent un détail caractéristique à l'horizon de tous les points de vue des environs de Constantinople. De tous les sommets des rives du Bos-

(1) G. Schlumberger, *Les Iles des Princes*, etc., Paris, 1884, pp. 292 sqq. — Le père Pargoire a parlé tout récemment de ces îles charmantes dans un mémoire intitulé : *Les monastères de Saint-Ignace et les cinq plus petits îlots de l'archipel des Princes*.

phore, de toutes les hauteurs et de tous les minarets turks de la vieille Byzance, l'œil qui suit la ligne bleuâtre des flots de la Propontide, aperçoit par-delà Skutari et Kadikeui, se profilant sur l'azur du ciel, le bas rocher de Plati et la pyramidale Oxya aux immenses falaises perpendiculaires habitées par d'innombrables oiseaux de mer. Ces deux rochers dont le nom grec indique la forme générale si différente, tout petits, tout perdus qu'ils soient dans l'immensité des flots, ont, on le voit, joué un rôle dans l'histoire de Constantinople. Tantôt asile de pieux cénobites, tantôt repaire de pirates dangereux, plus souvent, à l'égal de leurs sœurs aînées, Prinkipo et Halky, séjour de prisonniers d'État, Plati et Oxya, simples taches dans la mer, sont fréquemment mentionnées dans les chroniques byzantines.

Dans Oxya, il y avait une église très vénérée, dédiée à l'archange Michel, « l'Archistratège des nuées célestes ». On y avait adjoint un monastère et un de ces « orphanotrophia » ou maisons d'orphelins, desservis par des moines, gloire de Byzance, note touchante de charité chrétienne, qui étonne parmi tant de cruautés. Quelques ruines de ce pieux édifice subsistent peut-être encore. Mais ce n'est pas là que fut enfermé l'irascible Basile Skléros, car à cette époque le monastère n'existait pas. Il fut probablement emprisonné dans quelque affreuse geôle, taillée dans le roc nu. Son adversaire, le fils du roi bulgare, eut pour demeure l'inhospitalière Plati.

Plati fut longtemps un lieu d'exil et de torture, très à la mode à Byzance, un *carcere duro*, particulièrement redouté entre tous les innombrables lieux de déportation voisins de la grande capitale. De vastes chambres souterraines, ménagées dans le roc, constituaient ces horribles prisons. On y jetait, par un orifice à fleur de sol, les malheureux condamnés à cette mort vivante. C'était par là également qu'on leur donnait leur pâture. Ces caveaux, dont l'origine première remonte probablement à l'époque hellénique, existent encore, à demi-comblés par des débris de toutes sortes, et leurs orifices béants se reconnaissent fort bien. Là, furent enfermés maints prétendants, maints personnages gênants. Cet exil sur ce rocher battu des vents en hiver, brûlé par le soleil en été, était considéré comme plus affreux même que la déportation dans les solitudes

de l'aride Proconèse. La garde des prisonniers était confiée à de brutals soldats, le plus souvent des mercenaires barbares, et les infortunés étaient littéralement à leur merci. Ce fut dans ces oubliettes que le basileus Constantin exila le bulgare Prusianos.

Les deux rivaux, séparés par un mince bras de mer, purent se con-



COFFRET BYZANTIN d'ivoire des XIme ou XIIme Siècles, conservé au Musée National à Florence. — (Græven, II, 32).

templer d'une île à l'autre, savourant chacun cette amère consolation que le sort du voisin n'était pas meilleur que le sien. Cette aventure eut d'ailleurs une issue tragique, comme c'était si souvent le cas à Byzance. Basile Skléros, soit qu'il eût tenté de s'évader, ainsi qu'il en fut accusé sans preuves, soit qu'il eût été, d'autre manière, calomnié en haut lieu, excita davantage la colère de ce lâche basileus, qui lui fit crever les yeux. Fidèle à son système de compensation, Constantin ordonna de faire subir le même traitement au prince bulgare, mais le prisonnier de Plati, plus heureux que son rival, parvint à obtenir sa grâce ou à s'évader sans

subir ce supplice. Un fait seul est certain, c'est qu'il finit par recouvrer sa liberté.

Skylitzès, poursuivant son sinistre et bref dénombrement, s'exprime en ces termes, dans le récit qui constitue à peu près tout ce que nous savons de ce règne médiocre de trois années : « Constantin fit encore crever les yeux à Romain Courcouas, marié à une sœur de Prusianos le Bulgare, une fille royale de Bulgarie par conséquent, toparque, c'est-à-dire châtelain, des « kastra » ou châteaux « de l'intérieur » (1), puis au patrice Bogdan, encore un Bulgare, puis aussi à Glavas, à Goudélis (2). De même il fit couper la langue au moine Zacharias, le parent du « vestis » (3) Theudatès, encore un Bulgare certainement. Tous ces malheureux, dont nous ne savons rien d'autre, se trouvaient, comme de coutume, enveloppés dans une accusation de conspiration contre le basileus. Ces noms significatifs n'indiqueraient-ils point, plutôt, que ce complot, si complot il y eût, avait surtout pour but de profiter de la faiblesse du nouveau règne pour arracher la Bulgarie à l'autorité byzantine, si récemment rétablie dans ce pays, et déjà si pesante à ses indociles habitants?

De même que dans l'intérieur de l'Empire, on s'aperçut aussitôt, sur les infinies frontières de cet immense État, qu'un basileus débile avait succédé au plus redouté des empereurs. Dès la première année du règne, sur le Danube, les barbares Petchenègues ou Patzinaces, dont on n'avait plus guère entendu parler depuis les temps déjà lointains de Jean Tzimiscès, alors qu'ils avaient massacré Sviatoslav et les débris de ses bandes en retraite (4), firent une soudaine irruption sur la rive méridionale du grand fleuve, en plein territoire bulgare. Nous ne possédons malheureusement, sur cette sauvage agression, que les quelques mots que nous en disent Skylitzès et Zonaras. Ces terribles cavaliers, racontent ces chroniqueurs, surprenant un pays probablement mal gardé, portèrent

(1) C'est-à-dire certainement : gouverneur des grandes forteresses établies par Basile dans l'intérieur de la Bulgarie, pour maintenir les Bulgares encore frémissants. Ce Romain Courcouas était fils du Jean Courcouas tué par les Russes sous Tzimiscès. — Voy. *Épopée*, I, 132.

(2) Voy. dans ma *Sigillographie byzantine*, p. 667, le sceau d'un personnage de ce nom.

(3) Dignitaire palatin.

(4) Voy. *Épopée*, I, p. 172.

de tous côtés leurs affreux ravages. Ils massacrèrent ou emmenèrent en captivité une foule de gens, même plusieurs hauts officiers ou chefs militaires. Le danger devint tel qu'il fallut décréter des mesures extraordinaires. Constantin Diogène, gouverneur ou archôn de Sirmium, ou plutôt duc de Bulgarie, depuis le coup de main sanglant qui avait mis cette forteresse aux mains des troupes impériales (1), fut confirmé par le basileus dans ce titre de duc (2). Il reçut le titre exceptionnel d' « hyparchôn » ou chef suprême de toute cette province, avec des pouvoirs illimités. Ce général énergique, après plusieurs petites rencontres, réussit à acculer au combat ces hordes sans cesse en mouvement. Il les vainquit en bataille rangée et les contraignit à repasser le Danube et à se tenir tranquilles, au moins pour quelque temps (3).

En l'an 1027, ce sont toujours Skylitzès et Zonaras qui parlent, une grande flotte de corsaires sarrasins accourus certainement des ports d'Afrique, probablement des régions de la Tunisie actuelle, ne craignit pas de venir jusque dans les parages de l'Archipel se livrer au pillage des îles. Ces forbans osèrent insulter aux garnisons impériales qui y étaient cantonnées. Jamais pareil scandale ne se serait passé sous le grand Basile. Aucun exemple ne nous prouve mieux à quel point la décadence avait été rapide en ces quelques mois. Cependant l'insulte fut cette fois encore cruellement vengée. Le stratigos du thème insulaire de Samos, Georgios Théodorokanos, et Bériboès, stratigos de Chio, c'est-à-dire probablement stratigos du thème de la Dodécanèse ou des « douze îles » de l'Archipel, à la tête de leurs flottes et de leurs contingents respectifs embarqués en hâte, attaquèrent vivement ces redoutables corsaires. La victoire sourit

(1) *Épopée*, II, pp. 415 sqq.

(2) Voy. *Ibid.*, p. 423, la description des sceaux de plomb de ce haut personnage qui font partie de ma Collection.

(3) Il y eut dans cette première année du règne et dans les suivantes une terrible sécheresse par tout l'Empire. Des sources qui n'avaient encore jamais tari, de véritables rivières furent mises à sec. Par contre, Aboulfaradj raconte, à cette même année 1026, que l'Euphrate et le Tigre gelèrent au point qu'on put les franchir à pied ! L'an d'après, il tomba une grêle effroyable. En 1028, il parut au ciel des signes effrayants. Un d'entre eux avait la forme d'un serpent. Ce devait être une comète certainement (*Chronique* dite de *Nestor*, éd. Leger, p. 126). — Yahia (*op. cit.*, éd. Rosen, p. 70), mentionne, dans le cours de la seconde année du règne, le 4e jour de kanoun, ou 21e jour du mois de chewal de l'an 417 de l'Hégire, qui correspond au 5 décembre de l'an 1026, un violent tremblement de terre. Beaucoup d'édifices dans la capitale s'écroulèrent.

à ces vaillants. Douze vaisseaux sarrasins avec tous leurs équipages tombèrent aux mains des Impériaux. Le reste de l' « armada » arabe s'enfuit en désordre. Constantin, demeuré constamment au Grand Palais, ne prit personnellement aucune part à ces exploits de ses troupes de terre et de mer.

Le basileus Basile, dit Skylitzès, bien que son avarice et sa dureté fussent proverbiales, par commisération pour les malheureux, avait coutume d'ordonner qu'on n'exigeât pas trop sévèrement l'impôt annuel à jour fixe. Il accordait facilement des délais. Aussi, au moment de sa mort, le tribut de deux années entières était dû par presque toutes les provinces de l'Empire. Son frère Constantin, à peine sur le trône, non seulement ordonna de réclamer le paiement immédiat de cet énorme arriéré, mais, pour chacune des trois années que dura son règne, exigea avec la dernière rigueur le versement intégral de l'impôt (1). Aussi la population entière en fut-elle littéralement accablée, non seulement les pauvres, mais aussi les riches qui se virent forcés, dans des circonstances climatériques déplorables, à travers cette interminable sécheresse, de solder dans le cours de ces trois années l'impôt régulièrement exigible en cinq! Quant à l'argent disponible, il allait tout entier aux indignes favoris du prince. Personne d'autre n'obtenait rien de lui.

Les « *Vies* » de saints qui, pour le xe siècle, sont une mine d'informations si précieuse, ne nous fournissent malheureusement presque rien pour l'époque de ce règne et des suivants. Quelques bien rares inscriptions contemporaines, quelques textes plus rares encore, ne suffisent pas

(1) L'écrivain syrien Yahia (*op. cit.* éd. Rosen, p. 70) dit, du reste, précisément le contraire ! « Constantin, écrit-il, fit remise à tous les habitants de l'Empire des arrérages des impôts. De plus, il fit de même remise de tous impôts sur tous domaines en friche tant qu'on n'aurait pas cultivé à nouveau ceux-ci, c'est-à-dire qu'il ne préleva plus sur les voisins l'impôt des propriétés dont la culture avait été abandonnée par leurs propriétaires ». Ce serait bien là la véritable abolition de l' « *Allélengyon* » que Skylitzès attribue seulement à Romain Argyros. L'écrivain grec ajoute, il est vrai, que Constantin avait eu l'idée de procéder à cette suppression, mais qu'il en avait été empêché. — M. le professeur Ouspensky, dans l'article qu'il a consacré au livre du baron V. Rosen sur la *Chronique de Yahia* dans la livraison du 1er avril 1884 du *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, se demande avec raison, me semble-t-il, si la traduction de cet érudit, presque toujours excellente, ne serait point ici, par exception, quelque peu en défaut, et si le baron Rosen a vraiment bien saisi le sens de la phrase de l'écrivain syrien. (Voy. encore la note 413 de ce même livre du baron Rosen.)

à combler ces déplorables lacunes. Pour le règne si court de Constantin, je ne connais que deux inscriptions qu'on puisse attribuer avec certitude à ce prince. Toutes les autres sur lesquelles figure son nom portent également celui de son frère et datent par conséquent de l'époque de leur règne commun, ou bien ne portent que ce seul nom de Constantin sans aucun détail qui permette de les attribuer à lui plutôt qu'à un de ses plus proches homonymes. Une inscription très longue et très incorrecte, retrouvée près d'un pont de la Sparte antique par M. Fourmont, est datée



IVOIRE BYZANTIN des XIme ou XIIme Siècles. — Adam et Ève chassés du Paradis. — Musée Olivieri, à Pesaro. — (Græven, II, 49.)

du 1er mai 1027 (1). Elle nous apprend en un style barbare que ce pont, conduisant au « kastron » de « Lakédaimion » par-dessus le fleuve Ire, l'antique Eurotas, fut construit à grand'peine aux frais du moine Nicodème, qui bâtit également l'église du Rédempteur, située à la gauche du pont. Pour se ménager des droits, sa vie durant, sur ce pont et sur cette église, le dit moine s'adressa à l'empereur Constantin VIII, qui lui octroya un privilège au nom duquel le stratigos du thème du Péloponèse devenait curateur de ces édifices, et défense était faite à l'évêque de « Lakédaimion » et aux autres ecclésiastiques du diocèse de commettre dans l'église aucun acte d'autorité religieuse. De ce fait, cette église devenait

(1) Bœckh, *C. I. Gr.*, IV, p. 329, n° 8704.

une de ces propriétés d'exception qu'on avait la coutume de qualifier d' « impériales ». « Après ma mort, ajoutait le moine, le stratigos et l'évêque devront choisir parmi les religieux desservant l'église un nouvel abbé qui donnera tous ses soins à l'entretien de l'église et du pont, comme aussi à celui des desservants, faute de quoi il devra être remplacé par un autre ». La malédiction du fondateur devait poursuivre tous ceux qui mettraient méchamment opposition à ces volontés. « Nous trouvons ici, dit fort bien C. Hopf (1), un écho du réveil religieux inauguré en ces régions de l'antique Hellade par le fameux saint Nikon Métanoite (2), et je crois bien ne pas me tromper en reconnaissant dans ce moine Nicodème, un des successeurs de ce grand chrétien. Son nom même de Nicodème n'est peut-être qu'un souvenir de celui de son illustre prédécesseur. »

La seconde inscription contemporaine du basileus Constantin VIII se trouvait inscrite sur la base de la fameuse « Pyramide murée », ou plutôt obélisque de pierre, qui s'élève aujourd'hui encore au milieu de l'Hippodrome de Constantinople (3). Elle annonçait en six vers que cet étrange édifice, jadis revêtu de plaques de bronze doré, « cette merveille, rivale du Colosse de Rhodes, ce prodige au quadruple flanc », avait été restauré par le basileus Constantin Porphyrogénète, le fils de Romain. Comme Basile n'est pas mentionné, il est bien probable que cette restauration a eu lieu sous le gouvernement de Constantin VIII, empereur unique. Inscription et plaques de bronze doré ont aujourd'hui disparu. Les pierres même qui composent cet antique monument se disjoignent incessamment. Il est, hélas, menacé d'une ruine imminente.

En dehors de ces quelques mentions si brèves, en dehors de l'irruption des Petchenègues au delà du Danube et des ravages des corsaires sarrasins dans l'Archipel, nous ne savons presque rien, je le répète, sur les relations de l'Empire avec les nations voisines pendant ce règne si court. Je laisse à raconter au règne suivant la rupture avec l'émir d'Alep

(1) *Op. cit.*, p. 145.
(2) Voy. *Épopée*, I, p. 619.
(3) Bœckh, C. I. Gr., t. IV, n° 8703.

et les autres dynastes sarrasins de Syrie et les très fâcheuses conséquences qui en furent la suite pour l'Empire. Pour les relations avec le Khalife d'Égypte, toutefois, nous possédons un renseignement intéressant qui nous est fourni par Makrizi (1). En l'an 418 de l'Hégire, dit cet historien, année qui correspond à l'an 1027 environ de l'ère chrétienne, un traité fut conclu entre le basileus Constantin et le Khalife fatimite Al-Zahir. Il fut convenu que le nom de ce dernier serait désormais prononcé dans les prières de toutes les mosquées sises dans toute l'étendue des contrées soumises au pouvoir du basileus. Ce fait fort extraordinaire constituait déjà par lui-même comme une sorte de reconnaissance formelle du Khalife par le nouvel empereur. Mais, circonstance autrement curieuse, il fut entendu qu'on restaurerait une mosquée sise dans la capitale même de l'Empire, dans la Ville gardée de Dieu, et qu'un prêtre musulman, un « muezzin », y serait installé pour appeler les fidèles à la prière. Quelle preuve plus étonnante de la tolérance religieuse en ces époques barbares, en un tel lieu, tolérance qui contraste si étrangement avec nos fausses notions préconçues sur ce point !

Par une sorte de compensation, le Khalife, toujours par la même convention, autorisait la réédification de l'église de la Résurrection de Jérusalem ou église du Saint-Sépulcre, ce temple fameux si cher à toute la Chrétienté, si universellement vénéré, qui avait été, on se le rappelle, détruit entièrement en septembre de l'an 1009 sur l'ordre du terrible prédécesseur d'Al-Zahir, son père, l'insensé Hakem (2). Bien plus, le Khalife accordait la permission à tous ceux des chrétiens qui, sous ce dernier souverain, avaient accepté par crainte et seulement du bout des lèvres, la religion musulmane, de retourner librement à la foi de leurs pères. L'écrivain oriental affirme que beaucoup parmi les sujets chrétiens du Khalife se prévalurent de cette autorisation si libérale.

Les écrivains nationaux d'Arménie se montrent, je l'ai dit, favorables à Constantin. Ils racontent entre autres que le frère de ce souverain, le grand Basile, en mourant, avait, par testament, recommandé leur contrée

(1) Voy. Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 224.
(2) *Épopée*, II, p. 442.

infortunée à toute sa bienveillance, « voulant, dit Mathieu d'Édesse, qu'il traitât ce pays avec un amour paternel ». « Le vieil empereur moribond appela aussi, continue l'écrivain national, la sollicitude de son frère sur les fils de Sénékhérim, le roi démissionnaire du Vaspouraçan : Davith, Adam, Abou Sahl et Constantin, ainsi que sur tous les grands d'Arménie. Il lui prescrivit encore de témoigner la plus grande bienveillance aux fidèles du Christ (1). »

« Constantin — poursuit l'écrivain arménien, décidément tout-à-fait favorable à ce souverain — Constantin, devenu empereur, se montra bon, pieux, compatissant, enclin à pardonner les offenses des méchants. Aussi fit-il mettre en liberté tous ceux qui avaient été incarcérés (2). Il ordonna de brûler la prison des condamnés, que Basile avait fait construire et qu'il avait remplie des grands de l'Empire. Car Basile, craignant pour son trône, avait fait étrangler les personnages les plus considérables, et leurs corps étaient pendus là, recouverts de leurs vêtements et attachés par la gorge à des crochets en fer. Ce spectacle arracha des larmes des yeux de Constantin, et il donna l'ordre de les ensevelir, en même temps qu'il fit détruire cette prison. Accusant la cruauté de son frère : « Eh! quoi, s'écria-t-il, la fin de l'homme est toujours imminente, pourquoi donc cette mort cruelle, dans le but de préserver une vie corporelle et passagère? » Constantin gouverna avec des dispositions pacifiques et se montra plein de douceur envers les fidèles. Après un règne de quatre ans (3), il termina ses jours dans une foi parfaite en Jésus-Christ, et laissant après lui une mémoire vénérée, il alla rejoindre ses pères. Sa mort causa un deuil universel parmi le peuple, privé d'un si bon prince ».

Ces éloges, entachés d'une telle partialité, sont certainement sincères. Ils s'expliquent par l'attitude conciliante prise par Constantin vis-à-vis de ces petites monarchies d'Arménie et de Géorgie, si rudement traitées par son frère aîné (4).

(1) Voy. *Épopée*, II, p. 500 sqq. Sénékhérim mourut en 1027, peu après l'avènement de Constantin, dans sa nouvelle résidence de Sébaste qui lui avait été donnée par le basileus Basile. Davith, son fils aîné, lui succéda. On verra plus loin que Kéôrki, le fameux roi des Aphkhases, l'adversaire opiniâtre de Basile, mourut également à cette époque.

(2) Nous voici vraiment bien loin des accusations si graves de Skylitzès.

(3) En réalité, pas tout à fait trois années.

(4) Le témoignage d'Arisdaguès de Lasdiverd est également très favorable au basileus

On se rappelle qu'à la suite de l'expédition victorieuse dernière de Basile en Arménie et de la défaite du fougueux roi d'Ibérie ou des Aphkhases, Kéôrki, en l'an 1022, le vieux basileus était rentré en triomphe à Constantinople emmenant avec lui comme otage le petit prince royal Pakarat, fils du dit Kéôrki, alors âgé de trois ans, en s'engageant toutefois par serment à renvoyer au roi son fils au bout de trois années (1) — « Pakarat, poursuit la *Chronique* connue sous le nom d'*Histoire de la Géorgie* à laquelle nous devons ce récit (2), ayant passé



IVOIRE BYZANTIN des XIme ou XIIme Siècles. — Le meurtre d'Abel. La conversation de Caïn avec Dieu symbolisé par une dextre divine. — Musée Olivieri, à Pesaro. — (Græven, II, 60. — Voy. la vignette de la p. 21.)

ces trois années dans la cité impériale de Constantinople, fut renvoyé conformément à la parole donnée ». « Ce prince, continue la *Chronique*, venait d'atteindre le Daik'h — c'est-à-dire les terres de son père — et d'entrer à Bana, dans les domaines royaux. Il avait été escorté jusqu'à la frontière de ses États par le « catépano » d'Orient (3) qui revint de là sur ses pas, lorsqu'on vit arriver en toute hâte un mandator, c'est-à-dire un messager impérial, apportant au « catépano » une lettre du nouveau

Constantin. Il est curieux de constater que le syrien Yahia, à l'égal des Arméniens, éprouve certaines sympathies pour ce prince que les Byzantins, tout au contraire, nous dépeignent sous un aspect constamment désavantageux.

(1) Voy. *Épopée*. II, pp. 530 sqq.

(2) Éd. Brosset, I, p. 309.

(3) Certainement le domestique des Scholes d'Orient, c'est-à-dire le généralissime des forces impériales en Asie.

basileus Constantin ainsi conçue : « Par la providence divine, le bienheureux basileus Basile, mon frère, est mort et je lui ai succédé sur le trône de toute la Grèce (1). En conséquence, en quelque lieu de mon Empire que mes ordres vous parviennent, faites revenir sans différer Pakarat, fils de Kéôrki, roi des Aphkhases, afin qu'il nous soit présenté ».

Le « catépano » n'eut pas plus tôt pris connaissance de l'ordre impérial qu'il s'occupa, suivant ses instructions, de faire rétrograder le petit prince. Il courut en toute hâte après lui, mais sans parvenir à l'atteindre, car il était déjà rentré dans ses domaines et se trouvait soutenu par une armée considérable à laquelle le « catépano » ne pouvait songer à livrer bataille. Quand ce haut fonctionnaire vit de loin tout ce peuple immense accouru à la rencontre de son prince et la multitude des « didébouls », des « éristhaws », des » aznaours », du Daik'h, de la Meskie et du Khartle, il revint sur ses pas et dit au mandator impérial, porteur de l'ordre du basileus : « Si tu le peux, fais-le revenir; quant à moi, cela m'est présentement tout-à-fait impossible ».

En terminant son curieux récit, le pieux écrivain national s'écrie dévotement : « O grande et admirable bonté du ciel! Voyez comme ce juste fut inopinément sauvé des mains perfides de ses ennemis qui le voulaient saisir et ramener! Voulez-vous savoir ce que c'est que la protection divine! Voyez et considérez combien de secours en a reçu le grand Pakarat, lui plus qu'aucun autre monarque, ainsi que vous le prouvera, en divers temps, la suite de cet ouvrage! »

« Dès que le prince, poursuit le chroniqueur, fut arrivé auprès de son père, le roi Kéôrki, dans sa résidence royale de Koutaïs, leur réunion s'opéra sans inquiétude et ils glorifièrent Dieu avec des actions de grâce. Ses parents, en revoyant leur fils, leur vivante image, embelli de charmes qui ne se peuvent imaginer ni décrire, se livrèrent à d'indicibles transports de joie et offrirent à Dieu l'hommage de leur reconnaissance. » C'était au début de l'an 1026.

Constantin, plus défiant ou moins loyal que son frère Basile, avait certainement dû s'opposer primitivement à ce qu'on s'en tint à la parole

(1) Ainsi Pakarat avait bien été envoyé en otage en Grèce en l'an 1022, ce qui date bien positivement la seconde expédition de Basile contre les Aphkhases.

donnée au roi Kéôrki en relâchant son fils. De là sa précipitation à faire rechercher le royal otage avant qu'il fût trop tard. Mais il est bien probable que le motif principal de cette hâte fut la brusque nouvelle de la rebellion de Nicéphore Comnène et de l'alliance conclue entre ce prétendant et le roi Kéôrki, événements dont j'ai parlé plus haut (1) et sur lesquels nous sommes malheureusement à peine informés, puisque presque seul Arisdaguès de Lasdiverd nous en a dit quelques mots. Il y a là une coïncidence si frappante qu'elle devient presque une certitude.

Quoi qu'il en soit, les circonstances, quelles qu'elles aient pu être, qui avaient accompagné le retour du petit prince Pakarat dans le royaume de son frère, avaient dû jeter un froid très vif, sinon créer un état de complète hostilité entre les deux pays. En effet, nous voyons arriver presque aussitôt après à Constantinople une nouvelle ambassade géorgienne commandée par un des principaux personnages du royaume, destinée certainement à ramener la bonne entente troublée par ces événements. Il est probable que l'effondrement de la conspiration de Nicéphore Comnène était pour beaucoup dans cette démarche si cruelle à l'orgueil du roi Kéôrki.

« Après cela, raconte en effet la *Chronique*, le patriarche Melkisédec se rendit à Constantinople auprès du basileus Constantin qui l'accueillit et lui fit don d'ornements d'église, d'icones, de croix, et de tout ce qui sert à l'habillement des dignitaires ecclésiastiques et des prêtres. » C'était la seconde fois que le catholicos d'Ibérie s'en allait ainsi à Constantinople réclamer pour son Église nationale l'aide toute-puissante du basileus de Roum. La première fois, cela avait été du temps du roi Pakarat, père du roi actuel Kéôrki sous le règne du grand basileus Basile (2). Nous ne savons sur le second voyage du saint prêtre rien de plus que ce que nous en dit l'*Histoire de la Géorgie*.

Moins de deux ans après le retour de son fils Pakarat, dans la journée du 16 août de l'an 1027, encore du vivant du basileus Constantin, le belliqueux roi Kéôrki, qui avait si vaillamment défendu ses États contre

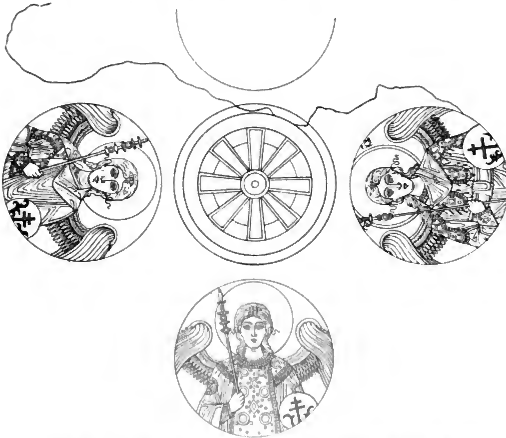
(1) Voy. pp. 10 à 12 du présent volume.
(2) Voy. *Épopée*, II, p. 471, le récit de ce premier voyage du patriarche. Voy. encore *Histoire de la Géorgie*, I, p. 301.

le grand Basile cinq années auparavant, mourut tout jeune encore, âgé de trente à trente et un ans à peine (1). « Nul, parmi ses ancêtres, dit le chroniqueur national (2), ne s'était montré son égal en énergie, en héroïsme, en générosité, en perfection du corps et du visage, en habileté à gouverner. Il rendit l'âme dans un lieu du Thrialeth, nommé Mqinwarni ou Itsroni (3), laissant tous les peuples de ses domaines royaux en proie à l'affliction, chacun regrettant sa bonté, son héroïsme. » Ses restes furent rapportés et déposés en pompe dans la grande église royale de Koutaïs, dont les belles ruines existent encore (4). Aussitôt qu'il eût fermé les yeux, son fils aîné, Pakarat, pour lors âgé de neuf ans, fut proclamé roi en sa place sous le nom de Pakarat IV dans tous ses domaines et royaumes, tant du Haut que du Bas Pays, c'est-à-dire tant du Karthli que de l'Iméréthie et de la Mingrélie. Sa mère, fille, on se le rappelle, de Sénékhérim, ex-roi du Vaspouraçan, fut régente en son nom. Ce petit prince devait régner presque un demi-siècle, exactement quarante-cinq années, sur toute la Géorgie, jusqu'en l'an 1072!

Dans ces petites monarchies chrétiennes asiatiques voisines du Caucase, soumises au régime le plus essentiellement féodal, le pouvoir ne se transmettait presque jamais d'un règne à l'autre sans quelque secousse violente. Toujours il se trouvait un parti qui s'opposait à l'avènement de l'héritier présomptif. Cette fois, les événements semblent avoir été particulièrement graves. « Au même temps, poursuit l'*Histoire de la Géorgie*, que le roi Pakarat IV de Karthli et d'Aphkhazeth, fils de Kéôrki I[er] Pagratide, âgé de neuf ans, se fut assis sur le trône, les « aznaours » du Daik'h, Watché, Caridchis-Dzé, Joané, évêque de Bana, et avec eux une foule d' « aznaours » du même pays, s'en allèrent en Grèce — c'est-à-dire se retirèrent sur territoire de l'Empire. Quelques-uns possédaient des citadelles. D'autres n'en possédaient point. S'étant révoltés contre le roi Pakarat, ils s'attachèrent à Constantin, frère et successeur du basileus Basile ». Voici, d'autre part, le récit de ces mêmes événements qui nous

(1) Il était âgé de dix-huit ans en l'an 1015.
(2) *Histoire de la Géorgie*, I, p. 311.
(3) Ou encore Wironi, localité inconnue au dire de Brosset ; *Histoire de la Géorgie*, I, p. 311.
(4) Voy. *Épopée*, I, p. 752.

est fait par Yahia (1) : « Les officiers de la reine régente lui conseillèrent de réclamer, au nom de son fils, la restitution des forteresses jadis cédées par le père de celui-ci au basileus Basile et de les occuper. Aussitôt le basileus Constantin envoya le parakimomène Nikolaos avec une armée en Aphkhasie (2), dans la troisième année de son règne, et celui-ci la ravagea.



FRESQUE BYZANTINE de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev.
Archanges. — XIme Siècle. — (Soc. Imp. russe d'Archéol.)

Il brûla des villages, il tua une foule de gens, et fit une quantité innombrable de prisonniers. Le reste se sauva dans les montagnes inaccessibles et dans les places fortes où les troupes ne pénétrèrent pas; et plusieurs de leurs chefs sortirent vers lui et la reine et son fils lui demandèrent pardon et excuses pour le passé et jurèrent obéissance complète et soumission sincère au basileus, promettant qu'ils rempli-

(1) Éd. Rosen, p. 70.
(2) Les historiens byzantins ne disent pas un mot de cette expédition ni des projets belliqueux de la régente d'Aphkhasie.

raient toujours tous ces désirs et que personne d'entre eux n'agirait plus contre lui, et cette affaire fut arrangée à leur satisfaction réciproque et le parakimomène Nikolaos rentra sur le territoire de l'Empire ».

La version d'Arisdaguès de Lasdiverd, historien arménien, est quelque peu différente. « Dès le courant de la seconde année de son règne (1), raconte-t-il, le basileus Constantin avait envoyé en Orient, en qualité de gouverneur, c'est-à-dire en qualité de domestique des Scholes ou de généralissime, l'eunuque Nicétas (2). Celui-ci, étant passé en Géorgie, par de fallacieuses paroles persuada nombre d' « aznaours » ou nobles du pays de quitter leurs chefs héréditaires pour se rendre à la cour du basileus, à Constantinople. Enchanté de leur arrivée, Constantin les combla de présents, d'honneurs et de dignités pour les indemniser de l'abandon de leurs possessions, leur assignant en outre des bourgs et des villages avec titres perpétuels confirmés par un écrit revêtu de son sceau... Au commencement de la troisième année du règne de Constantin, l'eunuque et parakimomène Syméon partit à son tour pour l'Orient, c'est-à-dire pour les mêmes régions de Géorgie, avec une armée bien plus forte que celle que le basileus Basile avait sous ses ordres dans sa dernière expédition de l'an 1022. Il pénétra dans le royaume de Géorgie, mais il n'eut le temps de rien terminer, car la nouvelle de la mort de Constantin étant arrivée peu après, il se hâta de retourner avec son armée à Constantinople ».

L'*Histoire de la Géorgie* (3) donne quelques détails de plus : « L'armée de Syméon, dit-elle, traversa les contrées déjà ravagées par Basile en les saccageant encore plus cruellement et vint dans le Thrialeth jusque sous les murs de la forteresse de Cldé-Carni (4), possédée alors par Liparit, fils de Liparit, « éristhaw » des « éristhaws ». Là, le parakimomène fit encore sa jonction avec quelques autres « aznaours » dissidents à la tête de leurs contingents ». Il est probable que ces « aznaours » soutenaient un candidat au trône auquel l'Empire se montrait plus favorable qu'au petit prince héritier légitime et que c'était pour procéder à l'ins-

(1) Mars 1027 à mars 1028.
(2) Voy. p. 7 du présent volume.
(3) Éd. Brosset, I, p. 312.
(4) Ou Cldé-Cari ou simplement Kahrni, ville située dans le nord de la Siounie.

tallation de ce prétendant que le basileus avait envoyé le parakimomène en Géorgie avec une armée.

Le parakimomène, toujours au dire de cette même *Chronique*, ne fut pas heureux. C'était probablement du reste un fort mauvais général. Il commença par offrir de l'argent, mais ses offres furent rejetées. On se battit ensuite sous les murs de la forteresse de Cldé-Carni, mais il n'y eut aucun résultat favorable. Alors, voyant l'inutilité de ses efforts, le chef impérial prit le parti de se retirer. Sur la route, il rencontra les contingents des « aznaours » demeurés fidèles au petit roi Pakarat. Il y eut à nouveau bataille, mais on lutta mollement. Puis il survint une nouvelle défection d' « aznaours » qui livrèrent leurs forteresses aux Impériaux. L' « éristhaw » du Chawcheth, Tchantchoukha Phalel, livra celle de Tsephth (1), et alla rejoindre les Byzantins auxquels il avait déjà auparavant remis son autre forteresse de Garqlob. Ardjéwan Hololis-Dzé leur abandonna également son château héréditaire. Par contre Saba, évêque de Mthéwar ou de Tbeth, demeuré courageusement dévoué à son roi légitime, sans se laisser troubler par l'état lamentable du Chawcheth, éleva un fort à l'entrée de Tbeth et bâtit auprès de l'église de ce lieu une porte fortifiée qu'il nomma Swéti. Par son énergie et son dévouement, ce prélat fidèle réussit aussi à reconquérir tout le Chawcheth à son prince. « Dieu, de son côté, poursuit le chroniqueur national, honora le roi Pakarat et ne permit pas que ses ennemis lui enlevassent ses domaines ».

Cependant la guerre faisait rage. En dehors de ces quelques lignes de Yahia et d'Arisdaguès de Lasdiverd, nous ne sommes plus renseignés sur cette expédition byzantine en Géorgie, sous le règne de Constantin VIII, que par la seule *Histoire de la Géorgie* dont j'ai déjà cité quelques lignes racontant la cause et le début de ces hostilités. Les chroniqueurs byzantins, je le répète, passent ces faits absolument sous silence. Le récit de l'*Histoire de la Géorgie* est d'ailleurs aussi bref que confus.

Voici ce que je crois y démêler en combinant les versions assez différentes des deux manuscrits de cette *Chronique* : Le parakimomène après

(1) Ou Tsephtha. — Wakhoucht écrit « Tseph ».



MINIATURE BYZANTINE du XIme Siècle. — Les Israélites font une sortie contre les fils de Benjamin et se lamentent. — Manuscrit des Homélies de la Nativité, de Jean Damascène, conservé à Jérusalem. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

après avoir complètement échoué sous les remparts de Cldé-Carni, organisa une nouvelle expédition fort nombreuse avec l'aide des contin-



MINIATURE BYZANTINE du XIme Siècle. — Victoire des Israélites sur les fils de Benjamin. — Manuscrit des Homélies sur la Nativité, de Jean Damascène, conservé à Jérusalem. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

gents géorgiens dissidents, sous les ordres de trois chefs nationaux, l' « éristhaw » et chartulaire impérial Ioané, de Bana, Withang ou

Watang, également chartulaire, et Démétré, du Klardjeth (1), fils de Soumbat (2). Cette expédition, destinée surtout à razzier les campagnes et à faire des prisonniers, emmena une foule de captifs, principalement de malheureux paysans qui furent entraînés chargés de chaînes. D'autres villageois très nombreux se joignirent au contraire aux envahisseurs du Chawcheth. Mais les « aznaours » demeurés fidèles à la cause du petit roi, sous la conduite d'Ezra Antchel (3), retirés avec l'évêque Saba dans la nouvelle forteresse de Tbeth ou Swéti dont je viens de parler, « opposant une invincible résistance à toutes les promesses de riches récompenses, et soutenus par Dieu et l'intercession des saints apôtres et des saints pasteurs », s'y défendirent aussi vaillamment que victorieusement contre les dissidents qui les assiégeaient avec la dernière rigueur, de concert avec les villageois soulevés. De même Ioané Abouser réussit à défendre la forteresse d'Artanoudj. « Il n'y eut donc, poursuit le chroniqueur national, que guerres, combats, allées et venues, mais au milieu de tant d'agitations, Dieu continua à honorer Pakarat, roi des Aphkhases et des Géorgiens. Comme tout l'Orient était ébranlé par ces fléaux, l'injuste basileus Constantin, châtié par une grave maladie, comme l'impie Julien, à cause de sa cruauté envers notre roi Pakarat, et de la dévastation de notre pays, fit écrire en diligence au parakimomène (4) pour le rappeler, lui enjoignant d'avoir à se retirer sur-le-champ avec ses troupes et d'accourir à Constantinople. Celui-ci obéit incontinent. Mais avant qu'il ne fut de retour dans la capitale, le basileus était mort (5) ».

Voici tout ce que nous savons, hélas, sur ces luttes obscures. On devine confusément à travers les récits si incomplets des rares chroniqueurs, l'éternelle intervention de l'adversaire byzantin si puissant dans les affaires de ce petit royaume lointain. Diviser pour régner, pour conquérir plutôt, telle est la constante devise de la diplomatie impériale.

(1) Province montagneuse de l'Arménie géorgienne.

(2) Ou de Gourgen.

(3) Ou d'Antcha.

(4) M. Brosset se demande, fort à tort, si ce parakimomène ne serait point Constantin Dalassène. C'était Syméon.

(5) Arisdaguès de Lasdiverd, de son côté, dit que le parakimomène Syméon, arrivé en Géorgie, ne put obtenir aucun résultat définitif, car, la nouvelle de la mort du basileus étant survenue, il dut retourner en hâte à Constantinople avec son armée.

Aussitôt qu'un changement de règne, un avènement nouveau, une minorité surtout, devient une occasion de trouble ou de malaise, aussitôt on voit apparaître les diplomates, puis derrière eux, les soldats de Roum. Aussitôt, ils font alliance avec la faction hostile au nouveau souverain. Ils lui prêtent un appui parfois déguisé, plus souvent à ciel ouvert. Ils combattent à ses côtés et ne s'en vont jamais sans avoir annexé à l'Empire quelque forteresse nouvelle, quelque lambeau de territoire, présage certain de la conquête finale, définitive.

Pour ce qui est du royaume d'Arménie proprement dit, nous n'en savons de même que bien peu de chose durant le règne si court du basileus Constantin VIII. Cette contrée infortunée entre toutes, continuait à être en proie aux incursions de plus en plus incessantes, de plus en plus audacieuses, des Turks Seldjoukides. J'ai parlé au volume précédent de ces terribles agresseurs et de leur grande invasion de l'an 1021 (1) à la suite de laquelle le pauvre roi Sénékhérim du Vaspouraçan, avait dû céder au basileus Basile sa petite souveraineté trop cruellement exposée aux attaques toujours renouvelées de cette diabolique nation de sauvages cavaliers accourus si récemment des plateaux de l'Asie centrale (2).

Je rappelle encore que le roi d'Arménie, Jean Sempad, fils aîné et successeur de Kakig I[er], roi des rois, roi pagratide d'Ani, régnait depuis l'an 1020 sur l'Arménie en compagnie de son frère Aschod IV, surnommé le Brave (3). Ce prince s'était fort imprudemment, on s'en souvient, allié contre le basileus Basile au roi de Géorgie, Kéôrki, qu'il redoutait fort, nous dit l'historien Vardan. Après la totale défaite de celui-ci en 1022, il avait été forcé d'implorer lui aussi la paix et

(1) Voy. *Épopée*, II, pp. 495 sqq.

(2) *Ibid.*, p. 500. — Sur les origines des Turks, voy. Neumann, *op. cit.*, pp. 103 sqq.

(3) Voy. *Épopée*, II, pp. 493 sqq. et Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, note 1 de la p. 374. — « Les renseignements sur cette époque de la vie politique et sociale de l'Arménie, dit avec raison M. Grène (*op. cit.*, p. 117), sont incomplets et confus. Kirakos et Vardan ne citent que quelques faits isolés. Ajoutons que ce ne sont pas là des contemporains. Les *Chroniques* d'Arisdaguès de Lasdiverd et de Mathieu d'Édesse fourmillent d'anachronismes. Un grand nombre d'événements sont confondus, beaucoup sont embrouillés. Il est difficile de dire, dans l'état actuel de nos connaissances sur l'histoire d'Arménie, si les ouvrages de ces deux derniers auteurs sont altérés par les copistes ou bien si les auteurs ont introduit, dans un but intentionnel connu d'eux seuls, des anachronismes dans leur propre texte. Nous ne pouvons donc, parmi ces renseignements, choisir que les plus topiques. »

d'envoyer à cet effet au basileus Basile le catholicos d'Arménie Pierre ou Bédros, surnommé « Kédatartz » (1). Le basileus s'était montré très hostile et, pour obtenir son pardon, Jean Sempad avait dû, par la bouche de son pieux envoyé, accepter les conditions les plus dures et s'engager à léguer après lui son royaume à l'Empire (2). Après la mort du grand Basile, la situation du malheureux royaume dont les frontières étaient sans cesse violées par les Turks, était demeurée fort précaire, presque désespérée. A la suite des invasions constamment répétées des cavaliers de la steppe, une famine aussi était survenue, si atroce que beaucoup de cultivateurs avaient dû se décider à vendre femmes et enfants pour éviter la mort. Les voisins musulmans, tant les Turks que les contingents des dynastes arabes environnants, même les soldats byzantins sur la frontière du Sud, pillaient et dévastaient presque sans discontinuité les provinces limitrophes. Les deux pauvres rois, sans argent, sans ressources, demeuraient complètement impuissants au milieu de tant d'horreurs. Il ne restait qu'une force, le clergé, mais le catholicos Bédros, paraît-il, bien loin de songer à porter secours à ses ouailles défaillantes, dépourvu de toute aptitude politique, absolument incapable de jouer le rôle qu'on lui destinait, avide de lucre par-dessus le marché, consumait ses jours en pratiques religieuses d'un ascétisme aussi extraordinaire que puérile.

En Italie, durant le règne si court du faible Constantin VIII, les affaires des Grecs, grâce à la valeur de l'intrépide « catépano » Bojoannès, se maintinrent dans des conditions assez favorables. J'ai dit au volume précédent (3) comment le trépas subit du glorieux Basile avait arrêté court les progrès de la grande expédition byzantine en Sicile. C'est à

(1) *Épopée*, II, pp. 490 sqq. « Bédros, frère du catholicos Kakig, dit M. Brosset, *Coll. d'hist. armén.*, II, p. 442, élu en 1019, remplacé en 1035, par Dioscore, de Sanahin, qui siégea à peine deux ans, mort en 1058, siégea trente-neuf années. Il est connu sous le nom de « Kédatartz », « Celui qui fait rebrousser un fleuve », à cause d'un miracle qui lui est attribué. Voy. entre autres Kirakos, éd. Brosset, p. 50 et là même des notices sur la mort et le lieu de sépulture du personnage.

(2) *Épopée*, II, p. 499.

(3) *Épopée*, II, pp. 599 et 619. — Aboulfaradj place par erreur l'expédition d'Oreste en l'an 1027. Chez cet auteur, le nom du « catépano » Bojoannès se trouve déformé en « Vulcano ». De même la *Chronique* du protospathaire Lupus place par erreur seulement en 1028 l'arrivée à Bari de la flotte amenant Oreste et son armée. Lupus place à cette même année le remplacement de l'évêque défunt de Bari par Byzantios qui fut à cette occasion nommé archevêque.



MINIATURE BYZANTINE du XIme Siècle. — Hérode envoie les Mages à Jérusalem. — Manuscrit des Homélies sur la Nativité, de Jean Damascène, conservé à Jérusalem. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

l'occasion de cette expédition que le ziride Mouizz Ibn Bàdis, qui régnait en Afrique, avait offert son secours au nouvel émir de Sicile, Akhal. Il

avait fait proclamer la guerre sainte dans ses États en même temps qu'il envoyait à son nouvel allié une flotte de quatre cents navires qui, l'an d'après, dans le mois de janvier 1026, fut presque entièrement détruite par un orage au large de l'île Pantellaria (1). Ce grand désastre aurait dû améliorer les affaires des Byzantins en Sicile. Il n'en fut rien, grâce à l'impéritie des chefs.

Par le fait de cette retraite désastreuse qui avait suivi la mort de leur grand empereur, les troupes byzantines, abattues aussi par la dysenterie qui les décimait cruellement, reperdirent en un moment les conquêtes si précieuses qu'elles avaient faites en Sicile dans un premier élan, sauf Messine cependant. Il semble que, déjà dans le courant de l'an 1026, le « catépano » Bojoannès soit rentré en terre ferme italienne avec le gros de ses forces. Quant au second chef de l'expédition, le kitonite eunuque Oreste, général incapable, il demeura bien encore en Sicile, mais enfermé avec quelques troupes mercenaires, varangues et autres, dans cette forte place de Messine d'où il n'osa rien tenter contre les Sarrasins.

Sur terre ferme italienne, le « catépano » fut plus heureux dans ses efforts pour y rétablir l'autorité byzantine très fort ébranlée par la récente expédition de l'empereur Henri II, mais aussi très vite redevenue prépondérante dans les principautés longobardes à la suite du retour de ce prince en Allemagne. L'assujetissement de ces petites seigneuries de l'Italie méridionale à l'empire d'Occident ne pouvait jamais, par suite des circonstances politiques particulières de ces États, être que tout à fait passager. Aussitôt que l'empereur Henri et son armée eurent quitté le sud de la Péninsule, l'influence de Byzance, momentanément comprimée, se fit à nouveau sentir toute-puissante sur ces principautés. Aucune des mesures prises par le souverain germanique en ces parages n'eut la moindre durée. Les neveux de Mélès, les fils de Dattus, entrèrent bien pour un temps en possession de la comté de Comino, qui leur avait été donnée en fief par Henri. Grâce à leurs alliés normands de ce lieu et à Renier, marquis de Tuscie, ils firent même bien encore quelques autres

(1) Qui venait d'être occupée par les Grecs. Ibn el-Athîr, *op. cit.*, IX, p. 245.

conquêtes. Mais aucun de ces résultats ne subsista et l'éphémère souveraineté des descendants de Dattus s'effondra en peu d'années. De même, à Capoue, la dynastie des comtes de Teano, qui y avait été installée par Henri II, ne se maintint que bien peu de temps. On a vu dans le volume précédent (1) qu'une ligue s'était formée après la mort de Henri II, sous la direction suprême du prince Guaimar de Salerne, pour reprendre cette ville et la restituer au beau-frère de ce dernier qui en avait été dépouillé par Henri II, le fameux Pandolfe IV, enfin sorti des geôles d'Allemagne par la permission du nouvel empereur germanique Conrad II, et cela sur les supplications de Guaimar (2). Les Grecs, sous leur « catépano » Basile Bojoannès, le comte des Marses, Guaimar de Salerne au service duquel se trouvaient presque tous les Normands, aussi ceux de Comino, tous les anciens ennemis de l'empereur Henri II, unis contre le prince imposé par lui, qui était pour eux le plus incommode des voisins, avaient pris part à cette expédition et donné leur appui à Pandolfe IV dans cette attaque contre Capoue, inaugurée vers la fin de l'an 1024. C'était la reconstitution presque immédiate du parti grec dans l'Italie méridionale. Parmi ces Normands de Comino qui combattaient au service du prince de Salerne, il y en avait quelques-uns qui ne venaient pas de cette localité. Entre ceux-ci, Léo de Marsi en signale deux : Rainulfe et Arnould, dont le premier devait bientôt avoir la gloire de fonder en Italie la première ville normande. Capoue, défendue par Pandolfe de Teano qu'Henri II y avait établi en 1022, sachant d'ailleurs ce qui l'attendait si elle ouvrait ses portes à son ancien souverain, résista durant un an et demi à ces forces très supérieures et à toutes les attaques de la ligue, présidée peut-être par le « catépano » à partir de son retour de l'expédition de Messine. Basile II était mort depuis quelque temps déjà, quand, en mai de l'an 1026, elle fut enfin forcée de capituler. Du reste, si elle succomba, ce fut moins par la violence que par la trahison des bourgeois. Pandolfe, d'ailleurs, n'eut point l'humiliation de remettre sa ville à son cousin, l'autre

(1) *Épopée*, II, p. 596.
(2) « C'était une lourde faute politique de relâcher ainsi ce terrible prisonnier. » Manuscrit Chalandon, *Histoire des Normands d'Italie*, 1re partie, f. 71. Probablement Pandolfe avait dû s'engager à renoncer à revendiquer sa principauté, mais bien naturellement, aussitôt de retour en Italie, il ne tint aucun compte de ses serments.

Pandolfe. Il la rendit au « catépano » qui lui promit la vie sauve avec la permission de se retirer librement auprès du duc de Naples, le magistros impérial Sergios IV, lequel devint responsable de sa personne (1). Quant à Pandolfe IV, l'ami des Grecs, celui qu'on nommait déjà le « fortissime loup des Abbruzzes », tout frémissant encore de l'horreur des prisons allemandes, il reprit avec orgueil et joie, des mains du « catépano », possession de sa principauté. Il avait associé à son pouvoir son petit-fils, Pandolfe V (2).

Je rappelle que je n'écris point ici ni l'histoire de l'Italie méridionale, ni celle de la conquête de ces provinces par les Normands. Je raconte uniquement le déclin de la domination grecque en ces parages sous les règnes qui m'occupent. Je serai forcément très bref sur les événements, si nombreux à cette époque troublée, qui ne concernent pas directement les Grecs, événements dont le récit m'entraînerait beaucoup trop loin. Je les mentionnerai lorsque cela sera nécessaire, mais toujours très succinctement, renvoyant pour plus de détails aux ouvrages spéciaux très nombreux.

On voit par ce qui précède combien le « catépano » excellait à user habilement de la prépondérance naturelle de l'autorité grecque à l'endroit des seigneurs longobards (3). Pour tenir en bride Pandolfe IV réintégré dans Capoue, ce Pandolfe dont il pouvait connaître déjà l'âme ambitieuse aux si hautes visées, Bojoannès prit, nous venons de le voir, sous sa protection immédiate son rival et mortel ennemi Pandolfe de Teano, le mettant à l'abri de la vengeance de son plus redoutable adversaire, lui procurant un sûr refuge dans la ville de Naples fidèlement dévouée à Byzance. De cette manière, il eut constamment sous la main un excellent prétendant tout prêt à être replacé dans Capoue le jour où la fidélité de Pandolfe IV viendrait à faiblir ou bien encore où sa puissance deviendrait

(1) Delarc, *op. cit.*, p. 68.

(2) Voy. Hirsch, *op. cit.*, note de la p. 348. — L'intervention du « catépano », dit fort bien M. Chalandon, *op. cit.*, f. 73, dût être fort désagréable aux princes longobards. Il est évident que la conduite de Bojoannès lui fut dictée par le désir d'avoir entre les mains un prétendant à opposer à Pandolfe IV dans le cas où celui-ci cesserait d'être fidèle à l'alliance byzantine.

(3) La suite de ce récit des affaires byzantines en Italie est empruntée presque constamment et presque textuellement, jusqu'à la fin du volume, aux ouvrages de L. de Heinemann et de l'abbé Delarc.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du monastère de Saint-Luc en Phocide. — La Présentation. — XIme Siècle
(Millet, Htes-Études, B. 278.)

par trop menaçante pour les Grecs (1). La suprématie byzantine dans l'Italie méridionale se trouva ainsi encore plus nettement confirmée. Elle ne fut même nullement ébranlée lorsque, à la mi-avril de l'an 1027, le nouveau roi élu de Germanie, Conrad II, successeur de Henri II, qui venait avec sa femme Gisèle de recevoir en grande pompe, le 26 mars, des mains du pape Jean XIX, la couronne impériale en présence des rois Rodolphe III de Bourgogne et Canut d'Angleterre et de Danemark, fit son apparition dans le sud de la Péninsule (2).

L'empereur germanique, bien que vaillant et énergique, peu désireux d'entamer une lutte ouverte contre les Grecs, dut se contenter, dans une marche rapide, de faire reconnaître moitié de gré, moitié de force, sa suzeraineté par les princes longobards de Bénévent, de Capoue et de Salerne. Pandolfe IV de Capoue, qui promit tout ce qu'on voulut, fut reconnu sans conteste. De même Conrad semble avoir de très bon gré donné son assentiment à l'alliance des Normands avec les princes de Capoue et de Salerne et décidé, en outre, que ces guerriers seraient définitivement pourvus de résidences fixes dans le sud de son empire, comme protection toute-puissante pour ses vassaux longobards contre les prétentions de jour en jour plus actives de la grécité en ces parages (3). En tout cas, cette présence si courte, de quelques jours à peine, du nouvel empereur d'Occident dans l'Italie méridionale, ou plutôt en Campanie seulement, fut sans suite aucune comme il en avait été si souvent le cas déjà pour d'autres souverains germaniques. D'ailleurs, dans l'esprit de ce prince qui, dès la fin de mai, dans sa grande hâte du retour, avait aussitôt repassé les Alpes par la voie de Vérone, un plan hardi avait déjà alors pris forme qui n'était autre que celui d'une alliance matrimoniale entre son Empire et celui d'Orient. A peine quelques mois plus tard, Conrad, nous l'allons voir, envoyait une ambassade à la cour de Byzance pour y

(1) Sur le rôle prépondérant de Pandolfe IV à cette époque dans l'Italie méridionale, sur son génie politique odieusement défiguré par les récits de ses mortels adversaires, les moines du Mont-Cassin, voy. Chalandon, *op. cit.*, ff. 73 sqq.

(2) Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, p. 22, un document (n° XXI) daté du mois de novembre 1026 à Tarente, conservé aux archives du Mont-Cassin, dans lequel il est fait mention d'un juge ou « kritis » de *Longobardie et Calabre* qui est en même temps « spathaire », candidat et « protosecretis ». — Voy. encore Aar, *op. cit.*, p. 134.

(3) Sur les premiers Normands installés dans l'Italie méridionale, voy. entre autres H. Breslau, *Jahrbücher d. deutschen Reichs unter Konrad II*, II, *excurs* VI, pp. 498 à 505.

proposer le mariage, d'ailleurs bien extraordinaire, de son fils et héritier, alors âgé de dix ans seulement, avec une des filles et héritières de Constantin VIII qui toutes deux avaient environ cinq fois l'âge de cet enfant. Ce fut certainement en considération de ce projet quelque peu fantastique qui s'agitait déjà en son esprit que Conrad, lors de sa visite dans l'Italie méridionale, s'efforça de ménager les territoires encore soumis à l'autorité byzantine et de ne léser en rien dans ces régions lointaines les intérêts du basileus.

Voici à peu près tout ce que nous savons sur l'étrange ambassade matrimoniale dont je viens de parler : Il est très vraisemblable, dit Breslau (1), que ce fut au concile de Francfort, en 1027, que l'empereur Conrad chargea l'évêque Werner de Strasbourg d'aller en qualité d'ambassadeur à Constantinople pour y quérir auprès du basileus une épouse pour le petit prince Henri. Constantin, n'ayant pas d'héritier mâle, l'empire d'Orient reviendrait naturellement après sa mort à qui aurait épousé une de ses deux filles demeurées dans le monde, c'est-à-dire n'ayant pas pris le voile comme leur aînée, mais quelle immense disproportion d'âge entre les deux époux proposés et quelle manière de vivre si différente ! Il nous paraît aujourd'hui que ce fut une audacieuse et presque indéfendable folie d'avoir songé à unir un enfant de dix ans, né dans les brumes de la sauvage Germanie, avec une vieille Porphyrogénète cloîtrée depuis tantôt un demi-siècle dans la molle et morne existence du Gynécée impérial de Byzance. Mais, à cette époque du XIe siècle, les fabricants d'unions impériales, ne considérant autre chose en leurs projets chimériques que le but politique à atteindre, ne reculaient devant aucune invraisemblance. Nous ne savons laquelle des deux antiques princesses, Zoé ou Théodora, se trouva plus spécialement visée. Probablement on songea surtout à Théodora, qui était la plus jeune et à laquelle plus tard Skylitzès dit qu'on offrit d'abord la main de Romain Argyros. Nous ignorons de même complètement jusqu'à quel point ce projet matrimonial avait pour objet principal dans l'esprit de ceux qui l'avaient pré-

(1) *Op. cit.*, I, p. 234. Voyez pour les détails de cette ambassade, les sources aussi, un opuscule spécial de Breslau dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, X, pp. 605 sqq., intitulé : *Ein Beitrag zur Kentniss von Konrads II Beziehungen zu Byzanz und Dænemark.* — Voy. encore Steindorff, *Heinrich III*, I, p. 13, n° 1.

paré, la grande pensée de replacer à nouveau sous un sceptre unique les deux empires d'Occident et d'Orient. On ne peut que signaler ce fait curieux pour l'époque que l'empereur Conrad II et son entourage se montraient généralement favorables à des combinaisons de cet ordre tout extravagantes et atteintes de mégalomanie que celles-ci puissent nous paraître aujourd'hui. Ne savons-nous pas avec certitude que, bien peu d'années plus tard, aux fiançailles de la fille de Conrad avec le roi Henri de France, prit corps cette pensée que ce mariage amènerait un jour une union nouvelle des deux monarchies franques d'Occident et d'Orient! Et combien plus lointaine cependant cette dernière éventualité devait paraître, que celle qu'on pouvait dès maintenant prendre en sérieuse considération, au cas où ce mariage projeté réussirait, entre l'héritier de l'Empire romain et l'héritière de Byzance!

Donc, l'évêque Werner de Strasbourg se mit en route, accompagné par une suite brillante. L'empereur lui avait donné comme collègue en diplomatie le comte souabe Manegold, de la maison de Dillingen-Wœrth (1). Un énorme convoi de bagages, de véritables troupeaux de chevaux, de bœufs, de moutons, de porcs suivaient le poudreux cortège de dignitaires qui s'avançait à travers l'Europe orientale avec une solennelle lenteur, dans un fastueux déploiement de pompe impériale. Évidemment, on comptait en imposer à la cour byzantine qui tant aimait la représentation. On s'était, en haut lieu, décidé pour la grande voie ordinaire des pèlerins d'Orient à cette époque, la route de terre par la Hongrie et la péninsule des Balkans, et l'évêque Werner s'imagina qu'en faisant semblant de se rendre en pèlerinage à Jérusalem, il ferait plus facilement route à travers ces contrées périlleuses. Mais, alors que le roi Étienne de Hongrie accueillait d'ordinaire de la manière la plus amicale tous les pieux voyageurs se rendant en Terre Sainte, les autorisant à traverser son royaume tout à leur aise, ce prince fit à l'évêque de Strasbourg, pour une raison qui nous échappe, une réception toute différente. Vraisemblablement, les relations entre le roi de Hongrie et l'empereur germanique n'étaient déjà plus aussi bonnes. En outre, il était presque impos-

(1) Voy. dans Breslau, *op. cit.*, I, note de la page 235, toutes les fausses légendes qui coururent l'Occident sur le compte de cette ambassade.

sible que le but vrai de cette mission fût demeuré entièrement caché pour Étienne. Le secret était bien difficile à garder, et une fois qu'il se trouvait divulgué, la défiance de ce souverain en devait être fort excitée. Bref, les choses tournèrent si mal que les envoyés impériaux, rebroussant chemin brusquement, résolurent, par la Bavière et le Brenner, de gagner l'Italie pour s'embarquer à Venise. Naturellement, ceci non plus n'alla pas sans difficultés. Les ambassadeurs furent longuement retenus aux frontières de la marche de Vérone avant d'obtenir accès dans Venise, où on n'avait aucun intérêt à soutenir les plans extraordinaires du César germanique. Ils finirent cependant par atteindre leur but et, après une navigation orageuse, calamiteuse, semée de périls incessants, comme c'était presque toujours alors le cas dans ces parages, atteignirent enfin la Ville gardée de Dieu. Grâce à tant de traverses, ils ne durent guère y arriver avant les premiers mois de l'an 1028.



FRESQUE BYZANTINE de l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — L'impératrice Pulchérie.

Par deux sources d'origine très différente, nous apprenons qu'on fit à Byzance, aux envoyés impériaux allemands, la plus belle réception. Les conceptions de la cour des basileis sur l'Empire d'Occident, sur sa grandeur et son importance, s'étaient notablement modifiées depuis les temps de Nicéphore Phocas et la réception humiliante que ce prince n'avait pas craint de faire soixante ans auparavant à Luitprand, l'ambassadeur d'Otton Ier (1).

Aussi les deux envoyés de l'empereur Conrad entretinrent-ils incontinent avec le basileus Constantin et son entourage les relations les plus intimes et les plus cordiales. Le comte Manegold, en particulier, par la splendeur de son maintien, par son entregent, son attitude toute de sagesse et de prudence, s'attira, au cours de relations presque journalières, à un tel degré la faveur du souverain, que celui-ci lui fit don des

(1) Voy. *Un Empereur byzantin au Xme siècle*, pp. 597 sqq.

plus précieuses reliques, d'un prix inestimable : un fragment de la Vraie Croix entre autres, certainement enchâssé dans quelque reliquaire de prix. Cependant, les véritables négociations à l'occasion desquelles ce voyage si lointain, si pénible, avait été entrepris, ne faisaient aucun progrès sérieux. Ou bien les ambassadeurs allemands, alors qu'ils eurent appris à mieux connaître les vieillissantes filles de Constantin, eurent-ils scrupule de réclamer sérieusement pour leur jeune souverain, dont l'avenir était si brillant, la main d'une de ces princesses antipathiques dont il n'y avait vraiment absolument rien de bon à dire, ou bien l'empereur Constantin lui-même, ainsi que cela avait été constamment le cas jusqu'ici, pour des raisons d'ordre politique (1), ne pouvait-il en arriver, même dans les conditions présentes, à une décision définitive pour le mariage d'une de ses filles? C'est ce qu'il nous est impossible de démêler exactement. Une seule chose est certaine, c'est que mois après mois passèrent sans qu'on put aboutir. Le chroniqueur Wipo dit que l'évêque Werner songeait à nouveau à entreprendre le pèlerinage de Jérusalem et qu'il comptait bien mener cette entreprise à bonne fin avec l'appui du basileus, mais que, comme il se présentait chaque jour un nouvel empêchement, il finit par se trouver contraint de renoncer à son projet. Certainement, ce bruit, rapporté par cet historien, repose sur les récits des compagnons de l'évêque, après leur retour en Allemagne. Nous n'avons donc aucune raison d'en suspecter la véracité. Mais, par cela même, il doit nous fortifier dans la pensée que même Werner espérait à peine un heureux résultat des négociations à lui confiées par son empereur, sans cela il n'eut jamais songé à remettre à une date si éloignée et son retour en Allemagne et le rapport qu'il devait à son souverain sur le résultat de sa mission.

Sur ces entrefaites, dans le courant de l'automne de l'an 1028, survinrent successivement à Constantinople deux événements funèbres, qui modifièrent les circonstances du tout au tout et amenèrent très naturellement d'eux-mêmes la rupture définitive des négociations. Le 28 octobre expira, après une courte maladie, le pauvre évêque Werner,

(2) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 121 sqq.

loin de son pays natal et de ses ouailles, sans avoir même pu accomplir le désir secret de son cœur : le cher pèlerinage aux lieux saints. Il fut enterré à Byzance, en terre étrangère (1). Deux semaines plus tard à peine, le basileus Constantin tombait à son tour gravement malade. Au bout de trois jours il rendait le dernier soupir, après s'être donné un successeur en mariant la seconde de ses filles au patrice Romain Argyros.

Suivant le récit du chroniqueur Berthold de Donauwœrth, ce changement de règne eut pour le second des ambassadeurs allemands, le comte Manegold, les plus pénibles suites immédiates. Au couronnement même du nouveau basileus, le fragment de la Vraie Croix à lui remis par Constantin se trouva égaré. L'injuste soupçon de l'avoir, non point reçu en don, mais simplement détourné, tomba sur l'infortuné envoyé allemand, dont on connaissait les relations intimes avec le feu basileus. Le pauvre homme fut jeté en prison. On perquisitionna dans sa demeure, mais comme il avait eu la prudence d'expédier d'avance dans son pays l'inestimable relique, on ne trouva rien. Les preuves pour le condamner firent totalement défaut et il fallut bien le remettre en liberté et le laisser partir.

Il est très possible que le nouveau basileus, ainsi que l'affirme plus loin le même chroniqueur Berthold, ait tenté de prolonger sur des bases nouvelles les négociations pour le mariage allemand, en faisant offrir cette fois au jeune Henri la main d'une de ses sœurs à lui, devenues, par suite de ce changement soudain, princesses de la maison impériale (2). Wipo (3), lui aussi, parle d'une lettre « en caractères d'or », un chrysobulle, adressé par Romain Argyros à l'empereur Conrad. De même encore dans un document émanant de l'impératrice Adelhaïde, mère de l'empereur Conrad, au sujet du monastère fondé par cette princesse à Œhringen, où elle voulait avoir sa sépulture, nous lisons la mention de reliques précieuses envoyées par le même basileus Romain à ce prince, probablement toujours à cette même occasion, et cédées par ce dernier à

(1) Voy. sur la date exacte de sa mort, Breslau, *op. cit.*, I, note 1 de la p. 273.

(2) Skylitzès en mentionne seulement deux, mariées : l'une à Romain Skléros, l'autre à Constantin Karanténos, mais ce n'étaient pas les seules. Voy. p. 62 du présent volume.

(3) Chap. XXII.

sa mère (1). Mais, tout naturellement aussi, on le comprend, Manegold, dans des circonstances aussi complètement modifiées, ne put que promettre au nouveau basileus qu'il ferait part de ces propositions à son souverain. Sa propre mission était terminée. Honoré de riches et précieux présents, des reliques encore très vraisemblablement, il prit le chemin du retour. On peut, semble-t-il, fixer sa rentrée en Allemagne aux premiers mois de l'an 1029. Il est trop aisé de comprendre que Conrad ne se rendit point à l'invitation de Romain Argyros, après surtout qu'il eût entendu de la bouche de son envoyé l'exposé précis des circonstances de la cour byzantine, circonstances dont probablement il se doutait jusque-là fort peu. Ainsi le projet de mariage grec fut définitivement abandonné à la cour impériale allemande. Cependant l'ambassade de Werner et de Manegold ne devait pas demeurer complètement sans conséquences politiques. Bien qu'on ne puisse pas tenir pour certain ce qu'on ne peut actuellement encore que conjecturer (2), que, dès cette époque ou peut-être seulement plus tard, une alliance formelle fut conclue entre l'empereur Conrad et Byzance, il demeure certain toutefois que l'attitude du souverain germanique durant sa seconde expédition en Italie prouva d'une manière fort claire que des relations s'étaient établies entre les deux Empires, bien plus amicales qu'aux temps des Ottons et des Henri.



POLYCANDILON BYZANTIN de bronze, sorte de lustre ou « lampier » porte-cierges en forme de couronne. — XIme ou XIIme Siècle. — Musée du Louvre.

(1) « *Multasque reliquias*, etc. » Voy. Breslau, *op. cit.*, I, note 4 de la p. 274.
(2) Voy. Giesebrecht, *op. cit.*, II, pp. 329 et 642.



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du XIme Siècle de la Vie de saint Benoît et de saint Maur, provenant du Mont-Cassin et conservé à la Bibliothèque du Vatican. — Saint Benoît chez sainte Scholastique. — Saint Benoît voit l'âme de sainte Scholastique monter au ciel sous la forme d'une colombe. — (Millet, Htes-Études, C. 1508.)

Reprenons la suite des événements qui se passèrent dans l'Italie méridionale sous le règne si court du basileus Constantin. A peine l'em-

pereur Conrad avait-il quitté, pour retourner en Allemagne, les marches méridionales de son Empire dans la Péninsule qu'un changement très important se fit dans les forces relatives des seigneuries longobardes, changement également destiné par la suite à transformer la situation de l'empire byzantin en ces parages. Dans ce même printemps de l'an 1027, en effet, mourut le fameux prince Guaimar de Salerne. Son fils, Guaimar V, associé à son pouvoir depuis l'an 1018, lui succéda, âgé d'à peine quatorze ans, d'abord sous la tutelle de sa mère Gaïtelgrima, puis seul à sa majorité, mais toujours sous l'autorité très directe de son oncle Pandolfe de Capoue. Neveu et oncle s'unirent à tel point que le premier s'inféoda étroitement à la politique du second.

Sentant sa puissance très augmentée par cette heureuse alliance, Pandolfe IV qui, déjà, s'était emparé du Mont-Cassin (1), s'enhardit jusqu'à venir attaquer et bloquer étroitement dans sa cité le protégé de la cour byzantine, le magistros Sergios IV de Naples, coupable, on se le rappelle, d'avoir jadis, sur la demande de Bojoannès, donné asile au rival du prince de Capoue, Pandolfe de Teano, et à son fils Jean. Par de très habiles intrigues intérieures qui, probablement, amenèrent la trahison du parti de la noblesse, Pandolfe de Capoue réussit à prendre Naples dans les dernières semaines de l'an 1027 ou au commencement de l'an 1028. Pandolfe de Teano et son fils durent s'enfuir à Rome devant leur mortel ennemi. Sergios IV, lui, se retira à Gaète. L'heureux vainqueur prit possession de la ville et seigneurie de Naples dont tous les actes continuèrent à être datés des années du règne des basileis de Constantinople. Ceci, a-t-on dit fort bien (2), tendrait à faire admettre que cette conquête de Naples par le prince de Capoue eut peut-être lieu avec le consentement tacite de la cour de Byzance, ou bien plutôt encore que les Grecs, absorbés par d'autres tâches en Sicile et dans l'Italie méridionale, laissèrent faire Pandolfe sans souffler mot et acceptèrent sans protester cette augmentation de puissance de ce prince à condition toutefois qu'il consentît, dans sa nouvelle conquête napolitaine, à reconnaître, à l'égal de ses prédécesseurs, la suprématie byzantine. Précisément, à ce

(1) Voy. Delarc, *op. cit.*, p. 68.
(2) Heinemann, *op. cit.*, p. 53.

moment, les troupes grecques venaient, en effet, ainsi qu'on l'a vu plus haut, d'éprouver en Sicile un sanglant échec à Messine où ils avaient été aussi inopinément que vigoureusement attaqués par les Sarrasins (1). Romain Argyros qui venait de succéder à Constantin s'empressa d'expédier des renforts de Grèce et de Macédoine en Italie pour remédier à ce triste état de choses, mais ces troupes nouvelles ne firent rien de bon ou s'enfuirent devant les Musulmans. Aucun résultat militaire important ou durable ne put être obtenu, grâce au déplorable commandement de l'armée.

La suite de tout ceci fut le rappel définitif, dans le courant de l'automne de l'an 1028 (2) du cubiculaire eunuque Oreste, malheureusement aussi de l'habile et énergique « catépano » Bojoannès qui avait rendu à l'Empire, en ces parages d'Italie, de si longs et si brillants services. Ce parfait capitaine fut remplacé dans son commandement par un certain Christophoros (3), qui fut certainement nommé sur place, car la *Chronique* du protospathaire Lupus, en mentionnant ce changement, ajoute que le grand hétériarque Eustathios (4) vint à Constantinople en qualité de « mandator » impérial, pour confirmer le nouveau « catépano » dans sa dignité et ramener à Constantinople les deux chefs disgraciés Oreste et Bojoannès (5).

De ce Christophoros un souvenir nous est demeuré, souvenir très

(1) Amari, *op. cit.*, II, p. 367.

(2) Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 2 de la p. 54 : « entre le 1er septembre et le 9 novembre. »

(3) Et non « Christophari » comme il est écrit dans la *Chronique* du protospathaire Lupus. Nous possédons de ce fonctionnaire, comme « catépano » d'Italie, un document daté déjà du mois de janvier 1029. Voy. *Indices cod. dipl. del regno di Carlo I et II di Angio*, I, app. 1, n° 5, p. XIV.

(4) Et non « Eustachios », ainsi que le nomme la *Chronique* de Lupus. C'est certainement l'Eustathios de Skylitzès et de Cédrénus. La *Chronique* place par erreur ce remplacement de Bojoannès à l'an 1029, un an trop tard. Par une amusante erreur, prenant pour deux noms propres la fonction d'Eustathios, βασιλικὸς μανδάτορας, cette même *Chronique* raconte la venue de ce fonctionnaire à Bari « avec ses fils Basilisque et Mandatoras » ! Μανδάτορας est une forme vulgaire néo-grecque pour μανδάτωρ. Le « mandator » impérial — analogue aux « kramanatars » des rois persans, aux aides de camp de Saint-Pétersbourg ou aux « capidjis » de la Sublime Porte, — apportait les ordres émanant directement du souverain. — J'ai publié le sceau du grand hétériaque Eustathios à la p. 349 de ma *Sigilloghraphie byzantine.*

(5) Le « Bugien » ou « Bugianus », des *Chroniques* de Bari et de Lupus. Lebeau, *op. cit.*, XIV, pp. 240-241, a raconté tous ces faits d'une façon fort inexacte. — En l'an 1026, Othon Orseolo, doge de Venise, déposé par une faction puissante, fut tondu puis exilé à Constan-

précieux, parce qu'il nous confirme cette haute dignité de « catépano » d'Italie » dont ce personnage fut investi. C'est une inscription qu'on lit encore aujourd'hui gravée au-dessus de la porte de la charmante mosquée de Kazandjilar (1), très ancienne église byzantine à Salonique. Cette inscription, fort mal lue par Texier, a été restituée depuis par ce fin connaisseur des choses de Byzance qui a nom le docteur A. Mordtmann, de Constantinople (2). Ce texte précieux raconte que « ce lieu autrefois profane a été transformé en temple de la Vierge, par Christophoros, le très illustre protospathaire impérial et « catépano » de Longobardie, par son épouse Marie et par ses enfants Nicéphore, Anne et Katakala, à la date de l'indiction XII de l'année du Monde 6537 », date qui correspond exactement à la fin de l'année 1028, la douzième indiction commençant, en effet, exactement avec le mois de septembre de cette année. Il semble bien, nous l'avons vu, que Christophoros était déjà présent en Italie lors de son installation, car celle-ci eut lieu à Bari même en vertu d'un ordre souverain apporté par le « mandator » impérial Eustathios. Probablement, il avait servi primitivement en qualité de lieutenant de Bojoannès avant d'être appelé à lui succéder. La construction d'une église en l'honneur de la Sainte Vierge « Hodigitria », « Celle qui conduit à la victoire », dit fort bien M. Mordtmann, paraît fort naturelle au début d'une carrière aussi dangereuse que l'était celle d'un « catépano » de Longobardie. Probablement Christophoros était originaire de Salonique ou bien il y avait du moins longtemps vécu, et il avait, au moment de sa nomination de « catépano », écrit à sa femme de faire édifier ce temple à la Toute Sainte pour attirer les bénédictions de celle-ci sur sa nouvelle et si périlleuse fonction.

M. Mordtmann possède dans sa riche collection le sceau en plomb du

tinople, où lui et son frère avaient jadis paru avec tant d'éclat. Il fut remplacé par Pietro Centranigo Barbolani. Il trouva en Romain Argyros, frère de sa mère, un ardent protecteur. Quatre ans après, grâce à l'influence byzantine, on le rappela pour envoyer à sa place, dans cette même ville de Constantinople, Pietro Centranigo, qui lui succédait dans son exil comme il lui avait succédé dans sa dignité. Mais Orseolo mourut avant que de pouvoir retourner dans sa patrie. Une ambassade solennelle, envoyée à Constantinople pour le ramener en triomphe, le trouva mort. C'était en l'an 1030.

(1) Kazandjilar Djami. — Voy. la vignette de la p. 53.

(2) *Rev. archéol.*, n° de sept. 1878.

vaillant catépano Bojoannès. Ce précieux petit monument porte la légende que voici : *Seigneur, porte secours à ton serviteur Jean, patrice, protospathaire impérial et stratigos de Longobardie* (1).

A plusieurs reprises déjà, j'ai dit que Constantin VIII avait eu trois filles seulement de sa femme, la belle et bonne basilissa Hélène (2), de race très illustre, fille de « ce fameux patrice Alypios », qui jadis avait été au tout premier rang, à Constantinople, comme influence (3). Il



INSCRIPTION DEDICATOIRE du « catépano » de Longobardie Christophoros sur la porte de la mosquée de Kazandjilar, ancienne église byzantine, à Salonique. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, C. 699-700.)

l'avait épousée étant fort jeune encore. Quant aux trois petites princesses, leurs filles, demeurées après la mort, semble-t-il, prématurée de leur mère, le charme du vieux palais où régnaient leur oncle célibataire, le grand Basile, et leur père, elles y avaient, pour nous servir de l'expression même de Psellos, un presque contemporain, « reçu une éducation vraiment impériale » ! Le terrible basileus adorait ses nièces, mais ses occupations ne lui permettaient pas de diriger leur instruction dont il

(1) Voy. dans Beltrani, *op. cit.*, p. 13, un document en date de l'an 1028, conservé aux archives de la cathédrale de Trani, document daté de cette ville « de la soixante-cinquième année du règne de notre très saint seigneur l'empereur Constantin » et signé d'un certain abbé du monastère de la Théotokos de Cadossa.

(2) Voy. *Épopée*, II, p. 624, note 1.

(3) Et dont nous ne savons, du reste, rien d'autre absolument.

avait laissé le soin à leur père. Lui, pendant ce temps, veillait au salut de l'Empire.

L'aînée de ces trois princesses, Eudoxie, nous dit encore Psellos, se distinguait de tous les autres membres de sa famille par la modération, la douceur angélique de son caractère. Sa beauté était médiocre. Dès l'enfance, les marques de la petite vérole avaient cruellement abîmé son visage. Elle était entrée au couvent probablement à la suite du chagrin que lui avait causé cette destruction de sa grâce féminine (1).

Venait ensuite Zoé, née en 980. « Je l'ai vue souvent dans ses vieux jours, nous dit Psellos. Elle était d'humeur altière, très belle de corps, d'esprit brillant ». Je reviendrai longuement sur les qualités physiques et morales de cette étrange Porphyrogénète.

La dernière des filles de Constantin, Théodora, toujours au dire de Psellos, était moins belle que sa sœur Zoé. Elle avait, par contre, la parole plus facile et plus prompte. Elle et Zoé étaient, naturellement, fort mal ensemble. Théodora était de quelques années plus jeune.

Basile, en mourant, n'avait pris aucune disposition à l'égard de ses nièces et héritières. De même Constantin, durant qu'il gouverna seul l'Empire aux derniers temps de sa vie, n'eut cure d'aucune d'entre elles. Les deux plus jeunes acceptaient sans murmurer ce complet effacement et menaient sans apparent chagrin la vie monotone du Gynécée. Mais l'aînée, Eudoxie, nous l'avons vu, « soit qu'elle ne se souciât aucunement du pouvoir, soit qu'elle eût tout simplement choisi la bonne voie », avait prié son auguste père de consentir à ce qu'elle se donnât à Dieu. Constantin avait acquiescé au vœu de sa fille et présidé personnellement à la prise de voile de la jeune princesse. « Pour ce qui est des deux autres sœurs, ajoute sentencieusement Psellos, il avait ses desseins secrets, mais il n'est pas encore temps de parler de ces choses! »

C'était la terreur cachée de faire par cette union le jeu de quelque noble byzantin qui avait constamment empêché Basile, puis Constantin, de marier de leur vivant ces princesses, ultimes rejetons, héritières dernières de la vieille souche impériale macédonienne. C'était pour cette

(1) Elle mourut avant 1042, d'après Psellos. Voy. Sathas, *op. cit.*, IV, p. 95, 19.

cause uniquement, cause d'ordre essentiellement politique, que celles-ci avaient passé de si longs jours au Gynécée, et que leur jeunesse s'y était flétrie dans cette vie monotone, abrutissante et déprimante entre toutes (1).

Constantin, accablé par l'âge, usé par la débauche, de plus en plus désintéressé des affaires de l'État, renfermé uniquement dans le cercle de ses tristes plaisirs, tomba subitement malade dans les premiers jours du mois de novembre de l'an 1028, le 9 novembre exactement. Considéré de suite par les médecins comme perdu et abandonné par eux, comprenant que c'en était fait de lui, il songea enfin à ce dont il semblait ne s'être jamais soucié jusqu'ici, à se désigner un successeur. Comme il ne laissait après lui aucun fils, il n'y avait pour lui qu'une issue : trouver un époux pour une des deux princesses qui, par suite de carence de tout membre mâle de la famille, allaient hériter régulièrement et nécessairement de l'immense empire des basileis si glorieusement restauré par le grand Basile. « Ce choix d'un mari était des plus difficiles, dit Psellos, car, parmi les hauts personnages sénatoriaux entre lesquels il fallait de toute nécessité choisir, le basileus n'en avait jusqu'ici distingué aucun pour ses qualités particulières. Aucun non plus ne lui avait été spécialement désigné par ses collègues du Sénat. De fiévreuses délibérations se tinrent au chevet du mourant. Le choix de celui-ci s'était d'abord fixé sur le patrice Constantin Dalassénos, d'une illustre famille de la noblesse byzantine, qui vivait pour lors retiré dans ses vastes domaines du thème arméniaque en Asie. Disons de suite que Psellos, qui va devenir notre guide principal, ne parle pas de ce premier candidat. Il ne nous est connu que par les seuls Skylitzès et Zonaras. « Constantin, mourant, disent ceux-ci, ayant décidé de marier Dalassénos à une de ses filles et de le désigner en même temps pour le trône en le nommant d'ores et déjà césar, l'envoya chercher précipitamment par Ergodotes, un de ses plus fidèles eunuques. » C'était certainement dans l'espèce le meilleur choix que le vieux basileus pût faire. Aussi cette combinaison échoua. Plus, en effet, ce candidat était excellent, plus il déplaisait aux ministres de l'empereur

(1) Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 122.

moribond qui ne songeaient qu'au moyen de maintenir leur puissance sous le règne de son successeur désigné. Une intrigue destinée à faire échouer ce premier projet se noua aussitôt. Fort heureusement pour les conspirateurs, le thème arméniaque était loin et la mort du basileus était proche.

Le drongaire de la Veille ou préfet de police de la capitale, l'eunuque Syméon, favorisait de toutes ses forces un autre candidat, le patrice Romain Argyros, lui aussi de la plus noble origine (1), un des premiers dans l'Empire, propre parent de l'empereur, très haut fonctionnaire (2), aussi membre du Sénat. C'était également du reste, au dire de Psellos, un choix parfait, la meilleure des alliances pour l'héritière du trône, à cause de cette famille des Argyros, si illustre, si considérée, aussi à cause de toutes ces hautes dignités dont était revêtu le candidat.



FOLLIS (monnaie de bronze) du basileus Constantin VIII.

A force d'intrigues, Syméon réussit à faire abandonner le premier projet. Un second message impérial fut expédié à Dalassénos, lui intimant l'ordre de ne pas dépasser le point où le toucherait la missive impériale, et d'attendre là de nouveaux ordres. Le temps pressait. Bientôt la mort du vieux basileus parut si proche qu'il ne fut plus possible ni de délibérer, ni de se concerter, ni même de remettre la décision finale. Constantin, moribond, n'avait maintenant plus de pensée que pour Romain Argyros. C'était lui qu'il voulait à tout prix pour gendre! Donc Romain fut mandé en hâte au Palais. J'ai négligé de dire que ce précieux candidat était

(1) Voyez sur les origines et les ascendants de Romain Argyros, Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 124 sqq.

(2) Constantin VIII, à cause des liens de parenté qui les unissaient, de protospathaire (c'est Yahia, *op. cit.*, p. 71, qui nous donne ces détails) l'avait successivement créé patrice, puis juge suprême du tribunal du « Velon » ou de l'Hippodrôme (le dernier mot est laissé en blanc dans le manuscrit) et « hyparque » ou éparque de la Ville, c'est-à-dire préfet impérial de la capitale. Plus tard encore, il le nomma économe de la Grande Église, fonction très haute et très prisée. — De même Psellos désigne Argyros sous les titres d'éparque et de protoproèdre, c'est-à-dire de « premier parmi les sénateurs, » « dignité, dit-il, vraiment impériale. »

marié ! On n'ignorait point que sa femme, qu'il avait épousée dès sa jeunesse et qui le chérissait, était naturellement fort hostile à cette combinaison inouïe qui ruinait si inopinément son pauvre bonheur à elle. Une comédie fut, en conséquence, organisée pour hâter un dénouement nécessaire en terrifiant Romain. Le vieux basileus expirant, feignant une vive colère, le fit saisir ainsi que sa femme par ses gardes. Puis, se le faisant amener, il donna au malheureux épouvanté le choix ou de divorcer sur



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Mariage de Zoé et de Romain Argyros. — (Millet, Htes-Études, C. 1221.)

l'heure d'avec son épouse légitime et de se marier immédiatement après avec sa fille, la Porphyrogénète Zoé, héritière présomptive du trône, en prenant le titre de césar, puis, à sa mort à lui, de devenir basileus aux côtés de sa nouvelle épouse, ou, au contraire, d'avoir aussitôt les yeux crevés (1).

On donna à Romain jusqu'à la fin du jour pour répondre. Le pauvre homme, qui adorait sa femme, hésitait affreusement. La cour, anxieuse de

(1) Yahia va jusqu'à dire que Constantin fit semblant d'être persuadé que le malheureux Romain avait trempé dans un complot pour se faire proclamer basileus à sa place, même que la conspiration était déjà commencée, ce pourquoi il l'exila de la capitale. Mais il le rappela le quatrième jour pour lui offrir le pouvoir et la main de sa fille, lui disant qu'à cause de l'illustration de sa famille, il l'estimait plus digne de régner que les autres candidats ses concurrents. Ce récit de l'élévation de Romain au trône, dans Yahia, diffère fort de celui des Byzantins.

ce drame qui se jouait auprès de ce lit de mort, assista alors à un spectacle presque sublime. L'épouse d'Argyros, ne se doutant pas un moment qu'il ne s'agissait là que d'une pure comédie, ne voulant pas que son mari endurât à cause d'elle ce cruel supplice, se sacrifia noblement. Fondant en larmes, vêtue de noir, elle se fit couper les cheveux en sa présence, annonçant ainsi sa volonté arrêtée de renoncer à lui et d'embrasser la vie monastique pour sauver ces chers yeux qu'elle ne devait plus voir. Puis elle se laissa docilement emmener au fond du couvent qui lui avait été assigné pour demeure! Elle y vécut plusieurs années encore et mourut en 1032.

En même temps, à la joie de tous, Argyros était conduit triomphalement au Palais où il fut sur le champ proclamé césar et héritier de l'Empire en présence de son auguste fiancée Zoé, âgée pour lors déjà de quarante-huit ans bien sonnés. Constantin avait naturellement d'abord songé à le marier à sa seconde fille Théodora, plus jeune, et qui pouvait peut-être encore espérer avoir un héritier. C'était celle des trois Porphyrogénètes qui avait certainement le plus de qualités, qui était la mieux faite pour régner et à laquelle son père avait constamment en secret destiné l'Empire après lui. Mais elle refusa obstinément d'épouser Romain, peut-être, disent les chroniqueurs, par scrupules religieux pour la parenté qui les unissait, ou bien plutôt parce qu'il était marié à une femme encore vivante et qu'elle ne voulait pas s'unir à un homme aussi irrégulièrement divorcé. Zoé, au contraire, plus belle, mais aussi plus ambitieuse, moins timorée surtout, brûlant, à près de cinquante ans, des feux inassouvis de sa chaste, longue et déjà lointaine jeunesse, ne se fit pas prier et, au refus de sa sœur, accepta avec entrain ce mari fort inattendu mais déjà, lui aussi, terriblement mûr (1).

La question de parenté — les pères des deux fiancés étaient cousins par leurs mères (2) — était une grosse difficulté. Elle fut naturellement

(1) Zonaras est seul à nous parler des intentions de Constantin à l'égard de Théodora et du refus de celle-ci. Psellos, lui, ne parle que de Zoé.

(2) C'est Yahia qui indique le plus clairement les difficultés provenant de cette parenté et le véritable degré de cousinage des deux époux, cousinage qui, s'il fut un écueil momentané, fut aussi l'une des raisons principales du choix fait par le basileus moribond. Constantin Porphyrogénète, en effet, grand-père de Constantin VIII, et l'arrière-grand-père d'Argyros, Romain Argyropoulos, étaient beaux-frères, ayant épousé deux sœurs, filles de Romain Léca-

invoquée par ceux qui, au Palais, voyant cette union de mauvais œil, voulaient à tout prix s'y opposer, mais elle fut presque aussitôt définitivement écartée. L'Église, par la bouche docile du patriarche Alexis, très favorable à ce mariage, ayant levé toutes les barrières, proclama qu'il n'y avait à cette union aucun empêchement canonique sérieux. Aussitôt donc, sans le moindre délai, Zoé fut solennellement unie à Argyros, probablement dans la chapelle du Palais. Yahia affirme que si le patriarche se prêta si facilement à rompre le premier mariage de Romain et à lui en laisser contracter aussitôt après un second malgré les difficultés d'ordre si grave, ce fut dans l'intérêt de l'État, afin d'éviter toute lutte pour le pouvoir après la mort maintenant imminente du basileus Constantin.

Le troisième jour après le début de cette maladie si violente et aussi de cette crise politique intérieure, le 11 novembre de l'an 1028 (1), le basileus Constantin, qui avait ainsi pu assister aux premières heures de l'existence commune de la nouvelle basilissa et de son époux si rapidement improvisé, expira, laissant l'Empire à son nouveau gendre. Il mourait à soixante-dix ans (2). Presque toute sa vie s'était passée sur le trône aux côtés de son frère Basile. Il avait régné seul trois ans moins quelques jours (3).

« Constantin, nous dit Yahia (4), fut enseveli dans le très beau tombeau de marbre, de couleurs harmonieuses et de dessin varié, primitivement préparé par son frère Basile pour lui-même aux Saints-Apôtres, tombeau délaissé plus tard par ce prince pour celui de la petite église de Saint-Jean-l'Évangéliste (5). »

On attribue, sans preuves très sérieuses à l'appui, au court règne solitaire de Constantin après la mort de son frère, quelques monnaies

pèce : Hélène, épousée par Constantin Porphyrogénète en 919, et Agathe, la seconde, épousée par Romain Argyropoulos trois ans après, lorsque Lécapène était déjà basileus.

(1) La veille de la St-Martin, dit la *Chronique* du protospathaire Lupus. Probablement dans la nuit du 10 au 11. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, p. 602, par. 3.

(2) Soixante-huit, dit Lebeau.

(3) Le copiste qui a transcrit le texte de Cédrénus a ajouté cette glose curieuse (voy. Cédrénus, éd. Bonn, II, p. 874) : εὖ ἐποίησας, Κωνσταντῖνε, τάχιστα ἐξ ἀνθρώπων γενόμενος.

(4) *Op. cit.*, p. 71.

(5) Voy. *Épopée*, II, p. 622.

d'or et de cuivre sur lesquelles ce prince, déjà très âgé à cette époque, figure avec une longue barbe très fournie, vêtu de la robe de cérémonie à grands carreaux. Il existe de ces sous d'or des exemplaires à flan épais, de module moindre, et d'autres de plus grand module, à flan mince. Au droit on lit la légende, en caractères grecs : *Constantin, basileus des Romains*. Au revers, sur les sous d'or, figure la vieille devise latine : *Jhesus Christus rex regnantium*, environnant le beau buste du Rédempteur sur la croix des monnaies byzantines de cette époque. Sur les pièces de cuivre on lit au revers la légende grecque en quatre lignes : *Constantin, (fidèle) en Dieu, basileus des Romains* (1).

On connaît une seule Novelle de ce basileus durant les trois années de son règne solitaire. Elle est datée du mois de juin de l'an 1026 et consacrée « à ceux qui tentent de se révolter contre le chef de l'État et à leurs complices (2) ».

(1) Voy. Sabatier, *Descr. génér. des monnaies byzantines*, t. II, p. 150, pl. XLVIII et XLIX.

(2) Voy. Zachariæ v. Lingenthal, *Jus græco-rom.*, III, p. 320, n° XXXI. — Mortreuil, *op. cit.*, II, p. 349, attribue à tort cette « Novelle » à Constantin, fils de Léon. — Capasso, *Monum. ad neapol. ducatus hist. pertin.*, II, *pars prima*, Naples, 1885, publie dix-huit actes conservés aux archives de Naples (actes 403 à 421), le dernier daté de l'an 1029, tous datés de cette ville et du règne du basileus Constantin VIII. — Voy. encore Krumbacher, *Gesch. der byz. Litter.*, 2e éd., p. 636, au sujet d'un Traité de *Tactique* attribué à ce basileus.



SOU D'OR DU BASILEUS CONSTANTIN VIII.



IVOIRE du XIme Siècle du « Museo Civico » de Bologne. — Imitation byzantine italienne. — Le Christ au Jardin des Oliviers. Le Christ réveillant les disciples endormis. — (Graeven, II, 8).

CHAPITRE III

Romain III Argyros prend en mains le pouvoir. — Ses origines. — Sa famille. — Son portrait physique et moral. — Heureux débuts du règne. — Revers en Syrie. — Expédition d'Alep conduite par le basileus en personne. — Désastreuse retraite qui met fin à la campagne à peine commencée. — Premiers exploits de Georges Maniakès. — Gouvernement de Romain Argyros. — Sainte Marie de Périblepte. — Conspirations. — Négociations avec la Géorgie et avec l'émir d'Alep. — Conquête d'Édesse par Maniakès. — Corsaires sarrasins et conspirations nouvelles. — Expédition navale contre Alexandrie. — L'émir de Tripoli. — Événements de Pergri. — Affaires de Géorgie et d'Arménie. — Affaires d'Italie. — Joannes l'Orphanotrophe et ses frères. — Intrigue de Michel avec la basilissa Zoe. — Mort tragique du basileus Romain.





SOU D'OR du basileus Romain Argyros.

Le 12 novembre de l'an 1028, lendemain de la mort du vieux basileus Constantin, Romain Argyre, ou plus exactement Argyros (1), Romain III dans la liste des basileis orientaux, marié depuis deux jours à l'héritière du trône et couronné avec elle, prit en mains les destinées de l'Empire. A ce moment, Robert le Pieux, fils de Hugues Capet, régnait en France depuis tantôt trente-deux années. Jean XIX était pape à Rome.

La famille du nouveau souverain, si étrangement élevé au trône, était dès longtemps influente et presque illustre à Constantinople, dès le règne du basileus Michel, fils de Théophile, disent les chroniqueurs. Sous

(1) Ou encore « Argyropoulos », c'est-à-dire « fils d'Argyros. » C'est ainsi que le désignent constamment Psellos, Zonaras, aussi Yahia. Guillaume de Tyr donne à ce prince le

cet empereur, Léon Argyros avait, le premier de sa race, porté ce surnom par lequel elle fut constamment désignée dans la suite. On avait ainsi appelé ce personnage à cause de la pureté de sa vie sans tache ou à cause de sa beauté physique, peut-être bien plutôt pour ses exploits contre les fameux Manichéens de Téphrique et les Sarrasins de Mélitène. Le petit-fils de ce Léon, Eustathios Argyros, créé par le basileus Léon VI, magistros, stratigos du thème asiatique frontière de Charsianon et drongaire de la Veille, c'est-à-dire préfet de police à Constantinople, puis envoyé à la tête d'une armée contre les Sarrasins, s'était vu disgracié malgré ses hauts faits et s'était empoisonné de désespoir. Son fils, Léon, également magistros, de plus domestique des Scholes, avait été le propre père du nouvel empereur.

Romain Argyros avait eu divers frères et sœurs (1), parmi lesquels je citerai seulement : Basile Argyros, dit le Mésardonitès, patrice et stratigos du thème de Samos qui, aux temps du défunt basileus Basile, avait été envoyé en Italie pour châtier la révolte de Mélès, en l'an 1010, et y avait été battu (2), puis avait été par le même souverain expédié en l'an 1016 dans l'extrême Orient pour administrer la nouvelle province du Vaspouraçan, mais y avait si mal réussi qu'il avait été presque aussitôt destitué (3) : Pulchérie Argyros, mariée à un personnage dont nous ignorons le nom, mère de Constantin Diogène d'où était issu le futur basileus Romain IV Diogène : une autre sœur nommée Marie, donnée en mariage en l'an 1005 par Basile II au jeune doge de Venise Jean Orseolo, associé au pouvoir par son père Pierre Orseolo et venu en ambassade à

surnom d' « Hiérapolitain », probablement parce que sa famille était originaire d'Hiérapolis. Skylitzès le nomme constamment Argyros.

(1) Du Cange, me semble-t-il, a commis ici plusieurs erreurs. Il me paraît impossible que Pothos Argyros, Léon Argyros, Marianos Argyros, cités également par lui comme frères de Romain III, l'aient été en réalité.

Voyez encore sur l'alliance très proche de Romain Argyros avec la famille impériale : Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 123 et 126. Il était, je l'ai dit, proche cousin des deux impératrices, filles de Constantin VIII. C'est probablement, je l'ai dit aussi, cette parenté qui finit par faire pencher la balance en sa faveur.

(2) *Épopée*, II, pp. 543 sqq. — Une fille de ce Basile, Hélène, fut, nous le verrons, donnée en mariage par son oncle, le basileus Romain, à Pakarat IV, roi de Géorgie. Une autre princesse, fille de ce même frère de Romain, fut encore, nous le verrons également, donnée pour femme par lui au roi Jean Sempad d'Arménie.

(3) *Épopée*, II, p. 506.

Constantinople (1) : une autre sœur encore dont nous ignorons le prénom, mariée à Constantin Karanténos, patrice, qui succéda, on le verra, à Michel Spondyle comme duc d'Antioche (2) : une autre encore, également de prénom ignoré, mariée à Basile Skléros (3), fils de Romain Skléros, petit-fils par conséquent du fameux prétendant Bardas Skléros.

Psellos, l'homme le plus instruit de son siècle, illustre contemporain de tous ces règnes, dans un passage bien curieux de son *Histoire* s'exprime en ces termes : « Romain Argyros, en montant sur le trône de Constantinople, s'imagina que son règne marquerait le commencement d'une ère nouvelle. Voyant la dynastie séculaire de Basile le Macédonien en voie de s'éteindre dans les personnes de sa quinquagénaire épouse et de sa belle-sœur, à peine plus jeune, il se persuada qu'il n'en allait pas moins procréer en commun avec cette vieille princesse les rejetons d'une dynastie nouvelle. Bien à l'opposé de ces rêves ambitieux, le pauvre homme ne vécut plus que peu d'années et finit par mourir très subitement, ainsi qu'on le verra, après avoir été presque constamment malade durant tout son règne. »

« Les devins et autres charlatans, dit autre part le même écrivain, avaient fini par prendre, grâce à leurs prédictions qui répondaient à ses vœux les plus chers, un tel empire sur l'âme crédule de ce prince, qu'il se flattait non seulement de vivre beaucoup d'années, mais encore, ô miracle, de faire des enfants à son impériale épouse déjà fort avancée en âge, et de fonder ainsi la séculaire dynastie des Argyres. Ce fut sa préoccupation constante de chercher à corriger par des sortilèges les effets de la nature. Il ajoutait foi à tous ceux qui se vantaient, par le moyen de leurs drogues, de lui rendre la vigueur de son jeune âge et de remédier en même temps chez la vieille et stérile basilissa à l'action désastreuse des ans. Non seulement il usait de toutes sortes d'onguents et de

(1) *Épopée*, II. p. 323. Jean Orseolo, qui avait été créé patrice par l'empereur et avait rapporté à Venise le corps de sainte Barbara, périt presque aussitôt de la peste ainsi que sa jeune femme, après leur retour dans cette ville. C'est cette princesse qui tant scandalisa les Vénitiens par ses raffinements diaboliques. Elle se servait d'une fourchette pour manger ses aliments! Voy. *Épopée*, II, p. 325, note 1.

(2) Leur fils, Nicéphore Karanténos, battit à plusieurs reprises les flottes de corsaires sarrasins d'Afrique et de Sicile, parvenues jusque dans la mer Égée. Voy. pp. 144, 147 et 148 du présent volume.

(3) Parfois désigné sous le nom de Romain, ainsi par exemple dans Skylitzès.

massages, mais il imposait le même traitement à Zoé. » Celle-ci, du reste, dans son ardent désir d'avoir une postérité, renchérissait encore sur son époux, obéissant scrupuleusement à toutes sortes de prescriptions baroques que Psellos décrit en ces termes bizarres : « Elle introduisait de petits cailloux dans son corps; elle s'enveloppait de bandelettes et usait de toutes sortes d'aussi absurdes pratiques. »

Ce récit étrange, qui peint bien cette époque d'ignorance générale, signifie en somme tout simplement que Romain Argyros, très sagement et très naturellement aussi, s'efforça de fonder sa propre dynastie, de prolonger et de rajeunir en même temps celle que représentait la basilissa Zoé par de nouveaux rejetons venant pousser sur ce tronc dénudé. Son unique tort fut de ne pas reconnaître assez tôt qu'à leurs âges ces espérances étaient vraiment chimériques. Tous ces efforts, en effet, toutes ces prescriptions n'eurent, on ne le comprend que trop, aucun succès. Au bout de peu de temps, le basileus, plus de dix ans plus âgé que la basilissa, fort calmé par les ans, voyant bien que sa femme, malgré ses ardeurs juvéniles, ne lui donnerait jamais de postérité, se mit à la délaisser fort. Cette négligence lamentable devait un jour lui coûter la vie.

« Mon récit, poursuit notre précieux chroniqueur, fournira, à partir de ce règne, un thème plus précis que pour les basileis précédents. Aux temps en effet du grand Basile, je n'étais encore qu'un petit enfant, et lorsque son frère, le basileus Constantin, demeura seul empereur, je n'étais encore qu'un étudiant suivant les cours dans la capitale. Je n'ai donc été vraiment le contemporain d'aucun de ces deux princes. Je ne les ai jamais ouï parler et j'étais si jeune que je ne me rappelle même pas si je les ai jamais vus. Il en est tout autrement du basileus Romain Argyros, que j'ai aperçu maintes fois. Un jour même, je lui ai parlé. Ce que j'ai écrit sur les règnes de ces deux premiers princes, je l'avais su par ouï-dire, au lieu que pour le troisième je ne dirai que ce que j'ai su par moi-même, sans avoir à interroger autrui » (1).

Romain Argyros, c'est toujours de Psellos que nous tenons ce renseignement, était un homme cultivé pour son temps, nourri de

(1) Manassès, éd. Bonn, vers 6060 sqq, est très favorable à Romain Argyros.

lettres grecques, également instruit des lettres latines. Sa parole était insinuante, le son de sa voix plein de charme. Il avait une taille majestueuse, la taille d'un héros faite pour plaire aux foules et leur inspirer les plus vastes espoirs. Son apparence était véritablement royale. Il était bien fait, beau de visage, éloquent, disert. Malheureusement tous ces grands et riches dons étaient ternis par une extrême vanité. Il se croyait parfait homme de guerre autant que parfait littérateur et se flattait de réunir en sa personne les qualités d'un Auguste, d'un Antonin et d'un Marc-Aurèle. En réalité, il se croyait infiniment plus savant qu'il ne l'était vraiment et Psellos ne marque que du dédain pour la qualité très superficielle comme pour la quantité de cette impériale science. Certes quelque étincelle couvait bien cachée sous cette cendre, mais c'était le plus souvent en ignorant présomptueux que le nouveau basileus discourait incessamment de philosophie et de rhétorique avec tous les prétendus savants qui en dissertaient autour de lui. « Il devint, en effet, fort à la mode à cette cour, poursuit notre chroniqueur, de s'entretenir de tous ces sujets d'ordre très élevé, mais en réalité ce n'était là qu'une pose prétentieuse sans souci aucun de la vérité. Les très rares vrais savants de cette époque n'avaient jamais pénétré au delà des portes mêmes du temple d'Aristote. Raisonneurs impitoyables, sans dialectique aucune, leurs colloques se subtilisaient en riens frivoles. Ils dissertaient à perte de vue de ce qu'ils ne savaient point, répétant par cœur quelques bribes du jargon platonicien, incapables absolument de pénétrer jamais les arcanes de la vraie métaphysique. Féconds en questions embrouillées sur les saintes Écritures, ils n'en savaient résoudre solidement aucune (1). »

De même le basileus prenait volontiers le masque du philosophe, alors que derrière ce masque il n'y avait en somme que bien peu de chose. Tout ce prodigieux verbiage n'était qu'hypocrisie et dissimulation. En réalité personne, dans cette cour bizarre, ne se souciait de procéder à un examen attentif et minutieux de la vérité.

Que tout cela devait être insupportable et combien la sensuelle et frivole basilissa Zoé devait s'ennuyer parmi ces insipides discoureurs, si

(1) Lebeau, *op. cit.*, XIV, p. 237.

tant est qu'elle sortit jamais des profondeurs du Gynécée pour les ouïr parler et divaguer!

Une autre manie de Romain, c'est toujours Psellos qui parle, était de vouloir à tout prix et à toute occasion traiter des questions militaires. « Quand il ne dissertait pas philosophie, il discourait à perte de vue sur les boucliers, les jambières ou les cuirasses. Ce vaniteux ne parlait de rien moins que de subjuguer, les armes à la main, à la fois tout l'Orient et tout l'Occident. Il ne rêvait que de marcher sur les traces de tous les grands conquérants. » Nous verrons à quelle catastrophe tout ce beau zèle guerrier finit par aboutir et comment ce général amateur ne fut jamais en réalité qu'un soldat incapable et un chef sans valeur.

Les débuts du règne de cet empereur qui avait si heureusement évité le pire des supplices et contre toute espérance conservé ses deux yeux, furent plutôt satisfaisants. Romain, immédiatement après son couronnement, se signala tout d'abord par des actes louables à l'endroit de la religion. Ce fut avant tout et toujours un souverain suivant le cœur du clergé. Jadis, en qualité d'économe officiel de Sainte-Sophie, la Grande Église, il avait administré les revenus de cette illustre maison religieuse, la première de l'Empire. Il savait pertinemment par expérience combien ceux-ci étaient insuffisants pour l'entretien de ce nombreux clergé. Il fit, en conséquence, promulguer de suite une Novelle augmentant de la grosse somme de quatre-vingts livres d'or la contribution annuelle du trésor impérial au budget de Sainte-Sophie (1). De même, et ceci fut une mesure autrement importante, ému par l'affreuse misère de ceux de ses sujets ruinés par les énormes charges des deux derniers règnes, immédiatement après son avènement, Romain, pour se concilier surtout le haut clergé et la grande noblesse territoriale, abolit par décret le terrible et si impopulaire impôt de l'*Allêlengyon* ou du remplacement, impôt dont j'ai plus d'une fois parlé au volume précédent (2) et qui, en accablant de charges ceux qui possédaient encore quelque chose aux lieu et place de ceux innombrables qui ne pouvaient plus rien payer, avait littéralement

(1) C'est à Skylitzès que nous devons ce détail.
(2) *Épopée*, II, p. 459.

dépouillé les populations les plus aisées de l'Empire et leur avait inspiré pour la mémoire de Basile, l'inventeur de cette charge inique, une véritable exécration. Il n'est que juste de rappeler que Constantin VIII, au moment où la mort le surprit, s'apprêtait déjà à prendre de lui-même cette mesure d'une si capitale importance (1).

De même encore, Romain fit sortir de prison un certain nombre de malheureux et d'abord tous ceux si nombreux qui, dans tant de geôles de l'Empire, n'étaient enfermés que pour dettes. En une seule fois ce prince vraiment humain annula par décret toutes celles de ces dettes qui n'étaient qu'envers l'État. En même temps il payait généreusement de sa bourse toutes celles qui concernaient des particuliers. Il fournit également des subsides aux évêques ruinés par l'*Allélengyon*. Les infortunés captifs enlevés par les barbares Petchenègues à la suite de leurs fréquentes razzias au delà du Danube, furent de même par les soins de Romain soigneusement rachetés. Tous ceux que le défunt Constantin, ce prince au caractère si faible, si facile à tromper, avait ou fait mutiler ou dépouiller de leurs biens ou léser de quelque autre manière, furent dédommagés par l'octroi d'honneurs et de libéralités. Trois des plus importants sièges métropolitains d'Asie : ceux des cités de Cyzique, d'Euchaïta et d'Ephèse se trouvaient vacants. Romain y pourvut par la nomination de trois syncelles des plus méritants, aussi vertueux qu'instruits. Sur le trône épiscopal de Cyzique, il installa Démétrius Radinos, avec lequel, avant son élévation au trône, il avait été lié par les liens de la plus étroite amitié. A Euchaïta, il nomma Michel, également nommé Radinos, proche parent du précédent (2). A Ephèse enfin, il envoya le syncelle Kyriakos, parent du patriarche Alexis Stoudite (3).

Jean le Protonotaire, l'ancien ministre du défunt basileus Basile (4), las des agitations du pouvoir, fatigué de la vie de cour, avait pris l'habit

(1) Voy. p. 20, note 1.

(2) Peut-être bien son frère : ὁμαίμων. Voy. Cédrénus, II, p. 874. Je possède dans ma collection de bulles de plomb byzantines deux sceaux de membres de cette importante famille des Radinos.

(3) Voyez sur ces nominations : Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 130 et 131.

(4) *Épopée*, II, p. 621.

religieux et vivait au fond d'un monastère. Rappelé par le nouveau basileus, il fut créé par lui syncelle, c'est-à-dire coadjuteur du Patriarche, en outre surintendant de la maison de la seconde basilissa Théodora. Romain n'aimait pas cette vieille princesse et la soupçonnait injustement, malgré son grand âge, de quelque engagement secret, puisqu'elle lui avait, nous l'avons vu, refusé sa main (1). Il la soupçonnait également de s'allier aux mécontents pour conspirer contre lui et Zoé. Aussi chargea-t-il tout spécialement l'ancien protonotaire de la surveiller très exactement. Ce fut là, pour la pauvre femme, peut-être pas tout à fait innocente des menées dont on l'accusa plus tard, le début de longues persécutions.

Beaucoup d'indigents, réduits à la dernière misère par les terribles taxes de l'*Allélengyon*, beaucoup de prêtres et de religieux aussi tombés dans le besoin, furent abondamment secourus par le basileus. Romain distribua également de très riches et abondantes aumônes pour le salut de son défunt beau-père Constantin et se fit, je l'ai dit, un généreux point d'honneur de réconforter tous ceux que ce prince avait injustement traités. Ainsi il s'empressa de conférer la très haute dignité de magistros à son beau-frère Skléros, mari de sa sœur qui, sous le dernier règne, on se le rappelle, avait été condamné tout à fait injustement à l'exil, puis avait eu les yeux crevés (2). De même, le patrice Nicéphore Xiphias, l'ancien rebelle d'Asie, exilé en l'an 1022 par Basile dans un monastère de l'île d'Antigoni, dans l'archipel des Princes (3), et maintenu constamment depuis dans cette claustration rigoureuse, fut gracié et rappelé dans la capitale en considération des services signalés qu'il avait rendus aux temps déjà lointains de la grande guerre de Bulgarie (4). Mais lui, décidément dégoûté du tumulte de ce monde, retourna presque aussitôt, cette fois de son plein gré, dans la vie du cloître. Il s'enferma pour le reste de ses jours au grand couvent de Stoudion, la plus illustre et vénérable maison monastique de la capitale.

(1) Voy. p. 58 du présent volume.
(2) Voy. p. 17 du présent volume.
(3) *Épopée*, II, p. 522. C'est par erreur que j'ai écrit, en racontant l'exil de ce personnage à Antigoni, que l'histoire ne parlait plus de lui dans la suite.
(4) *Ibid.*, II, p. 215.



IVOIRE BYZANTIN. Portion du couvercle d'un coffret conservé au Musée National à Florence. La Vierge, le Christ. — XI-XIIme Siècles.

En cette même année 1029, disent les chroniqueurs, toujours empressés à noter ces phénomènes célestes, des pluies abondantes, tombées à la saison propice, produisirent dans tout l'Empire de très riches récoltes de céréales et d'huile. Le 25 mai, jour de la Pentecôte, fête très pieusement célébrée par l'Église orthodoxe, un violent tumulte populaire éclata dans la Grande Église durant les offices. L'origine en fut une lamentable contestation de préséance entre les métropolitains de séjour dans la capitale et les syncelles ou coadjuteurs du patriarche, sorte de chanoines du chapitre de Sainte-Sophie, auxquels ces hauts dignitaires ecclésiastiques ne voulaient pas céder le pas pour les sièges dans le « synthronon », c'est-à-dire dans le chœur. Skylitzès qui note brièvement cet épisode curieux, ne nous dit pas en faveur de qui le différend fut tranché (1).

J'ai insisté plus haut sur les préoccupations d'ordre militaire qui, presque sans cesse, hantaient la pensée du nouveau basileus. Il eut presque aussitôt après son avènement l'occasion d'en faire montre. Du côté de l'Occident, il ne restait guère de lauriers à conquérir. En Orient, par contre, il y avait de grandes et illustres choses à accomplir. Les expéditions des deux glorieux basileis, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès, leurs victoires aussi grandes que répétées sur les Sarrasins, avaient reporté les frontières de l'Empire dans les régions de la Syrie, jusqu'au delà de Damas. Basile II, leur non moins glorieux successeur, presque exclusivement absorbé par l'interminable guerre bulgare, n'avait pu, à travers tout son long règne plus que demi-séculaire, réaliser qu'une seule et quasi foudroyante incursion militaire en ces marches lointaines, mais la réputation de ses terribles armes avait presque constamment, durant cette longue période, contenu les entreprises des Musulmans. Tout avait subitement changé de face à la nouvelle de sa mort qui avait éclaté par toutes les terres chrétiennes d'Orient comme un glas funèbre, comme une délivrance, au contraire, pour les fils de Mahom. Apprenant la fin de ce fameux homme de guerre qui, si longtemps, les avait forcés à garder une paix humiliante, enhardis par la faiblesse et la négligence trop connues de son successeur,

(1) Voy. sur cet incident : Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 132.

émirs et princes musulmans avaient, à l'envie, de toutes parts, repris aussitôt force et espérance. Dès les premiers jours du règne nouveau, malgré l'anarchie extrême dans laquelle se débattait le Khalifat de Bagdad, ils avaient attaqué diverses cités frontières qui, jadis, avaient été leurs (1). Ils en avaient massacré les garnisons et réoccupé victorieusement ces postes avancés. Les mobiles contingents de l'émir d'Alep en particulier, n'avaient cessé depuis ce moment d'inquiéter tous les districts frontières, la banlieue d'Antioche surtout, par des razzias incessantes. Cet émir était Abou Camel Nasser Chibl Eddaulèh, ce qui signifie « le Lion de l'Empire ». Il était le fils de Saleh le Mirdâside, chef des Bédouins Kélabites (2), et régnait à Alep, conjointement avec son frère Mouizz Eddaulèh Abou'Olwân Thimâl, depuis que leur père avait été, en l'an 1029, en mai ou en juin, tué avec leur plus jeune frère dans une bataille contre les troupes égyptiennes d'Anouchtikin Al-Douzbéri (3), général du Khalife du Kaire, à Ukhuwâna, près de Tibériade, sur le Jourdain (4). Le duc byzantin d'Antioche, Spondyle, qui paraît avoir été un personnage aussi présomptueux qu'incapable, du vivant encore du basileus Constantin, avait résolu d'aller châtier ces éternels envahisseurs à la tête de forces considérables. Il ne se mit en marche que plusieurs mois après l'avènement de Romain, probablement après que la défaite et la mort de Saleh lui eurent donné l'espoir d'arracher facilement Alep à son fils. Nous ne savons de cette expédition qu'une chose, c'est que les dispositions du duc d'Antioche furent si défectueuses que, le 31 octobre de cette même année 1029, il fut honteusement défait avec des pertes énormes par les contingents alépitains. Ce même jour, signe funeste et redoutable, une comète était apparue aux cieux, se dirigeant d'Occident en Orient.

(1) Voy. entre autres : Ibn el-Athir, *op. cit.*, IX, p. 276.

(2) Voy. *Épopée*, II, pp. 607 et 611.

(3) Le « Toubser », ou « Tousper » des Byzantins.

(4) Voy. Freytag, *Selecta ex Historia Halebi*, p. 16. L'allié de Saleh, Hassan Ibn Al-Djarrah, le fils d'Al-Mouffaridj, émir des Beni Taï (voy. *Épopée*, II, p. 607), maître d'une notable partie de la Palestine, avait été contraint, après cette défaite, de se réfugier sur territoire grec. Deux ans après, en l'an 422 de l'Hégire, il marcha sur Apamée avec de nombreux contingents, s'empara de cette grande ville, la mit au pillage et emmena ses habitants en captivité. Anouchtikin Al-Douzbéri, tout récemment nommé gouverneur de la Syrie pour le Khalife, leva des troupes de ce côté pour l'attaquer. — Voy. Wustenfeld, *op. cit.*, p. 224, et Weil, *op. cit.*, III, p. 71. Chibl Eddaulèh, déjà en 421 de l'Hégire (1030 de J.-C.), chassa son frère du pouvoir qu'il conserva pour lui seul jusqu'en 429 de l'Hégire (oct. 1037 à oct. 1038).

Le duc Spondyle et ses troupes désorganisées étaient rentrés précipitamment dans Antioche, et leur retraite avait semblé plutôt une fuite. A cette époque vivait depuis fort longtemps déjà dans cette grande ville, interné sous une étroite surveillance, un chef arabe que Skylitzès nomme Mousaraf, jadis fait prisonnier par les soldats de Pothos Argyros (1). Ce louche personnage, voyant qu'il lui serait aisé d'abuser de la crédulité de ce pitoyable duc d'Antioche, esprit aussi superficiel et mobile que facile à inquiéter, complota de recouvrer sa liberté en rendant du même coup un signalé service à ses coreligionnaires.

A travers le naïf et incohérent récit des chroniqueurs on devine une intrigue très subtile. Voici d'après leurs dires ce qu'imagina Mousaraf : Par d'habiles discours il commença par persuader à l'inepte chef byzantin de faire construire sur la hauteur aux environs d'Antioche, évidemment en quelque point stratégique important sur la route d'Alep, un « kastron » destiné à contenir les futures incursions des contingents ennemis. Le chef sarrasin jura même avec tant de sincérité apparente de consacrer le reste de ses jours au service de l'Empire à l'égal du plus zélé des Grecs, que Spondyle fut assez imprudent non seulement pour lui rendre sa liberté, mais encore pour lui confier le commandement de la garnison de mille hommes installée dans la nouvelle forteresse baptisée du nom de Ménik. A peine le traître avait-il pris possession de ce château qu'il fit savoir secrètement à l'émir de Tripoli et à Anouchtikin Al-Douzbéri, généralissime des forces du Khalife d'Égypte en Syrie, que le « kastron » était leur et qu'ils n'avaient qu'à en venir prendre possession. Ce qui fut fait aussitôt. Les deux chefs, accourus avec leurs contingents en suite de ces ténébreuses négociations, furent introduits en secret dans le château par Mousaraf et les mille soldats impériaux massacrés jusqu'au dernier. Au lieu de les inquiéter, ce poste ainsi tombé par trahison aux mains des Musulmans leur donna sur les chrétiens un grand avantage de plus. De ce jour leurs incursions sur territoire de l'Empire en ces régions devinrent pires chaque jour.

(1) Je ne sais à quel Pothos Argyros se rapporte ce renseignement de Skylitzès (voy. Cedr., II, p. 490). Ce ne peut être au Pothos Argyros qui vivait sous Constantin VII. Voy *Un Empereur byzantin au Xe siècle*, p. 257, note 1. Voy. encore le Pothos Argyros dont il est question dans le présent volume.

Sur ces entrefaites Romain Argyros avait depuis plusieurs mois déjà succédé à son beau-père Constantin VIII. Comme le nouveau basileus brûlait du désir de signaler son règne par des hauts faits, il saisit avec empressement cette occasion de se venger des Sarrasins de Syrie en leur déclarant une guerre impitoyable. Psellos va jusqu'à dire que n'ayant pas de prétextes sérieux pour fondre sur l'émir d'Alep, il en inventa.



IVOIRE BYZANTIN. Un des petits côtés d'un coffret conservé au Musée National à Florence (voy. les grav. des pp. 69 et 77). — Les saints Serge et Bacchus. — XIme-XIIme Siècles.

Il semble cependant que la prise par trahison du fort de Ménik constituait un motif suffisant pour des représailles sanglantes.

Aussitôt après la nouvelle de ces événements malheureux, Romain eut la pensée de partir pour la frontière de Syrie et de prendre personnellement la direction des opérations, mais comme il ne voulait engager celles-ci qu'appuyé sur une formidable armée, il fallut d'immenses et très longs préparatifs. En attendant, il s'agissait avant tout de mettre un terme définitif à de pires désastres. L'incapable Spondyle fut rappelé et une expédition organisée dans Antioche même pour châtier l'émir d'Alep. Le commandement en fut confié au patrice Constantin Karanténos, mari d'une sœur du nouvel empereur, nommé duc d'Antioche à la place de

Spondyle. On lui fournit des troupes armées à la légère pour garder avec soin les passages et prévenir le renouvellement des incursions sarrasines, avec ordre aussi de causer à l'ennemi le plus de mal possible sans toutefois l'attaquer en bataille rangée avant l'arrivée du basileus. C'était dans le cours de l'an 1030.

Cependant, après de longs mois, Romain Argyros avait fini par se mettre lui-même en route. Les préparatifs, minutieusement décrits par Psellos sur le ton légèrement ironique que cet écrivain applique à tout le récit de cette expédition considérée par lui comme insensée, avaient été très considérables. On avait complètement réorganisé les cadres de l'armée dont on avait très notablement augmenté les effectifs. On avait assemblé de très nombreux contingents de mercenaires étrangers, des russes principalement (1). Le basileus avec ces forces si belles, se croyait invincible. Malgré les avis plutôt pessimistes des principaux chefs, Psellos affirme qu'il faisait tresser déjà les couronnes et les guirlandes pour son prochain triomphe lors de son retour victorieux dans la capitale.

Ce n'était pas seulement l'avis unanime des chefs de l'armée qui se montrait hostile à une guerre offensive dans cette dangereuse région de la Syrie. Les éléments, comme aussi les présages funestes dont l'importance était si grande aux yeux des foules à cette époque, s'en mêlaient. Des pluies incessantes, d'une terrible violence, tombées durant tout l'hiver, du mois d'octobre de l'an 1029 au mois de mars de l'an suivant, avaient fait déborder les rivières et, en causant d'affreuses inondations, abîmé la plupart des routes. D'innombrables bestiaux avaient péri. Les eaux stagnantes, demeurées sur le sol, avaient, en mille endroits, détruit les récoltes. Aussi percevait-on déjà les symptômes avant-coureurs de la famine qui devait, durant tout le reste de cette année 1030, désoler les principales provinces de l'Empire. Tant de malheurs avaient naturellement réveillé les superstitions populaires. Les chroniqueurs naïfs notent en particulier un phénomène effrayant qui épouvanta les foules et eut pour théâtre les pentes inférieures du haut mont Kouzinas dans le thème des Thracésiens. Sur les bords d'une source d'une abondance et d'une limpidité admira-

(1) Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 1er art., p. 136.

bles, une voix féminine lamentable, entremêlée de hurlements, de cris affreux, de gémissements anxieux, s'écria incessamment de jour comme de nuit, répétant ces seuls mots : « malheur, malheur, malheur ! » C'était comme la plainte désespérée d'une femme moribonde. Et ce ne fut pas l'affaire d'un jour ou de deux! A partir du mois de mars de cet an 1030 jusqu'à celui de juin, le même sinistre appel en ces régions désolées retentit incessamment de jour comme de nuit! Chaque fois que la curiosité populaire immensément surexcitée amenait de trop nombreux visiteurs désireux de constater ce phénomène fatidique, les gémissements émigraient ailleurs pour un temps. « Ce prodige affreux, écrit Skylitzès, trouva par tout l'Empire un immense crédit. Plus tard personne ne douta que cette voix lugubre n'eût prophétisé les horribles désastres des armes romaines en Cœlésyrie. » (1) Ce sont ces désastres que je vais raconter!

Romain Argyros, désireux tout simplement de dépasser la réputation du grand Basile, avait quitté Constantinople au printemps de l'an 1030. Il comptait bien, dans sa naïve vanité, achever la conquête de la Syrie et pousser au moins jusqu'à Jérusalem! Il suivit certainement pour gagner la Syrie la plus usitée des grandes routes militaires à travers l'Anatolie, par Nicée, Dorylée, Polybotos, Philomélion et Iconium, route célèbre que j'ai décrite à plusieurs reprises. Certainement aussi, les contingents de chaque thème réunis dans les camps fixes échelonnés sur le chemin, rallièrent l'armée au fur et à mesure de sa marche en avant. Nous ne savons rien des incidents de la route. Comme le basileus n'était encore qu'à Philomélion, l'Ak Scheher d'aujourd'hui, il vit venir à lui en leurs blancs manteaux, des envoyés de l'émir d'Alep avec une forte escorte, apportant de nombreux et très riches présents, venant implorer l'amân au nom de leur prince (2).

Comme c'était le cas chaque fois, l'émir Chibl Eddaulèh, terrifié par l'approche du basileus et de sa puissante armée, s'engageait à accepter à nouveau la suzeraineté byzantine et à payer aussi exactement que fidèlement les tributs accoutumés consentis par la principauté au moment

(1) C'est-à-dire « sur le territoire de l'émirat d'Alep ».
(2) Ce renseignement est de Skylitzès. Psellos place seulement à l'arrivée du basileus à Antioche, après son entrée dans cette ville, l'incident de l'ambassade.

de la conquête par Nicéphore Phocas. L'émir mandait encore formellement au basileus qu'il ne désirait aucunement la guerre et n'en donnerait pas personnellement le prétexte. Bref il capitulait sur toute la ligne.

De nombreux chefs de l'armée, parmi les plus distingués, estimant l'expédition mal et trop tardivement engagée, le patrice Jean Chaldas entre autres, conjurèrent le basileus de se contenter de cette complète soumission et d'éviter ainsi le grand péril d'une guerre en Syrie au moment des chaleurs, alors que la disette d'eau rendrait la partie si inégale entre les Impériaux épuisés par cette température, accablés sous leur pesant équipement, et les mobiles contingents arabes, accoutumés à combattre presque nus sous ce ciel de feu. Mais Romain, hanté par le souvenir des glorieux hauts faits de tant de ses prédécesseurs en ces contrées classiques de la grande guerre sarrasine, hanté surtout par le désir de les égaler, sinon de les dépasser, « uniquement préoccupé, dit ironiquement Psellos, d'établir des embuscades, de faire creuser des fossés et détourner des rivières, de prendre des places fortes, ainsi que l'avaient fait César, Auguste et Adrien, et avant eux Alexandre et Philippe », se refusant à tout accommodement, ne tint aucun compte des avis de ses lieutenants (1). Il congédia avec un dur mépris la pacifique ambassade sarrasine et, à travers les immensités du Taurus et de la Cilicie, poursuivit sa marche jusqu'à Antioche. Ainsi qu'on l'a dit fort bien (2), le fait de l'échec grave éprouvé par le duc Spondyle, échec qui mettait la frontière de Syrie en péril, prouverait plutôt que Psellos, constamment préoccupé de faire de l'effet, a probablement fort exagéré et dénaturé ce qu'il appelle les puériles fantaisies de ce basileus sexagénaire. En réalité, il était infiniment urgent pour le salut d'Antioche d'en finir une fois pour toutes avec les perpétuelles attaques venant du côté d'Alep.

Les historiens arméniens, Arisdaguès de Lasdiverd et Michel le Grand en particulier, l'écrivain syrien Aboulfaradj aussi (3), accusent ici Romain d'un forfait qui s'explique par la haine religieuse séculaire entre leurs compatriotes et les Byzantins depuis les temps lointains du concile

(1) « Le grand Basile, dit Psellos, faisait la guerre pour avoir la paix. Romain faisait la guerre pour la guerre. »
(2) Bury, *op. cit.*, 1er art., p. 53.
(3) *Op. cit.*, p. 53.

de Chalcédoine. En traversant les monts de Caramanie ou de la Montagne Noire, disent-ils, le basileus aurait insulté les religieux solitaires de leur nation et les aurait fait enrôler de force parmi ses troupes. Aboulfaradj, après avoir brièvement raconté ces faits, ajoute sentencieusement ces mots : « La surprise affreuse que le basileus éprouva auprès d'Alep lui fit comprendre qu'il fallait plus que des soldats pour gagner des batailles ».

Voici le texte même d'Arisdaguès : « Arrivé à la Montagne Noire (1),



IVOIRE BYZANTIN. Un des petits côtés d'un coffret conservé au Musée National à Florence (voy. les grav. des pp. 69 et 73). Les saints Pierre et Paul. — XIme-XIIme Siècles.

dit ce chroniqueur, le basileus Romain y rencontra une multitude de monastères et de couvents habités par des anachorètes qui, sous une forme corporelle, avaient l'apparence d'êtres immatériels. Couverts, pour tout vêtement, d'une simple étoffe de poils de chèvre ou d'une tunique, ils ressemblaient par-là à Jean; mais au lieu que ce dernier vivait de sauterelles et de miel sauvage, eux, après avoir travaillé, la bêche de fer

(1) Autrement dit l'Amanos, la grande chaine dépendante du Taurus qui sépare la Cilicie de la Haute-Syrie. Le grand nombre de couvents arméniens, syriens, jacobites, grecs, même latins, bâtis sur ses flancs, lui a fait donner par les Arméniens le nom de Montagne Sainte. Voy. V. Langlois, *Chronique de Michel le Grand*, p. 282, note 11. Les historiens arméniens considèrent Romain Argyros comme un adversaire violent de leur foi religieuse.

à la main, épuisés de fatigue, n'avaient pour réparer leurs forces qu'une nourriture faite de semences d'orge, abandonnant aux amis du monde et de ses plaisirs les viandes aux apprêts variés, les mets savoureux et la joyeuse liqueur que fournit le fruit de la vigne. Retirés au sommet de la montagne, comme le premier des prophètes, ils étaient en colloque perpétuel avec Dieu.

« En les apercevant, le basileus demanda à ses officiers quelle était cette multitude d'hérétiques. Ils lui répondirent : Ce sont des troupes d'hommes qui font sans cesse des prières pour la paix du monde et la conservation de votre existence.— « Je n'ai point besoin de leurs prières », répliqua Romain ; « prenez dans tous ces couvents des archers pour le service de mon Empire ». Partisan déclaré des doctrines du concile de Chalcédoine, il était ennemi de la foi orthodoxe. Il envoya à Constantinople sous la garde de Nicéphore, métropolitain grec de Mélitène, l'évêque des Syriens qui résidait dans cette ville — c'est-à-dire le patriarche Bar Abdoun (1) — avec ses évêques qu'il abreuva de mépris et de risées, avec ordre de lui couper la barbe, de le promener sur un âne par les places et les rues de la ville et de le couvrir de crachats, après quoi il le fit mettre en prison où il mourut. Tel était ce prince insensé. Il ne se souvint point de la bienveillance que les empereurs, ses prédécesseurs, avaient montrée aux nations soumises à leur puissance. Il voulait de son autorité privée introduire dans l'Église de Dieu des formes nouvelles, oubliant ces paroles du Seigneur : « Quiconque se heurtera contre cette pierre sera brisé et elle brisera celui sur qui elle tombera ». C'est pourquoi les justes jugements de Dieu ne tardèrent pas à l'atteindre (2). »

L'entrée de Romain Argyros dans la grande forteresse, capitale des marches du Sud, fut, nous dit Psellos, splendide et triomphale, « en tout

(1) Jean VIII, surnommé Abdoun, patriarche des Syriens jacobites à partir de l'an 1004.

(2) Aboulfaradj s'exprime presque dans les mêmes termes. — Voy. sur ces persécutions qui amenèrent une foule de Syriens chrétiens schismatiques monophysites à émigrer en masse sur territoire musulman : Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 999. La *Chronique de Michel le Grand*, éd. Langlois, p. 282, dit que Romain III convoqua à Constantinople un concile auquel il convia Bar Abdoun, qui s'y rendit accompagné de six évêques. Les discussions en présence de l'empereur furent des plus orageuses. Le patriarche jacobite, souffleté par l'évêque grec de Mélitène, mourut le 2 février 1033 dans sa geôle du couvent de Caius en Bulgarie en odeur de sainteté. Ses évêques furent traqués et persécutés de toutes manières.

digne d'un grand basileus, mais trop théâtrale, et d'un goût douteux alors qu'on se disposait seulement à entrer en campagne ».

Bientôt la belle armée byzantine, commandée par le basileus en personne, envahit le territoire alépitain. Romain installa son camp sous les murs d'Azâs (1), à deux journées environ au nord-ouest de la grande cité d'Alep qu'il s'apprêtait à attaquer. Pressé de faire grand, il mit aussitôt le siège devant cette petite place forte. En même temps, il envoyait en reconnaissance vers Alep, Léon Choirosphaktes à la tête du corps des excubiteurs de la garde pour s'enquérir des forces de l'ennemi et désigner la place du prochain campement.

Dès que le chef byzantin fut assez éloigné du gros de l'armée pour qu'il fût impossible de lui porter secours, les contingents alépitains qui surveillaient la route de leur blanche capitale, dispersés au loin dans ces plaines infinies, très probablement grossis des forces égyptiennes d'Anouchtikin, se rallièrent au galop. Décidés à se défendre jusqu'à la mort, abrités ou plutôt cachés derrière une série de hauteurs, les cavaliers sarrasins attendirent l'approche du corps ennemi qui, accablé par la chaleur du jour, s'avançait en désordre, sans défiance, sans même songer à s'éclairer. Soudain, de toutes ces hauteurs, d'innombrables combattants de blanc vêtus, plus souvent entièrement nus sur leurs agiles coursiers, apparaissent de toutes parts, hurlant leur cri de guerre, bondissant à l'envi vers la troupe chrétienne qui se trouve aussitôt enveloppée. C'était une fois de plus la répétition d'une de ces surprises classiques, si fréquentes dans les guerres orientales de cette époque. Une fois de plus la tactique, la valeur militaires allaient succomber sous le foudroyant effort imprévu d'un ennemi indiscipliné, mais aussi hardi que rapide et entreprenant. Une fois de plus les soldats d'Occident, pris de panique, affolés par le tumulte, la chaleur affreuse, les flots de poussière, épouvantés par la soudaineté de l'attaque, par les cris de ces milliers d'hommes, périrent en grand nombre avant même d'avoir pu se défendre. Leur chef demeura le prisonnier des Alépitains.

Alors les bandes sarrasines innombrables, enhardies par ce facile

(1) C'est la Hazarth des chroniqueurs de la Croisade, de Guillaume de Tyr en particulier.

succès, poussèrent l'audace jusqu'à tenter d'envelopper de toutes parts de leurs mouvants escadrons le camp impérial lui-même, coupant toute issue aux Grecs pour les affamer, massacrant les convois, massacrant quiconque tentait d'aller faire de l'eau ou du fourrage. Évidemment les Byzantins se gardaient fort mal. Leur service d'approvisionnement aussi

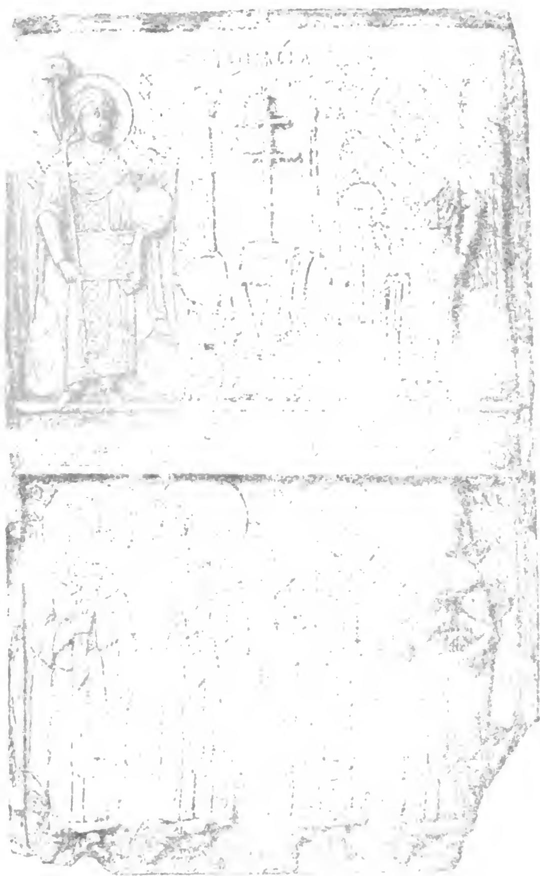


*MINIATURE d'un très précieux manuscrit byzantin de l'*Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Romain Argyros campé à deux journées d'Alep. — (Millet, Htes-Études, C. 1228.)*

était tout à fait rudimentaire. Bientôt hommes et chevaux, ne pouvant se ravitailler, souffrirent tant du manque d'eau que les soldats risquèrent mille morts pour étancher leur soif (1). Une foule furent ainsi massacrés par les maraudeurs ennemis.

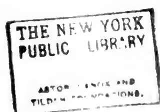
Pour écarter cette multitude de partisans évoluant incessamment autour de l'armée, pour se donner de l'air, le basileus commanda au patrice Constantin Dalasssénos de charger à la tête d'un gros de cavalerie tous ces groupes bondissant sans cesse à travers la plaine et d'en nettoyer les abords du camp.

(1) M. C. Saunders, missionnaire américain, qui connaît admirablement toute cette région de la Syrie, m'écrit à la date du 12 septembre 1902 qu'il y a encore actuellement à Azâz deux sources *en dehors* de la ville, et une, croit-il, à l'intérieur.





BAS-RELIEF byzantin de stéatite de la plus belle époque. — Entre les archanges Michel et Gabriel la représentation symbolique connue sous le nom d'Etimacia. Les quatre saints guerriers Démétrius, Théodore le Stratilate, Georges et Procope. — (Collection de Mme la comtesse R. de Béarn.)



Cette fois encore cette nuée de cavaliers, montés sur les admirables chevaux du désert, souples et vites comme l'éclair, commencent par prendre la fuite devant la troupe ennemie. Puis, soudain, se retournant à un signal, bondissant de toutes parts, ils enveloppent à grands cris les Grecs dans un tourbillon effroyable de combattants hurlant, et de chevaux emballés. Attaqués en tête, en queue, serrés sur les flancs par des masses sans cesse grossissantes, qui ne luttent jamais en rangs serrés, mais toujours par groupes éparpillés, qui ne s'écartent un moment que pour revenir à la charge plus nombreux et plus audacieux, les Byzantins, couverts de traits, commencent à flotter. C'est la répétition du combat précédent. Bientôt les soldats de Dalassénos sont eux aussi accablés par le nombre. Hommes et chevaux, violemment isolés les uns des autres, sont hachés à coups d'épées et de lances. Le petit nombre qui parvient à se dégager rentre au camp impérial dans un tel état d'effroi et d'accablement, avec tant de blessés, qu'il jette incontinent la panique dans le reste de l'armée. Certainement, l'imprudence folle du basileus avait produit ce résultat. L'armée,



IVOIRE BYZANTIN de ma Collection.
La Crucifixion. — Xme ou XIme Siècle.

avant que d'avoir vraiment combattu, était démoralisée par les souffrances et les fatigues intolérables du pire été syrien. Ce fut là l'unique cause de cette catastrophe qui demeurerait sans cela incompréhensible.

C'est une scène de désordre affreuse. Le basileus, après ce second échec, perd soudain courage. Personne ne songe plus à marcher à l'ennemi. Chacun s'occupe déjà de son salut. Les bruits les plus sinistres circulent, démesurément enflés par la terreur. Pour comble d'épouvante, les cavaliers arabes, enhardis par ce succès inespéré, apparaissent maintenant à nouveau tout autour du camp en groupes de plus en plus nombreux, poussant des cris de triomphe et de mort. Leur éparpillement même les fait paraître encore plus nombreux qu'ils ne le sont en réalité. On les voit mettre pied à terre par bandes, se ruer insolemment sur les retranchements, franchir le fossé du camp, arracher à pleines mains les palissades en défiant les chrétiens affolés. Alors, dans cette foule de soldats grecs débandés, le trouble grandit soudain à tel point que, phénomène inouï, personne ne s'occupe plus de se défendre.

Dominée par je ne sais quelle fatalité, par « la Déroute, géante à la face effarée », l'armée impériale tout entière, persuadée que toutes les forces de l'Islam viennent à la fois l'assaillir, abandonnant honteusement le camp, prend la fuite dès le point du jour, chacun courant pour son compte dans la direction d'Antioche, sans s'occuper des autres.

Le conseil suprême des chefs, assemblé en hâte chez le basileus, avait déjà décidé la retraite. Il avait fait ouvrir toutes les portes du camp et ordonné de reprendre en bon ordre la route d'Antioche. Mais les soldats n'écoutaient plus la voix des officiers qu'ils entraînaient à leur suite. Ce fut une des grandes paniques de l'histoire, une débâcle sans exemple comme sans motif. Ce fut un miracle surtout que les Sarrasins n'aient pas su ou pu profiter de cet immense désordre pour égorger jusqu'au dernier ce troupeau de fuyards épouvantés. Zonaras dit que la course haletante de toute cette armée les plongea dans une sorte de stupeur.

Ceux des soldats chrétiens qui étaient montés, fuyaient par groupes au galop. Ceux qui étaient à pied s'emparaient du premier cheval venu. « Ce fut vraiment, s'écrie Psellos, une chose sans nom! » Le basileus en

personne, éperdu jusqu'à ne plus se reconnaître, « presque expirant de terreur » dit Zonaras, abandonné par ses gardes, qui avaient été les premiers à fuir sans jeter un regard en arrière, eut certainement été fait prisonnier, si un simple cavalier ne l'eut enlevé en croupe de sa monture et arraché ainsi à la mort ou à la pire des captivités.

La fuite horrible dura jusqu'à Antioche tout le long de cette route interminable, à travers ces sables infinis. C'était le dixième jour du mois d'août. La chaleur de cette journée d'été syrien était véritablement effroyable. Dès la sortie du camp retranché, les attaques des cavaliers alépitains sur les flancs et en queue de cette infinie colonne de fuyards commencèrent à se répéter de plus en plus incessantes. Elles ne prirent fin que sous les murs d'Antioche à bien des milles de là. Personne, chose étrange, ne songeait à résister à ce petit nombre d'ennemis (1)!

Petit à petit, la retraite qui avait de suite dégénéré en une fuite, se transforma en une complète déroute. Peu de soldats chrétiens furent faits prisonniers, mais beaucoup furent massacrés. Les Sarrasins, au dire de Psellos, empêchés par leur marche en avant, ne conservaient que les captifs d'importance dont ils pouvaient espérer une forte rançon. Ils sabraient impitoyablement tous les autres. Beaucoup d'Impériaux aussi périrent foulés aux pieds sous les sabots de leur propre cavalerie.

Ceux qui parvinrent jusqu'à Antioche y arrivèrent à demi-morts de fatigue et de soif, après cette course folle, presque tous malades de coliques pour avoir bu de mauvaises eaux ou comme foudroyés par les rayons de ce terrible soleil. Il y eut maints incidents dramatiques. Chaque fois qu'on tentait de se reformer, les attaques des Sarrasins devenaient plus vives, plus pressantes.

Comme tous ces grands chefs chargés de gloire, entraînés dans la commune panique, fuyaient aussi vite que leurs soldats, un eunuque de

(1) Mathieu d'Édesse, qui parle de cette lamentable retraite dans son chapitre XLII, et qui, du reste, comme tous les chroniqueurs de sa race, se montre fort hostile au basileus Romain, va jusqu'à parler de trahison et de lâcheté voulue de la part des troupes grecques qui n'aimaient pas le nouvel empereur. Il ajoute que le complot destiné à faire périr le basileus dans cette fuite mémorable, suscitée à dessein, lui fut révélé par un de ses principaux chefs militaires étrangers, Aboukab, l'Apokapis des Grecs, qui jadis avait été un des dignitaires, le « comte de la tente », κόμης τῆς κόρτης, du défunt curopalate Davith d'Ibérie. Romain, épouvanté par les révélations de ce personnage, se serait enfui déjà dans le courant de la nuit avec les principaux officiers de son entourage.

la domesticité du Palais, attaché au service du basileus, voyant piller par quelques irréguliers sarrasins les bagages impériaux et massacrer les hommes qui les gardaient, incapable de supporter une telle honte, faisant rebrousser chemin à sa monture, se précipita à lui tout seul sur les cavaliers ennemis. Il en tua un d'une flèche et mit les autres en fuite. Après avoir ainsi sauvé les bagages et délivré les valets de camp, il regagna tout joyeux la colonne. A un autre moment, le basileus qui, lui, semble bien avoir complètement perdu la tête, fut de nouveau serré de si près que ses gardes scandinaves, les fameux Værings tauroscythes, qui l'avaient enfin rejoint, eurent une peine inouïe à le dégager. Ces magnifiques guerriers du Nord avaient du moins retrouvé leur traditionnelle vaillance et ce fut en couvrant Romain de leurs boucliers, en luttant furieusement corps à corps contre ces noirs démons qui les assaillaient avec des cris furieux, qu'ils réussirent à sauver cette fois encore leur empereur (1).

Durant que la grande armée chrétienne fuyait ainsi sur la brûlante route d'Antioche sous le sabre des Musulmans, de très nombreux Sarrasins, au lieu de s'acharner à sa poursuite, avaient envahi le camp déserté et s'étaient mis à le piller. Ils y firent un butin extraordinaire, car les fuyards n'avaient guère emporté que leurs armes et leurs effets les plus précieux. Pas une tente de soie, pas une pièce de la vaisselle impériale n'échappa aux pillards. Les Arabes y firent encore prisonniers quelques retardataires, officiers et soldats, beaucoup de malades et de blessés aussi qui n'avaient pu suivre la retraite. Le splendide pavillon du basileus, véritable merveille d'art, semble-t-il, avec tout son mobilier somptueux, les provisions de joyaux, de colliers, de bracelets, d'étoffes, de perles et de pierres précieuses, destinés à être offerts en présents, tomba aux mains de ces pirates du désert. Toutes ces magnifiques dépouilles prirent incontinent à dos de chameaux le chemin d'Alep.

Aboulfaradj qui énumère les charges d'argent monnayé, de vaisselle d'or et d'argent, ajoute qu'on prit tant de mules au camp impérial qu'un beau mulet se vendit deux deniers au marché d'Alep.

(1) Voy. sur la présence de ces Russes au fond des solitudes de la Syrie : Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 1er art., pp. 136 et 137.

« Si Dieu n'eût arrêté la fougue de l'ennemi, s'écrie douloureusement Psellos, toute l'armée romaine eût été anéantie, le basileus en tête (1). » Le même auteur raconte encore cet incident dramatique qu'à un moment le basileus, facilement reconnaissable de loin à ses rouges brodequins, les fameux *campagia* (2), gravissant une éminence de sable, résolut de s'arrêter et s'efforça de rassembler quelques fuyards pour faire tête à l'ennemi. Le groupe grossit peu à peu. Enfin on vit apparaître le porte-croix impérial portant le très saint palladium de l'armée qui lui servait d'étendard et de signe de ralliement, l'Icône miraculeuse de la Vierge Toute Sainte, « Image très vénérable, poursuit Psellos, que les basileus des Romains emmènent constamment à leur suite dans leurs campagnes comme sauvegarde de leurs armées. » Cette fois la « très sainte, très vénérable et très vivifiante Icône » avait échappé miraculeusement aux mains des barbares sarrasins. A cette vue si pieusement, si doucement réconfortante, le basileus, très dévot, et qui portait à cette Image fameuse entre toutes le culte le plus passionné, couvrit de ses baisers le précieux symbole, le mouillant de ses larmes. « Saisissant dans ses bras la chère Icône, il lui adressait du fond de son âme, dit Psellos, les plus reconnaissants discours, lui remémorant tant d'occasions fameuses



ICONE en stéatite avec l'effigie de saint Nicolas. — Très fin travail byzantin des XIme ou XIIme Siècles. — Ma Collection.

(1) Mathieu d'Édesse dit que les Sarrasins tuèrent près de dix mille chrétiens et que l'armée romaine s'étant débandée, chacun s'enfuit de son côté dans toutes les directions.

(2) Ibn el-Athir dit, au contraire, qu'il échangea ceux-ci contre des brodequins noirs pour ne pas être reconnu.

où elle avait apporté le salut à l'Empire en péril ». Fortifié par cette apparition si inattendue, Romain, oubliant que lui aussi avait fui, se mit à invectiver furieusement les passants. « Il poussait des cris comme un jeune homme, poursuit notre chroniqueur, reprochant aux soldats leur pusillanimité, se nommant à eux à haute voix, tâchant de se faire reconnaître d'eux. » Quand le groupe qui s'était reformé autour de lui fut assez nombreux, on résolut de prendre quelque repos. Le basileus se retira à cet effet sous une tente qu'on lui avait hâtivement dressée. On devait être à ce moment très proche d'Antioche et la poursuite de l'ennemi avait probablement cessé. Le lendemain, de très bonne heure, l'aveu unanime du conseil de guerre fut qu'en présence d'une telle situation : chaleur affreuse, armée si subitement démoralisée avant même que d'avoir combattu, le seul parti à prendre était d'abandonner aussitôt la campagne. Il fut en outre décidé que le basileus rentrerait de suite à Constantinople pour y pourvoir au plus pressé. C'est ce que Romain du reste jugea bon de faire aussitôt (1).

Mathieu d'Édesse (2) ajoute au récit de ce désastre des Grecs ce curieux épilogue dont il est impossible de contrôler la véracité devant le silence peut-être voulu des chroniqueurs grecs. « Quatorze jours, dit-il, après la panique de l'armée de Romain, un paysan de Gouris ou Kouris, — l'antique Cyrrhos de Cyrrhestique, ville forte syrienne, dans la montagne au nord d'Alep, le Coricium ou Corice de Guillaume de Tyr et des Croisés, aujourd'hui Khoros, au nord-nord-ouest d'Azâs —, trouva le basileus qui avait cherché refuge dans les bois tellement engourdi par le froid (3) qu'il paraissait mort. Cet homme quitta son travail pour

(1) J'ai donné de cette grande et étrange déroute des armes byzantines le récit des chroniqueurs grecs et arméniens. Les historiens orientaux en parlent également. Le syrien Aboulfaradj, surnommé Bar Hebræus, en particulier, dit (*op. cit.*, p. 229) que dans cette bataille deux chefs « sclaviniens », c'est-à-dire évidemment deux chefs des gardes étrangers qui commandaient l'avant-garde de l'armée forte de cent mille hommes, furent mis en fuite par cent cavaliers maâdiens et dix mille fantassins. Serait-ce une allusion aux échecs subis par Dalassênos et Léon Choirosphaktès? Le chroniqueur musulman ajoute que le basileus se sauva à Antioche sur la nouvelle que d'innombrables troupes d'Égypte et de Maâdiens, arrivaient au secours de l'émir d'Alep. Voy. aussi le curieux récit d'Ibn el-Athir (*op. cit.*, chap. IX, p. 276) qui attribue la défaite du basileus à la trahison de deux de ses lieutenants : « le fils de Dukas (Ibn ad-Doûqas) et Ibn Loulou ».

(2) *Op. cit.*, chap. XLII. Voy. aussi Sempad le Connétable, *op. cit.*, p. 51.

(3) « Par la fatigue » plutôt. On était au mois d'août.

transporter Romain dans sa maison, mais il ignorait qui il était. Quelques jours après, il le confia à des hommes qui le conduisirent à Marach. Là, les débris de son armée vinrent le rejoindre et l'accompagnèrent jusqu'à Constantinople. Romain fit ensuite appeler le paysan qui l'avait recueilli, le nomma gouverneur du district de Gouris, et, après l'avoir comblé de présents et de remerciements, le fit reconduire chez lui ». Qui devons-nous croire : ou les Byzantins qui disent que le basileus réfugié de suite à Antioche en repartit dès le lendemain pour rentrer à Constantinople, ou l'Arménien qui nous fait le récit étrange que je viens de reproduire? Cela n'a d'ailleurs que peu d'importance; dans une version comme dans l'autre, nous voyons le basileus échapper finalement au désastre avec la plus grande partie de ses soldats et regagner presque aussitôt sa capitale.

« Le basileus Romain, disent tous les chroniqueurs byzantins, ne passa qu'une nuit dans Antioche. » Dès le lendemain, tant le sentiment général était, hélas, que tout était à recommencer, il reprit la route de sa capitale lointaine. Nous n'avons aucun détail sur ce retour mélancolique ni sur la rentrée de l'empereur à Constantinople; elle ne dut point être triomphale!

C'est à l'occasion de ces événements tragiques dont la Haute Syrie fut le théâtre en cette lamentable année 1030, que nous entendons prononcer pour la première fois dans les Chroniques le nom d'un des plus grands capitaines de cette époque, d'un héros militaire byzantin du XIe siècle dont les débuts guerriers devaient être aussi brillants que sa fin fut lamentable et tragique. Il s'agit du fameux Georges Maniakès qui, après s'être couvert de gloire d'abord dans les guerres de Syrie, puis surtout en Sicile et en Italie, devait un jour devenir un rebelle, aspirer à la pourpre et périr de mort violente dans sa marche vers la capitale où il espérait détrôner le basileus légitime!

La situation était demeurée fort critique à Antioche et sur la frontière de Syrie depuis la déroute d'Azâs. Les partis arabes franchissaient à tout moment la frontière sans être inquiétés et poussaient leurs reconnaissances jusqu'au pied du Taurus. Un parti de huit cents cavaliers sarrasins qui s'en retournaient chez eux escortant le butin conquis après

le désastre d'Azâs, fiers d'avoir mis si aisément en déroute le puissant basileus de Roum, arrivèrent un soir, raconte Skylitzès, sous les murs d'une petite place forte sise au pied du Taurus, que notre auteur nomme Télouch, et qui n'est autre que la Dolouch ou Delouch des Croisades, la Doliché antique, dans le voisinage d'Aïntab (1).

Georges Maniakès, fils de Goudélis, (2) officier d'origine barbare (3) jusqu'alors tout à fait obscur, semble-t-il, commandait en ce lieu en qualité de stratigos du petit thème frontière dont cette forteresse était la capitale. A ce moment, ce chef devait être tout jeune encore. Insolemment, les cavaliers infidèles lui annoncent, ce qui était faux du reste, que l'armée impériale vient d'être complètement détruite, que le basileus a été tué. Ils lui enjoignent de capituler incontinent s'il ne veut dès l'aube prochaine être passé par les armes avec tout son monde. Il fait mine d'obéir à cette impudente mise en demeure. Pour mieux tromper les Sarrasins, il leur envoie des vivres en quantité, surtout de l'eau et du vin, ô Mahomet! et les invite à se restaurer en paix, déclarant qu'il sortira de Télouch dès le lendemain matin et leur remettra la ville avec tout ce que les chrétiens y possèdent de précieux. Les Arabes, complètement trompés, assurés d'un fructueux butin, passent la nuit à festoyer sans même songer à se garder. Quand ils sont tout à fait ivres, au plus épais de l'obscurité, Maniakès et sa petite troupe fondent à l'improviste sur les imprudents qui se sont lourdement endormis. Ils massacrent jusqu'au dernier les cavaliers arabes.

On reprit de la sorte deux cent quatre-vingts chameaux chargés des infinies dépouilles du camp impérial. Puis, Maniakès, ayant fait couper le nez et les oreilles à chacun des huit cents Sarrasins égorgés, courut, chargé de ces nauséabonds trophées, après le basileus en route pour Constantinople, qui était déjà arrivé en Cappadoce, où il se trouvait l'hôte de la

(1) Je ne saurais rien dire de positif sur le petit thème du même nom dont cette place était la capitale, mais ce ne dut jamais être qu'un très petit thème frontière d'existence fort éphémère.

(2) Voy. un Goudélis impliqué dans une accusation de conspiration contre le basileus Constantin VIII: p. 18 du présent volume.

(3) Ainsi que le prouvent le nom de son père, *Goudélis*, et peut-être son propre nom qui, dans la langue turque, signifierait « noble ». Voy. G. Bréhier, *Georges Maniakés*, Tours, extr., 1902, p. 4. Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 1000, note 1, proteste contre cette étymologie proposée par Vambéry.

puissante famille des Phocas, la plus grande noblesse provinciale d'Asie. Pour récompenser le jeune héros d'un si brillant succès, qui dédommageait un peu l'Empire de tant d'infortune, de ce trait d'audace qui faisait sortir subitement son auteur de l'obscurité, le basileus, dit Skylitzès, le nomma « catépano » de la Médie inférieure (1), c'est-à-dire gouverneur militaire de toutes les villes de la vallée du Haut-Euphrate depuis peu reconquises sur les Sarrasins, avec Samosate pour résidence.



IVOIRE BYZANTIN de la collection Martin Le Roy. La Crucifixion. — XIme ou XIIme Siècle.

Nous avons quelques détails sur les origines de Maniakès avant cet événement guerrier qui fut le point de départ de sa grande fortune militaire. Les voici tels que les a résumés M. Bréhier (2). « Sa famille, dit cet érudit, appartenait probablement à ces tribus touraniennes de l'Asie centrale qui abandonnaient leurs steppes pour venir chercher, sinon la fortune, du moins des moyens d'existence dans les deux grands Empires de l'Ouest, chez les Romains ou chez les Arabes. Suivant les hasards, des aventuriers de la même tribu devenaient de farouches musulmans ou des défenseurs de l'Église chrétienne et de l'hellénisme.

(1) Il est curieux de retrouver constamment encore dans ces chroniqueurs du XIe siècle byzantin ces appellations provinciales de l'époque romaine.

(2) *Op. cit.*, pp. 4 et 5.

« Georges Maniakès dut arriver sur le territoire romain à la fin du règne de Basile II, peut être au moment où les hordes des Turks Seldjoukides faisaient leur première apparition en Arménie. D'après le portrait qu'en a tracé plus tard son ami Psellos, il avait la taille d'un géant, dix pieds de haut. Ses interlocuteurs étaient obligés de lever la tête pour lui parler. « Sa voix était forte comme le bruit du tonnerre, ses mains assez larges pour ébranler des murailles ». Ce fut d'abord de cette force physique qu'il dut tirer parti pour vivre. Il s'engagea comme valet de camp dans un des corps byzantins qui tenaient garnison en Asie-Mineure. Il est probable que sa belle prestance attira l'attention sur lui et facilita son enrôlement dans l'armée. Il devint, en effet, trompette, puis héraut chargé de proclamer les ordres des chefs. Ensuite, pendant longtemps, les historiens perdent sa trace. Il s'éleva, semble-t-il, très lentement dans la hiérarchie militaire, il reçut l'un après l'autre les diplômes de tous les grades. Peut-être prit-il part aux grandes expéditions qui amenèrent la conquête définitive de la Bulgarie sous Basile II, peut-être aussi resta-t-il en Asie dans un de ces postes de la frontière d'où l'on faisait d'incessantes incursions en territoire arabe. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on retrouve Maniakès comme nous venons de le faire, il est pourvu d'un grade relativement élevé ; il est chef de corps, dirige une phalange et depuis 1029 commande une petite province du Taurus. Il est stratigos de ce thème de Télouch ou Folouch, d'où la gratitude impériale l'envoya en Basse-Médie. »

Le basileus, en quittant si précipitamment la Syrie, avait laissé le commandement de l'armée à l'ancien eunuque de son impérial beau-père, le domestique des Scholes Syméon, celui-là même qui avait été l'artisan de son mariage avec la basilissa Zoé. Il avait de même nommé duc, c'est-à-dire gouverneur militaire d'Antioche en remplacement de Constantin Karanténos, Nicétas dit le Misthéen, ou de Misthée (1), parce qu'il était originaire de cette petite ville de Galatie, près du lac Karalis. Romain, disent les chroniqueurs byzantins, avait chargé ces deux chefs de reprendre avant tout ce fameux château de Ménik tout récemment construit et si

(1) Ou encore Misthia.

lamentablement ravi aux Byzantins par la trahison de Mousaraf. Le traître faisait constamment de là à la tête de sa troupe des incursions dévastatrices sur territoire chrétien. Il fallait à tout prix délivrer la contrée d'Antioche de sa présence insupportable et c'est ce qu'avait très bien compris le basileus. Mal lui en prit du reste. Le domestique des Scholes et le duc d'Antioche ayant été assiéger Ménik avec toutes leurs forces — ceci se passait encore, semble-t-il, dans la fin de l'été ou dans le premier automne de l'an 1030 — ne réussirent qu'à se faire honteusement battre par Mousaraf dans une surprise nocturne. Toutes leurs machines de guerre furent brûlées dans cette sortie. Ils durent rentrer précipitamment dans Antioche.

A ces désolantes nouvelles, le basileus, violemment irrité, incapable de supporter pareille honte, destitua cette fois encore les deux officiers incapables pour les remplacer par le protospathaire Théoctiste, grand hétériarque, c'est-à-dire commandant en chef des troupes mercenaires composées principalement de contingents russes. Outre ces troupes étrangères, l'empereur expédia encore à Théoctiste de nombreux contingents purement grecs. Il lui confia les pleins pouvoirs de généralissime avec ordre de joindre avant tout ses forces à celles de l'émir Ibn Zaïrack de Tripoli, le « Pinzarach » (1) des Byzantins. Ce petit dynaste syrien, qui semble avoir commandé à des contingents assez importants, s'était révolté depuis peu contre son suzerain du moins nominal, le Khalife d'Égypte. Comme la nouvelle lui était parvenue que celui-ci envoyait contre lui une armée commandée par le fameux Anouchtikin Al-Douzbéri, gouverneur de la Syrie au nom du Khalife, se sentant incapable de résister à cette attaque avec ses propres forces, il avait adressé au basileus des dépêches suppliantes pour implorer son alliance et sa protection effectives. Romain, estimant qu'on ne pouvait dédaigner ces avances qui ouvraient du côté de la mer les portes de la Syrie aux forces byzantines, avait envoyé le nouveau duc d'Antioche, le grand hétériarque Théoctiste, à la tête de troupes nombreuses au secours de l'émir avec ordre de tenter d'enlever en passant le fort de Ménik.

(1) Ὁ Πινζαράχ.

Le grand hétériarque exécuta incontinent les ordres de l'empereur. Il fit si rapidement sa jonction avec les forces de l'émir de Tripoli que le généralissime égyptien, pris d'épouvante à l'ouïe de l'arrivée si subite de tous ces contingents ennemis, au lieu de les attendre, opéra une retraite précipitée. Mousaraf, livré à lui-même, n'osant pas davantage se mesurer avec les forces combinées du grand hétériarque et de l'émir, se sauva lui aussi de Ménik avec tout son monde. Poursuivi par les Grecs, il fut rejoint par eux dans la montagne de Tripoli où il s'était réfugié. Il fut pris et mis à mort. Son neveu, fils de son frère, remit aux mains du grand hétériarque cette fameuse forteresse de Ménik qui tant avait gêné les Grecs, plus un autre château construit sur la pointe d'un roc formidable, que Skylitzès désigne sous le nom du « château d'Argyros » : Argyrokastron.

Le grand hétériarque si facilement vainqueur regagna Antioche avec ses belles troupes russes, ramenant Alak, le fils de l'émir de Tripoli. Le basileus conféra à ce jeune homme la dignité de patrice. Celui-ci ne faisait du reste que précéder son père, l'émir Pinzarach en personne, qui arriva à Constantinople sous l'escorte de l'ex-duc d'Antioche Nicétas de Misthée. Le basileus, fidèle à la traditionnelle politique de Byzance, fit à ce petit mais important souverain musulman, un accueil empressé. Il le combla de ses dons et le renvoya joyeux dans sa lointaine capitale après avoir renouvelé avec lui l'ancien traité par lequel l'émirat de Tripoli s'engageait à payer à son suzerain chrétien un tribut annuel de vassalité. Le chef des excubiteurs, Léon Choirosphaktès qui, on se le rappelle, avait été fait prisonnier en avant d'Azâs par les troupes alépitaines, fut racheté à cette occasion par les soins de l'émir reconnaissant.

Psellos s'étend très longuement sur l'état d'âme du basileus Romain à cette époque à la suite de l'avortement si douloureux et si humiliant de la grande expédition de Syrie. Ces pages quelque peu confuses et emphatiques du célèbre chroniqueur se trouvent fort bien résumées par M. Bury dans sa remarquable étude sur l'écrivain byzantin principal de cette époque (1). « Romain, dit Psellos, avait étendu les bras pour saisir des

(1) Bury, *op. cit.* 1er art., pp. 54 sqq.

montagnes, mais ses mains n'avaient rencontré que l'ombre. Il était, nous l'avons vu, monté sur le trône, rêvant des plus fantastiques espoirs d'un règne aussi long que brillant, peut-être même de la fondation d'une dynastie nouvelle.

« Infiniment soucieux de la grandeur de l'Empire, il avait tenu sa cour avec plus de magnificence, et dans les divers domaines des dépenses de la



MINIATURE BYZANTINE d'un rouleau d'Exultet conservé au Mont-Cassin. — Le Christ apparaissant à Madeleine. — Fin du XIme Siècle. — (Millet, Hles-Études, C. 1529.)

couronne comme des libéralités ou des donations impériales, il avait distribué des largesses plus abondantes que la plupart de ses prédécesseurs. Il avait inauguré son règne par des mesures éminemment populaires, avant tout l'abolition de l'*Allêlengyon.* Mais le désastre d'Azâs fut une douche affreuse sur tant de beaux débuts. En outre les finances de l'Empire en furent terriblement affectées. Aussi, lorsque le basileus fut de retour dans sa capitale après cette campagne lamentable, sa politique intérieure en fut subitement transformée du tout au tout. Très douloureusement éprouvé par sa défaite, très repentant aussi, brusquement retombé à terre

des sommets où il avait compté planer, il dit adieu soudain à tant de rêves grandioses. Il renonça à être un second Trajan ou un second Hadrien et eut pour ambition infiniment plus pratique et plus terre-à-terre de devenir un parfait homme de finances byzantin. Pour ses sujets cela signifia, hélas, tout simplement, qu'il devint une sorte de tyran rapace après avoir été un souverain aussi libéral que fantasque. Il se figurait qu'en poursuivant ainsi ce nouvel idéal il réussirait à recouvrer pour l'État les sommes immenses qu'il lui avait fait perdre dans sa fâcheuse entreprise syrienne. Désireux de faire argent de tout, il se mit à remuer des choses très anciennes « des choses plus vieilles qu'Euclide », comme disait un dicton populaire à Byzance à cette époque. Il exhuma de leur sommeil séculaire de vieilles créances d'État, oubliées autant que périmées, exigeant avec une extrême rigueur des fils, le paiement des dettes de leurs pères morts depuis de longues années. Et dans ces recherches aussi vexatoires que minutieuses, il ne sut même pas se montrer juge impartial, mais bien toujours l'avocat passionné de l'État et de l'unique avantage de celui-ci (1).

« Le résultat de toute cette belle politique financière ne fut que désordre et confusion profonde. Pas plus la cour que la masse des sujets de l'Empire, ne profitèrent de cette quantité d'argent provenant de la spoliation de tant de gens. Ce fleuve d'or s'écoula dans d'autres poches. Car Romain avait une autre manie encore. Il n'avait pas seulement l'ambition de rivaliser avec Constantin-le-Grand ou le vieux Basile en tant que fondateur d'une dynastie nouvelle, avec Alexandre ou Trajan en tant que général, avec Marc Aurèle en tant que philosophe couronné ; il entendait aussi devenir l'émule de Salomon ou de Justinien surtout comme basileus bâtisseur d'édifices pieux et dévot constructeur d'églises. Au fond, toute cette piété officielle était en façade bien plus qu'en réalité ».

Le grand basileus Justinien s'était acquis une gloire immortelle en construisant le temple de la Sagesse Divine. En conséquence, Romain

(1) Les historiens arméniens, Mathieu d'Édesse (par. XLII) en particulier, si sévères pour Romain, disent avec une injuste exagération qu'il fut « un prince efféminé, incapable, d'un mauvais naturel, impie, blasphémateur de la foi orthodoxe. » Tout ceci est infiniment inexact. Ces calomnies ne sont que la suite d'ardentes haines religieuses.

décida d'élever lui aussi une église admirable sous le vocable de la Mère de Dieu. Ce fut là la fameuse église dite de Périblepte, élevée non loin des murs maritimes de Constantinople, sur l'emplacement de la maison dite de Triakontaphyllos acquise à cette intention par le basileus.

Ce furent des travaux gigantesques. « Toute une montagne fut éventrée, s'écrie Psellos avec emphase, pour fournir la pierre nécessaire aux murailles. L'art de creuser se trouva soudain élevé à la hauteur d'une branche de la Philosophie, et les ouvriers engagés à ce travail furent volontiers comparés à ceux de Phidias, de Polygnote ou de Zeuxis! » Cette construction devint la grande, presque l'unique affaire du basileus. On roulait, on taillait, on polissait, on sculptait sans cesse de la pierre. Tous ceux qui ne se montraient pas fanatiques de cette pieuse bâtisse étaient immédiatement classés parmi les ennemis du basileus. Tous ceux qui, par courtisanerie, en parlaient avec admiration, passaient aussitôt au rang d'amis du premier degré. Rien ne semblait assez beau, assez somptueux pour le cher édifice. Le trésor impérial tout entier lui était acquis. Le grand flot d'or se déversait uniquement de ce côté.

L'édification de cette belle et célèbre église dura indéfiniment. Bien loin de s'en tenir au plan primitif, le basileus le modifia, l'augmenta incessamment. Sans cesse on démolissait, sans cesse on rebâtissait à nouveau. L'argent mis de côté en quantités immenses pour élever ce temple si aimé, avait été dès longtemps gaspillé au fur et à mesure de tant de changements et cependant l'église que le basileus voulait plus superbe qu'aucune autre n'approchait pas de son achèvement. Non content de la faire si brillante et si riche, Romain voulut y adjoindre un monastère d'hommes qu'il édifia avec un luxe extrême. Ce fut là le monastère fameux où plus tard lui comme tous ses successeurs eurent coutume d'aller célébrer la fête insigne de la Présentation de la Vierge.

Skylitzès se montre ici fort dur pour Romain Argyros et l'accuse d'avoir violemment irrité la population de Constantinople par ses demandes constantes d'argent, par les corvées incessantes pour la construction de son église de prédilection.

« Romain, nous dit encore Psellos qui consacre de longues pages à

célébrer avec son ironie un peu lourde cette manie de la truelle dont était atteint le basileus, Romain était véritablement fou de son ouvrage. Il en était à tel point fier et amoureux qu'il ne quittait pour ainsi dire plus les chantiers. Désireux d'honorer son église de Notre-Dame d'une appellation encore plus belle, il commit l'erreur de lui donner un nom simplement humain, bien que ce mot de « Périblepte » signifie en réalité : (« *La Vierge*) *qui doit être vue de tous et de toutes parts.* »

Périblepte et son monastère, voilà le double orgueil de Romain. De même qu'il avait fait trop grand pour le temple, de même il en fit pour le monastère qu'il construisit immense et où il installa un nombre de moines beaucoup trop considérable. Il entoura ceux-ci d'un luxe indigne d'aussi austères religieux, bien plutôt fait pour des hommes menant une vie raffinée, et, pour subvenir à cette existence somptueuse qu'il leur créait, il leur attribua les revenus de districts entiers parmi les plus riches et les plus fertiles.

Ce ne fut pas tout. Le basileus, dans sa passion quelque peu mélancolique pour les édifices pieux qu'il élevait en réparation de ses fautes, ne songeait littéralement plus à autre chose. Élever, réparer, embellir des églises et des monastères devint sa vie tout entière. C'est ainsi qu'il fit revêtir complètement de feuilles d'or et d'argent, au dire de Skylitzès, les énormes chapiteaux des colonnes de la Grande Église comme aussi ceux de la Très sainte Théotokos des Blachernes (1).

« Ces ouvrages d'une dévotion mal entendue, dit Lebeau, ruinaient les sujets du basileus par des impositions nouvelles pour fournir aux dépenses et par les corvées dont on les fatiguait incessamment, les employant à voiturer des pierres et d'autres matériaux. Compatissant et généreux aux débuts de son règne, Romain devint ainsi peu à peu un dur exacteur. Quantité de familles se trouvèrent, par la faute de ce basileus pieux en apparence, en réalité presque criminel, accablées de charges, réduites à une extrême misère, tandis qu'il enrichissait les moines et que, leur abandonnant en propriété des villes et des districts entiers, les plus

(1) Les chroniqueurs citent encore pour ce règne la réfection des aqueducs de la capitale et de leurs châteaux d'eau, puis encore celle du « Lobotrophion » ou grand lazaret des lépreux, et de « l'Orphanotrophion » ou maison d'orphelins principale de Constantinople.

riches, les plus fertiles de l'Empire, il contribuait ainsi à les corrompre par l'opulence qui les faisait déplorablement sortir de leur austérité régulière. »

Romain, pour qui ces constructions d'églises étaient œuvres pies, ne les avait officiellement entreprises que pour des motifs de haute dévotion, mais naturellement Psellos nous redit à satiété qu'au fond tout cela



MINIATURE BYZANTINE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté sur l'ordre du basileus Basile II. — Abraham, Isaac et Jacob. — (Millet, Htes-Études, C. 461.)*

n'avait aucune base sérieuse dans la pensée du basileus, que c'était uniquement « de la frime » pour se servir d'une locution populaire. Les considérations du grand philosophe du XIe siècle byzantin sur l'impropriété de dépenser trop d'argent en luxueuses constructions d'églises et de monastères, et sur la véritable manière selon lui de servir Dieu en toute simplicité et toute humilité, sont intéressantes. Elles ne manquent même pas d'un certain piquant, et nous montrent en tout cas combien les exactions du basileus, pour en arriver à satisfaire ses coûteuses manies, avaient violemment irrité contre lui l'opinion publique.

« Le basileus Romain, dit notre écrivain, s'intéressait passionnément

aux syllogismes, aux problèmes divins les plus cachés, aux énigmes des devins et de n'importe qui. Il aimait infiniment à en discourir avec les rhéteurs et les pseudophilosophes de cour et se donnait mille peines pour étudier en leur compagnie les questions les plus obscures, les plus abstraites. En réalité, il ne possédait aucune philosophie pratique. Certes, il est beau d'aimer avec le psalmiste « la magnificence de la maison du Seigneur, et l'habitation de sa gloire et de préférer être malheureux en Lui qu'heureux ailleurs ». Cela est bien et qui est-ce qui contredirait à ceux qui sont consumés du zèle du Seigneur? Mais il n'en est vraiment ainsi que lorsque rien ne vient à l'encontre de ce mobile sacré, et qu'il n'en découle ni injustice, ni dommage pour le bien public, car le Seigneur ne veut pour ses églises, ni de l'argent de la fille perdue, ni de l'aumône de l'homme inique et dur. Il ne veut pas que ses temples soient somptueux quand la misère est partout. Que font à la vraie piété les parois superbes des temples, les colonnes admirables, les étoffes somptueuses et les offrandes magnifiques? Car toutes ces splendeurs ne sont rien en comparaison d'une âme vibrante de foi chrétienne, revêtue de la pourpre spirituelle, équitable dans ses actes, à la fois modeste et simple, et ce temple spirituel élevé en nous-mêmes plaît autrement au Seigneur que les édifices de pierre taillée. Hélas, le basileus Romain excellait à disserter philosophie et à aligner des syllogismes, mais dans ses actes, il ne témoignait d'aucune des vertus du philosophe. Au lieu de s'attacher à défendre partout le bien public, à restaurer et à maintenir la défense incessante des frontières, à garnir constamment le trésor pour que l'armée fut toujours en état, il ne songeait qu'à achever la construction de son temple qu'il voulait prodigieux. » Il y a certainement dans tout ceci beaucoup d'exagération.

Quoi qu'il en soit, la merveilleuse église et le non moins beau monastère de Sainte-Marie de Périblepte finirent par être achevés et demeurèrent parmi les plus splendides joyaux d'architecture byzantine de la Ville gardée de Dieu, un témoignage somptueux de la ferveur exagérée mais certainement profonde du basileus Romain. Ce furent deux des plus importants monuments de la capitale, situés tout près et au-dessous du Sigma, dans le lointain quartier actuel de Psamatia, tout au bas de la pente méri-

dionale de la septième colline. Plus tard, Romain Argyros se fit enterrer dans cette église. Plus tard encore, Nicéphore Botaniate fit si bien restaurer le monastère qu'il mérita d'en être nommé le second fondateur. L'église survécut à la conquête turque et demeura en la possession des Grecs jusqu'en l'an 1643, quand le sultan Ibrahim en fit don aux Arméniens qui la possèdent encore aujourd'hui. Depuis, elle a été deux fois complètement brûlée. Elle est aujourd'hui entièrement reconstruite sous le vocable de Saint-Georges et sous la désignation populaire de Soulou-Monastir, « le monastère de l'Eau », à cause de sa grande ancienne citerne toute voisine. Lors du siège de 1422 par les Turks, le basileus Manuel Paléologue établit ses quartiers dans le monastère (1).

Ce basileus, plutôt bon et clément, ne fut cependant pas plus que ses prédécesseurs à l'abri des conspirations si fréquentes en pays byzantin à cette époque, et que seule la terrible énergie de Basile II avait réussi à réprimer depuis si longtemps. Même dans les deux premières années du règne d'Argyros, alors que ce prince n'avait encore témoigné que de ses meilleures intentions, il y en eut deux. Nous n'en savons, du reste, que fort peu de chose. Les sources contemporaines n'y font que de très brèves allusions (2).

Voici tout ce qu'elles nous disent de la première de ces conjurations qui eut lieu en l'an 1031 : le magistros Prusianos (3), dit « le Bulgare », le fils aîné du dernier souverain de Bulgarie, Jean Vladistlav, qui, après la mort violente de son père, s'était rendu au basileus Basile II avec ses deux frères, en l'an 1018, au camp de Deabolis (4) et qui avait été bien traité par lui, amené à sa cour de Constantinople et créé par lui patrice, magistros et stratigos du grand thème des Buccellaires, après avoir été une fois déjà prisonnier dans l'îlot de Plati, sous le règne précédent (5), fut accusé cette fois de prétendre au trône et de conspirer à cet effet avec

(1) Voy. la gravure de la p. 100. J'ai publié à la page 152 de ma *Sigillographie byzantine* deux sceaux de dignitaires du monastère de Périblepte.

(2) Très probablement le coup de foudre de la déroute d'Azás fut un grand encouragement pour les conspirateurs.

(3) C'est le nom bulgare « Fruzin » grécisé.

(4) *Épopée*, II, p. 390.

(5) Voy. pp. 14 sqq du présent volume.

l'augusta Théodora, propre sœur de la basilissa Zoé, qui fut considérée comme sa complice. On relégua le malheureux au monastère de Manuel, ainsi désigné du nom de son fondateur, général illustre, vainqueur des Sarrasins au temps des basileis Théophile et Michel (1), puis on instruisit son procès. Il en ressortit, paraît-il, les preuves les plus graves de sa culpabilité. Il fut condamné à avoir les yeux crevés et à être enfermé, sa vie durant, dans un monastère. Par contre, Théodora parut complètement blanchie de toute accusation (2). La mère de l'infortuné Prusanios, l'ex-reine de Bulgarie, la « zôsta » Marie, ex-dame d'honneur de la vieille basilissa Hélène, fut honteusement chassée de la capitale. Transférée d'abord en Asie, dans le couvent de Mantineion du thème des Bucellaires, elle fut plus tard déportée dans le thème des Thracésiens.



L'ÉGLISE de Soulou Monastir, à Constantinople, élevée sur l'emplacement du fameux couvent de Sainte-Marie de Péribleple, construit par Romain Argyros. — (Phot. commun. par le Père Petit, de Kadikeuï.)

Il semble bien probable que cette conspiration que les chroniqueurs mentionnent en termes si brefs, volontairement obscurs, devait se rattacher

(1) Manuel avait fait construire ce monastère sur l'emplacement de sa propre demeure, située près de la citerne d'Aspar. Cet édifice avait été depuis magnifiquement restauré d'abord par le patriarche Photius, puis par le basileus Romain Lécapène.

(2) Zonaras, éd. Bonn, p. 574, dit, au contraire, probablement par confusion avec une seconde conspiration postérieure, qu'elle fut enfermée au couvent du Petrion.

à quelque mouvement de révolte en Bulgarie, dernière convulsion du terrible écrasement de cette malheureuse nationalité sous le règne du grand Basile, ou premier tressaillement des temps nouveaux.

A peine cette affaire était-elle étouffée que, dans le cours de cette même année, on en découvrit ou affecta d'en découvrir une bien autrement dangereuse encore. Constantin Diogène, l'ancien héros de la grande guerre de Bulgarie, l'ancien vainqueur de Sirmium, nommé par Basile gouverneur de cette ville et provéditeur de toute la Bulgarie (1), après avoir



*MINIATURE d'un très précieux manuscrit byzantin de l'*Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Prusianos tonsuré. — (Millet, Htes-Études, B. 1231.)*

été comblé d'honneurs et marié à une propre nièce de l'empereur Romain, fille de sa sœur Pulchérie (2), avait été finalement transféré de son lointain gouvernement de Sirmium à celui de Salonique, le plus important de l'Empire à cette époque. Le duc de Salonique ou de Bulgarie, en effet, était le chef militaire suprême de ces grandes provinces de Thrace, de Macédoine et de la Grèce propre. Constantin Diogène n'en fut pas moins accusé secrètement par l'eunuque Oreste, l'ancien chambellan et général incapable de Basile (3), de méditer quelque trahison contre le basileus. Les

(1) *Épopée*, II, p. 423.

(2) Voy. p. 62 du présent volume. C'est la version de Du Cange et de Murall d'après Zonaras. Skylitzès dit probablement à tort : γαμβρὸς ὢν τοῦ βασιλέως ἐπὶ θυγατρὶ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ.

(3) *Épopée*, II, p. 599, et p. 38 du présent volume.

chroniqueurs n'en disent pas davantage et nous en sommes réduits à deviner. Il faut que d'abord la chose n'ait point paru grave ou qu'on n'ait pas osé aller de suite aux extrémités, puisqu'on se contenta d'envoyer Constantin en quasi disgrâce en Asie comme stratigos du très grand thème des Thracésiens. Puis, son procès ayant été instruit en secret, sa complète culpabilité fut presque aussitôt reconnue. On le ramena enchaîné à Constantinople où il fut enfermé « dans une tour », vraisemblablement la fameuse prison des Anémas, sur la Grande Muraille. Il semble presque certain que l'infortuné ait été la victime de quelque abominable et fausse délation. Parmi ses complices, on découvrit avec une épouvante plus ou moins feinte, quelques-uns des autres principaux personnages de l'Empire : le syncelle Jean qui avait été protonotaire ou premier ministre tout-puissant vers la fin du règne du grand Basile (1), le patrice Eustathios Daphnomélès, stratigos de l'ancienne province bulgare d'Achrida, nommé de même par Basile à ce poste si important (2), Michel Théognoste et Samuel, tous deux petit-fils du fameux Michel Bourtzès, le conquérant d'Antioche aux temps de Nicéphore Phocas (3), l'arménien Georges Barazbatzé, fondateur du grand et célèbre monastère des Ibères au mont Athos, les cousins-germains enfin du patrice et « vestis » Theudatès. Le procès de tous ces hauts personnages dont nous ignorons du reste absolument le degré vrai de culpabilité, fut vite instruit. Les malheureux, après avoir failli périr sous le fouet, furent promenés honteusement à travers la Mesa, cette grande voie principale qui traversait Constantinople de part en part, probablement, comme c'était presque toujours le cas, assis à rebours sur des montures abjectes, ânes ou chameaux, au milieu d'un concours inouï de populace qui les bafouait et les couvrait de boue, de pierres et d'immondices. Quels temps terribles ! On les exila ensuite dans des monastères lointains. Leurs noms ne sont dès lors plus jamais prononcés dans les sources, ce qui fait penser qu'on ne les revit point dans la Ville gardée de Dieu. Les chroniqueurs ne nous disent rien de plus sur ces tragiques événements dont nous voudrions tant savoir

(1) *Épopée*, II, p. 621, et p. 67 du présent volume.
(2) *Ibid.*, II, pp. 145 et 391.
(3) *Un Empereur byzantin au Xe siècle*, pp. 718 sqq.

l'explication vraie. Ils ajoutent seulement que l'augusta Théodora, la propre sœur de la basilissa Zoé, héritière de la couronne avec elle, fut chassée du grand Palais et reléguée au couvent du Petrion, sur la Corne d'Or, couvent dédié au Précurseur, tandis que Constantin Diogène était, lui aussi, rasé, fait moine et enfermé au Stoudion. Il semble, sous ce silence certainement voulu, qu'on devine tout un vaste complot dynastique pour replacer d'une manière effective sur le trône à côté de sa sœur Zoé, la Porphyrogénète Théodora que Romain Argyros et sa faction tenaient jalousement écartée du pouvoir. Les partisans de cette princesse, probablement dévoués uniquement à la vieille dynastie macédonienne et violemment hostiles au nouveau basileus, ayant été, à deux reprises successives, convaincus de conspiration et condamnés aux pires supplices, il était tout naturel que la malheureuse Porphyrogénète, privée de ses appuis ordinaires, isolée au fond du Gynécée, ne put éviter de partager jusqu'à un certain degré leur sort. Elle dut mener dans ce grand et sombre couvent du Petrion qui souvent déjà avait servi de prison à des princesses byzantines gênantes, où il était aussi très facile de la garder, au centre même de l'immense capitale, là où est le Phanar actuel, une vie anxieuse et misérable sous la jalouse surveillance de sa sœur impitoyable et de la faction victorieuse dans ces louches intrigues. D'après le peu que nous savons du caractère des deux sœurs, il est impossible de ne pas soupçonner que la basilissa Zoé cherchait simplement à perdre sa sœur dont les vertus excitaient sa jalousie. Elle savait trouver à la cour assez de calomniateurs pour l'impliquer de force dans toutes ces conspirations.

Durant que le basileus était presque exclusivement préoccupé de se faire construire sa chère et magnifique église de la Panagia Péribleptos, la cour et le Palais étaient ainsi le théâtre d'intrigues incessantes que ce souverain bizarre semble avoir voulu intentionnellement ignorer. La vieille basilissa Zoé, l'impératrice légitime, que j'ai à peine mentionnée jusqu'ici, type accompli de souveraine orientale ayant vécu toute sa vie au Gynécée, était bien loin d'être une quantité négligeable. Ses sentiments à l'égard de son non moins vieil époux s'étaient vite et du tout au tout modifiés. Cette Porphyrogénète plus que quinquagénaire, infiniment

sensuelle, éprise de tous les luxes, longtemps confinée dans sa vie de vieille fille au Harem, était surtout irritée contre son époux, raconte Psellos, pour deux motifs qui lui tenaient également à cœur. Elle lui en voulait de ce qu'il avait brusquement rompu tout commerce charnel avec elle du jour où il avait acquis la certitude qu'elle ne saurait plus lui donner d'héritier et que ni charmes ni aphrodisiaques ne prévaudraient contre ses soixante et quelques années à lui. Elle lui en voulait encore presque autant parce qu'il ne mettait pas des sommes d'argent assez considérables à sa disposition.

« Romain, poursuit le chroniqueur, avait de sa propre autorité fermé l'accès du trésor impérial à la basilissa et celle-ci avait dû se contenter d'une pension annuelle qu'il lui était formellement interdit de dépasser. L'altière vieille femme, exaspérée par ce procédé qui entravait prodigieusement son goût excessif de dépense, ne pouvait contenir sa colère contre son époux, contre ceux aussi qui avaient été ses conseillers dans cette affaire. Au premier rang de ceux-ci figurait une haute et puissante dame, la propre sœur du basileus, Pulchérie, femme éminemment intelligente et fière, entièrement dévouée aux intérêts de son frère sur lequel elle exerçait une grande influence et auquel elle rendait les plus signalés services. Elle était naturellement fort hostile à la basilissa Zoé.

Pulchérie et les autres conseillers ordinaires du basileus n'ignoraient pas la haine que leur portait la basilissa. Aussi prenaient-ils d'avance leurs mesures pour se protéger contre elle au cas où Romain, dont le mauvais état de santé faisait prévoir la fin prochaine, viendrait à quitter la vie. Tout n'était au Palais qu'intrigues et sourdes menées auxquelles le basileus, comme s'il se fut cru éternellement garanti contre le sort et éternellement certain des plus glorieux lendemains, semblait, je l'ai dit, se refuser systématiquement à accorder la moindre attention. Bientôt les choses en vinrent au point que l'opinion publique s'émut. Des bruits de conspiration contre la vie même du basileus recommencèrent à circuler, mais cette fois on ne murmurait que tout bas, avec terreur, le nom de Celle qui, placée tout au sommet, devait armer le bras des conjurés. On se racontait à l'oreille que la basilissa, irritée à l'excès contre le basileus qui, s'obstinant à déserter sa couche, lui témoignait la plus vive aversion,

s'efforçant de fuir même sa société, ne pouvait pardonner à son époux ce mépris pour sa royale personne, ni se consoler de sa solitude et des plaisirs dont elle se trouvait si tôt privée après les avoir si longtemps désirés en vain. En conséquence, affirmait-on, elle ne songeait qu'à le faire assassiner.

Joignez à cela d'incessantes inquiétudes du côté de Théodora et de ses partisans, car les moindres mouvements de cette sœur strictement confinée au fond de son cloître, semblent avoir constamment et violemment inquiété la jalouse Zoé. Il est clair que tous les mécontents de toute sorte, de tous temps si nombreux dans la capitale, se servaient de cette vieille princesse comme d'un épouvantail pour effrayer, par les prétentions de sa très proche légitimité, son aînée jusqu'ici plus favorisée par le sort. Il ne suffisait pas que la pauvre femme fut étroitement renfermée au Petrion. On redoutait à tout instant dans l'entourage de la basilissa qu'elle ne réussit à s'évader. Skylitzès et aussi Zonaras racontent, en termes malheureusement trop brefs, qu'en l'an 1031, après la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, le quatorzième jour de septembre, la basilissa Zoé se transporta soudain de sa personne au Petrion. Elle se fit amener sa sœur et lui fit couper la chevelure en sa présence, c'est-à-dire qu'elle la fit religieuse de force. La basilissa, ajoutent ces chroniqueurs, n'avait pas trouvé d'autre moyen pour mettre décidément fin aux constantes intrigues de sa sœur et aux « scandales » de sa vie (1). Il ne faut



MINIATURE d'un manuscrit byzantin de la Marcienne de Venise. Évangéliaire du XIme Siècle. — Le Christ bénit les quatre Évangélistes. — (Millet, H^tes-Études, C. 556.)

(1) « Σκάνδαλα ».

pas prendre au pied de la lettre ces accusations exagérées. Il suffit de se rappeler qu'à cette époque Théodora était une vieille et sainte fille de près de cinquante printemps, dont toute la vie s'était écoulée jusqu'ici dans l'existence monotone du Gynécée impérial ou du cloître. Ce qu'on appelait les « scandales » de sa vie, c'étaient les espérances communiquées par sa seule présence dans la capitale à tous les mécontents qui voyaient en elle une rivale à opposer à sa sœur au cas où celle-ci deviendrait par trop gênante.

C'est ainsi que la remuante Zoé profitait à tout propos de la faiblesse distraite et des préoccupations si absorbantes de son impérial époux pour tenter de reprendre quelque liberté et de ressaisir le maniement de ses propres affaires. Cela avait été à son instigation déjà que le basileus, sur le point de partir, dans le cours de l'an 1030, pour sa malheureuse expédition de Syrie et alors qu'il rassemblait déjà son armée, avait marié deux de ses nièces, filles de son frère Basile Argyros, l'une, Hélène, avec Pakarat IV (1), le fils et successeur du fameux Georges ou Kéôrki Ier, roi Pagratide d'Ibérie ou Géorgie et d'Abasgie, qui venait de mourir et qui jadis avait tenu tête si insolemment à toutes les forces du basileus Basile (2), l'autre (3), à Jean Sempad, roi des rois, ou exousiocrator de Grande Arménie (4). Les deux fiancées royales avaient été envoyées avec de riches douaires dans leurs royaumes respectifs. Marie, veuve du roi Kéôrki, était pour lors régente en Ibérie pour son fils encore mineur. C'était elle, nous l'avons vu, qui avait renouvelé avec l'Empire l'alliance et les traités de jadis et juré au nom de son fils obéissance au basileus (5). Une ambassade chargée de riches présents avait été par elle expédiée à Constantinople à cet effet, à laquelle le basileus avait de suite fait le meilleur accueil. Le jeune roi Pakarat, devenu ainsi par alliance le neveu de Romain, fut à cette occasion élevé à la haute dignité hérédi-

(1) Le « Pankratios » des chroniqueurs byzantins. Sur la série de ces rois Pagratides d'Ibérie, voy. Lebeau, *op. cit.*, XIV, note de la p. 219. Certains chroniqueurs arméniens, Samuel d'Ani, entre autres, disent par erreur que Romain donna sa *fille* en mariage à Pakarat IV. Hélène n'était que sa nièce.

(2) Voy. p. 27 du présent volume.

(3) Peut-être seulement *cousine* et non sœur de la nouvelle reine Hélène d'Ibérie.

(4) Et non « à un petit prince d'Arménie », comme le dit faussement Muralt pour avoir mal lu un passage de Cédrénus, II, 498, 10.

(5) Voy. p. 29 du présent volume.

taire de curopalate. Je reviendrai sur ces événements matrimoniaux alors que je parlerai en détail des affaires de Géorgie et d'Arménie sous ce règne.

Dans le courant de ce même mois de l'an 1031, les habitants de Constantinople eurent le spectacle d'une de ces entrées solennelles d'envoyés sarrasins dont ils étaient toujours si friands. Le propre fils de l'émir d'Alep, Chibl Eddaulèh, vint avec une suite nombreuse demander de la part de son père la cessation des hostilités et le renouvellement de l'ancien traité de vasselage inauguré après les victoires de Nicéphore Phocas. Il offrait de payer désormais au basileus le même tribut qu'avant la rupture. Comme toujours dans ces circonstances, il apportait au basileus et à la basilissa les plus beaux et les plus précieux dons, chefs-d'œuvre de toutes les industries d'art alors florissantes dans les bazars d'Alep et de Damas.

Le basileus fit au jeune prince arabe l'accueil empressé que la cour byzantine excellait à faire à de tels ambassadeurs. Puis, en échange de bons procédés, Romain dépêcha à son tour à Alep le protospathaire Théophylacte l'Athénien. Ce fonctionnaire, fils, hélas, bien dégénéré de l'antique cité de Minerve, échangea avec l'émir les signatures pour la ratification du traité définitif. Il y eut de nouveau, à partir de ce jour, alliance offensive et défensive entre le puissant basileus de Roum et son vassal lointain (1).

Les hostilités sur la frontière syrienne n'en furent pas complètement arrêtées pour cela. Nous lisons dans Skylitzès que, vers ce même temps, probablement encore avant le terme de cette année 1031 (2), le protospa-

(1) Voy. le récit de la réception d'un ambassadeur byzantin à la cour du Khalife à Bagdad dans l'*Histoire de Bagdad* par El Kâtib el Bagdâdi, mort en 463 de l'Hégire (1071), mns. 2628 du fonds arabe de la Bib. Nat. Autres exemplaires surtout au British Museum. Voy. G. le Strange, *A greek embassy to Bagdâd in 917*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1897, pp. 35, 45.

(2) Le 29 novembre de cette année 1031 était mort le vingt-cinquième Khalife abbasside de Bagdad, El-Kadir, âgé de presque quatre-vingt-sept ans, après près de quarante et un ans de règne. Son fils Abou Djafar Abdallah Ibn El-Kadir Alkaim Biamrillah, qu'il avait dès l'année précédente associé au trône, lui succéda. Celui-ci fut obligé de vendre tous ses trésors pour satisfaire à la cupidité de ses mercenaires turks qui maintenaient à Bagdad la plus désolante anarchie. C'est sous son règne agité que la puissance déjà si profondément abaissée des Bouiides devait faire place à celle des Seldjoukides eux-mêmes si rapidement vainqueurs des Gaznévides.

thaire Georges Maniakès, le même qui s'était signalé l'an d'auparavant par le haut fait de Télouch, devenu depuis, on le sait, stratigos des cités frontières de la région de l'Euphrate, ayant sa résidence dans la principale de celles-ci, Samosate, grande place forte sur l'Euphrate, d'où il pouvait à son gré surveiller les dynastes arméniens, vassaux de l'empire, et faire front contre les gouverneurs des villes arabes limitrophes, résolut d'attaquer la plus voisine, la plus riche, la plus commerçante et la plus grande de ces villes, Édesse, l'antique capitale de l'Osroène, très puissamment fortifiée dès le temps de Justin Ier, sise à quelque distance de la rive gauche de ce fleuve, dans une campagne admirablement fertile et magnifiquement arrosée, formée à l'est par le Djebel Tektek (1), sur la grande et antique route des caravanes qui, d'Iconium par Adana, Samosate et Harrân, s'en allait à Rakkah. Voici les circonstances dans lesquelles eut lieu cet étonnant fait de guerre. Elles nous sont longuement racontées en particulier par Mathieu d'Édesse au chapitre XLIII de sa *Chronique*. Lui-même a peut-être puisé dans celle d'Arisdaguès de Lasdiverd (2).



CRUCIFIX de stéatite. — Travail byzantin des XIme ou XIIme Siècles. — Ma Collection.

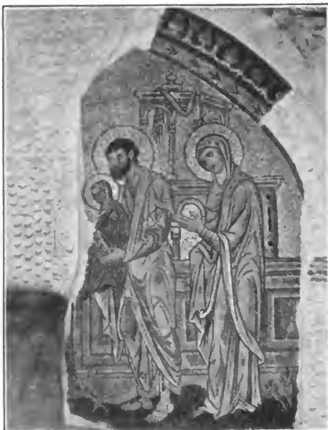
« Au commencement de l'an de l'ère arménienne 480 (3), donc au printemps de l'an 1031, périt sans laisser de postérité mâle l'émir Ibn Chibl d'Édesse qui était de la tribu des Kélabites, dans les circonstances que voici : il y avait à ce moment, dans cette grande cité, deux émirs, Chebl ou Chibl, vassal d'Abou Nasser Ahmed Nasser Eddaulèh ibn Merwân ou Marwân, le puissant émir de Mayyafarikîn ou Diâr-Bekir, et puis un autre nommé Othéïr ou Outaïr, qui était, lui, le chef de la non moins importante tribu bédouine des Beni-Nomair ou Numérites. Celui-ci, en vrai sheik bédouin, visitait rarement sa ville où il se faisait suppléer par un certain Ahmed, fils de Mohammed. Il fit périr celui-ci et s'attira de ce fait l'inimitié des habitants d'Édesse.

(1) Voy. P. Gindler, *Graf Balduin v. Edessa*, 1901, p. 37. La muraille de Justin Ier est encore debout aujourd'hui.

(2) Voy. encore Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, p. 72 et notes 429 sqq, et aussi Ibn el-Athir, *op. cit.*, IX, pp. 281 *bis* sqq.

(3) 14 mars 1031-12 mars 1032. « Mois de dsoulkaddah de l'an 422 de l'Hégire », dit Yahia.

Des trois forteresses qui s'élevaient dans la vaste enceinte de cette ville, deux, ainsi que les deux tiers de la cité, obéissaient à Chibl. La troisième et l'autre tiers de la ville reconnaissaient l'autorité d'Outaïr. Ces deux chefs cherchaient réciproquement à se faire périr. Un jour Chibl, sous prétexte d'un festin, conduisit son rival hors de la ville, au monastère d'Ardjêdj, « en un point où s'élève une colonne de pierre en face de la forteresse ». Là il voulut le faire traîtreusement assassiner par les siens, mais ce fut lui qui périt. Les soldats d'Outaïr étant survenus tout à coup en nombre, le massacrèrent.



MOSAIQUE BYZANTINE du Narthex de l'église du monastère de Daphni, près d'Athènes. — La Vierge bénie par les prêtres. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 1382.)

Alors Outaïr, à la tête de tous ses contingents, chercha de toutes ses forces à s'emparer de la principale forteresse de Chibl. Le turc Salama, ou Salman (1), le Salamanès de Skylitzès, le Soleïman-Ibn-al-Kourdji, ou Ibn-al-Koufi de Yahia, qui en avait le commandement, et pour lequel, dit Arisdaguès de Lasdiverd, la femme de Chibl s'était éprise d'une passion si violente qu'elle l'avait établi en possession de la ville à la place de son mari, s'était retranché dans les étages supérieurs de ce château. Outaïr l'attaqua si vivement qu'il fut bientôt réduit à toute extrémité. Il dépêcha alors des messages à Abou Nasser

(1) Ou encore Salaman.

Ahmed Nasser Eddaulèh ibn Merwân, l'émir voisin de Mayyafarikîn et Diâr-Bekir (1), pour lui faire hommage de la forteresse d'Édesse.

Nasser Eddaulèh se hâta d'envoyer à son secours un corps de mille cavaliers, commandé par un chef que Mathieu d'Édesse désigne sous le nom de Bal-el-raïs (2) et le fit venir auprès de lui ainsi que sa femme en lui donnant de riches présents. Outaïr, furieux d'être ainsi arrêté dans ses succès, chercha, sous prétexte de négociations de paix, à faire assassiner Bal-el-raïs. Cette fois encore la victime désignée l'emporta sur l'assassin. Bab-el-raïs, ayant eu vent des projets d'Outaïr, le fit tuer dans un banquet en dehors des murs d'Édesse, puis il se rendit maître de toute la ville (3).

La femme d'Outaïr, après une résistance héroïque, arborant un drapeau noir, ne songeant qu'à venger son époux, s'en alla de droite et de gauche, quêtant partout le secours de la nation arabe, cherchant à la soulever tout entière contre les Kurdes qui venaient, par cet assassinat, de s'emparer d'une ville essentiellement sarrasine. Par ses paroles enflammées, cette virago guerrière réussit à ameuter une multitude de partisans qu'elle voulut guider en personne contre Bal-el-raïs. Nasser Eddaulèh, accouru au secours de son lieutenant, devancé par elle, fut cruellement battu et mis en fuite. Alors Bal-el-raïs, réduit à la situation la plus critique, vivement pressé par cette femme extraordinaire, fut rappelé par Nasser qui le remplaça par Salman (4). Celui-ci, épuisé à son tour par les attaques incessantes de ces hordes infinies, prit une résolution désespérée. Il expédia à Samosate, au stratigos byzantin Georges Maniakès, une lettre par laquelle il offrait au basileus Romain, en échange de l'octroi d'une dignité palatine et d'un gouvernement provincial, de remettre Édesse entre les mains de son lieutenant. A ces

(1) Skylitzès le nomme « Apomermanes ». La dynastie des Merwanides, d'origine kurde, avait enlevé de force aux Hamdanides d'Alep les villes de Diâr-Bekir, Mayyafarikin, Hisn-Kaifa, et plusieurs autres dans les contrées environnantes. Elle possédait encore Manazkerd, Khelât et Ardjâsch, ainsi que tout le pays situé au nord-ouest du grand lac Van.

(2) En arabe, *chef, préfet*. Ce titre, dit E. Dulaurier, désignait spécialement un chef de tribu kurde.

(3) Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 231) dit que Bar Othêir (Outaïr) vendit sa citadelle pour la somme de vingt mille sous d'or, plus quatre bourgs en territoire de l'Empire. Voy. plus loin la version d'Ibn el-Athir. — Sur toutes ces luttes obscures entre ces chefs arabes qui se disputaient Édesse, voy. Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, note *a* de la note 430.

(4) Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, notes 429 et 430. Voy. dans la dernière de ces notes les hypothèses sur les origines de ce personnage.

ouvertures très inattendues, la joie de Maniakès qui brûlait de se distinguer, fut extrême. Par serment solennel, il s'engagea vis-à-vis de Salman à obtenir pour lui du basileus tout ce qu'il réclamait, à lui faire restituer sa principauté héréditaire et ses dignités, à en assurer enfin la transmission à ses enfants.

« Édesse, aussi nommé Roha ou Orfa, dit M. Bréhier, était située à vingt lieues à peine de Samosate (1). Adossée à l'ouest à un massif montagneux dont les contreforts étaient une défense naturelle, elle commandait à la fois les routes de l'Arménie et de la Mésopotamie. Outre ces avantages stratégiques, elle était pour tous les chrétiens une ville sainte. Elle avait été glorieuse autrefois de posséder l'Icône miraculeuse que le roi Abgare avait reçue, d'après la tradition, du Christ lui-même. Le basileus Constantin VII, le Porphyrogénète, avait acheté cette Image d'un émir arabe et l'avait fait transporter à Constantinople, mais on conservait encore dans les trésors des églises d'Édesse d'autres reliques presque aussi précieuses. Depuis le règne d'Héraclius, depuis quatre siècles, Édesse était perdue pour l'Empire. Maniakès eut l'ambition de la lui rendre. »

Par une sombre nuit d'orage, Salman, infidèle à l'Islam, alla, les clefs en main, livrer secrètement au chef byzantin, accouru en cachette avec quatre cents hommes d'élite, trois des plus fortes tours de l'enceinte d'Édesse, qui en comptait alors plus de cent quarante. Se prosternant devant lui, il lui fit hommage. Cette même nuit, le traître se retira à Samosate sur territoire de l'Empire avec sa femme et ses enfants. Quant à Maniakès, après s'être solidement installé avec les siens dans ces trois tours et les avoir transformées en hâte en une imprenable citadelle, il commença sur-le-champ, en attendant l'arrivée des renforts qu'il avait préparés, à attaquer de là le reste de la cité d'Édesse avec la dernière vigueur. Certainement le hardi chef byzantin avait installé sur les terrasses et les chemins de ronde de ces trois tours ses nombreuses machines de guerre, au moyen desquelles il couvrit la malheureuse cité sarrasine de ses projectiles lancés presque à bout portant. L'audace d'une telle attaque

(1) A quatre-vingt-dix kilomètres environ à l'est de la ville actuelle de Biredjik sur l'Euphrate.

avec quelques centaines d'hommes contre une des plus grandes cités de la Haute Syrie, tient du prodige.

La population sarrasine épouvantée avait commencé par sortir précipitamment de la ville. Les Syriens de leur côté — par ces mots Mathieu d'Édesse entend les habitants chrétiens —, s'étaient retirés et fortifiés dans la grande église cathédrale de Sainte Sophie (1) avec leurs familles et leurs richesses. Bientôt les choses changèrent de face. A la première nouvelle de cette attaque extraordinaire, le puissant émir Nasser Eddaulèh de Mayyafarikîn, suzerain d'Édesse, rassemblant tous ses



*MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'*Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Maniakès défend Édesse. — (Beylié,* L'Habit. byz.*)*

contingents, était accouru une fois de plus au secours de la malheureuse cité. Bientôt il apparut avec une grosse armée sous ses murs, et grâce à la connivence de la population sarrasine, qui avait repris courage, put presque aussitôt pénétrer dans la ville avec ses forces. Il mit incontinent le siège à la fois devant l'église de Sainte Sophie occupée par les Byzantins et devant le groupe des trois tours défendues par les guerriers de Maniakès.

Le siège de Sainte Sophie fut d'une terrible violence. Les catapultes des assaillants eurent bientôt raison du vieil édifice. Alors les soldats sarrasins jetèrent du feu à l'intérieur, ce qui fit périr une multitude de ceux qui s'y étaient réfugiés. Toutes les richesses de ces infortunés,

(1) Gindler (*op. cit.*, p. 44) dit que l'église principale d'Édesse était dédiée à la Vierge et possédait les ossements de saint Thomas et ne place qu'au second rang l'égise de Sainte-Sophie.

toutes leurs provisions aussi devinrent la proie des flammes. Les déplorables survivants, s'ouvrant un chemin les armes à la main, se réfugièrent auprès de Maniakès. Celui-ci, d'assiégeant devenu subitement assiégé, opposait à l'ennemi une résistance extraordinaire. Suivant l'expression de Mathieu d'Édesse, il semblait que la nation entière des Musulmans vint fondre sur le jeune héros chrétien, perdu avec ses quatre cents com-



MINIATURE BYZANTINE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté par l'ordre du basileus Basile II. — Le prophète Joël. — (Millet, Htes-Études, C. 457.)*

pagnons dans son étrange forteresse. Les émirs les plus considérables accouraient vers Édesse « d'Égypte comme de Mésopotamie », tel Chibl, le puissant émir de Harrân. Celui-ci fut la victime d'un envoyé de Maniakès, nommé Rouzar', qui, sous prétexte de lui communiquer un message de son maître, lui asséna traîtreusement un coup de masse d'armes sur l'épaule, puis « avec la rapidité de l'aigle qui vole » franchit le fossé de la ville et réussit à se sauver malgré que son cheval eut été tué dans la lutte. Tels encore l'émir d'Alep Chibl Eddaulèh, une fois encore traître à son suzerain, l'émir Mahmoud de Damas, l'émir Mohammed de Homs qui est

Émèse, le chef égyptien Azis, l'émir Ali de Membedj, Abdoullah de Bagdad, le puissant émir Koréïsch accouru de la lointaine Mossoul, un autre Nasser Eddaulèh venu de Pagh'èsch, cité du Douroupéran (1), Hoçeïn de Her, Goudan de Salamasd, ville très ancienne de la province de Gordjaïk, Ahi d'Arzen, l'Arzanène antique, Ahvarid de Zepon (2), Ahlou de Bassora (3), Vrîan de Guergnécéra ou mieux Djerdjeraïa, petite ville de l'Irak Araby, sur le Tigre, entre Bagdad et Wâsit, Schahvarid de Séboun, sans compter quarante autres émirs.

Nous devons à Mathieu d'Édesse cette curieuse et probablement incomplète énumération qui nous est une preuve pour le moins de l'importance du mouvement qui se dessina si soudainement en pays musulman pour porter secours à Édesse (4). Tous ces pittoresques chefs du désert accouraient à la tête de leurs hordes guerrières. C'était comme une immense levée de boucliers de l'Islam qui se précipitait de toutes parts sur ce point perdu, où derrière les murailles disjointes de trois vieilles tours, luttaient pour leur basileus quatre cents héros chrétiens.

Attaqué sur ses derrières, attaqué par dedans, Maniakès, sur son haut rempart, se battait en désespéré. Tout le long de ce brûlant été, tous ces grands chefs sarrasins et leurs contingents poudreux rivalisèrent d'efforts pour s'emparer du jeune stratigos et de ses soldats dévoués. Mais que pouvaient ces mobiles escadrons du désert contre ces colossales tours de pierre? Nous n'avons, hélas, guère de détails sur cette lutte extraordinaire qui dut avoir un caractère épique. A peu près tout ce que nous en savons nous est raconté par le seul Mathieu d'Édesse. Skylitzès ajoute uniquement ceci qui donne une idée de l'intensité du drame : lorsque l'émir de Mayyafarikîn et ses sauvages auxiliaires virent que, décidément, ils ne parviendraient pas à forcer l'audacieux envahisseur, trop fortement retranché et suffisamment approvisionné, ils voulurent, avant de se retirer, se livrer à une furieuse destruction de la ville d'Édesse pour en abandonner

(1) C'est la Bitlis moderne, dans le district de Van.
(2) Peut-être faut-il lire Dispon, dit É. Dulaurier, c'est-à-dire Ctésiphon.
(3) Paçara.
(4) Ces détails si précis, cette longue énumération sont la preuve aussi que Mathieu d'Édesse décrivait cet incident guerrier si étrange en s'aidant de sources plus anciennes fort bien informées.

le moins possible aux vainqueurs. Ils y mirent le feu. Leur rage de destruction ne respecta ni les plus belles demeures des particuliers, ni même la grande mosquée (1). Puis tous ces milliers de cavaliers, chargeant à dos de leurs milliers de chameaux tous les objets précieux que contenait cette cité, s'en retournèrent chez eux, laissant brûler l'immense ville (2).

Quelque temps encore Maniakès dut continuer à se défendre contre les gens d'Édesse qui le harcelaient jour et nuit. Puis il finit par manquer de vivres et ne réussit plus à en introduire dans son repaire. Quittant ce premier château, il s'en alla avec ses hommes à travers la cité en flammes, à demi détruite, occuper l'autre citadelle, la véritable, celle-là, l'antique et imprenable acropole de Justinien, sise au nord-ouest de la ville, sur un haut rocher calcaire élevé de quatre-vingt-dix mètres au-dessus de l'étang dit de la source d'Abraham et qui existe encore en partie aujourd'hui (3). Mathieu d'Édesse donne encore de curieux détails presque

(1) Mathieu d'Édesse affirme cependant que les supplications des habitants de la ville arrêtèrent ce grand incendie.

(2) Le récit de tous ces faits dans les historiens arabes Ibn el-Athir, Aboulféda, Aboulfaradj, El Aini et En-Nowairi, ces quatre derniers suivant simplement le premier, est quelque peu différent. Aboulfaradj, qui place ce siège d'Édesse à l'année 421 de l'Hégire (9 janvier-29 décembre 1030) nomme aussi le chef turk ou kurde Bar Othéir. Il le désigne ainsi : « le commandant d'une des deux citadelles d'Édesse ». Probablement, outre la forteresse au centre de la ville, il y avait sur la muraille un château avec trois tours. Celles-ci furent livrées par leur châtelain aux Chrétiens qui de ce point dévastèrent, certainement au moyen des projectiles de leurs catapultes, un temple des Musulmans, c'est-à-dire très probablement la grande mosquée. Le seul renseignement vraiment nouveau fourni par le chroniqueur syrien est que ce fut la neige tombée en abondance dans l'automne de l'an 422 de l'Hégire qui força l'émir de Mayyafarikin à lever le siège du château occupé par Maniakès ! Le siège avait donc duré plus d'une année.

Ibn el-Athir (IX, p. 281 *bis*) fait le récit suivant : « La cause de la prise d'Édesse fut celle-ci : Édesse appartenait à Nässer Eddaulèh ibn Merwan. Quand Othéir eut été tué qui possédait cette ville, Saleh Ibn Mirdâs, émir d'Alep, intervint auprès de Nasser Eddaulèh pour qu'il rendit une moitié d'Édesse au fils d'Othéir et l'autre moitié à celui de Chibl. Nasser Eddaulèh y consentit et leur livra la ville. Il y eut donc deux châteaux forts dans Édesse. Le fils d'Othéir prit le plus grand et celui de Chibl le plus petit, et la ville demeura ainsi partagée entre eux jusqu'à l'an 422 de l'Hégire. Et le fils d'Othéir envoya vendre sa part au basileus Romain pour vingt mille dinars et plusieurs villages ou localités dont une s'appelle encore de nos jours Siun-Ibn-'Outair. Et les Grecs reçurent ce château et occupèrent la ville et les partisans du fils de Chibl s'enfuirent. Les Grecs massacrèrent les Musulmans et ravagèrent les mosquées. » — Le reste du récit ne diffère pas de celui de Mathieu d'Édesse. — Ibn el-Athir dit encore que l'église dans laquelle les Chrétiens se réfugièrent était aussi vaste que superbe. Il ajoute qu'à l'approche de l'armée de secours musulmane, les partisans d'Ibn Merwân avaient pris la fuite et qu'Ibn Waththâb En-Nomairi refusa de leur donner libre accès en pays musulman. « Il les refoula du côté de Harrân et de Saroudj et leur imposa un tribut. » — Le récit de la conquête d'Édesse par les Grecs se retrouve encore, mais bien plus abrégé, dans Skylitzès et consécutivement dans Cédrénus.

(3) Voy. la description de cette formidable citadelle dans Ginder (*op. cit.*, p. 39). A l'époque

fantastiques, détails certainement très exagérés, sur une tentative de ravitaillement imaginée par le basileus pour venir au secours de son héroïque lieutenant. Romain Argyros aurait eu, suivant cet auteur, l'idée étrange, pour remédier à la situation si fâcheuse de Maniakès, de faire transporter du pain à Édesse à dos d'hommes et de faire escorter ce convoi par soixante mille soldats! Mais ceux-ci avaient été taillés en pièces par un certain Schebib (1) à Barsous et poursuivis jusqu'à Tisnatzos, localité que je ne suis pas parvenu à identifier. Tout ce récit est certainement très amplifié.

Il est certain cependant que des troupes de secours finirent par accourir de Samosate et que Maniakès et les siens, délivrés de tant d'angoisses, se virent enfin libres d'occuper la totalité de la grande cité, ainsi miraculeusement retombée aux mains des chrétiens.

C'était une conquête très précieuse pour les armes impériales, car la prise d'Édesse replaçait sous le pouvoir des Byzantins toute la rive gauche de l'Euphrate, et Édesse par elle-même était une des plus importantes et populeuses cités de cette région, centre d'un immense trafic de caravanes. Maniakès y transporta le siège de son commandement de Samosate et le basileus tira dorénavant, chaque année, de cette nouvelle conquête, la somme considérable de cinquante livres d'or. Dans cette grande place de guerre projetée comme un éperon en plein monde musulman, le héros Maniakès devint plus que jamais la terreur des Sarrasins. Par ordre du basileus, Édesse eut une garnison de dix mille cavaliers, les brêches des murs furent réparées et les avances de l'émir de Mayyafarikîn, qui voulait racheter cette magnifique conquête, dédaigneusement repoussées. Aboulfaradj ajoute qu'à ce moment les troupes chrétiennes, ayant ravagé les territoires d'Acsas, de Harrân, l'ancienne Carrhæ, et de Saroudj, c'est-à-dire tout le pays au sud d'Édesse, forcèrent Bar Waththâb, sheik des Arabes Numérites, à leur payer tribut et Hassan, gouverneur de la Syrie du Nord pour le Khalife du Kaire, à faire sa soumission. Ces renseignements très vagues nous font du moins deviner quelle prépondérance la prise d'Édesse avait restituée aux Byzantins dans ces régions depuis longtemps

des Croisades, cette forteresse s'appelait encore « Maniakès » en souvenir du héros byzantin. (*Rec. des hist. des Croisades; Hist. armen.*, I, p. 88, note 1.)

(1) Peut-être l'émir Chibl d'Alep.

MINIATURE d'un manuscrit byzantin des Homélies sur la Nativité de saint Jean Damascène, conservé à Jérusalem. — Anges, Mages et Bergers adorant la Vierge et le Sauveur. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

déshabituées de leur présence. « Ce nouvel exploit, dit M. Bréhier, accrut encore les faveurs dont l'heureux jeune capitaine était l'objet. Ce fut pro-

bablement à cette époque qu'il prit rang dans la noblesse de cour et reçut le collier d'or enrichi de pierres précieuses, insigne de la dignité de protospathaire. Il se maria et acquit de grandes propriétés en Asie-Mineure. L'ancien valet d'armée, le misérable émigré d'autrefois était entré, grâce à son courage, dans cette noblesse qui cherchait au onzième siècle à acquérir la puissance territoriale et formait en Asie-Mineure une véritable féodalité. Les parvenus n'étaient pas toujours bien accueillis dans ce cercle aristocratique et Maniakès dut essuyer les dédains de ces descendants des vieilles familles. Ses domaines étaient précisément bornés par ceux de Romain Skléros dont les ancêtres occupaient depuis deux siècles les plus hautes charges de l'Empire et dont l'aïeul avait autrefois disputé la couronne au grand Basile. Des dissentiments éclatèrent entre les deux voisins. A cette distance de Constantinople, les grands propriétaires étaient de vrais souverains. Aucune loi n'existait plus pour eux. Aussi, à la suite d'altercations violentes, Maniakès résolut de se débarrasser de son rival, et Skléros aurait couru un danger sérieux s'il n'avait pris le parti de s'enfuir à la hâte. Cette querelle, nous le verrons, eut plus tard pour son adversaire les plus graves conséquences. »

Ce fut seulement sous le règne de Michel le Paphlagonien que Maniakès, bien malheureusement pour les affaires des Chrétiens, fut transféré de son commandement d'Édesse dans celui de la lointaine province du Vaspouraçan, de formation toute récente, cruellement exposée aux incessantes incursions de la terrible nation des Turks. Il fut, à ce moment, remplacé à Édesse par Léon Lépendrinos (1).

Mathieu d'Édesse dit que la joie du basileus Romain fut grande à la nouvelle de la prise d'Édesse et qu'elle fut partagée par tous les fidèles du Christ, « car, dit cet auteur, les Arabes n'avaient jusque-là cessé d'inquiéter les Grecs sur la route de Samosate à cette ville et en avaient massacré un nombre incalculable dont les ossements restaient gisants par monceaux. » Sur cette route si longue, on ne rencontrait que la seule forteresse de Ledar. Depuis lors, chaque année, des troupes de relève furent envoyées à Édesse.

(1) Le 3 janvier de l'an 1032 mourut Zacharie, patriarche jacobite. Il fut remplacé au bout de soixante-sept jours par Sanouth qui vendit les dignités ecclésiastiques.

Le traître Salman et sa famille, mandés à la cour du basileus, se firent chrétiens. On leur conféra de hautes dignités avec le commandement de plusieurs districts. Arisdaguès de Lasdiverd dit que le transfuge fut créé par Romain patrice et « anthypatos » et que sa femme fut comblée d'honneurs et de distinctions.

Parmi le grand butin pris dans Édesse par les soldats de Maniakès, il faut faire une place à part à une relique insigne dont la conquête demeura infiniment illustre dans les fastes des guerres orientales en comblant de joie les innombrables dévots de l'Empire. « Maniakès, raconte Skylitzès, trouva à Édesse la Lettre olographe écrite en langue syriaque par Notre Maître et Seigneur Jésus-Christ au roi Abgare et l'envoya au basileus Romain à Constantinople ». Une autre célèbre relique d'Édesse, je l'ai dit déjà, avait, près d'un siècle auparavant, sous Romain Lécapène, pris, elle aussi, le chemin de la Ville gardée de Dieu (1). Je veux parler du Saint-Suaire de Jésus-Christ, autrement dit l'Image d'Édesse, une des reliques les plus vénérées dans tout l'Orient. Cela avait été pour Romain Lécapène un coup de fortune de pouvoir mettre la main sur un pareil trésor (2).

L'arrivée de la Lettre du Christ fut célébrée à Constantinople par des fêtes splendides. « Le basileus, dit Yahia, le patriarche, tous les dignitaires sortirent processionnellement à sa rencontre. Romain reçut la sainte missive à genoux avec les démonstrations de la plus humble dévotion et la plaça au Palais Sacré à côté des plus illustres reliques qui s'y trouvaient déjà assemblées. Il fit faire des deux lettres une traduction en grec et une en arabe (3).

Nos renseignements sur ces faits si curieux sont, on le voit, bien clairsemés. Bien qu'il semble qu'à ce moment Maniakès fut entré définitivement en possession d'Édesse, le seul Skylitzès (4) parle pour cette même époque d'une nouvelle expédition de Romain contre les Arabes de Syrie. Quelles furent les raisons qui purent décider le basileus déjà vieilli, fatigué, même

(1) Muralt, *op. cit.*, I, p. 608. Yahia parle de deux lettres, une d'Abgare au Christ et une autre qui était la réponse du Christ, toutes deux sur parchemin, toutes deux écrites en langue syriaque.

(2) Voy. dans Rambaud, *op. cit.*, pp. 105 sqq., l'histoire de cette translation fameuse qui mit en mouvement toutes les populations de l'empire.

(3) Voy. Yahia, *op. cit.*, éd. Rosen, note 430.

(4) Suivi naturellement par Cédrénus.

malade, à entreprendre une fois de plus, à la tête de l'armée, cette marche si longue, si pénible, si dangereuse de Constantinople au delà du Taurus? Hélas, nous n'en savons rien absolument. Probablement l'effort du monde musulman pour prêter assistance à Édesse, effort que nous ne pouvons que deviner par la longue énumération, dans Mathieu d'Édesse, des chefs de l'armée de secours, avait été beaucoup plus considérable et plus redoutable qu'on ne pourrait le supposer. Dans notre complète ignorance, force nous est de ne donner sur cette seconde expédition impériale si



RELIQUAIRE BYZANTIN d'or émaillé trouvé au village d'Elena, département de Tirnovo, en Bulgarie. — XIme ou XIIme Siècle. — Musée de Sofia. — (Communiqué par M. Dobrusky.)

obscure que le texte même si bref de Skylitzès, en nous gardant de vouloir l'interpréter tant que nous ne serons pas en possession de documents nouveaux, ce qui n'arrivera, hélas, probablement jamais! Voici exactement ce que rapporte le chroniqueur byzantin :

A une époque qui, par la place même que ce récit occupe dans la *Chronique*, semble correspondre au printemps de l'an 1032 (1), le basileus Romain se mit précipitamment en campagne pour une nouvelle expédition en Syrie (2). Le basileus — qui, très certainement, avait suivi la route ordinaire par Kotyaion et Polybotos — venait d'arriver à Mesanakta, qui

(1) Murait, *op. cit.*, I, 608.
(2) Peut-être pour venger l'affront de la première.



ÉGLISE BYZANTINE du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Façade Nord; niche et fenêtres. — XIme Siecle. — (Millet, Htes-Études, B. 251.)

est Dipotamon, vaste domaine impérial proche du lac des Quarante Martyrs (3), lorsqu'il fut rejoint dans cette localité par les plus graves

(3) Ramsay, *The histor. geogr. of Asia Minor*, p. 140.

nouvelles de la capitale. La basilissa Zoé, qui, probablement, avait été investie de la régence en son absence, lui mandait qu'elle avait été informée par le métropolitain Théophane de Salonique, nous ignorons dans quelles circonstances, d'une conspiration nouvelle ourdie bien extraordinairement, semble-t-il, entre l'infortuné Constantin Diogène, prisonnier au Stoudion dans les conditions que l'on sait, et la non moins infortunée princesse Théodora, captive elle aussi dans un monastère et dont le nom continuait, on le voit, à être incessamment mêlé à toutes ces intrigues. C'était toujours sur la légitimité de la vieille femme que tous les mécontents cherchaient à s'appuyer. Chose plus étrange encore : les deux conspirateurs, l'ancien généralissime des guerres de Bulgarie et la vieille Porphyrogénète devaient, paraît-il, se réfugier en Illyrie, c'est-à-dire probablement gagner par mer Dyrrachion, peut-être pour y faire proclamer la princesse et tenter de là, en s'appuyant sur les Serbes révoltés, une marche sur Constantinople à la tête de leurs partisans. Deux hauts prélats, ajoutait le dénonciateur, étaient de connivence avec eux : le propre métropolitain de Dyrrachion, probablement une des âmes du complot, et l'évêque de Périthéorion, petite cité de Thrace dépendant de la métropole de Trajanopolis (1). La basilissa avait fait aussitôt arrêter Constantin Diogène et les deux prélats. Constantin, malgré tant de hauts faits, tant de services rendus, avait été soumis à la question au Palais des Blachernes en présence du préposite Joannès, celui-là même qui, plus tard, devait être si célèbre sous le nom de Jean l'Orphanotrophe sous le règne de son frère le futur basileus Michel IV. Le malheureux, poussé par le désespoir de ses terribles souffrances, craignant aussi de livrer les noms de ses complices, s'était précipité du haut des murs de sa prison. On l'avait relevé le crâne brisé et sa lamentable dépouille avait été enfouie au champ maudit des suicidés (2). Quant à ses deux complices, les deux prélats, la basilissa n'avait rien trouvé de mieux que de les expédier enchaînés à son époux en compagnie des messagers chargés de lui faire part de ces fâcheuses nouvelles. Le basileus, ajoute simplement Skylitzès, les fit mettre en liberté. Peut-être le élément Romain était-il

(1) Aujourd'hui Orikhova.
(2) Voy. sur ce personnage, Mædler, *op., cit.*, p. 2.

moins vindicatif à l'égard de la pauvre Théodora que son impérieuse épouse qui, obsédée par la jalousie, voyait sa sœur toujours conspirant. Skylitzès ne nous dit pas ce qu'on fit de la malheureuse princesse après ce nouveau drame. Très probablement elle continua à mener sa triste existence de nonne au couvent du Petrion où elle fut encore plus strictement surveillée bien qu'elle ne fût plus guère dangereuse.

Il semble que le basileus, probablement retenu à Mesanakta par tous ces inquiétants messages, désireux de ne pas s'enfoncer plus avant du côté de la Syrie avant que tout ne fût rentré dans l'ordre dans la capitale, fit dans cette lointaine cité d'Asie un assez long séjour.

D'après le récit de Skylitzès, il paraît bien qu'il s'y trouvait encore à la date du 28 juillet, journée qui fut, au dire de ce chroniqueur, marquée par l'événement que voici : « Ce jour-là, dit-il, un vendredi à deux heures de la nuit, une étoile — probablement un bolide — traversa le firmament dans la direction du sud au nord, illuminant de sa lumière toute la contrée. »

L'écrivain superstitieux ajoute que, peu après ce phénomène redoutable, on annonça simultanément divers échecs des armées impériales, échecs que très certainement, suivant lui, cette lueur miraculeuse prédisait. Non seulement les Arabes que le basileus allait précisément combattre avaient, paraît-il, une fois de plus semé la dévastation dans tous les districts frontières, toute la vallée du Haut Euphrate jusqu'à Malatya, l'antique Mélitène, bien au nord de Samosate (1), mais encore la nouvelle autrement inquiétante était également parvenue à Mesanakta que la barbare nation des Petchenègues, demeurée depuis quelque temps

(1) Ibn el-Athir (IX, p. 286) fixe cependant à cette date (année 422 de l'Hégire) la prise par les Grecs de la place forte d'Apamée de Syrie. Voici le paragraphe consacré à cet événement par le chroniqueur arabe : « Cette année-là les Grecs s'emparèrent de la forteresse d'Apamée de Syrie. Voici comment : le Khalife d'Égypte, Al Zahir, envoya vers la Syrie une armée commandée par son vizir Al-Houzberi, qui s'en empara et voulut faire mettre à mort Hassan Ibn Al-Moufarridj, qu'il s'efforça d'amener auprès de lui. Celui-ci prit la fuite, vint en Grèce, revêtit le costume que lui donna l'empereur et sortit du palais de celui-ci, ayant sur la tête un insigne où l'on remarquait une croix. Il se dirigea vers Apamée avec une puissante armée, prit cette forteresse, s'empara de tout ce qu'elle contenait, réduisit en esclavage ses habitants et repoussa Al-Douzbéri vers des régions d'où, par ses ravages, il chassait les habitants. »

tranquille sur l'autre rive du Danube sans faire autrement parler d'elle, venait de franchir une fois de plus ce fleuve en grandes masses et ravageait maintenant les campagnes de la Bulgarie transbalkanique. C'était là un fait infiniment grave, car les Petchenègues étaient des adversaires fort redoutables qu'on avait cru bien à tort pacifiés à jamais depuis les temps lointains de la régence de Tzimiscès.

Ce n'était pas tout encore. En même temps les hauts fonctionnaires impériaux du thème d'Illyrie mandaient au basileus une autre calamité pour le moins aussi grave! Une flotte immense de corsaires sarrasins venus des rivages d'Afrique, très probablement aussi de Sicile, plus de mille bâtiments, montés par d'innombrables guerriers maugrebins, avait paru subitement dans la mer Adriatique. Une foule d'îles, beaucoup de lieux habités sur le littoral avaient été cruellement pillés et saccagés, réduits en déserts par ces hordes infernales. Maintenant celles-ci venaient de débarquer dans la riche, paisible et grande île de Corfou et ces bandes abominables mettaient à feu et à sang les campagnes sans défense de cette terre si belle.

Nous ignorons presque tout de l'issue de ces agressions de ces diverses nations barbares contre la sécurité de l'immense Empire, tant sont, hélas, misérables nos sources d'information. Skylitzès dit seulement que les Sarrasins de Mésopotamie et les Petchenègues du Danube qui avaient les uns comme les autres insolemment violé les frontières de l'Empire purent se retirer sans dommage après avoir saccagé tout à leur aise les terres chrétiennes, mais qu'il n'en fut point ainsi des corsaires d'Afrique apparus dans l'Adriatique avec cette flotte immense.

Attaqués simultanément par les forces de la naissante république de Raguse, pour la première fois ici figurant dans l'histoire, unies aux troupes impériales accourues sous le commandement du patrice Nicéphore Karanténos « stratigos de Nauplie » (1), c'est-à-dire gouverneur du thème du Péloponèse, beau-frère du basileus, les Sarrasins furent, malgré la grande disproportion des forces, taillés en pièces. Dans une ou plusieurs batailles navales dont nous ignorons tout, hélas, la plupart de leurs

(1) Hopf. (*op. cit.*, p. 139, note 36) pense qu'il faut lire plutôt « stratigos de Naupacte ».



MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme Siècle des Homélies de Grégoire de Nazianze, conservé à Jérusalem. — Scènes du Printemps. — (Phot. de la Soc. Orthod. Palestin.)

navires furent détruits et le patrice put envoyer au basileus un présent de cinq cents esclaves arabes enchaînés. La malechance qui poursuivait ces

pirates de la mer ne s'arrêta point là. Sur la route du retour, presque tous ceux de leurs bâtiments qui subsistaient encore furent brisés par une tempête dans les parages de la Sicile. Il y a probablement dans ces indications de Skylitzès de fortes exagérations. Il n'en est pas moins certain que cette redoutable expédition de corsaires éprouva un échec complet.

A tous les maux de la guerre répandus sur tant de points de ces mouvantes frontières se joignaient à ce moment ceux d'une terrible famine qui désola, paraît-il, l'ensemble des thèmes d'Asie durant que le basileus y séjournait. Les deux chroniqueurs, Skylitzès et Zonaras, citent comme ayant été plus particulièrement éprouvés par cette calamité les thèmes riverains de la Mer Noire, plus la Cappadoce et le thème arméniaque.

Mathieu d'Édesse insiste aussi sur l'horrible famine qui régna en Arménie à cette époque (1). Les gens mouraient comme des mouches. On vendait femme et enfants pour se procurer une misérable nourriture. Les souffrances étaient telles que les malheureux expiraient sur les routes et dans les champs. La peste naturellement se mit de la partie. Pour comble d'horreur, des nuées de sauterelles dévorèrent toutes les semences et les fruits de la terre (2). Le dimanche 13 août enfin, à une heure de la nuit, un terrible tremblement de terre épouvanta les populations de l'Empire déjà énervées par tant de maux (3).

Tant de causes de troubles, tant de périls sur les frontières, tant de

(1) *Op. cit.*, éd. Dulaurier, p. 51 : année de l'ère arménienne 480 (14 mars 1031-12 mars 1032). Aboulfaradj, pour l'année de l'Hégire 423 qui commençait en décembre de l'an 1031, parle de sécheresse, de glaces, de famine et de mortalité.

(2) Seulement après trois ans de ravages en Asie-Mineure un vent véhément enleva ces insectes destructeurs et les noya dans l'Hellespont, d'où les eaux les rejetèrent en amas sur les sables du rivage. Au dire de Skylitzès elles restèrent endormies deux ans, puis, réveillées, recommencèrent à tout dévorer. C'en étaient plus probablement d'autres. Celles-ci, ayant encore détruit durant trois autres années toutes les productions des anciennes provinces de Lydie et de Phrygie, s'en allèrent périr près de Pergame.

(3) Zonaras (l. XVII, 12) dit que ce tremblement de terre jeta bas, à Constantinople, sur la rive d'Asie, les hospices réservés aux lépreux et aux malades atteints du mal sacré, c'est-à-dire les épileptiques. Le basileus Romain fit reconstruire ces pieuses maisons, comme aussi les aqueducs également éboulés. — Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 610, 13. — Le mardi 6 mars 1033 on ressentit encore un tremblement de terre. De même, le 17 février 1034, nouveau tremblement de terre qui dévasta la Syrie et l'Égypte et renversa beaucoup d'édifices à Jérusalem. Cédrénus, 503, 16 et 511, 15; Aboulfaradj, *op. cit.*, p. 232.

malheurs accumulés, ne permettaient pas au basileus de poursuivre ses projets de revanche en Syrie. Il se décida à regagner en hâte Constantinople, où son absence se faisait si durement sentir. Nous ignorons si les troupes qui l'accompagnaient poursuivirent leur course vers Antioche. Skylitzès raconte seulement en passant que tout le long de la route du retour à travers les thèmes d'Asie, le basileus fit la rencontre émouvante de groupes d'habitants errants et faméliques. Chassés par la famine accrue par les terribles dégâts des sauterelles, mourant littéralement de faim, vendant leurs enfants pour vivre, ils marchaient à l'aventure, cherchant une nouvelle patrie où ils trouveraient de quoi se nourrir, voulant dans leur ignorance naïve franchir le Bosphore pour aller habiter en Europe la grande plaine de Thrace où ils espéraient trouver plus de bien-être. Ce spectacle douloureux, fit une impression profonde sur l'âme de cet empereur charitable. Il fit faire à ces foules lamentables d'abondantes distributions de vivres et d'argent, jusqu'à trois sous d'or par tête, somme bien considérable, semble-t-il, pour être vraie. Ainsi, il décida ou plutôt contraignit tous ces malheureux à regagner leurs misérables demeures. Ces bandes infortunées trouvèrent, paraît-il, encore plus de secours dans l'inépuisable charité de l'évêque Michel d'Ancyre. Ce saint prélat se couvrit d'une gloire méritée en n'épargnant ni soucis, ni dépenses pour sauver tant de pauvres gens du double fléau de la peste et de la famine.

Le basileus rentra dans le courant de l'hiver de l'an 1033 dans la capitale. Il la trouva encore fort émue du grand tremblement de terre qui avait causé tant de ruines au mois d'août. Sa première épouse, Hélène, étant sur ces entrefaites morte au monastère où elle s'était enfermée pour y cacher sa douleur, il fit distribuer à cette occasion de très abondantes aumônes, dans le désir pieux d'obtenir de nombreuses prières pour l'âme de la défunte (1).

Le printemps de l'an 1033 fut marqué, au dire de Skylitzès et de Zonaras, par une seconde grande victoire du patrice Nicéphore Karanténos contre une nouvelle agression de la flotte de Sarrasins africains qui

(1) Skylitzès. Voy. Cédrénus, II, p. 500.

s'était signalée l'an dernier par ses déprédations dans l'Adriatique et à Corfou. Cette flotte, reconstituée au même chiffre de mille navires, et montée par dix mille guerriers, fut de nouveau cruellement battue par l'heureux stratigos qui envoya cette fois encore cinq cents prisonniers enchaînés à Constantinople.

Ou bien la première victoire a été très exagérée par ces chroniqueurs, puisque la flotte n'avait pas été complètement détruite, ou, ce qui parait en somme plus probable, il y a là quelque confusion, et il ne s'agirait, en somme, que d'une seule et même affaire. Ce qui le ferait croire, c'est que, toujours suivant Skylitzès (1), à la fin de cette même année, Nicéphore Karanténos aurait remporté un troisième succès sur les corsaires sarrasins (2). Cette fois, le nombre de prisonniers expédiés au basileus fut de six cents. Un fait est certain : c'est que la flotte impériale finit par avoir raison de ces audacieux écumeurs des mers.

On se rappelle que la célèbre église de la Résurrection ou du Saint Sépulcre de Jérusalem, avait été horriblement détruite et renversée jusqu'aux fondements ainsi qu'une foule d'autres édifices pieux de cette cité dans les années 1009 et 1010 par ordre du terrible ennemi des Chrétiens, le Khalife d'Égypte, l'insensé Hakem, devenu le Dieu adoré par les Druses (3). Cette destruction impitoyable avait eu par tout l'Occident un immense retentissement. Hakem avait disparu le 13 février de l'an 1021, âgé de 31 ans seulement (4). Son successeur, Al Zahir, fils d'une chrétienne, avait traité les disciples du Christ avec moins de cruauté. Même Skylitzès affirme que, vers cette époque de l'an 1033, il autorisa la

(1) Cédrénus, II, p. 503, 12.

(2) Une inscription dédicatoire d'une église τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου de la localité de Kotasch en Pisidie, inscription encore aujourd'hui existante, publiée par M. Sterrett, dans les *Papers of the american School at Athens*, II, 165, porte le nom d'un *Théodore Karand*..... (*énos?*), *magistros*. Voy. F. Cumont, *Les inscr. chrét. de l'Asie-Mineure*, *Mél. d'archéol. et d'hist.*, de l'École fr. de Rome, XV, pp. 280 et 292. Voy. encore Clermont-Ganneau, *Le magistros Théodore Carandénos*, *Rec. d'archéol. orient.*, V, p. 173. Voy. aussi *Épopée*, I, p. 388.

(3) Voy. *Épopée*, II, pp. 442 sqq. Voy. dans le *Recueil d'archéologie orientale* de Clermont-Ganneau, t. IV, par. 57, l'article intitulé : *La destruction du Saint Sépulcre par le Khalife Hâkem et l'inscription coufique de la basilique de Constantin*. Cette inscription hostile aux chrétiens, encore aujourd'hui subsistante, pourrait être attribuée au Khalife dément, leur impitoyable adversaire.

(4) *Ibid.*, p. 604.

reconstruction du temple du Saint-Sépulcre. Le basileus Romain prit activement à cœur cette œuvre pie, et envoya à cet effet à Jérusalem des



PLAQUE DE STÉATITE provenant de Salonique. Travail byzantin des XIme ou XIIme Siècles. — Saint Démétrius. — Le cadre d'argent repoussé est de travail également byzantin plus récent. — (Coll. de la Comtesse de Béarn.)

sommes très importantes. Les travaux étaient complètement engagés lorsqu'il mourut. Skylitzès dit qu'ils ne furent achevés que sous le règne de Michel IV, son successeur. Ils ne le furent, en réalité qu'en l'an 1048,

sous Constantin Monomaque, grâce au mauvais vouloir fanatique persistant du gouvernement chiite du Kaire (1).

Cette année 1033 fut encore marquée par une nouvelle conspiration contre le basileus, signalée par le seul Skylitzès (2). C'est la cinquième indiquée par les chroniqueurs pour ce règne, sans compter celles dont le souvenir ne nous a pas été conservé. C'était bien probablement toujours la situation irrégulière de la basilissa Zoé vis-à-vis de sa sœur Théodora, maintenue à l'écart du trône malgré ses droits légitimes, qui encourageait les conspirateurs. Pour ce complot de 1033, nous ne possédons pas autre chose que ces lignes de Skylitzès : « Basile Skléros, fils de Romain, marié à une des sœurs du basileus, le même qui avait eu les yeux crevés par ordre du défunt basileus Constantin (3), personnage de caractère inconstant et versatile, bien qu'il eut été comblé de bienfaits par Romain Argyros et élevé par lui à la haute dignité de magistros, ourdit contre lui une conspiration. Lui et sa femme, bien que très proches parents du basileus, furent chassés de la ville et envoyés en exil » — certainement dans quelque monastère. Nous n'en savons pas plus.

Toujours dans cette année 1033, la frontière d'Orient fut le théâtre de divers faits d'armes. Ibn Zaïrack, l'émir de Tripoli, le Pinzarach des chroniqueurs byzantins, dont j'ai parlé à plusieurs reprises (4), qui avait, on se le rappelle, accepté la suzeraineté byzantine, avait été, deux ans auparavant, assailli avec tant de violence par des forces égyptiennes, qu'il avait dû abandonner sa cité et se réfugier auprès du basileus. Tripoli avait été aussitôt occupée par les troupes du Khalife du Kaire. Romain se montra plein de sympathie à l'endroit de ce vassal détrôné. La politique impériale dans le Sud exigeait qu'on ne le laissât pas ainsi chasser de chez lui uniquement parce qu'il était l'allié de Byzance. Il fallait le venger sur l'heure et le réintégrer dans sa capitale.

(1) Il y eut encore le 28 février de cette année un phénomène céleste effrayant, un bolide ou astre allant du nord au midi avec un bruit terrible, comme des éclats de tonnerre. On l'aperçut jusqu'au 15 mars surmonté d'un arc de flammes.

(2) Cédrénus, II, p. 501.

(3) Voy. p. 17 du présent volume.

(4) Pp. 91 et 92 du présent volume.

L'état de guerre contre les troupes d'Égypte reprit donc toute son intensité en ces parages. Tandis que le grand hétériarque Théoctiste, à la tête des bataillons mercenaires étrangers et de forces nombreuses, ramenait l'émir Ibn Zaïrack en Syrie et le réintégrait par force dans sa principauté, une flotte grecque commandée par le protospathaire Teknéas d'Abydos ou l'Abydénien, faisait voile directement pour l'Égypte avec la mission d'exercer le plus de ravages dans le delta du Nil, puis d'attaquer si possible la grande cité maritime d'Alexandrie! Certainement le basileus Romain, malgré tant d'échecs si sérieux, rêvait encore grand. Il y avait beau temps qu'aucun armement byzantin n'avait été dirigé vers la côte de cette redoutable Égypte sarrasine avec un programme aussi audacieux. Il fallait que le basileus et ses conseillers eussent, par les rapports de leurs espions, reçu des informations bien précises sur l'état de faiblesse dans lequel le Khalifat d'Égypte était tombé sous le gouvernement d'Al Zahir. Teknéas et sa flotte, après une traversée heureuse, parurent devant Alexandrie stupéfaite. Les soldats orthodoxes insultèrent de loin la grande cité sarrasine dont les richesses fabuleuses jouaient un si grand rôle dans les récits légendaires de l'époque. Hélas, les choses en demeurèrent là! Probablement Teknéas estima que le basileus avait été mal renseigné et que ses troupes de débarquement n'étaient pas assez nombreuses. Il se borna, paraît-il, à saisir de nombreux navires sarrasins, mais nous ignorons même s'il les prit en bataille rangée ou si ce fut une simple course de corsaires. Il revint sain et sauf avec toute sa flotte, rapportant un grand butin. Nous n'en savons pas davantage sur cette curieuse expédition byzantine contre les rivages égyptiens. Skylitzès est seul à nous en parler et, chose étrange, les sources musulmanes n'en soufflent mot.

Nous sommes, par hasard, un peu mieux renseignés sur l'émir de Tripoli, Ibn Zaïrack, ce Pinzarach des Byzantins souvent cité déjà. L'auteur anonyme, tant de fois nommé, du récit contemporain si précieux connu sous le nom de « *Cecaumeni Strategicon* » (1) a, par un hasard pour nous très précieux, consacré son chapitre deux cent vingt et unième, intitulé

(1) Ou encore : *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin au XI*[me] *siècle*. Voy. surtout *Épopée*, I, pp. 620 sqq.

« Histoire d'un étranger » (1), à ce petit prince sarrasin. Ce passage est si curieux que je n'hésite pas à le reproduire en entier :

« Il y avait une fois, dit l'écrivain anonyme, un dynaste arabe nommé Apelzarach (2), qui vint trouver le basileus, notre seigneur Romain. Après avoir été comblé par ce prince de dons considérables et d'honneurs, il fut envoyé par lui dans son pays (3). Plus tard, il refit le même voyage, mais cette fois la réception qui lui fut faite fut tout à fait disgracieuse, à tel point qu'il voulut s'en retourner de suite, ce à quoi le basileus ne consentit point. Il passa ainsi deux années dans la capitale, s'attendant chaque jour à être envoyé en exil, même à un pire destin. Puis, au bout de ce temps, le basileus lui permit enfin de rentrer chez lui. Comme il s'en retournait et qu'il venait de franchir le Pont-de-Fer (4) au delà d'Antioche, il appela tout son monde, et se prenant la tête dans les mains, s'écria : « Qu'est ceci ? (5) » Eux, riant, lui répondirent : « Mais, c'est votre tête, mon seigneur », « Eh bien, reprit-il, je remercie Dieu d'avoir, ayant encore cette tête sur les épaules, pu franchir le détroit à Chrysopolis (6) et atteindre les frontières d'Arabie ! »

« Qui tend le pied pour faire tomber autrui, tombe lui-même à terre victime de sa propre faute ! » « Ainsi, poursuit le narrateur anonyme, faut-il toujours parler et agir droitement et se contenter de ce qui t'appartient en propre ! Si un jour l'envie te prend d'aller adorer dans son palais la Majesté impériale, ou encore d'aller te prosterner dans les saints temples ou, tout uniment, admirer la Ville Reine et le palais du prince, exécute une fois ce projet, mais garde-toi de recommencer une seconde, sous peine de ne plus être reçu en ami, mais bien en esclave. »

(1) « Περὶ ἱστορίας ἐθνικοῦ ». — On se rappelle que le noble auteur de ce traité manuscrit récemment retrouvé illustre ses récits de guerre, d'éducation familière et de morale, par des exemples empruntés le plus souvent aux souvenirs personnels de sa vie militaire ou de sa vie à la cour.

(2) C'est ainsi que l'écrivain anonyme orthographie le nom déformé de l'émir de Tripoli.

(3) Ceci se rapporte au premier voyage de l'émir à Constantinople, dont j'ai parlé à a p. 92 du présent volume.

(4) Le Pont-de-fer, « Djisr el-Hadid » des Arabes, Σιδηρογέφυρον des Grecs, est aujourd'hui encore connu sous ce nom. Construit sur l'Oronte, à trois heures d'Antioche sur la route d'Alep, il est très fréquemment mentionné par les auteurs arabes. Voy. Ritter, *Erdkunde*, XVII, 1091, 1641.

(5) Τι τοῦτό ἐστιν?

(6) Chrysopolis, on le sait, n'est autre que la Scutari d'aujourd'hui sur la rive du Bosphore opposée à Constantinople.

Dans sa préciosité byzantine, ce chapitre est instructif. Il nous fait voir clairement que, lors de son second voyage, le pauvre émir tripolitain fut considéré à Constantinople comme un hôte aussi importun que peu désiré. Ce ne fut que par pur intérêt politique que Romain, bien à contre-cœur, s'employa à replacer sur son trône un vassal auquel il témoignait une défiance telle, que celui-ci pouvait remercier Dieu avec effusion de lui avoir conservé la tête sur les épaules lors de cette seconde visite dans la capitale.



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — L'émir Pinzarach reçu par Romain Argyros. — (Millet. Hᵗᵉˢ-Études, C. 1230.)

A l'autre extrémité de la mouvante frontière d'Asie, en face de l'immensité musulmane, Skylitzès nous fait encore part, pour cette année 1033, d'un autre fait de guerre important. Le chef arabe Alim, gouverneur ou châtelain de la forteresse de Pergri (1), dans les marches d'Arménie,

(1) Skylitzès écrit Περκρίν. Mathieu d'Édesse écrit « Pergri ». — « Pergri, dit M. Dulaurier, *Mathieu d'Édesse, op. cit.*, note de la p. 396, place forte du district d'Ar'pérani, dans le Vaspouraçan, située au nord-est du lac Van, à l'est d'Ardjisch. » — C'est par erreur que Skylitzès dit que cette forteresse était située près de « Babylone », c'est-à-dire près de Bagdad, à moins que cette fois par Babylone le chroniqueur byzantin n'ait entendu Mossoul, qui était, du reste, encore infiniment éloignée de Pergri. — Ibn el-Athir, qui a raconté brièvement les mêmes faits (IX, pp. 297, 298) à l'année 425 de l'Hégire (26 nov. 1033-15 nov. 1034), dit que le gouverneur de Pergri s'appelait Abou'l Haidjâ Ibn Rabib Eddauléh et qu'il était fils de la sœur de Wahsoûdân Ibn Mamlân.

aujourd'hui la ville de Barkiry, dans le pachalik de Van, livra sa cité au patrice Nicolas le Bulgare, surnommé Chrysélios (1), commandant les troupes impériales en ces parages, et expédia son fils en ambassade auprès du basileus, espérant recevoir incontinent de celui-ci, pour prix de sa trahison, la dignité de patrice avec d'autres dons et honneurs. Mais le jeune chef sarrasin, arrivé à Byzance, y trouva Romain de plus en plus gravement malade. Pas plus au Palais qu'à la Ville on ne fit la moindre attention à lui. Il s'en alla furieux, et, aussitôt de retour à Pergri, conseilla à son père de tenter de reprendre aux Grecs la forteresse qu'il leur avait si inutilement cédée. Alim n'hésita pas à suivre cet avis. Il entra secrètement en pourparlers avec les autres dynastes turks de la région (2) et, grâce à l'appui matériel qu'ils lui fournirent, grâce aussi à l'incurie et à la négligence de Chrysélios, à qui le basileus avait confié la garde de cette conquête, il réussit à pénétrer nuitamment dans la ville. Ce dut être pour les Grecs un grand désastre. Skylitzès affirme que six mille Impériaux furent massacrés en cette nuit funèbre. Il ne dit pas ce que devint le Bulgare Chrysélios. En faisant la part de l'exagération, il n'en reste pas moins le fait certain d'un grave échec des armes byzantines.

Le basileus ne pouvait demeurer sous le coup d'un aussi sanglant affront sur cette frontière si difficile à défendre contre le perpétuel effort de l'agression sarrasine. Le patrice Nicétas Pégonitès (3), nommé en remplacement de Chrysélios, fut de suite envoyé par Romain, déjà presque mourant, pour faire le siège de Pergri avec toutes les forces de la région, « augmentées, dit Skylitzès, de troupes russes ». C'était bien là certainement la fameuse « droujine » russe de six mille hommes (4) qui, pour lors, on le sait, ne cessait de servir sur la frontière d'Asie (5). Après un siège

(1) Voy. un Chrysélios, dynaste de Dyrrachion, dans *Épopée*, I, p. 145.

(2) Skylitzès appelle constamment les Turks des « Perses ».

(3) Je possède dans ma collection le sceau d'un Pégonitès. Voy. *Sigill. byz.*, p. 692.

(4) Et non la garde impériale, ce qui serait la plus absurde des confusions. Voy. Wassiliewsky, *La Droujina væringo-russe, etc.*, 1er art., p. 139.

(5) Voy. *Ibid.*, 1er article, pp. 137 sqq. — Skylitzès (Cédrénus, II, p. 508) et Glycas, p. 586, racontent comme digne de mémoire l'histoire, tout au début du règne de Michel IV, dans la première année, d'un soldat varangien « parmi ceux qui, cantonnés en « Lydie », c'est-à-dire dans le thème des Thracésiens, étaient, à cet effet, dispersés dans ces régions », lequel tenta de violer une femme de ce thème qui résistait à ses instances. Celle-ci, ayant arraché du fourreau sa hache d'armes (ἀκινάκης), le tua en la lui enfonçant dans le cœur. Ses compatriotes assemblés donnèrent raison à la femme, à laquelle ils rendirent honneur solennellement.

sur lequel nous n'avons, hélas, aucun détail, le général impérial et ses redoutables mercenaires reprirent de vive force la forteresse sarrasine. Alim le traître et son fils furent mis à mort (1).

Nous ne savons, comme toujours, que peu de chose sur les relations entre l'empire byzantin d'une part, les royaumes de Géorgie et d'Arménie de l'autre, sous le règne de Romain Argyros. En tout cas, ce basileus semble n'avoir guère été favorable à ces deux nations, car leurs historiens, je l'ai dit, parlent de lui avec une sorte de haine. De plus en plus, depuis les premières annexions du grand Basile, se dessinait dans l'esprit des gouvernants, à Byzance, la résolution bien arrêtée d'en arriver le plus rapidement possible à l'absorption de ces deux monarchies féodales

Qaunt à lui, le considérant comme s'étant suicidé, ils refusèrent de l'ensevelir honorablement et enfouirent simplement son cadavre, faisant don de tout ce qu'il avait possédé à celle qui avait su si vaillamment lui résister. « Nous avons ici, dit M. Wassiliewsky, la plus ancienne mention connue dans l'histoire de ce nom de « Væring », depuis si fameux, et un curieux exemple de la dispersion de cette célèbre milice étrangère sur toute l'étendue du territoire de l'Empire. — Dans ce même mémoire, si plein d'indications précieuses (p. 141), et, à propos de ce meurtre peu important en lui-même, mais qui semble avoir si fort frappé l'imagination des contemporains, M. Wassiliewsky s'efforce d'attirer l'attention des historiens sur toute une série de notes contenues dans Skylitzès, pour ces mêmes années, et qui toutes concernent le seul thème des Thracésiens. C'est ainsi, par exemple, qu'à cette même année 1034 on voit apparaître dans ce thème des sauterelles qui le dévastent entièrement, après avoir ressuscité du sable des rives de l'Hellespont. Ce fait n'a certainement rien que de très naturel, puisque Skylitzès était originaire de ce thème, mais ces notes sont cependant trop anciennes pour avoir été recueillies directement par lui. Il vécut à la fin du XI[me] siècle seulement ; par conséquent il n'est pas possible de lui attribuer la paternité de notes sur les événements de la première moitié de ce siècle, qui présentent un caractère tout à fait contemporain. Dans l'historiographie byzantine, dans celle du XI[me] siècle en particulier, beaucoup de points demeurent ainsi obscurs et énigmatiques. La publication du grand ouvrage de Psellos nous a fourni certainement quelque lumière. Nous en retirerons davantage encore de celle de l'*Histoire* authentique de Skylitzès, édition que nous promet le savant éditeur de Psellos. Mais, outre ces deux chroniqueurs principaux et un troisième, qui est Michel Attaleiatès, il existait encore au XI[me] siècle un quatrième historien de premier ordre, le métropolitain Jean Mauropos d'Euchaïta, dont je parlerai à maintes reprises dans la suite. Son diocèse, situé dans la région arménienne de l'Empire en Asie, l'ancien Hélénopont, n'était pas assez éloigné de l'antique Phrygie pour que l'écho des événements locaux, qui avaient cette province pour théâtre, ne vint pas jusqu'à lui. Lui-même était le contemporain plus âgé et en même temps le maître de Michel Psellos, le contemporain aussi du basileus Constantin Monomaque et de l'invasion des Russes dans les détroits en 1043. Malheureusement, de la *Chronique* de ce savant prélat, nous ne savons qu'une seule chose, c'est qu'elle a existé ! et nous le savons uniquement par une petite pièce de vers composée par lui à cette occasion et venue jusqu'à nous. Quoi qu'il en soit, un fait subsiste, c'est que le nom des « Værings » fut importé pour la première fois dans la littérature grecque par quelque chroniqueur local de l'Asie-Mineure. Ceci est important parce qu'on trouvera peut-être ainsi la voie pour expliquer ce nom byzantin de « Varangues. » — Suit une dissertation fort intéressante sur cette question si controversée, surtout en Russie.

(1) Ibn el-Athir (IX, pp. 297 et 298) fait de ces événements lointains un récit quelque peu différent.

bouleversées par des crises intestines continuelles, exposées sur leurs frontières orientales à l'attaque de plus en plus incessante des féroces envahisseurs turks. Le roi Kéôrki d'Ibérie, d'Aphkhasie ou Géorgie, ou encore des Karthles, étant mort tout jeune, avait, on l'a vu, été remplacé sur le trône sous le règne du précédent basileus, par son fils Pakarat (1), quatrième du nom, qui venait de passer trois ans à la cour du grand Basile en qualité d'otage. Le petit roi, monté sur le trône à l'âge de neuf ans, sous la tutelle de sa mère, la reine Marie ou Mariam, d'origine alaine, et qui devait en régner quarante-cinq, jusqu'en l'an 972, avait eu des débuts fort agités. J'ai raconté au règne précédent l'exode des « aznaours » hostiles sur territoire grec dès la première année du gouvernement du nouveau roi, l'invasion de la Géorgie par une armée byzantine, les démêlés incessants enfin du pauvre Pakarat et de ses conseillers avec ses turbulents vassaux.

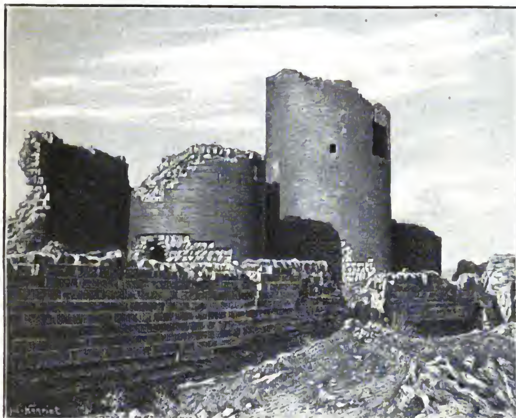
A la mort du basileus Constantin VIII et à l'avènement de sa fille Zoé, dit l'*Histoire de la Géorgie* (2), le catholicos Melkisédec se rendit à nouveau à Constantinople auprès du basileus Romain qui l'accueillit avec la plus grande faveur et lui fit don pour sa cathédrale de Koutaïs d'ornements religieux, d'icônes, de croix, de vêtements sacerdotaux, après quoi le vénérable prélat revint dans son pays et son diocèse.

Cette ambassade du chef de l'Église géorgienne avait certainement été voulue par la régente pour se concilier la faveur du nouveau basileus et le prier de faire cesser l'état de guerre presque incessant entre l'Empire et le royaume géorgien sous le règne de son défunt époux et aussi sous celui du basileus Constantin. La reine Mariam, qui semble avoir été une princesse sage autant que bien conseillée, tenait avant tout pour son jeune fils à l'alliance byzantine. La preuve en est cette union qu'elle lui avait fait contracter dès qu'il fut en âge de se marier, avec une nièce du basileus, nommée Hélène. On se rappelle que ce dernier n'avait pas de fille. J'ai parlé déjà (3) de ce mariage essentiellement politique entre le jeune roi de Géorgie et la princesse byzantine qui eut lieu dans la troisième

(1) « Pankratios » suivant la forme byzantine.
(2) Éd. Brosset, I, p. 313.
(3) Voy. p. 106 du présent volume.

année du règne de Romain Argyros, c'est-à-dire dans les tous derniers jours de l'an 1030 ou dans le cours de l'an 1031. Pakarat IV devait avoir à cette époque douze ans à peine (1). Certainement, comme c'était si souvent le cas alors en Orient, le mariage ne fut pas aussitôt consommé.

Le récit de ces événements, dans l'*Histoire de la Géorgie*, diffère



RUINES de la muraille de la ville d'Ani, capitale du roi des rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

beaucoup de celui des Byzantins. Il semblerait, d'après ces derniers, que ce mariage ait été arrangé par correspondance ou par quelque ambassade et que la jeune fiancée soit allée après cela de Constantinople rejoindre à Koutaïs son royal époux. Dans l'*Histoire de la Géorgie* tout au contraire, il est parlé d'un voyage de la reine régente à Constantinople. Voici ce curieux passage : « Après l'avènement du petit roi Pakarat et dans la troisième année du basileus Romanos, la bienheureuse reine Mariam,

(1) *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, I, p. 313.

mère de Pakarat, roi des Aphkhases et des Karthles, se revêtit de force et de courage, car elle était fille des grands et puissants rois Arsacides (1). Elle s'en alla en Grèce, à Constantinople, en présence du basileus Romanos, pour ménager paix et union en faveur de l'Orient (2), pour qu'il n'y eut plus de guerre contre la nation des Karthles, et pour que les pauvres jouissent de bons traitements et de tranquillité, et pour demander pour son fils suivant l'usage la dignité de curopalate — on sait que cette haute dignité de la cour byzantine était héréditaire dans la maison royale de Géorgie (3) — et les prérogatives de sa maison et aussi pour chercher une épouse pour le roi Pakarat ».

Sans ce récit du chroniqueur national anonyme, nous ignorerions ce curieux voyage de la régente dans la Ville gardée de Dieu. Hélas, il ne s'y trouve aucun détail ni sur la traversée de la Mer Noire par l'intrépide princesse ni sur la réception sans doute très brillante qui lui fut faite au Palais Sacré par le basileus et son impériale épouse. L'historien Wakhoucht (4) dit seulement que Romain Argyros donna en dot à sa nièce un des clous de la Passion de notre Sauveur, la sainte Icône dite d'Okona (5) et beaucoup d'autres richesses de ce genre, joyaux inestimables.

L'*Histoire de la Géorgie* poursuit en ces termes son récit : « Quand la reine Mariam se fut présentée au basileus, celui-ci s'empressa de satis-

(1) C'est une erreur. Mariam était non de la race des Arsacides, mais de l'illustre famille arménienne des Ardzrouniens, propre fille de Sénékhérim, dernier roi du Vaspouraçan, lequel livra ses États à Basile II en 1022, lors de la première grande incursion des Turks Seldjoukides en Arménie. (*Épopée*, II, pp. 500 sqsq.)

(2) La Géorgie.

(3) Rambaud, *L'Empire grec au dixième siècle*, p. 513. « La dignité du curopalate était en quelque sorte héréditaire dans la dynastie ibérienne ; outre le curopalate de la cour de Byzance, il y avait donc le roi curopalate d'Ibérie. Il était maréchal honoraire du palais de son suzerain, comme en France le comte de Champagne, ou comme en Allemagne le comte palatin du Rhin. »

(4) P. 49.

(5) Sur ce couvent fameux d'Okona, dit M. Brosset (*Hist. de la Géorgie*, I, note 2 de la p. 314), voy. *Géographie de la Géorgie*, pp. 265 et 486. — M. Brosset dit qu'il possédait une copie d'une charte du XVIII[e] siècle où sont énumérés les privilèges de la famille Garsévanachwili, laquelle avait droit héréditaire de fournir le doyen, « dékanos », chargé de porter cette fameuse Icône devant le roi, dans les combats et à la chasse. L'origine impériale de cette sainte relique est assez inexactement rapportée dans ce document très postérieur. Perdue par le roi Simon I[er] lors de la défaite d'Ophis-Coudch en l'an 1590, elle fut reconquise par le roi Chah-Nawaz, quand il alla en Iméréthie en l'an 1660. » « Maintenant elle se trouve à Gori », est-il dit dans ce même document.

faire à ses demandes. Il lui accorda un traité solennel et authentique d'alliance et d'amitié, scellé de sa bulle d'or. Il conféra au jeune roi Pakarat les honneurs du curopalatat et lui donna pour épouse la reine Hélène. En revenant dans le royaume de son fils, au pays de Tao, qui est le Daik'h, la reine apporta à ce prince son nouveau titre et célébra ses noces. On lui imposa la couronne bénite ». Ce mariage eut, du reste, une issue fort malheureuse. La pauvre jeune reine mourut à Koutaïs, semble-t-il, bien peu après son mariage, et son royal époux se remaria avec la princesse Boréna, fille du roi des Osses.

Il existe dans la province arménienne de Chirag, sur la muraille de l'église de Marmaraschen, une belle inscription lapidaire en langue arménienne, mentionnant une donation faite à cette sainte maison par cette reine Mariam qui semble avoir si bien défendu la monarchie de son fils. Elle s'y intitule : « Marie, reine des Aphkhases et des Géorgiens, fille du grand Sénékhérim, petite-fille de Kakig, roi d'Arménie et de la reine Gadaï ou Katramide». Elle donne à cette église, « célèbre dans l'univers », le village de Darouts, « pour la rémission des péchés de mon aïeul Kakig et de Gadaï ma grand'mère (1).

Le basileus Romain ne semble pas avoir continué longtemps sa protection et sa bienveillance à la reine Mariam, à son fils le curopalate et à leur nation, pas plus, du reste, qu'au royaume voisin d'Arménie. Nous avons vu déjà qu'en allant en Syrie lors de sa première expédition dans ces régions, il fit pourchasser et molester dans la Montagne Noire, en Caramanie, les religieux solitaires arméniens et envoya en exil le patriarche Bar Abdoun et ses évêques (2). En même temps il s'interposait à nouveau d'une façon tout à fait hostile dans les affaires intérieures de la Géorgie. C'est toujours par la même *Chronique* nationale que nous connaissons ces faits (3). Voici ce qu'elle raconte : « Il existait un autre fils du défunt roi

(1) Voy. Brosset, *Explic. de div. inscriptions géorg., armén. et grecques* (*Mém. de l'Ac. imp. des Sciences de St-Pétersbourg*, VI[e] série, t. IV, 1839, p. 352). L'année manque. Je rappelle que c'est à tort qu'on attribue à Pakarat IV, curopalate, la fondation de la célèbre cathédrale de Koutaïs qui fut construite par son aïeul homonyme, le Pakarat contemporain du grand Basile. Voy. *Épopée*, II, p. 470, note 3. Voy. encore Brosset, *ibid.*, pp. 347 à 356. Le texte de l'inscription se trouve imprimé dans la *Description d'Eschmiadzin et de ses cinq provinces*, par l'évêque Jean Chakhathounof, Eschmiadzin, 1842, par. 569 (en arménien).

(2) Voy. p. 77 du présent volume. — Murait, *op. cit.*, I, p. 604, 4, note.

(3) *Hist. de la Géorgie*, éd. Brosset, I, p. 315.

Kéôrki, plus jeune que Pakarat IV et qu'il avait eu d'une seconde femme, nommée Alda, fille du roi des Osses, certainement une simple concubine puisqu'elle se trouvait encore vivante du temps de la reine Mariam. Ce prince, nommé Démétré (1), était en résidence à Anacophia (2) d'Abasgie, très fort château situé tout au nord de la Circassie actuelle, sur la Mer Noire, à soixante kilomètres environ de Taman. »

Démétré était encore fort jeune. Un complot se trama entre un certain nombre d' « aznaours » pour le nommer roi à la place de son frère Pakarat, mais il échoua par l'énergique résistance de ce dernier, de sa mère et des premiers personnages ou « thawads » du royaume. Forcé de fuir, le prince rebelle se réfugia auprès du basileus Romain, auquel il fit hommage pour sa ville d'Anacophia, « qui fut, dès lors, dit la *Chronique*, et jusqu'à présent (3), perdue pour le roi des Aphkhazes ». Les Byzantins (4) racontent ces faits à peu près de la même manière. Ils disent que Démétré était alain de nation, ce qui s'accorde bien avec son origine osse indiquée par l'*Histoire de la Géorgie*. Ils placent la remise au basileus du « kastron » d'Anacophia à l'an 1033 et attribuent la responsabilité de cet acte à la princesse Alda au nom de son fils, trop jeune encore pour faire fonction de souverain. Ils ajoutent que cette princesse rechercha l'alliance du basileus, qui éleva son fils à la très haute dignité de magistros. Toujours le même système de diviser pour mieux opprimer ces petites nationalités.



BAGUE D'ARGENT doré inédite, de ma Collection, ayant appartenu à un haut officier des mercenaires étrangers à Byzance au XIme Siècle. — La légende signifie : Seigneur, prête secours à Théodore, protospathaire de l'Hétairie.

Du royaume d'Arménie, en dehors du peu que j'ai dit (5), nous ne savons rien, ou presque rien, sous ce règne du basileus Romain. Jean

(1) Démétrios, Démétrius.

(2) Anacopi. L'Anapa d'aujourd'hui.

(3) C'est-à-dire « jusqu'à l'époque du biographe de Pakarat IV ». Le roi Kéôrki II, fils de ce dernier, reprit cette forteresse sur les Grecs. Voy. *Histoire de la Georgie*, éd. Brossel, I, p. 345.

(4) Skylitzès (voy. Cédrénus, II, 503, 9).

(5) Voy. p. 106 du présent volume.

Sempad et son frère Aschod le Brave (1), Pagratides, régnaient alors conjointement sur ce pays déchiré par les querelles féodales et sans cesse menacé par l'invasion seldjoukide. Le seigneur Pierre ou Bédros, était encore catholicos d'Arménie. Constantin VIII, au moment de sa dernière maladie, se sentant près de sa fin, avait, dit l'historien national Tchamtchian (2), désiré qu'on lui présentât quelque pieux religieux arménien, digne d'être chargé par lui d'une mission délicate auprès de son souverain. On lui avait alors amené un certain prêtre, nommé Kyrakos, qui exerçait dans la capitale grecque la haute fonction de directeur de l'hospice du patriarchat. Le vieux basileus moribond, aussitôt qu'il avait aperçu cet homme, avait tiré de son sein pour le lui remettre le fameux document en date de l'an 1021, par lequel le roi Jean Sempad s'était engagé envers le grand Basile, lors des événements de cette époque, à remettre sous certaines conditions à l'Empire la ville d'Ani et son territoire, c'est-à-dire tout son royaume, au moment de sa mort, document dont il a été parlé au volume précédent (3). Il lui intima en même temps



RUINES de la muraille de la ville d'Ani, capitale du roi des rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

(1) Aschod, n'ayant pas régné à Ani, ni par conséquent dans le district de Chirag, n'est pas compté, dit M. Dulaurier (*Mathieu d'Édesse*, p. 379), dans la liste des souverains Pagratides.

(2) *Op. cit.*, II, p. 116. — Voy. aussi Lebeau, *op. cit.*, XIV, p. 246, et surtout Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, p. 60.

(3) *Épopée*, II, pp. 498 sqq.

l'ordre de rapporter aussitôt cette lettre si précieuse au roi Jean Sempad, le conjurant au nom de Dieu de ne point faillir à sa mission. Il lui déclara en même temps que jamais il n'eût consenti à se prévaloir ainsi de la détresse du roi des rois d'Arménie. Kyrakos reçut et emporta le précieux document, mais le traître, au lieu de courir à Ani le remettre à son souverain, le garda devers lui pour en user à la première occasion à son avantage personnel. Nous verrons qu'il le remit au basileus Michel IV, qui récompensa richement sa lâche conduite.

Je ne sais ce qu'il faut croire de cette anecdote tendancieuse peut-être bien inventée de toutes pièces par les historiens arméniens pour compromettre en faveur de leur nation la mémoire de Constantin VIII, et noircir d'autant celle de ses successeurs. Les remords de Constantin, se refusant à profiter du merveilleux héritage arraché par son illustre frère à la faiblesse du roi des rois d'Arménie, me semblent d'ordre quelque peu fantaisiste (1).

Vers cette époque environ, à la suite de violents dissentiments avec le roi Jean, eurent lieu la destitution du fameux catholicos Pierre ou Bédros, dit « Kédatartz », qui s'était rendu impossible par l'exaltation de son ascétisme et qui, depuis longtemps déjà, s'était retiré dans le couvent de Tzaravank, dans le Vaspouraçan, sur territoire impérial, puis son emprisonnement pour haute trahison et son remplacement par Dioskoros, abbé du couvent de Sanahin, qui devait lui-même être déposé, peu après, par une assemblée de quatre mille délégués, tant laïques qu'ecclésiastiques, réunie à Ani (2). Le récit de ces événements, qui troublèrent profondément l'Arménie, n'intéresse que secondairement l'histoire de l'empire byzantin, sauf en un point cependant. Les sources arméniennes racontent que le roi Jean Sempad, dans ses négociations pour décider le catholicos à revenir de son exil volontaire, s'était servi comme médiateurs des fonctionnaires byzantins qui administraient les territoires voisins récemment reconquis par l'Empire, c'est-à-dire la province du Vaspoura-

(1) Il y eut en cette année-là 1033, une éclipse de soleil (Dulaurier, *Rech. chronol.*, etc., p. 287). — A partir de décembre 1033 un vent noir souffla à Nisibe, suivi de fortes pluies et de tremblements de terre en Égypte et en Palestine, dont j'ai parlé déjà.

(2) Le peuple d'Arménie vénérait Bédros à l'égal d'un saint et d'un thaumaturge. Tout le clergé était pour lui. — Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 440.

çan. Ceux-ci parvinrent enfin à décider le patriarche à regagner Ani, mais aux portes de cette ville, il fut arrêté, accusé de relations avec l'ennemi, emprisonné et finalement destitué. Après des désordres inouïs le roi dut céder. L'obstiné Bédros remonta triomphalement sur le trône des catholicos durant que son rival Dioskoros, traité d'imposteur, en était ignominieusement chassé (1).

Le changement de règne qui avait placé Romain Argyros sur le trône des basileis eut également son contre-coup sur les affaires d'Italie. Le nouveau « catépano » Christophoros (2), installé depuis quelques mois à peine, fut remplacé à la tête de ce qui restait des thèmes byzantins de la Péninsule par un parent du nouveau basileus, le patrice Pothos Argyros (3). La *Chronique* du protospathaire Lupus raconte brièvement que, déjà dans le courant de l'été de l'an 1029 (4), ce nouveau fonctionnaire eut à combattre des envahisseurs musulmans, certainement quelque incursion d'Arabes de Sicile, commandés par deux chefs nommés Rayka et Jaffari, probablement un Djafar. Les habitants d'Olbianum, assiégés par ces envahisseurs, s'en débarrassèrent en leur livrant par trahison la garnison byzantine qui les défendait. Puis Pothos Argyros livra une bataille à ces mêmes infidèles sans que la *Chronique* nous renseigne sur l'issue de cette lutte.

Ces événements, qui paralysaient l'action des Byzantins dans le sud de la Péninsule, furent très profitables à Pandolfe IV de Capoue, le terrible « loup des Abruzzes », dans ses efforts pour consolider son autorité sur les princes voisins. Pandolfe de Teano, qui était cependant sous la protection byzantine nominale, après avoir été expulsé de Capoue puis de Naples par lui, réfugié à Rome, ne reçut aucun appui des Grecs. De même le duc Sergios IV, que Pandolfe avait chassé de Naples, probablement parce qu'il avait donné asile à Pandolfe de Teano, pour tenter de

(1) Voy. Grene, *op. cit.*, pp. 121 sqq. Le malheureux Dioskoros mourut des suites des sévices qui lui avaient été prodigués par la populace d'Ani.

(2) Voy. p. 51 du présent volume.

(3) Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, n° 23, p. 24, un document signé par ce « catépano » Pothos, en date du mois de mars 1032. Chose assez inexplicable, nous voyons un « catépano » inconnu dans les textes, le protospathaire Bicciano, signer un document en date du mois de décembre 1030. Voy. del Giudice, *op. cit.*, I, app. 1, n° 5, p. XIV.

(4) En juillet ou en août.

reconquérir sa seigneurie qu'il brûlait de revoir, désespérant d'obtenir le secours des Impériaux, s'adressa aux gens de Gaète, surtout à ceux de son ancienne cité de Naples, même aux immigrés normands. Bien lui en prit. Grâce à ces puissants et efficaces secours, il réussit, en 1030 (1), à rentrer en possession de la cité et du pays napolitains et à en chasser les troupes longobardes de l'usurpateur (2) qui durent se retirer après dix-sept mois d'occupation.

Ce fut alors que, pour empêcher que sa capitale ne lui fût encore une fois reprise et pour la défendre contre les menaçantes attaques du redoutable Pandolfe, le duc Sergios prit une résolution qui devait avoir pour l'Italie méridionale les plus graves conséquences, celle de faire alliance avec les aventuriers normands dont nous avons si souvent parlé (3). Ils formaient déjà à ce moment, grâce probablement à de nouvelles arrivées d'émigrants de Normandie, un parti de plus en plus considérable dans le sud-ouest de la Péninsule.

Le duc Sergios donc (4) vint trouver Rainulfe, un des cinq frères qui, en l'an 1017, avaient répondu les premiers à l'appel de Mélès et pris part à cette époque à la lutte contre les Grecs, *home aorné de toutes vertus qui convènent à chevalier*, suivant l'expression du moine Aimé, et lui fit épouser sa sœur Sigelgaïta, veuve du duc de Gaète. Comme dot de la princesse et pour se défendre contre les entreprises ultérieures du prince de Capoue, Sergios donna à Rainulfe, en toute propriété, une partie de la province de Labour et de nombreux châteaux. Rainulfe y bâtit, en 1030, une ville nommée Aversa, et l'entoura de fossés et de fortifications, pour en faire le boulevard de Naples contre les invasions venant du Nord, mais surtout pour en faire la place forte des Normands. Guillaume de Pouille fait de ce pays d'Aversa un éloge idyllique. « C'est, dit-il, un lieu plein de ressources, agréable et productif tout à la fois, auquel ne manquent ni les moissons, ni les prairies, ni les arbres; il est impossible de trouver dans le monde un endroit plus charmant. »

(1) Chalandon, *op. cit.*, f. 79.
(2) Voy. pour le détail de ces événements : Heinemann, *op. cit.*, I, pp. 55 sqq. et 349-350.
(3) M. Chalandon, *op. cit.*, f. 80, estime que Sergios se servit des Normands déjà pour rentrer dans Naples.
(4) Delarc, *op. cit.*, pp. 70 sqq.

« Huit cents ans se sont écoulés, poursuit l'abbé Delarc, depuis que Guillaume a écrit cet éloge, et aujourd'hui encore les environs d'Aversa présentent le même aspect. La ville fondée par les Normands est un ilot dans cet océan de verdure qui, de Caserte aux portes de Naples, recouvre la magnifique plaine de Labour. Les monuments, hélas, que les Normands y fondèrent, ont à peu près complètement disparu. Quelques fossés peu



FAÇADE nord de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — XIme Siècle.
(Millet, Htes-Études, B. 250.)

reconnaissables, deux ou trois vieux murs, une tour délabrée que d'énormes figuiers ont trouée de part en part, un fragment de la pierre tombale du comte Rainulfe encastré dans les constructions du clocher, et c'est tout.

« La fondation d'Aversa est une date de première importance dans l'histoire des Normands en Italie. Elle marque la fin d'une période qui va de 1016 à 1030, pendant laquelle les premiers de ces guerriers d'aventure venus en Italie, n'y possédant en propre ni ville, ni principauté, ont tour à tour mis leur bravoure au service des princes longobards de Salerne et

de Capoue, de l'abbé du Mont-Cassin, parfois même au service des Grecs. Si, après 1030, les Normands ont encore servi tel ou tel prince, il est certain cependant qu'à partir de ce moment, ils ont commencé surtout à combattre pour leur propre compte, et qu'ils n'ont pas tardé à devenir les égaux, et plus tard les maîtres de ceux dont ils n'étaient auparavant que les humbles auxiliaires » (1).

Malgré la perte de Naples, la puissance de Pandolfe de Capoue ne cessa cependant d'augmenter et bientôt il eut laissé loin derrière lui comme importance et influence tous les autres dynastes de l'Italie méridionale. Il atteignit de même ce résultat principalement par l'aide des mercenaires normands qu'il prit en grand nombre à son service et dont des bandes nouvelles affluaient incessamment de leur lointaine patrie. Ainsi, avec cette aide, il s'empara de tous les biens et de tout l'immense territoire de la riche abbaye du Mont-Cassin, et, pour se venger de sa triste captivité en Allemagne, en expulsa brutalement l'abbé, le protégé d'Henri II. Il le retint dans une étroite prison à Capoue et remplaça l'archevêque de cette ville par son propre bâtard à lui. « Enfin, poursuit l'abbé Delarc, les trois annalistes de la riche abbaye bénédictine : Désidérius, plus tard pape, sous le nom de Victor III, le moine Aimé, et Leo de Marsi, n'ont pas assez d'expressions indignées pour faire le long récit des forfaits dont Pandolfe IV se rendit coupable non seulement contre le Mont-Cassin, mais contre toutes les autres principautés longobardes après sa restauration à Capoue.

« La rage du *fortissime loupe*, c'est ainsi qu'Aimé désigne Pandolfe IV, ne se tourna pas seulement contre les hommes et les choses de l'Église. Dès l'été de l'an 1032, il avait chassé de Gaète la dynastie régnante et annexé cette principauté à ses États. De même, il enchaîna Amalfi à sa politique. Enfin, je le répète, il réussit à se créer des alliés bien autrement précieux en la personne des Normands d'Aversa.

« La bonne entente, en effet, n'avait pas duré longtemps entre le duc

(1) Voy. le détail de ces événements dans Heinemann, *op. cit.*, pp. 58 sqq. Voy. surtout à la p. 69 le paragraphe relatif à l'importance de cette fondation de la ville d'Aversa. — M. Chalandon, *op. cit.*, ff. 80 et 81, fait le plus grand éloge des qualités politiques du normand Rainulfe et attribue à sa conduite habile la plus grande influence sur la fortune prodigieuse de ses compatriotes en Italie à cette époque.

Sergios de Naples et le comte Rainulfe. Celui-ci oublia trop vite et trop facilement qu'il devait à Sergios ses terres, sa ville, son titre, en un mot toute sa puissance naissante. L'ancienne duchesse de Gaète, Sigelgaïta, devenue femme du chef normand, étant morte, Pandolfe IV saisit avec empressement cette occasion pour renouer avec les Normands une alliance dont la rupture lui avait été préjudiciable. Il offrit à Rainulfe, pour femme sa nièce, fille de sa sœur et du patrice d'Amalfi (1). Rainulfe y consentit et devint l'ami et l'allié de Pandolfe. Sergios, apprenant ce mariage, fut au désespoir. Aversa, dont il avait donné l'emplacement, qui devait défendre Naples contre Capoue, passait à l'ennemi et mettait plus que jamais en danger l'indépendance du duché. Inconsolable de l'ingratitude de Rainulfe, il abdiqua, se fit moine et mourut peu après. L'alliance de Pandolfe IV avec Rainulfe marque l'apogée de la puissance du prince de Capoue. »

Dans le sud de l'Italie, les Grecs avaient trop d'embarras personnels sur les bras pour qu'ils pussent songer à jouer le rôle d'arbitre entre les princes longobards dans cette situation si troublée. On sait que l'énergique « catépano » Bojoannès avait été rappelé d'Italie presque aussitôt après son retour de l'expédition de Messine en 1027 et que son second successeur Pothos Argyros avait eu fort à lutter avec le parti national opposé aux Grecs. Ce parti, jusque-là énergiquement comprimé par Bojoannès, maintenant relevait partout la tête. Les nouvelles incursions des Arabes de Sicile signalées à cette époque avaient peut-être bien aussi un lien avec ces tentatives répétées de soulèvement. Ces incursions dont j'ai parlé à l'an 1029 (2) d'après la *Chronique* du protospathaire Lupus, se renouvelèrent trois années plus tard, en 1032 (3). Michel, protospathaire, kitonite, juge du velon et de l'Hippodrôme, dit la même *Chronique*, à la tête de nombreux contingents des thèmes d'Europe et d'Asie, fut envoyé cette année au secours du « catépano » et aussi de l'eunuque Oreste, chef de la malheureuse expédition de Sicile qui avait probablement évacué Messine. La plupart de ses soldats avaient, paraît-il,

(1) Probablement Manso IV. Chalandon, *op. cit.*, f. 83.
(2) Voy. p. 143 (Rayka et Zaffari).
(3) Voy. Cédrénus, II, 496-497.

succombé « à la débauche » (1)! Les Sarrasins qui s'étaient emparés de Cassano battirent le « catépano » Pothos Argyros qui périt dans le combat. Bari elle-même, capitale des terres grecques en Italie, fut le théâtre d'un soulèvement du parti national hostile au basileus, soulèvement dont le propre archevêque de cette ville, Byzantios, « père des orphelins », fondateur de l'église de Bari et défenseur de cette ville contre les Grecs (2) semble avoir été l'instigateur principal.

Le nouveau « catépano », le protospathaire Constantin Opos, arrivé en Italie peut-être déjà dans le courant de l'année précédente, en mai (3), avec une flotte commandée par l'eunuque Jean, réussit à rentrer dans Bari, à y restituer l'autorité impériale, et, l'an suivant, 1035, à placer sur le trône archiépiscopal vacant par la mort de Byzantios (4) un prélat du parti de l'Empire. Le peuple avait bien de son propre chef remplacé de suite l'évêque défunt par le protospathaire Romuald, mais celui-ci au mois d'avril fut exilé par ordre du basileus (5).

En dehors de ces agitations intérieures, déjà assez graves par elles-mêmes, l'attention des hauts fonctionnaires byzantins en Italie était à ce moment entièrement absorbée par les événements qui se déroulaient en Sicile et qui commençaient à faire considérer comme possible, ainsi que nous le verrons plus loin, la reprise de cette île par les troupes impériales. Les Grecs n'avaient d'yeux que de ce côté. Ils ne pouvaient donc songer à se lancer dans la mêlée qui menaçait de jeter les uns sur les autres les princes longobards (6).

(1) A la fièvre ou à la dysenterie plus probablement.

(2) « *Fuit piissimus pater orfanorum, atque terribilis et sine metu contra Græcos* ». (*Anon.* de Bari). Tant était universelle l'animosité contre les Grecs!

(3) Et non en 1031, ainsi que le disent la *Chronique* de Lupus et l'*Anonyme* de Bari, puisque Pothos Argyros, protospathaire et « catépano » d'Italie, a encore en mars 1032 signé un document concernant le Mont-Cassin (Trinchera, *op. cit.*, p. 24, n° 23). Voy. Skylitzès (Cédrénus, II, 503, 17), qui l'appelle « Léon » et non « Constantin ».

(4) Mort déjà le 6 janvier 1035.

(5) *Anonyme* de Bari.

(6) Beltrani, *op. cit.*, p. 14, a publié un document conservé aux archives de Trani, daté de cette cité du mois de mai de l'an 1033, « cinquième année du règne de notre très saint basileus le seigneur Romain ». Dans le *Codice diplomatico barese*, I, 1897, sont publiés cinq documents conservés aux archives de la ville de Bari, datés de cette ville des années 1028, 1030, 1031, 1032 des règnes de Constantin et de Romain. Il y est question de l'archevêque Byzantios et du « catépano » Pothos Argyros qui s'intitule dans un de ces documents, daté de février 1032, « protospathaire impérial et « catépano » d'Italie ».

J'ai dit au règne précédent (1) les événements survenus à Venise et le triomphe éphémère de la faction des Orseolo, clients de Byzance, suivi presque aussitôt de la mort du doge Othon Orseolo au moment même où celui-ci allait rentrer en vainqueur à Venise après son long exil à Constantinople. Cette fin lamentable de leur principal représentant entraîna la chute définitive des Orseolo, mais la cour de Byzance avait un trop



MINIATURE d'un rouleau d'Exultet de la fin du XIme Siècle du Mont-Cassin, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Vaticane. — Acclamations du peuple. — (Millet, Htes-Études, C. 1519.)

grand besoin de l'amitié de Venise pour bouder au nouvel ordre de choses. Elle continua donc sous ce règne et les suivants à lui faire bon visage. Dans un acte officiel de l'an 1049, le doge Domenico Contarini s'intitule : « patrice impérial » et « protosébastos » comme s'il était un simple fonctionnaire impérial (2).

Cependant le basileus qui avait été constamment très mal portant presque depuis son avènement au trône, s'en allait déclinant chaque

(1) P. 51, note 5, du présent volume.
(2) Armingaud, *Venise et le Bas-Empire*, Arch. des Miss. scientif., 1867, p. 356.

jour. Il semblait déjà qu'on pût prévoir sa mort à très bref délai, et celle-ci devait être hâtée encore par des circonstances intimes dont l'histoire est infiniment dramatique.

Romain Argyros, avant d'être devenu basileus, avait eu à son service parmi son nombreux domestique un eunuque originaire du thème de Paphlagonie nommé Jean ou plutôt Joannès, de naissance infiniment obscure, un « homme de rien », personnage d'une rare dépravation, tout à fait dépourvu de sens moral, mais d'un esprit infiniment actif, délié, intelligent, ambitieux autant que rusé, qui remplissait pour lors les hautes fonctions d' « orphanotrophos » ou directeur du grand établissement urbain pour les orphelins assistés. Cet homme génial, véritable « faiseur de rois », parti de si bas que nous ignorons tout de ses origines, va demeurer constamment, à partir de ce moment, au premier plan de cette histoire. Une fois sur le trône, Romain qui avait mis sa confiance en lui, et dont il était le confident et l'intime, le conserva auprès de sa personne, lui témoignant la plus vive amitié. Sans lui donner de grands pouvoirs, il lui conféra cependant par le fait même de cette intimité si exceptionnelle une situation très considérable et une influence très puissante. Il lui disait ses pensées les plus secrètes.

Ce parvenu avait quatre frères encore jeunes dont les deux aînés étaient eunuques comme lui. C'étaient tous, semble-t-il, comme Joannès, mais à un degré moindre, des hommes intelligents autant que sans scrupules. Les deux aînés, nommés Georges et Constantin, exerçaient, au dire de Skylitzès, « un métier forain », peut-être celui de guérisseurs. Les deux plus jeunes, Nicétas et Michel, officiellement étaient changeurs. En réalité, ils faisaient de la fausse monnaie. Nicétas avait déjà quelque barbe au menton. Michel, dans la fleur de sa jeunesse, était admirablement beau de visage et de corps. Psellos ne sait assez nous vanter les perfections physiques de cet éphèbe du XIme siècle, son regard enchanteur, son teint éclatant pareil à celui des fleurs, la séduction de toute sa personne. Par le crédit de Joannès, ces quatre individus si douteux, véritables aventuriers de marque, étaient, chose inouïe, entrés avec lui-même dans l'intimité du basileus, qui leur avait confié les plus hautes dignités au Palais. C'étaient maintenant de très importants personnages de cour,

dont on pouvait déjà, dans ces milieux si favorables à l'intrigue, prédire la haute fortune naissante.

Michel, en particulier, avait été élevé par le basileus aux fonctions demeurées pour nous fort obscures d' « archôn du panthéon » (1), quelque office du service intime de l'empereur certainement. Ce bellâtre de si mince origine avait été pour la première fois présenté par son frère à Romain, alors que ce dernier se trouvait auprès de la basilissa dans le Gynécée impérial. Le basileus, au dire de Psellos, après avoir posé diverses questions au jouvenceau, le congédia de suite, en lui intimant toutefois l'ordre de ne plus quitter le Palais. Quant à la basilissa, elle reçut véritablement à ce moment le coup de foudre. De cet instant, la vieille impératrice se sentit enflammée pour le bel adolescent d'une passion aussi mystérieuse qu'insensée, passion « démoniaque », s'écrie Skylitzès. Ce fol amour ne fit que grandir aussi rapidement que démesurément. Bientôt Zoé fut incapable de se contenir. Elle qui, jusque-là, n'avait pu souffrir le louche et subtil eunuque Joannès, maintenant à tout instant, sous n'importe quel prétexte, le mandait auprès d'elle dans l'unique but de l'entretenir constamment de son jeune frère. Elle l'encourageait à venir la trouver chaque fois qu'il en avait le désir ou le loisir, et chacune de ces conversations la ramenait infailliblement au bel adolescent. L'eunuque rusé qui connaissait bien la basilissa, eut tôt fait de deviner ce qu'elle avait dans le cœur. En véritable courtisan dénué de scrupules, décidé à user de tous les moyens pour parvenir, il ne rougit pas d'exhorter son jeune frère à courir au-devant de la fortune qui lui tendait les bras. Celui-ci, fort novice et fort craintif au début, fort ému surtout de ce qu'il prenait simplement pour de la faveur, obéissait docilement aux appels de la vieille princesse, conservant son maintien modeste et quelque peu effarouché qui le faisait paraître, dit Psellos, encore plus désirable sous sa charmante rougeur. Quant à la basilissa Zoé, elle encourageait tendrement son amant en herbe, lui souriant doucement, rassurant sa timidité, s'efforçant de le rassurer par les preuves d'amour les plus éclatantes.

Michel ainsi promptement encouragé, osa bientôt davantage. Admi-

(1) Ἄρχων τοῦ πανθέου. Cédrénus, 504, 22, et note de la p. 876.

rablement stylé par son frère aîné qui, lui, marchait droit à son but, et bien que naturellement fort mal disposé pour cette maîtresse si âgée, il sut bientôt mimer à merveille son amour, jouant parfaitement la comédie de la passion, troublant sans cesse et profondément les sens de Zoé par ses baisers et ses savantes caresses. Qu'on ne m'accuse pas d'exagérer; je traduis presque littéralement le curieux récit contemporain de Psellos. De suite, Michel, docile aux avis de son aîné, avait compris au plus secret de son être, à quels sommets inouïs cette aventure pourrait le mener, peut-être bien jusqu'au trône! Dissimulant avec une perfide habileté l'aversion naturelle que lui inspirait cette basilissa quinquagénaire, il sut accomplir et accepter avec une hypocrisie parfaite, tout ce que ses fonctions de favori pouvaient offrir d'écœurant.

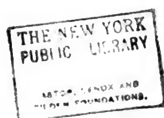
Au Palais et à la ville, dans la foule des gens de cour, comme dans les carrefours urbains, on ne fut pas long à deviner cette impériale intrigue. Les premiers jours ce n'avaient été que de simples soupçons, mais bientôt la passion insensée de l'impératrice s'étala à tous les yeux avec une si audacieuse impudeur que le scandale devint public. Psellos affirme qu'on surprenait à tout instant les deux amoureux dans l'intimité la plus complète, couchés côte à côte sur le même lit de repos. Michel, honteux d'être ainsi découvert, rougissait très fort, mais la basilissa, loin de paraître gênée, ne s'en serrait que plus étroitement contre son jeune amant, l'embrassant avec passion devant tous, souhaitant à haute voix de jouir toujours de cette félicité. Elle comblait Michel de dons de toutes sortes, l'ornant de bijoux, de pierres précieuses, l'habillant de vêtements tissés d'or et de soie comme s'il s'agissait d'une poupée. En secret elle l'obligeait en riant à prendre place sur le trône à ses côtés, n'hésitant pas à placer le sceptre dans ses mains. Une fois, elle alla jusqu'à le ceindre du diadème. « Alors, se pressant contre lui, raconte l'austère Psellos, elle lui prodiguait les noms les plus doux, l'appelant « trésor et grâce de ses yeux, fleur de beauté, consolation de son âme » !

Psellos, prolixe de détails, raconte longuement encore comment le grand eunuque du Gynécée impérial, gouverneur tout-puissant du domaine des femmes au Palais Sacré, personnage des plus considérables et en même temps, paraît-il, digne de tous les respects pour l'attachement

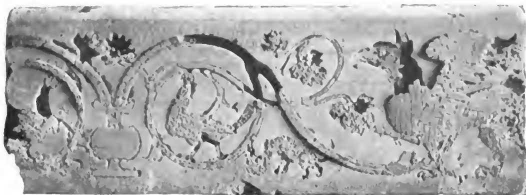




ICONE d'origine arménienne ornée d'émaux byzantins des XIme ou XIIme siècles conservée au trésor de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. — (Phot. commun. par la Soc. Orthod. Palestinienne.)



fidèle qu'il portait à la personne de la basilissa, ayant par hasard surpris ce spectacle inouï, en fut si horréfié qu'il tomba évanoui. Ce fut la basilissa qui le releva et le ranima de ses mains, car le pauvre homme tremblait de tous ses membres dans l'émotion indicible d'avoir découvert un tel secret. D'une voix émue, elle lui ordonna formellement de témoigner



ARCHITECTURE BYZANTINE ornée de mosaïques; animaux et rinceaux. — XIme Siècle. Musée lapidaire du Mont-Cassin. — (Millet, Htes-Études, C. 1485.)

de l'attachement à ce jeune homme dont, ne craignit-elle pas de dire, elle était d'ores et déjà fermement résolue à faire un jour un basileus.

Comme toujours, le seul qui, durant fort longtemps, ne se douta de rien, fut l'empereur. La liaison du couple adultère n'était plus un mystère que pour lui. Il passait tout son temps, dit Skylitzès, à s'occuper d'œuvres de bienfaisance, à faire construire ou réparer des aqueducs, des hospices, des maisons d'orphelins. Quand, enfin, la situation fut devenue si claire qu'il n'y eut plus moyen de ne pas comprendre, probablement enchanté d'être ainsi remplacé, il ferma obstinément les yeux, affectant de ne rien voir. Psellos raconte que souvent lorsqu'il était couché dans le lit impérial aux côtés de la basilissa, « sous les mêmes couvertures de pourpre », il faisait quérir Michel pour se faire servir par lui, se faisant masser par lui pieds et jambes, agissant en somme comme si cet affreux scandale lui était tout à fait indifférent, Plus tard, quand sa sœur Pulchérie, honteuse pour lui d'une telle humiliation, et ses plus dévoués serviteurs lui eurent fait toucher du doigt le sombre complot qui s'organisait sourdement contre sa vie et lui eurent fait clairement saisir que sa mort serait l'issue fatale, certaine, de tout ce drame honteux, au lieu d'anéantir du pied cette vile

intrigue en une seconde comme cela lui eût été si facile, il ne voulut ou sut rien imaginer dans ce sens. Faiblesse véritablement insensée, il se contenta, après s'être fait amener Michel, de le questionner sur ses amours avec la basilissa, lui enjoignant sur sa foi de lui dire s'il se croyait vraiment aimé d'elle ! Naturellement le fourbe, feignant la surprise, nia tout avec les plus solennels serments, et ce monarque, devenu tout-à-fait imbécile, le crut sur parole, affirme Psellos, persuadé que ces racontars n'étaient que calomnies. Même il n'en aima que davantage l'impudent favori. Ce fut lui qu'il continua de traiter avec le plus d'amitié au Palais, l'appelant son serviteur très fidèle.

Une circonstance très particulière, il faut le dire, avait contribué à tromper le basileus. Dès sa tendre jeunesse, Michel était sujet à de terribles accès d'épilepsie. Psellos décrit ceux-ci avec une telle précision médicale, que certainement il a dû, pour le moins, les entendre raconter par des témoins oculaires. Le basileus avait vu souvent l'infortuné en proie aux crises affreuses de ce mal dont l'effrayant *processus* et l'invasion si soudaine semblaient, à cette époque d'ignorance, un mystère divin plein d'épouvante. Ému de pitié pour tant de souffrances, il se refusait à croire aux transports amoureux d'un homme aussi gravement atteint, n'admettant pas qu'un être frappé d'un mal aussi hideux put être en situation de se faire aimer. Il n'en fut pas de même du monde de la cour qui longtemps s'imagina que c'était là pure comédie de la part du rusé adolescent pour mieux se faire plaindre de la basilissa. Il fallut bien, dit Psellos, qu'on finit par croire à l'épilepsie quand on vit ces effrayants accès se reproduire de plus en plus violents, de plus en plus fréquents, alors même que Michel fut devenu basileus. Cette maladie, bien que réelle, n'en devait pas moins être fort utile à l'étrange parvenu pour atteindre au but qu'il poursuivait. Elle lui attirait à la fois la commisération sympathique du basileus et la pitié attendrie de sa fougueuse maîtresse. « J'ai entendu affirmer, poursuit Psellos, à un homme qui avait beaucoup fréquenté à la cour à cette époque et qui connaissait à fond cette histoire des amours de la basilissa (1), amours sur lesquels il m'a du reste beaucoup renseigné, je lui ai

(1) Psellos excelle à ne pas nommer les gens dont il s'occupe. C'était par prudence très naturelle qu'il agissait de la sorte.

entendu affirmer, dis-je, que le basileus Romain feignit jusqu'à la fin d'ignorer la liaison de la basilissa avec Michel, mais qu'en réalité il était parfaitement au courant de cette passion folle. Seulement, comme il connaissait bien le tempérament de la basilissa, il affectait résolument de ne rien savoir, préférant encore que Zoé n'eût qu'un seul amant au lieu d'en avoir plusieurs, désirant surtout que sa vieille épouse pût se livrer en toute tranquillité à ses amours illicites. »

Si Romain se montrait ainsi d'humeur fort accommodante, il en était tout autrement de son impérieuse sœur Pulchérie, que ce honteux scandale mettait hors d'elle, et aussi de la plupart des intimes du basileus. Une campagne violente, sourde et secrète, se livrait incessamment autour du basileus contre le couple adultère. Elle cessa du reste subitement par la mort de Pulchérie, événement qui valut à l'un des principaux acolytes de cette princesse dans sa lutte contre la basilissa, l'exil du Palais sur l'ordre de Romain. Un autre mourut, lui aussi, presque à ce même moment (1). Parmi les gens de cour, quelques-uns acceptaient très facilement la situation. Les autres dissimulaient prudemment leur indignation, affectant de ne voir en cette intimité de la basilissa et de son tout jeune favori rien que de très régulier et de parfaitement normal.

La santé du basileus devint à ce moment de plus en plus mauvaise. « Romain, dit Psellos, tomba malade d'une maladie étrange qui lui fit perdre l'appétit et le sommeil. Toutes les infirmités semblaient l'accabler à la fois. Son caractère si égal, si affable et si doux, se transforma brusquequement. Il fut irritable, sombre et rude, sujet à de bruyants accès de colère. Il devint d'abord difficile à aborder, puis presque inaccessible, se défiant de tous, inspirant de même de la défiance à tous. Lui si généreux d'ordinaire, se transforma en un avare sordide, sourd à toute prière, le cœur fermé à toute compassion. Bien que sa santé fût maintenant devenue si mauvaise, il continuait à tenir son cercle, à prendre aussi part aux processions comme aux fonctions solennelles, revêtu comme toujours des vêtements les plus splendides, tissés d'or, cousus de pierres précieuses. Son corps amaigri, courbé sous le poids de ces lourdes étoffes,

(1) Voici encore deux personnages que nous aurions intérêt à connaître et dont Psellos nous cache volontairement les noms.

ne se mouvait plus qu'avec difficulté. Chaque jour son état empirait.

« Je l'ai vu bien souvent, poursuit Psellos, suivre les processions solennelles dans ces conditions de santé si douloureuses. Je venais d'atteindre ma seizième année. Il semblait vraiment à le voir passer lentement que ce fut un cadavre en marche. Son visage, fortement œdématié, était d'une mortelle pâleur. Sa respiration si pénible le forçait à s'arrêter à tout coup pour reprendre haleine (1). Ses cheveux étaient presque tous tombés. Seules quelques touffes flottaient en désordre sur le front. Son entourage désespérait de le voir guérir jamais. Lui seul, bien loin de se croire perdu, étudiait avec ardeur les livres de médecine pour y trouver la guérison. A travers ses tortures physiques il traînait une vie lamentable, presque constamment alité. Il mena cette existence misérable jusqu'au bout, finissant cependant par désirer la mort.

Nous touchons au drame final. Je laisse encore ici la parole à Psellos qui inaugure par ces paroles terribles son récit de la mort de Romain : « Ne voulant porter aucune accusation dont il ne me serait pas possible de faire facilement la preuve, je n'oserais jurer que les deux amants et leurs affidés aient causé directement la mort du basileus, mais force m'est de dire que tous les contemporains, à l'unanimité, affirment qu'après l'avoir ensorcelé de leurs maléfices et de leurs poisons lents, ils lui donnèrent à boire de l'ellébore. Je ne discuterai pas le fait en lui-même, mais je crois pouvoir affirmer que ce furent bien eux les véritables artisans de sa mort.

« Voici comment les choses se passèrent : C'était le Jeudi Saint de l'an 1034. Le basileus se disposait à assister le lendemain aux offices solennels du Grand Vendredi. Romain se rendit seul et sans suite très tard dans la nuit (2) aux bains du Grand Palais, vastes et merveilleusement décorés, pour s'y laver et se faire frotter d'onguents. Une fois descendu dans la piscine, il se mit à nager doucement, prenant plaisir à cet exercice qui lui procurait quelque soulagement. A ce moment des gens de sa suite entrèrent comme de coutume pour l'aider à prendre son repos et à se

(1) Ce sont là tous les symptômes d'une affection cardiaque fort avancée ou encore d'une affection des gros vaisseaux.

(2) Skylitzès dit qu'auparavant il avait distribué aux sénateurs la « roga » accoutumée.

rhabiller. Je ne saurais jurer que ce furent ceux-là qui furent ses assassins, mais je sais bien que tous ceux qui racontent cette histoire disent qu'au moment où le basileus plongeait comme il en avait coutume, ces hommes le maintinrent longtemps dans cette position, la tête sous l'eau, s'efforçant de l'étrangler en même temps. Ensuite ils disparurent. On trouva le malheureux basileus flottant sur l'eau comme un liège. Il respirait encore faiblement et d'un geste suppliant étendait la main pour qu'on vînt le secourir. Quelqu'un, saisi de pitié, le prit dans ses bras, le retira de la piscine, et l'étendit sur un matelas. Aux cris poussés par les premiers arrivants, d'autres accoururent, la basilissa également, seule et sans suite, feignant une immense douleur. Après avoir longuement considéré son époux, et s'être assurée qu'il était bien moribond, elle s'en alla. Le pauvre prince poussa un profond et retentissant soupir, jetant les regards de tous côtés. Incapable de proférer un son, il cherchait à exprimer sa pensée par des signes incompréhensibles. Ensuite il ferma les yeux, poussa à nouveau quelques gémissements précipités, puis, soudain, rendit par la bouche un flot de matière noire coagulée. Il soupira encore deux ou trois fois et rendit l'âme.

C'était dans la nuit du 11 au 12 avril de l'an 1034 (1). Romain Argyros était âgé de plus de soixante ans. Il en avait régné cinq et demi (2).

En somme les contemporains ne surent jamais la vérité vraie. Ils ne purent qu'avoir des soupçons sur le point de savoir si le malheureux

(1) Skylitzès dit à tort « le 15 avril ». En cette année 1034 le Jeudi Saint tombait le 11 avril.

(2) Capasso, *Monum. ad neapol. ducatus hist. pertin.*, II, *pars prior*, Naples, 1885 (actes 422 à 448), Trinchera, *op., cit* (actes XXII à XXVII), Beltrani, *op. cit.*, p. 14, doc. XI, publient un certain nombre d'actes conservés aux archives de Naples, de Trani et du Mont-Cassin, datés des années du règne de Romain Argyros. Il y est question, entre autres, du « catépano » Pothos Argyros (acte XXIII de Trinchera), d'un certain Βασιλείος ὁ τοῦ Κρομμύδου, ὁ λωρικᾶτος (*sic*) καὶ πρωτομανδάτωρ ἐπὶ τῶν βασιλικῶν ἀρμαμέντων, venu de la Ville gardée de Dieu (acte XXV de Trinchera). Voy. encore Aar, *op. cit.*, pp. 135 et 311, n° 5.

Je trouve dans Heyd, *op. cit.*, I, p. 83, l'indication suivante : Saint Étienne, roi de Hongrie, mort en l'an 1038, — contemporain, par conséquent, de Romain Argyros, — avait fait construire à Constantinople la splendide église de Saint-Étienne. Il y avait donc dans cette ville, à cette époque, une importante colonie hongroise. Du Cange. *Hist. byz. dupl. comment. illustrata*, éd. Venise, 1729, 2e partie, p. 96, n° XCVII, mentionne cette église, mais rappelle que nous ne savons rien ni du vocable sous lequel elle fut dédiée ni de l'emplacement qu'elle occupait. Il semble probable cependant qu'elle dut être consacrée à saint Étienne.

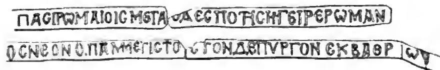
Voy. sur la descendance des Argyros, Lebeau, *op. cit.*, XIV, p. 259, et Du Cange, *Hist byz. dupl. comment. illustrata*, éd. Venise, 1729, 2e partie, pp. 130-131.

basileus avait été empoisonné, puis noyé parce que le poison n'agissait pas assez promptement. Mais il faut bien reconnaître que ces soupçons même semblent avoir été aussi sérieux que justifiés (1). Zoé était devenue si impatiente de posséder plus librement son amant en l'épousant après l'avoir fait basileus à ses côtés, qu'elle n'eut pas la patience, pour éviter un crime, d'attendre quelques semaines ou quelques mois que la maladie eût fait son œuvre.

On connaît fort mal la numismatique de ce règne. De Zoé, nous ne possédons aucune monnaie, ce qui semble pour le moins étrange. A Romain Argyros, on peut attribuer avec quelque certitude un unique et beau sou d'or sur une face duquel ce prince figure debout, couronné par la Théotokos, avec cette légende en caractères grecs : *Théotokos protège Romain.* Au revers on voit toujours le même Christ assis de face des monnaies d'or impériales de cette époque avec la pieuse légende latine accoutumée (2).

(1) Skylitzès dit expressément que Romain périt étouffé par les mains criminelles des affidés de Michel, dans la piscine ou « kolymbithra » du Bain du Grand Palais. — Il faut certainement faire toutes réserves sur le poison lent qui aurait été auparavant administré au malheureux prince par l'Orphanotrophe poussé à ce qu'on croyait par la basilissa Zoé, poison qui aurait mis Romain dans cet état de santé languissant. La vérité est très probablement que le pauvre souverain était atteint d'une maladie chronique mortelle, quelque affection cardiaque avec complication du côté des gros vaisseaux et des reins, et que Zoé, trouvant qu'il se mourait trop lentement pour ses désirs, le fit achever dans le Bain du Palais. — Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, chap. XLV) dit également que Romain périt victime des embûches de sa femme qui lui fit servir un breuvage empoisonné. — Arisdaguès de Lasdiverd accuse surtout Michel. — Manassès se montre très circonspect. « L'empereur, dit-il, fut étouffé par des individus »; ἄνδρες τινές.... οὐκ οἶδα πῶς, etc. (Éd. Bonn. p. 258.)

(2) Sabatier, *op. cit*, II, p. 151, pl. XLIX, 2. — Voy. la vignette de la p. 61 du présent volume.



INSCRIPTION ENCORE AUJOURD'HUI EXISTANTE SUR UNE DES TOURS DE LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE, CÉLÉBRANT LA RESTAURATION DE CETTE TOUR PAR « ROMAIN (ARGYROS), LE TRÈS GRAND BASILEUS DE TOUS LES ROMAINS ». — (MILLINGEN, BYZ. CONST., P. 110.)



PLAQUE D'IVOIRE du « Museo civico » à Bologne. — Imitation byzantine italienne du XIme Siècle. — Le lavement des pieds. — (Graven, II, 7.)

CHAPITRE III

Mariage et couronnement de Zoé et de Michel IV le Paphlagonien. — Caractère du nouveau souverain. — Gouvernement de son frère l'Orphanotrophe. — Caractère de ce personnage. — Famille du nouveau basileus. — Événements de guerre sur divers points : en Asie, à Antioche, à Alep, à Édesse, à Myra, en Arménie, en Géorgie. — Agressions des Petchenègues. — Trêves renouvelées avec l'Égypte. — Sécheresse et famine. — Le métropolitain de Salonique. — Événements de Pergri. — Affaires de Géorgie et d'Arménie. — Avènement de Kakig II à Ani. — Affaires d'Italie. — Expédition de Sicile. — Maniakès et Harald Hardrada. — Victoires des Normands sur le continent. — Aggravation de l'état de maladie du basileus. — Gouvernement fort dur de l'Orphanotrophe. — Michel, neveu du basileus, est créé césar et adopté par la basilissa. — Grande révolte bulgare. — Dolianos et Alousianos. — Conspirations. — Affaires de Serbie et de Dalmatie. — Mort de Michel IV.



SOU D'OR du basileus Michel IV le Paphlagonien.

A l'aube de cette même nuit funèbre, comme on chantait en grande pompe la Passion dans la Grande Église, on vint en hâte chercher le patriarche Alexis le Stoudite (1) au nom du basileus Romain mourant. Comme le vieux prélat accourait en hâte au Grand Palais, il fut mis en présence tout d'abord du cadavre du malheureux empereur.

Avant que cette première émotion ne se fût dissipée, les portes de la grande salle du couronnement, dite Chrysotriklinion, splendidement illuminée, s'ouvrirent soudain toutes grandes et le saint homme ahuri aperçut un spectacle inouï. La basilissa Zoé, en

(1) Voy. dans Zachariæ v. Lingenthal, *Gesch. d. gr.-röm. Rechts*, p. 28, la mention de divers actes de ce patriarche sous le règne de Romain Argyros, aussi celle d'un acte du métropolitain de Cyzique, le syncelle Démétrios, sous ce même règne.

éclatant costume impérial, avec la robe à grands carreaux des grands jours, diadème en tête, sceptre en main, couverte de joyaux, s'était placée sur le trône. A ses côtés était assis le jeune favori Michel, le frère de l'eunuque de Paphlagonie. Alors, à la stupéfaction indignée du patriarche, la basilissa, veuve depuis une heure, lui demanda de l'unir sur-le-champ par les liens du mariage à son amant plus jeune qu'elle de près de trente années! Voici ce qui s'était passé dans ces rapides instants. C'est Psellos qui est notre guide :

A la minute où Zoé eut appris que le basileus venait d'expirer — elle n'était plus présente, au dire de Psellos, au moment précis où Romain avait rendu le dernier soupir — elle avait fait convoquer d'office les hauts dignitaires avec les principaux conseillers de la couronne. Parmi ceux-ci accourus aussitôt, tous ceux qui, en majorité, avaient été de tout temps les très fidèles serviteurs de la famille du basileus Basile, tous ceux aussi qui avaient été les familiers du défunt basileus Romain ou avaient été liés jadis avec le père de celui-ci, supplièrent la basilissa de prendre quelques jours de réflexion avant d'élever au trône un nouveau basileus, pour pouvoir choisir en toute tranquillité, sans éveiller de soupçons, le meilleur de tous et en faire à ses côtés, non pas un véritable souverain, mais un simple époux qui fut en même temps le premier de ses sujets. Dans l'espoir de convaincre Zoé, ils la pressaient de toutes façons. Mais le siège de la vieille amoureuse était fait. Elle était entièrement décidée, malgré le scandale sans précédent qui en résulterait, à satisfaire sa passion et à élever à côté d'elle son jeune amant. « De toute son âme et de toutes ses pensées, poursuit Psellos, elle ne songeait qu'à Michel, le jugeant non point avec sa raison, mais avec sa passion. Mais il y avait autre chose encore, car, derrière elle, le subtil eunuque Joannès, cet homme si intelligent, si avisé, si actif, en même temps si totalement dépourvu de scrupules, véritable « *deus ex machina* » de tout ce drame, enivré d'une joie secrète par cet événement qu'il avait tant contribué à amener et qui allait donner à un des siens, à lui par conséquent, le pouvoir suprême, faisait mouvoir avec une rapidité diabolique, une précision acharnée, les fils de cette foudroyante intrigue. Saisissant d'un éclair de sa pensée l'intense nécessité qu'il y avait pour lui et les siens à précipiter les événements, il

avait, dans une entrevue haletante de quelques instants avec sa souveraine, excité celle-ci à ne pas perdre une heure et à fixer à ce matin même le mariage et le couronnement de son amant. Si l'on tardait de quelques moments, on permettrait à une opposition formidable de prendre corps. Il y allait de la vie de Michel et de ses frères, de celle de Zoé aussi, peut-être. Zoé, elle, ne demandait qu'à être convaincue. Ainsi fut dit



COUPOLE de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 1287.)

et fut fait. Le patriarche avait été incontinent mandé, comme on l'a vu, qui avait trouvé Michel l'attendant sous la robe lamée d'or assis avec son impériale fiancée sur le trône des basileis. Elle-même, de ses mains, avait déjà placé sur le front de son amant le diadème des successeurs de Constantin, avant de prendre place à ses côtés dans l'attitude immobile et hiératique consacrée par les siècles. En même temps, les employés du Palais, préposés aux cérémonies mortuaires, s'étaient emparés du cadavre du malheureux Romain pour procéder à la toilette funèbre.

S'adressant au vieux patriarche épouvanté, Zoé, lui montrant son

nouveau maître, cet adolescent aux joues roses, lui ordonna de les unir séance tenante. Lui, affreusement troublé, tremblant de peur, hésitant cependant devant l'énormité du forfait, balbutia quelques paroles inintelligibles. Psellos dit qu'il ne parvenait pas à proférer un son. Mais l'eunuque Joannès possédait admirablement la connaissance des hommes. Sur son conseil, Zoé remit incontinent de ses mains au prélat timoré la somme énorme de cinquante livres d'or, plus une somme équivalente pour son clergé (1). Alors le vieillard, ainsi convaincu, cessant toute résistance, sembla revenir à lui. Il fit aussitôt tout ce qu'on exigeait de lui, maria les deux époux, appelant la bénédiction divine sur ces deux meurtriers, de situation et d'âge si fantastiquement disproportionnés, et finalement couronna l'aventurier de Paphlagonie, l'ancien fabricant de fausse monnaie, le frère de l'eunuque. Il fit de cet homme infime un basileus des Romains, la plus haute dignité du monde à cette époque avec le pape et l'empereur germanique! Constantinople seule pouvait voir cette chose extraordinaire : un adolescent de naissance obscure, hier encore inconnu, assis sur le trône séculaire des basileis successeurs de Constantin, représentant de Dieu sur la terre, devenu ainsi le maître absolu d'une moitié du monde connu par le caprice insensé de sa vieille amante, héritière de l'illustre dynastie macédonienne!

Immédiatement après le couronnement, un rescrit du nouveau basileus et de la basilissa, expédié au Préfet de la Ville, invita la foule des dignitaires, des sénateurs, des fonctionnaires tant palatins qu'urbains, à venir dans la soirée du même jour, dans le Chrysotriklinion admirable, adorer leur nouveau maître et prêter aux souverains le serment d'allégeance accoutumé. Beaucoup parmi ce docile troupeau durent apprendre à la fois, dans une stupéfaction profonde, que le basileus Romain III était mort et que le jeune favori d'Asie l'avait remplacé sur le trône. Prosternés la face contre terre, les longues théories de courtisans, vieillards blanchis dans les délibérations du Sénat, généraux couverts de blessures et de lauriers, ministres, magistrats, adorèrent l'éphèbe couronné qui, quelques mois auparavant peut-être, leur avait rendu les plus vils services, perdu dans

(1) Ce renseignement, qui entache gravement la moralité du patriarche Alexis, ne se trouve ni dans Psellos, ni dans Zonaras. Il nous est fourni par le seul Skylitzès.

l'infinie domesticité du Palais. Combien de telles mœurs officielles devaient abaisser les âmes, avilir les caractères en les humiliant atrocement !

Chaque sénateur donc, chaque dignitaire défila à son rang, touchant le sol de sa tête, devant chacun des deux souverains, baisant la main droite de l'autocrator, mais point celle de la basilissa. Ils défilèrent ainsi par centaines.

Chose inouïe, l'accueil fait dans la grande Ville à la prodigieuse nouvelle fut, au dire de Psellos, très favorable au nouveau basileus, en apparence du moins, « à la fois, nous dit ce chroniqueur, parce que tous, désireux de ménager et de flatter le nouveau maître du monde, s'efforçaient de dissimuler leurs sentiments vrais et parce que l'annonce de la mort de Romain, ce prince qui avait fini par peser sur ses sujets d'un poids si lourd, faisait que chacun respirait plus librement ». En somme, poursuit notre écrivain, on apprit l'élévation extraordinaire de Michel avec une insouciante autant que joyeuse légèreté. Chacun accourut avec bonheur faire sa cour au nouveau et si étrange chef de l'Empire sans le connaître et sans savoir même exactement quels hasards l'avaient ainsi subitement placé sur le trône.

En outre de cette première proclamation quasi-nocturne, il y eut encore, au matin de ce jour, une autre ordonnance impériale expédiée de même au Préfet de la Ville, portant qu'on eût à procéder incontinent aux funérailles du défunt basileus, d'après les coutumes immémoriales.

Michel IV, ainsi définitivement proclamé, soutenu de minute en minute par cet homme extraordinaire qui était l'eunuque Joannès, prit hardiment en mains le pouvoir.

Dès le jour même du couronnement et de toutes ces cérémonies inaugurales, dans cette même mémorable journée du Vendredi Saint 12 avril (1), on porta processionnellement le pauvre corps du défunt basileus Romain dans le mausolée qu'il s'était fait construire dans sa chère église de Péribleptc où il allait dormir son dernier sommeil, loin de la plupart de ses prédécesseurs groupés au Panthéon des Saints-Apôtres. Préalable-

(1) Et non 16 avril, comme le dit Skylitzès.

ment, le cadavre impérial, soigneusement lavé et paré, avait été exposé pour tous sur un somptueux lit d'apparat. Chacun était venu rendre les derniers honneurs à celui qui, la veille au soir encore, avait été vu vivant aux Bains du grand Palais, puis le funèbre cortège avait pris la route de Périblepte. Parmi ceux qui marchaient en tête, l'immense foule urbaine se montrait curieusement le jouvenceau parvenu, le nouveau maître de l'Empire, l'isapostole, l'égal de Dieu sur la terre, puis son frère, le fameux Orphanotrophe eunuque, véritable chef du pouvoir, cet homme si heureusement doué, en même temps si profondément scélérat, dont le portrait nous a été heureusement conservé (1).

Psellos qui, pour lors, nous le verrons (2), se trouvait à Constantinople depuis peu, tout jeune étudiant suivant les cours des Belles Lettres, raconte qu'il vit défiler tout du long de la Mesa, à travers la grande Ville, les longs anneaux de ce lamentable cortège qui menait en terre le basileus assassiné. Le cadavre, porté à découvert, était à tel point méconnaissable que, sans les ornements impériaux qui le recouvraient, personne n'eût su qui il était, tant la face était gonflée, exsangue, décolorée « comme sont les traits de ceux qui meurent par le poison ». La chevelure et la barbe étaient à tel point clairsemées qu'elles paraissaient « un champ désert après la moisson ». La foule, tant celle innombrable qui bordait les rues sur le passage du convoi que celle non moins grande qui faisait cortège, contemplait d'un œil sec cette infortune, « les uns, dit amèrement Psellos, parce qu'ils avaient beaucoup souffert par ce prince, les autres tout simplement parce qu'ils n'avaient retiré de lui aucun avantage. » Dans ce somptueux monastère qui avait coûté au pauvre empereur tant de soucis, tant de dépenses, sa dépouille ne posséda plus qu'un faible espace de quelques pieds dans la vaste église.

Ainsi donc commença à régner à Constantinople le basileus Michel, quatrième du nom (3), surnommé de sa province d'origine « le Paphlagonien » ou encore « l'Argentier », à cause de sa profession première,

(1) Voy. pp. 180 sqq. du présent volume.
(2) Voy. p. 352 du présent volume.
(3) Michel I Rhangabé (811 à 813), Michel II, le Bègue (820 à 829), Michel III, l'Ivrogne (842 à 867).

couronné avec la basilissa Zoé, sa très mûre épouse, dans les premières heures de la matinée du Vendredi Saint 12 avril de l'an 1034.

« Rien qu'en parcourant la *Chronique* de Zonaras, dit fort bien M. Bury (2), *Chronique* qui n'est, du moins pour cette époque, qu'un abrégé de celle de Psellos, on se rend de suite aisément compte de cette chose fort inattendue que Michel IV, ce jeune basileus parti de si bas, ne fut en aucun sens ce qu'on pourrait appeler un mauvais souverain. Son atti-



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — L'eunuque Joannès envoie à Constantin Dalasséños les saintes reliques sur lesquelles le basileus Michel IV a prêté serment (Voy. p. 167). — (Millet, Htes-Études, C. 1235.)*

tude énergique dans la grande lutte contre les Bulgares révoltés, immédiatement avant sa mort, fut une chose vraiment héroïque, si l'héroïsme signifie oubli de toute préoccupation personnelle, endurance courageuse des pires souffrances pour un mobile patriotique. Mais, dans le récit bien plus détaillé de Psellos, nous pouvons, bien mieux encore que dans celui de Zonaras, apprécier le jugement si sain, les talents si vrais de ce basileus exceptionnel. Cet excellent historien nous déclare du reste en termes d'une parfaite clarté qu'en faisant cet éloge si constant de Michel IV, il sait bien qu'il va se trouver en opposition avec l'opinion régnante de son temps qui était défavorable à ce prince. En fait, il s'était créé de propos

(1) *Op. cit.*, Ier art., p. 57.

délibéré son apologiste. Nous pouvons croire, avec grande probabilité de ne pas nous tromper, qu'il devait être redevable d'un certain nombre de ses informations sur ce prince à son grand ami Constantin Likhoudès, qui était entré au Sénat vers cette époque et par l'influence duquel il avait été très probablement lui-même nommé juge à Philadelphie. « Je sais bien, poursuit-il, que beaucoup de chroniqueurs, traitant du règne de ce prince, feraient un récit tout différent du mien, car la persuasion où on était que les choses allaient tout autrement qu'elles n'allaient en réalité, prévalait à l'époque de cet empereur, mais moi, en partie parce que j'ai été directement mêlé à cette époque aux affaires publiques, en partie parce que j'ai été mis au courant des plus secrètes choses de l'État par des personnes qui étaient dans l'intimité du basileus Michel, je suis, il me semble, un juge plus compétent, à moins toutefois que mes yeux comme mes oreilles n'aient été victimes de quelque ensorcellement » (1).

Le nouveau régime fut donc très favorablement accueilli à ses débuts. Ce scandale abominable, qui faisait suivre le plus affreux des régicides de la plus honteuse des unions, ne suscita aucun murmure populaire. Il semble n'y avoir eu qu'une unique protestation, celle-ci très violente, que nous a contée Skylitzès. Seul, le patrice Constantin Dalassénos, qui vivait dès longtemps retiré sur ses terres, après tant de maux et d'infortunes courageusement subis, ne put supporter la nouvelle de cette élévation criminelle. Il en témoigna hautement son horreur indignée, furieux de voir « ce gueux de trois sous atteint d'une horrible maladie préféré par la basilissa à tant de bons et excellents citoyens, pour en faire son époux et le maître de l'Empire ! » L'eunuque Joannès, informé de l'attitude séditieuse de ce très haut personnage, en fut irrité au plus haut point en même temps que fort troublé. Dissimulant sa colère sous son habituelle duplicité, il avisa à attirer aussitôt l'imprudent patrice dans ses filets. Il lui dépêcha à cette intention un de ses plus fins limiers, l'eunuque Ergodotes, le même qu'il lui avait envoyé déjà lorsqu'il s'était agi de lui pour le marier à la basilissa Zoé (2). Celui-ci, à force de promesses et de ser-

(1) Manassès, très favorable à Romain Argyros, l'est également tout à fait à son successeur, Michel IV. Voy. éd. Bonn, vers 6094 à 6107.
(2) Voy. p. 55.

ments, parviendrait à gagner la confiance de l'infortuné et à l'amener au Palais. Ce serait sa perte immédiate. Dans l'intervalle, en effet, l'Orphanotrophe avait réussi à se concilier définitivement le Sénat en élevant les plus importants de ses membres à des dignités supérieures. De même, il avait su s'attirer par de larges distributions de dons et de faveurs la bienveillance de la multitude urbaine. Bref, il avait fini par gagner presque tout le monde (1).

A l'arrivée d'Ergodotes, Dalasséuos, incapable d'ajouter foi aux serments d'un tel homme, refusa d'abord de se laisser ramener par lui à Byzance. Seulement il fit savoir au Palais par un de ses fidèles qu'il viendrait à condition qu'on lui fit des serments plus solennels encore. Alors on lui expédia Constantin Phagitzès, lui aussi eunuque, lui aussi originaire de Paphlagonie, familier du nouveau basileus, porteur des plus saintes reliques, à savoir : les bois de la Vraie Croix, la Sainte Face, ou « Véronique », la lettre autographe de Notre Seigneur au roi Abgare, à peine arrivée d'Édesse, enfin la très sainte Image de la Panagia Blachernitissa. C'étaient les plus précieux joyaux de l'Empire !

Il fallait qu'on attachât en haut lieu une singulière importance à se rendre maître de la personne de cet homme. Les serments impériaux prêtés sur des trésors d'une valeur aussi inestimable, triomphèrent de toutes les méfiances de Dalasséuos qui se laissa docilement ramener dans la capitale. Il fut accueilli à merveille par le nouveau basileus qui lui déféra

(1) Le pieux Skylitzès, qui raconte le succès de toutes ces menées de l'eunuque ne peut s'empêcher d'ajouter ces mots : « Les événements, toutefois, témoignèrent que tout ceci déplaisait à Dieu, car à la onzième heure du saint et grand Dimanche de Pâques, le 14 avril — deux jours à peine après le drame — un violent orage, accompagné d'une grêle terrible, détruisit les arbres, les vignes et les moissons. Des maisons, des églises même, furent renversées par la violence de la tempête. Le désastre des moissons fut tel que cette année 1034 fut presque stérile. Et le dimanche suivant, 21 avril, vers la troisième heure de la nuit, une étoile, un météore enflammé, parut au ciel — une comète certainement — qui projetait une si vive lumière qu'elle éteignait, par la force de ses rayons, tous les autres astres, au point que beaucoup crurent que le soleil se levait ! Et toujours le malheureux basileus était tourmenté par sa maladie si affreusement douloureuse. Ni secours divin ni humain ne parvenait à l'arracher à ses effroyables souffrances. » — « Une étoile, dit Aboulfaradj, tombant avec la rapidité de l'éclair, fut suivie d'une peste qui tua soixante et dix mille personnes à Bagdad. » — Skylitzès raconte encore à l'année suivante (Céd., p. 508) que les sauterelles, renaissant du sable des rives de l'Hellespont, infestèrent à nouveau le thème des Thracésiens. Après avoir exercé ainsi leurs ravages durant trois années sur toutes les rives du détroit et dans ce thème, elles allèrent périr à Pergamon. Le chroniqueur fait, à ce sujet, le récit puéril du rêve d'un des serviteurs de l'évêque de cette ville.

la haute dignité d' « anthypatos » (1). Michel lui fit, en outre, de grands dons et l'adjura d'aller en toute tranquillité, libre et sans crainte, habiter dans sa maison patrimoniale « qui était proche de celle de Kyros ». Tout cela n'était, on le verra, que le prélude du plus affreux des crimes.



MINIATURE BYZANTINE d'un Psautier du Xme Siècle de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. — Le roi David écrivant inspiré par une Allégorie. — (Millet, Htes-Études, C. 363.)

« En plaçant Michel sur le trône, a fort bien dit Lebeau, Zoé s'était flattée qu'au lieu d'un basileus et d'un mari elle n'aurait qu'un esclave couronné qui ne ferait que prêter son nom aux volontés de sa bienfaitrice. » Ses illusions ne furent pas de longue durée. « Michel, dit Psellos, jusqu'à son élévation si étourdissante, semble, malgré tout, avoir eu quelque amitié pour la basilissa. Très peu de temps après, ses sentiments pour elle se modifièrent du tout au tout. » « Ici, poursuit le chroniqueur, je ne saurais prendre parti. D'une part, je croirais mal agir en manifestant le moindre sentiment de haine ou d'ingratitude pour cette basilissa qui fut notre bienfaitrice à tous, mais je ne puis blâmer non plus Michel de s'être arrangé pour que son impériale épouse ne lui fît pas subir le même sort qu'à son lamentable prédécesseur. »

(1) Ou « proconsul ».



MOSAÏQUE BYZANTINE de la coupole de l'église du monastère de Daphni, sur la route d'Athènes à Éleusis. — Les prophètes Daniel et Michel. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 323.)

En réalité, Michel n'avait jamais éprouvé le moindre amour pour la vieille Zoé qui avait dépassé la cinquantaine à l'époque de leur première liaison. Pour un peu de temps après leur mariage, au dire de Psellos, il

se montra encore très bien pour elle, mais très vite cette feinte passion devint pour lui une contrainte insupportable. Alors non seulement sa froideur envers elle fut extrême, mais il lui devint subitement très hostile et la tint en suspicion, allant parfois jusqu'à redouter qu'elle n'en vint à le traiter comme il la soupçonnait d'avoir traité le malheureux Romain. Puis, d'accord avec l'Orphanotrophe, il la priva de toute liberté et la tint strictement confinée dans le Gynécée sans lui permettre d'aller nulle part, renvoyant toutes ses femmes, les anciens eunuques de son père aussi, que Romain Argyros avait une première fois chassés et qu'elle s'était empressée de rappeler. Il réduisit de même sa pension au strict nécessaire, lui faisant défense de recevoir aucune visite sinon par la permission spéciale des gardiens nouveaux qu'il lui imposa. Il chargea ceux-ci de la surveiller à chaque minute et de ne lui laisser voir que des personnes parfaitement sûres et connues. Zoé, qui paraît avoir été de nature fort accommodante, bien que violemment irritée intérieurement par cet excès d'ingratitude prodigieux après tant de bienfaits, accepta ce rigoureux traitement avec une patience résignée tout à fait admirable et une parfaite possession d'elle-même. Elle subit tout sans murmurer, résolue à éviter tout scandale, ne se permettant jamais à l'endroit du basileus ou de ses gardiens la moindre allusion blessante, même un regard de colère. « D'ailleurs, poursuit philosophiquement le chroniqueur, elle eût été bien incapable d'opposer de la résistance aux ennuis dont on l'accablait, car elle n'avait ni force, ni autorité d'aucune sorte, aucune garde impériale non plus pour la protéger et la défendre! Elle agissait donc suivant sa méprisable nature de femme, ne luttant point, mais laissant aller sa langue, et s'agitant dans sa triste solitude sans adresser de reproches au basileus pour son ancien amour oublié, pour sa foi violée, sans témoigner d'irritation ni contre ses beaux-frères, qui sans cesse la noircissaient aux yeux du basileus, ni contre ses gardiens qu'elle eût pu faire renvoyer. Elle conservait constamment une attitude douce et soumise vis-à-vis de tous, subissant les personnes et les circonstances à l'égal du philosophe le plus complètement maître de lui. »

Ajoutons que les nouveaux beaux-frères de la veille basilissa ne se fiaient en rien à ces apparences si douces. Ils la considéraient bien plutôt

comme une lionne en cage. Plus elle semblait résignée, plus ils croyaient devoir prendre de précautions à son endroit (1).

Le basileus renonça donc peu à peu à toute vie commune avec sa triste compagne et la séparation complète fut l'affaire de peu de temps. Il y avait bien des raisons à cet abandon. Une des principales fut, il faut bien le dire, la santé déplorable du pauvre Michel. Son état habituel d'hydropisie le rendait par lui seul tout à fait impropre à la vie conjugale. Puis, il éprouvait une humiliation affreuse de ses attaques d'épilepsie en présence de son impériale épouse. Puis, encore, il avait des remords terribles d'avoir été envers son malheureux prédécesseur parjure à l'amitié comme à tous ses serments. Enfin, il fut confirmé dans ces dispositions hostiles à l'endroit de la basilissa, par les pieuses admonestations de ses conseillers spirituels, saints personnages avec lesquels il aimait tant à s'entretenir, pour obéir auxquels il s'efforçait de vivre en parfaite tempérance, en abstinence de tout commerce charnel, même légitime.

Skylitzès (2), plus libre de dire sa pensée que Psellos, s'exprime en termes beaucoup plus nets sur l'ingratitude de Michel envers la basilissa, surtout sur la politique sans scrupules de son frère l'eunuque : « Zoé, dit-il, ayant placé Michel sur le trône, se figurait qu'en place d'un époux et d'un basileus, elle n'aurait qu'un esclave. C'est pourquoi, ayant aussitôt rappelé au Palais tous les eunuques paternels, ses créatures de jadis, qui en avaient été éloignés par feu le basileus Romain, elle s'efforça tout d'abord de toute son âme de gouverner seule avec leur aide. Mais, hélas pour elle, tout alla presque aussitôt en sens contraire, car le frère

(1) L'Orphanotrophe ayant été malade, on alla jusqu'à accuser avec quelque vraisemblance Zoé d'avoir voulu le faire empoisonner. Voici la version en apparence assez plausible de Skylitzès sur ce fait qu'il est seul à nous faire connaître, et qu'il place à l'année 1038 : « Comme Joannès, dit-il, allait prendre un purgatif, Zoé, en ayant été informée, aurait fait remettre par l'intermédiaire de Sgouritzès, un de ses plus fidèles eunuques, des sommes considérables au médecin de l'eunuque avec promesse des plus grands honneurs et de richesses infinies s'il voulait consentir à introduire un poison dans le remède. Mais un petit serviteur du médecin ayant dénoncé le fait à Joannès et la tentative d'empoisonnement ayant été ainsi empêchée, le malheureux médecin fut exilé à Antioche, d'où il était originaire, tandis que le protospathaire Constantin Moukoupelès, qui avait consenti à mêler le poison au médicament, fut banni de Constantinople. Quant à la vieille basilissa qui, suivant l'expression de Skylitzès, avait ainsi cherché à venger à sa manière ses peuples pressurés par l'eunuque, elle n'en demeura que plus strictement consignée au Gynécée, soupçonnée dans ses moindres actions.

(2) Cédr., p. 506.

du nouveau basileus, Joannès, qui n'avait élevé son frère au trône que pour régner sous son nom, homme pratique et plein d'énergie, aussitôt installé au Palais, craignant que Michel, qui était plutôt un automate en ses mains, n'éprouvât quelque dommage (car il avait sous ses yeux l'exemple de Romain), expulsa à nouveau du Palais les eunuques de la basilissa et ses femmes les plus fidèles, et les remplaça par des gardiens et des femmes à lui, en sorte que plus rien ni de grand, ni de petit, ne se fit au Palais sans sa volonté. Il s'opposait aux moindres mouvements de la basilissa, si bien qu'elle ne pouvait même aller au bain sans sa permission. » En somme, la pauvre femme dut renoncer de suite à toute espèce d'autorité et ne fut plus qu'une esclave aux mains de ce terrible homme. »

Ayant tout ainsi disposé au Palais dès le début du nouveau règne pour les trois personnages qu'il y tenait dans une sorte de demi-captivité : Zoé, Théodora et Michel, le tout-puissant eunuque, poursuit le chroniqueur, expédia des lettres impériales par tout l'Empire, mandant mensongèrement à tous les fonctionnaires que le basileus Romain étant venu à mourir de sa mort naturelle, le nouveau basileus Michel avait été proclamé et uni à la basilissa Zoé, encore du vivant et par la volonté de son prédécesseur !

Tous s'inclinèrent devant ce mensonge officiel ; tous adorèrent le nouvel autocrator et le saluèrent d'acclamations de bienvenue, malgré les phénomènes extraordinaires qui avaient, dès les premiers jours, alarmé la superstition populaire (1).

« Pour bien juger ce règne de Michel IV, a dit fort bien M. Bury, la meilleure autorité contemporaine que nous possédions est de beaucoup l'*Histoire* de Psellos. Tout le récit que cet écrivain nous fait du gouvernement de ce basileus nous donne une impression de grande impartialité, impartialité dont on ne peut malheureusement pas toujours le féliciter. Et son témoignage si favorable au basileus Michel nous est confirmé par celui également contemporain de Michel Attaleiates, très bref, mais également très élogieux. « Le basileus Michel, nous dit ce dernier dans son *Histoire*, laissa derrière lui bien des traces de sa vertu » (2).

(1) Voy. p. 167, note 1 du présent volume.

(2) Éd. Bonn, p. 10. « Πολλὰ τῆς ἀρετῆς καταλιπὼν εἰκονίσματα ». Le jugement de Skylitzès (voy. Cédr., 534) est également favorable.

« Michel IV, poursuit l'écrivain anglais, est un exemple très rare d'un caractère qui mûrit presque subitement. Pour un temps très court, tout au commencement de son règne qui, il faut l'avouer, eut des débuts infiniment fâcheux, il semble avoir fait du Palais un lieu de plaisir, laissant courir le temps, se prêtant aux futiles caprices de la basilissa, insouciant de toute chose sérieuse à l'égal d'un enfant. Puis, soudain, il devint comme conscient de la grandeur du pouvoir suprême dont il était investi, conscient surtout des responsabilités multiples qui pesaient sur sa tête. Grandi sur-le-champ à la hauteur de la situation qu'il occupait, d'un enfant il devint subitement un homme. Délaissant pour toujours toutes ces puérilités qui l'environnaient, il fit voir à tous qu'il n'y avait en lui rien de superficiel. Psellos note avec raison, comme une chose digne d'admiration, qu'il ne bouleversa pas brusquement toute l'administration dès cette première année de son règne, mais qu'il procéda graduellement à des changements successifs. Il n'introduisit de même aucune nouveauté dans les pratiques gouvernementales accoutumées, n'annula ou ne modifia subitement aucune des lois promulguées par ses prédécesseurs, n'opéra aucun rajeunissement trop prompt dans les rangs du Sénat. Certes, il tint parole à ceux de ses amis personnels auxquels, ainsi que cela arrive



ÉGLISE du monastère de Daphni, près d'Athènes. — Détails de fenêtre. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes-Études, C. 1323.)

presque toujours lors d'un règne nouveau, il avait engagé sa parole avant son avènement, mais il ne les mit point pour cela immédiatement au premier plan. Il les laissa s'exercer d'abord dans des emplois inférieurs en vue de préparer leur avancement futur. Son infatigable sollicitude ne cessa de veiller à la fois au bon gouvernement de l'Empire comme à la parfaite défense des frontières contre les attaques sans cesse imminentes des nations barbares. »

« Pour ce qui était de l'application des lois, poursuit ce chroniqueur si précieux, Michel se trouvait assez embarrassé. Ses talents naturels ne lui étaient ici d'aucune utilité, mais pour juger de ces lois et de l'emploi qu'il devait en faire, les arguments lui venaient en foule à l'esprit. Il les accumulait à plaisir et son intelligence suppléait alors largement à son inexpérience.

« J'admire surtout ceci, s'écrie Psellos, préoccupé de nous fournir de son prince un portrait sincère, j'admire que ce basileus, bien qu'il eût été élevé de si bas à une fortune aussi étonnante, ne s'en montra point ébloui et ne fut en rien inférieur à cette toute-puissance dont il se trouva si subitement investi. Il sut, je le répète, ne rien modifier de suite à l'ordre de choses établi de toute antiquité. On eut pu croire vraiment qu'il avait été dès longtemps préparé à cette insigne fortune et qu'il y avait accédé par degrés et non point soudainement par cet extraordinaire coup du sort. »

Autant Michel se montra un basileus bon et généreux, autant ses frères furent exactement le contraire. Passionnément avides de toutes les jouissances du pouvoir, chacun d'eux voulut atteindre à tout. « Vraiment, s'écrie Psellos, il semble que ces insatiables eussent désiré absorber le genre humain et supprimer l'univers pour leur avantage particulier. Souvent leur frère, le basileus, s'efforçait de les retenir par les plus violentes réprimandes, même par des menaces, mais il n'y réussissait jamais, ce dont il se désespérait. L'aîné de tous, Joannès l'Orphanotrophe, qui dirigeait si habilement les affaires de l'État, s'interposait alors pour le calmer. Cet homme si avisé aimait cependant à laisser la bride sur le cou à ses autres frères, non pas qu'il fût constamment de leur avis, mais parce qu'en réalité le bien-être des siens l'occupait incessamment et presque exclusivement.

« Je suis certain de ne point errer dans mon jugement sur ce basileus, poursuit Psellos avec une touchante confiance en lui-même, et il m'est vraiment impossible de médire de ce prince que j'ai si bien connu, que j'ai entendu parler et vu agir et dont j'ai pu apprécier de près toutes les belles qualités. Certes, il avait ses défauts dont nous parlerons plus loin. Mais pour le moment, continuons à établir la liste de ses vertus. Il accordait sa constante sollicitude au bon état et à l'amélioration incessante de l'armée qu'il considérait comme les entrailles mêmes de la patrie. Pour les finances, il en laissait le soin exclusif à son frère l'Orphanotrophe, si compétent en cette matière.

« A l'égal de Romain, son infortuné prédécesseur, Michel était infiniment religieux, mais, loin de se montrer comme celui-là un simple *dilettante*, il était dévot de toutes les forces de son âme. Non seulement il passait une grande partie de son temps dans les églises, prenant un soin minutieux des temples où se prêchait la parole divine, mais il cultivait avant tout la société des personnes pieuses et des ascètes (1). Il avait pour ces derniers un penchant si marqué qu'il faisait sans cesse, avec une ardeur infatigable, courir les grandes routes et les chemins de traverse, fouiller en un mot tout l'Empire par terre et par mer pour qu'on lui en découvrit. On peut affirmer que pas un seul de ces saints personnages ne lui est demeuré inconnu. Et quand il en avait découvert un et qu'il se l'était fait amener au Grand Palais, il lui témoignait de la plus profonde et presque extravagante vénération, le comblant d'égards, frictionnant de ses mains impériales ses pieds sales, le serrant dans ses bras, le couvrant de ses baisers, poussant la folie dévote jusqu'à s'envelopper secrètement de ses haillons fétides, jusqu'à le faire coucher dans son lit, durant que lui-même dormait à ses pieds sur un matelas placé à terre, sa tête reposant sur un oreiller aussi dur que la pierre. Ceux mêmes parmi ces ascètes qui,

(1) Psellos qui nomme ceux-ci des « théosophistes » les appelle aussi des « philosophes, ayant méprisé le monde pour vivre en compagnie des êtres surnaturels. » Il les différencie avec honneur des « métaphysiciens » qui, eux, « ne se sont occupés que de chercher le principe du monde, en négligeant celui de leur propre salut ». Tels étaient les saints personnages que ce basileus aimait à patronner. — Il faut citer parmi les religieux que Michel IV honorait le plus de son amitié, le pieux Antoine, fondateur du célèbre couvent de ce nom, sur le mont Saint-Auxence, et qui avait déjà précédemment joui de la faveur de Romain Argyros. Voy. Sathas, *op. cit.*, VII, p. 160.

par leurs infirmités ou leurs plaies, étaient devenus pour tous un objet de dégoût et que chacun s'efforçait d'éviter, étaient de sa part l'objet d'un culte spécial. Il se faisait littéralement leur serviteur, les lavant de ses mains, appuyant son visage sur leurs plaies, les soignant comme un esclave le ferait de son maître. » Et Psellos, achevant cet étrange récit, s'écrie : « Que les bouches de la médisance demeurent donc closes et que la mémoire de ce basileus subsiste indemne de toute calomnie! »

Il nous faut, pour ne pas être tenté de hausser les épaules à l'ouïe de telles étrangetés, nous efforcer de nous mettre quelque peu au diapason de l'époque et du lieu. Ne voyons-nous point Psellos, certainement un des hommes les plus distingués de son siècle, faire le plus vif éloge de cette méthode extravagante employée par ce pauvre basileus pour tenter de réaliser cette prétendue vie spirituelle qui nous paraît, à nous, enfants du vingtième siècle, une simple monomanie religieuse? Michel, en tout cas, était absolument sincère. Il espérait avec ardeur, par ces pratiques dévotes, obtenir la grâce de Dieu, le pardon de ce crime dont le souvenir le hantait affreusement, la guérison enfin de sa terrible maladie. N'oublions point qu'il était un illettré, ne possédant, au dire même de son panégyriste Psellos, « aucune espèce de culture hellénique » pour le préserver de ces aberrations d'un ascétisme « gymnosophique », absolument annihilateur du moi, ascétisme dont les pratiques ridicules nous semblent aujourd'hui d'autant plus risibles qu'il s'agit d'un souverain, d'un empereur qui régnait sur la moitié du monde connu!

Non content de mener une vie d'ascète, Michel s'efforçait d'encourager cette existence chez les autres, faisant l'impossible pour se rendre Dieu propice. Il dépensait des sommes énormes, une bonne partie du trésor de l'Empire, pour doter des monastères, tant d'hommes que de femmes. Il fit élever à Constantinople un grand édifice appelé le « Ptôchotrophion » ou « Asile des pauvres », sorte de réfectoire immense pour les dévots mendiants. A tous ceux qui voulaient suivre cette existence, il donnait de l'argent en quantité. Son zèle à imaginer de nouveaux procédés pour sauver les âmes s'étendait jusqu'à ces malheureuses pécheresses, filles de joie, qui encombraient de leur foule les carrefours de la capitale. « Comme de telles créatures sont par nature

sujettes à demeurer sourdes à toutes les exhortations qui ont pour but leur salut », il n'estimait point judicieux de chercher à les amender par des lectures pieuses. Il ne pensait pas davantage devoir user envers elles de rigueur, encore moins de violence, mais il avait fait construire à leur intention un immense et magnifique pénitentiaire, moitié hospice, moitié monastère. Puis il avait fait publier par tous les carrefours de la capitale « que toute femme, parmi celles qui faisaient trafic de leur corps, qui se montrerait désireuse de vivre désormais honnêtement dans l'abondance, défrayée de tout, n'avait qu'à aller habiter ce refuge après y avoir revêtu l'habit monastique, que de cette façon elle n'aurait plus, dès lors, à s'inquiéter de son avenir. » Psellos termine ce curieux récit en nous disant qu'une foule de femmes « parmi celles qui habitaient sous les toits » (1), se présentèrent et furent aussitôt enrôlées comme recrues dans cette première des armées du Salut. Nous ignorons, hélas, quels furent



MINIATURE d'un rouleau d'Exultet du milieu du XIme Siècle environ, provenant du monastère de Saint-Pierre, à Bénévent, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Vaticane. — Prince tenant des cierges, couronné par des anges. Séraphins. — (Millet, Htes-Études, C. 1512.)

(1) C'est-à-dire à l'étage supérieur réservé aux femmes.

les résultats de ces efforts touchants, qu'avaient tentés déjà, plusieurs siècles auparavant, Théodora et Justinien. « Ces femmes, s'écrie toutefois Psellos, ayant changé de mœurs en changeant d'habits, toutes ces jeunes créatures arrachées au mal, formèrent dès lors une véritable armée de Dieu, un sacré catalogue de toutes les vertus » (1) !

« Le basileus n'en resta point là, poursuit notre chroniqueur. Dans cette recherche passionnée de son salut qui le préoccupait si exclusivement, il confia le soin de diriger son âme à ceux qui dès leur jeunesse s'étaient consacrés à Dieu et qui, ayant vieilli dans les mortifications et dans un commerce constant avec la Divinité, étaient devenus tout-puissants auprès d'Elle. Aux uns, il donnait son âme à transformer, à d'autres, il arrachait la promesse qu'ils interviendraient auprès de Dieu pour lui faire obtenir le pardon de ses péchés. Un certain nombre de ces pieux religieux, dans la crainte que le basileus n'eût commis quelque crime dont il n'oserait jamais se confesser, crurent devoir se refuser à ces instances, et ceci naturellement, dès que le public en eut connaissance, excita encore la médisance universelle ». « Mais, ajoute Psellos, ce n'était qu'un injuste soupçon de leur part. Pour tout homme de bonne foi, il n'y avait vraiment dans toutes ces démarches du basileus pas autre chose qu'une pieuse ardeur, un désir brûlant de trouver enfin le pardon de ses fautes. »

« Je sais bien, s'écrie encore une fois notre historien, que d'autres ont écrit aussi la vie de ce prince et que probablement ils l'auront racontée tout différemment parce qu'alors régnait au sujet de ce basileus une opinion tout à fait contraire à la vérité, mais moi qui ai été son contemporain, qui me suis entretenu avec les personnes de sa plus étroite intimité, je suis un meilleur juge que tous ceux-ci, à moins cependant qu'on ne refuse de me croire quand je dis uniquement ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu. Tant pis si mon témoignage exaspère les méchants. Je n'en aurai pas moins rapporté la vérité vraie. »

Au fond, Skylitzès (2) s'exprime à peu près de la même manière que Psellos, tout en se montrant peut-être plus sévère parce qu'il était moins bien informé : « Jusqu'au dernier jour de sa vie, dit-il, Michel pleura son

(1) Voy. à ce sujet Gedéon, Πατρ. πίν., note 372 de la p. 325.
(2) Voy. Cédrénus, p. 513.

crime et chercha à apaiser la colère de Dieu par une foule de bonnes œuvres, par la fondation de nouveaux et populeux monastères, par toutes sortes d'autres actes méritoires. Tout cela eut été certes fort utile à son âme si en même temps il eut consenti à abdiquer, à renoncer aux adulations du pouvoir, à pleurer sa faute dans l'obscurité, mais, au contraire, il continua à jouir de tout, de Zoé, du pouvoir, de la fortune publique. Il devait croire Dieu bien stupide pour vouloir se contenter d'une semblable pénitence! »

Les ennemis très nombreux de Michel et de sa famille s'acharnaient de propos délibéré à interpréter méchamment ses pratiques de haute dévotion. Ils ne craignaient pas, paraît-il, de répéter partout qu'avant son avènement si extraordinaire, le basileus avait été en communication fréquente avec les démons, que même il avait conclu avec eux un pacte impie par lequel, en échange de l'Empire, il reniait Dieu et perdait son âme. C'est la sempiternelle accusation de tout le moyen âge contre quiconque avait réussi contre toute espérance ou vraisemblance. Psellos, du reste, a su se montrer aussi intelligemment sceptique que tout à fait impartial à l'égard de ces accusations stupides. Résumant à grands traits le portrait si poussé qu'il nous a laissé de Michel, il s'écrie (1) : « la conduite de ce basileus fut telle, qu'abstraction faite de son crime envers Romain, de sa liaison adultère avec Zoé, de la cruauté enfin avec laquelle il exila divers hauts personnages sur un simple soupçon, abstraction faite encore de sa déplorable famille, dont il n'était du reste pas responsable, et qu'il ne pouvait pourtant supprimer, on ne peut autrement faire que de le classer parmi l'élite des souverains de tous les temps. On pourrait même affirmer, que n'eussent été ses quelques graves défauts, on ne saurait lui comparer aucun des plus grands souverains (1). N'ayant eu dans sa jeunesse d'instruction d'aucune sorte, il sut cependant former et régler son caractère mieux que beaucoup de ceux qui avaient passé par les plus fortes études philosophiques. Il fut meilleur qu'eux et se montra constamment plein d'ardeur pour le bien public. Jamais il ne se laissa diriger par ses passions qu'il sut toujours maîtriser. Son regard était moins

(1) Éd. Bury, p. 47

prompt que sa pensée qui sans cesse éclatait en saillies pétillantes. Sa parole était élégante, parfois inégale, toujours rapide. Le timbre de sa voix était exquis. Il s'occupait avec une sollicitude extrême des affaires de l'État dont il avait rapidement acquis le maniement et la très grande expérience pleine de promptitude et de perspicacité. Fermement résolu à ne nuire à aucun, mais en même temps à être respecté de tous, il ne fit jamais de propos délibéré de mal à personne, conservant constamment en public un maintien grave qui, en inspirant à tous un religieux respect, les empêchait de se mal conduire. »

La tendresse de Michel pour les siens fut la pierre d'achoppement qui fit que ses belles qualités ne purent être suffisamment appréciées. Ses frères que tant il chérissait furent sa pire infortune, leurs natures vulgaires autant qu'avides ternissant le lustre de la sienne. Ils furent comme la Némésis attachée au char de son triomphe. L'aîné de tous, leur chef, celui qui avait les plus grandes qualités politiques, était ce Joannès, surnommé l'Orphanotrophe, que j'ai cité si souvent déjà et dont je vais parler avec quelque détail. Psellos, alors qu'il était déjà en âge de bien observer, s'était trouvé fréquemment en rapport avec cet illustre et dur personnage. Il l'avait maintes fois entendu parler; il s'était trouvé auprès de lui quand il traitait des choses publiques. Chaque fois il avait observé son caractère avec attention. Aussi nous fait-il le compte très précis de ses bonnes et de ses mauvaises qualités.

Le célèbre eunuque, qui devait jouer sous le règne de son frère le premier rôle dans l'État, était d'esprit vif, très fin, très délié, ainsi que le laissait, paraît-il, deviner l'éclat sans pareil de son regard. Dans l'expédition des affaires, il se montrait acharné au travail, de nuit comme de jour, plein de savante expérience, surtout habile financier. Il n'aimait à faire gratuitement du mal à personne, mais souvent il prenait des airs terribles pour mieux intimider les gens, pour prévenir de mauvaises actions par la seule menace de son regard. Il était bien pour le basileus son frère un véritable « rempart », « une tour de défense », car de nuit comme de jour ses pensées n'étaient occupées que du bien de l'État. Tout cela n'empêchait point cet homme extraordinaire de trouver le temps nécessaire pour prendre part aux réjouissances publiques, aux banquets

solennels, de figurer dans toutes les cérémonies officielles. Il ne négligeait pour cela aucune parcelle de ses devoirs formidables de premier ministre. Rien de ce qui se passait sur un point quelconque de l'immense Empire n'échappait à sa vigilance toujours en éveil, vigilance telle que personne n'eut osé le tromper, parce que tous le savaient constamment au courant de tout, vigilance telle que souvent la nuit, aux heures du grand silence dans l'immense Ville, il avait coutume, pour se rendre compte de tout par lui-même, d'en parcourir les quartiers les plus divers, passant avec la rapidité de l'éclair de rue en rue, perquisitionnant de tous côtés, échappant facilement, raconte Psellos, à toute observation, grâce à la sombre robe monacale de bure qu'il n'avait jamais cessé de porter depuis sa sortie du couvent. Son information absolument parfaite de tout ce qui avait pu se passer ou se passait terrorisait littéralement les auteurs de désordre et les empêchait de former des attroupements ou n'importe quelle réunion illicite qui, sans cela, eut pu rapidement dégénérer en une conspiration. Chacun préférait rester chez soi plutôt que de tomber sous le coup de cet infaillible et inexorable justicier.



MOSAÏQUE BYZANTINE du Narthex de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Philippe. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 255.)

Telles étaient les admirables qualités de cet homme d'État, qualités auxquelles Psellos oppose la profonde dissimulation qui gâtait ce remarquable caractère. « Le terrible eunuque, nous dit-il, adaptait constamment

ses regards aussi bien que ses discours à la qualité des personnes qui se trouvaient en sa présence. Il semblait être tout à elles, alors qu'en réalité il n'en était rien. Quand il voyait venir de loin quelqu'un dont il avait à se plaindre, il avait coutume de foudroyer de loin le malheureux du regard et de la voix, puis, quand il était tout proche, il lui faisait le plus bienveillant accueil comme s'il venait seulement de l'apercevoir. De même si quelqu'un tentait de lui suggérer quelque idée neuve avantageuse au bien de la monarchie, le rusé personnage affectait d'y avoir songé lui-même dès longtemps, d'en avoir même déjà décidé l'application, tout cela pour éviter de devoir une récompense à l'inventeur. Il allait, dans son cynisme pratique, jusqu'à affecter de blâmer sévèrement celui-ci de ne pas lui avoir parlé plus tôt de sa trouvaille, et l'infortuné, déçu et volé, s'en allait tête basse, tandis que le malin ministre s'empressait de mettre son idée à profit, prenait ses mesures en conséquence, déracinait un mal peut-être naissant, mais surtout se refusait absolument à se reconnaître l'obligé du pauvre naïf.

La plus grande préoccupation de cet étrange Joannès était de paraître agir toujours en toute majesté, avec une grandeur, une dignité quasi-princières, mais, hélas pour lui, le véritable homme revenait constamment à la surface qui l'en empêchait, et celui-là était tout à fait grossier et mal élevé. C'est ainsi qu'il manquait de toute sobriété et une fois qu'il avait commencé de boire, sa vulgarité naturelle se faisait jour aussitôt. Il commettait alors toutes sortes d'indécences et d'inconvenances. Toutefois, même dans ce triste état, il ne perdait en rien la notion des égards qui lui étaient dus, n'adoucissant jamais son regard de bête fauve, ni n'aplanissant les dures rides de son front. Psellos affirme s'être souvent rencontré avec lui dans des banquets qui dégénéraient vite en orgies et s'être fort étonné de ce que cet homme si peu capable de résister à la boisson ou de retenir son rire grossier, portait cependant à lui tout seul sur ses épaules l'écrasant fardeau de l'État. Même quand il était tout à fait ivre, il excellait encore à surveiller les actes et les propos du moindre de ses compagnons de fête. Plus tard même, comme s'il les eut surpris en flagrant délit, il leur demandait compte à brûle-pourpoint de ce qu'ils avaient dit ou fait. Aussi le redoutait-on peut-être plus encore quand il était pris de boisson que lorsqu'il était à jeun.

C'était vraiment un spectacle étrange que la vue de cet homme si puissant sous son austère costume monacal. Pas une minute il ne réussissait à maintenir l'attitude décente et grave que celui-ci semblait réclamer. Tout au plus si quelque édit impérial concernant les ordres monastiques venait à réglementer à nouveau cet habit, daignait-il par déférence se conformer pour quelque temps à un maintien plus convenable. Mais cela ne durait guère. Plein d'indulgence pour tous ceux qui, comme lui, menaient une vie déréglée, il n'éprouvait d'autre part qu'éloignement et hostilité pour les hommes bien élevés et cultivés, de tenue et d'habitudes raffinées. Il était leur ennemi-né, s'efforçant de paralyser leur influence, de contre-carrer sans cesse leur bonne volonté.

L'insouciance plus que cynique qu'il déployait en général à l'endroit d'un chacun était remplacée, pour ce qui concernait ses frères, par une constante, une inlassable, une invariable tendresse. De ceux-ci, Psellos nous trace un portrait déplorable. Ils étaient tous sans valeur morale aucune, entièrement différents de leur dernier frère le basileus qui était leur opposé en tout. Joannès, très inférieur par lui-même à Michel au point de vue moral, était cependant très supérieur aux trois autres membres de cette intéressante lignée qui, eux, n'usaient de leur parenté avec le basileus que pour couvrir leurs mauvaises actions de sa protection toute-puissante. Certes l'eunuque n'approuvait point leur inconduite ; même il la haïssait, mais, en même temps, il chérissait ces indignes frères d'un tel amour, amour peut-être unique, dit Psellos, entre personnages du même sang, que sa pensée maîtresse était de tenir constamment le basileus dans l'ignorance de leurs non moins constants méfaits. Et quand, malgré tant de précautions, quelque chose en parvenait aux oreilles impériales, bien loin de se porter en accusateur, ce frère admirable s'employait de tout son pouvoir à cacher les malversations des coupables, à détourner de dessus leur tête la colère du basileus. Nicétas, l'un de ces trois louches personnages, ayant été appelé par la faveur impériale au poste si considérable de duc d'Antioche, c'est-à-dire de gouverneur civil et militaire de toute la région syrienne, n'avait pas tardé à se signaler par un acte d'abominable perfidie. Les citoyens de cette

grande cité qui, peu auparavant, avaient sommairement mis à mort un certain Salibas, collecteur d'impôts, avaient fermé leurs portes au nouvel arrivant, craignant sa colère et celle de l'empereur. Lui s'était alors obligé par serment à accorder à tous une grâce entière, mais à peine avait-il, à la suite de cette concession, réussi à faire son entrée dans la ville, qu'il avait fait saisir et envoyer au supplice une foule des principaux coupables (1). Je reviendrai plus loin sur ces événements. Ce qu'en j'en dis ici n'est que pour montrer quel triste personnage était ce Nicétas. Il mourut peu après son arrivée en Syrie et fut remplacé dans sa haute situation par son autre frère Constantin, eunuque comme Jean. Dans ces fonctions, Constantin se montra moins détestable que son prédécesseur. Même il réussit à délivrer Édesse d'une violente agression des Sarrasins. En récompense, il fut bientôt nommé domestique des Scholes d'Orient, c'est-à-dire généralissime des forces de l'Empire en Asie. Georges, le troisième frère, celui dont nous savons le moins et qui était probablement aussi eunuque, fut créé par le basileus et l'Orphanotrophe « protovestiarios », très haute dignité palatine à cette



MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire du XIme Siècle de la Bibliothèque du Mont-Cassin. — Frontispice. Griffons sous des arcades. — (Millet, Htes-Études, C. 1496.)

(1) Il est juste de rappeler ici que les habitants d'Antioche, comme nous le verrons plus loin, étaient véhémentement soupçonnés d'être en secret favorables à Constantin Dalassénos, personnage que Psellos qualifie d'infiniment dangereux, et qui était pour lors, on le sait, étroitement surveillé. Cet attachement pour un adversaire politique était tout à fait incompatible, dans les idées du temps, avec la loyauté due au basileus.

époque (2). On le nomma en place de Syméon qui s'était, on l'a vu, retiré volontairement dans un monastère.

Toute cette famille de parvenus était éminemment impopulaire et le basileus Michel, malgré ses belles qualités, se trouvait englobé dans cette commune disgrâce de sa famille avec laquelle il aimait si passionnément à faire corps.



MINIATURE BYZANTINE d'un évangéliaire du XIme Siècle de la Bibliothèque du Mont-Cassin. — Frontispice. Croix dans un cercle. Oiseaux affrontés. — (Millet, Htes-Études, C. 1496.)

Nous sommes restés trop longtemps au Palais Sacré. Sortons-en un moment pour dire quelques mots de ce qui se passait dans l'Empire ou sur ses frontières. Les chroniqueurs, Skylitzès en particulier, en dehors de ce qui avait lieu à la cour, ne nous ont laissé pour ce règne que quelques notes infiniment courtes, rédigées dans le style le plus bref. Celles-ci témoignent cependant que ce malheureux basileus Michel, si mal préparé pour le rôle qu'il eut à remplir, si cruellement et constamment malade aussi, fut un souverain plein de vaillance et que, sous son gouvernement intelligent et fort, la défense de la frontière fut énergiquement conduite sur tous les points de son immense pourtour; car, hélas, sous ce règne comme presque toujours, l'Empire, tel un navire de haut bord sur les flots de l'Océan attaqué par toute une flotte, fut

(2) Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, p. 48, dit que Michel avait créé un de ses frères, dont il ne dit pas le nom, magistros et lui avait conféré Thessalonique avec le gouvernement de la Bulgarie et des provinces occidentales, c'est-à-dire qu'il avait fait de lui le domestique des Scholes d'Occident.

constamment assailli sur toute sa circonférence par les barbares du nord comme du midi, de l'est comme de l'ouest !

Commençons par la frontière du sud, opposée à l'immensité du monde musulman. Nos renseignements sont malheureusement bien restreints sur l'histoire de la Syrie et de la Mésopotamie chrétiennes à cette époque comme sur les incidents secondaires, certainement très nombreux, de la lutte qui se poursuivait presque constante sur cette infinie et mouvante étendue entre les deux nationalités et les deux religions, malgré les trêves jurées entre le basileus et les Khalifes du Kaire et de Bagdad.

Skylitzès, à cette même année 1034, qui vit l'avènement si irrégulier de Michel IV, l'aventurier de Paphlagonie, note brièvement trois faits importants. En parlant des frères du basileus, j'ai déjà fait allusion au premier de ces incidents qui fut la sédition sanglante des habitants d'Antioche, la grande capitale des marches du sud. Voici le récit de Skylitzès (1) :

« Le basileus Michel, se trouvant constamment accablé par la maladie démoniaque dont il était atteint, et étant de plus mal préparé aux affaires publiques, n'avait guère que l'apparence et le nom du pouvoir. Toute l'activité, tant militaire que civile, était aux mains de l'eunuque Joannès. Un des premiers soins de ce ministre fut de nommer leur commun frère Nicétas duc ou « catépano » d'Antioche. La population de cette grande ville s'opposa d'abord à l'entrée de celui-ci dans ses murs parce qu'elle redoutait d'être trop rudement châtiée par lui pour avoir peu auparavant massacré dans une violente sédition le collecteur d'impôts Salibas qui s'était montré très dur et brutal dans l'exercice de ses fonctions. Mais comme Nicétas s'était engagé par serment à accorder une amnistie pleine et entière pour ce crime, les Antiochitains décidèrent finalement de lui ouvrir leurs portes. Mal leur en prit, car le fourbe, aussitôt maître de la cité, sans se soucier de ses serments, fit décapiter ou empaler une centaine de personnes. De plus, onze des citoyens les plus riches et les plus en vue, dont le plus important était le patrice Elpidios, furent par ses soins expédiés enchaînés à Constantinople après avoir vu tous leurs biens

(1) Voy. Cédrénus, p. 510.

confisqués. Nicétas mandait en même temps à son frère Joannès que l'artisan secret de toute cette résistance était toujours ce fameux patrice Constantin Dalasséños qui semble avoir été pour toute cette race paphlagonienne un adversaire très redouté dont nous ne pouvons que deviner bien imparfaitement la mystérieuse popularité.

L'Orphanotrophe, poursuit Skylitzès, avait déjà eu quelque soupçon de la connivence de Dalasséños dans l'émeute d'Antioche. La communication de son frère Nicétas fut pour lui un trait de lumière. Par son ordre, l'infortuné patrice, qui s'était si sottement mis dans la main de ses pires ennemis, fut immédiatement arrêté, enchaîné et conduit devant le basileus. Dès le 3 août il était déporté sur l'aride rocher de Plati. Constantin Dukas, mari de sa fille, la célèbre future impératrice Eudoxie, le même qui plus tard devait être basileus des Romains, ayant crié à l'injustice à cause de ce traitement barbare infligé à son beau-père, et invoqué les serments violés, fut de son côté enfermé dans une tour, probablement la fameuse prison des Anémas. Outre celui-ci, on molesta de même, en qualité de partisans de Dalasséños, trois hauts et riches archontes d'Asie, Goudélis (1), Baïanos et Probatas. On les dépouilla de leurs biens qui furent remis à Constantin, le second frère du basileus Enfin, l'ancien protovestiaire Syméon, dont il a été si souvent question déjà, un des plus intimes conseillers de feu le basileus Constantin, parce qu'il n'avait pas, lui aussi, craint de manifester hautement sa désapprobation de tels actes, accusant le basileus de parjure à l'endroit de Dalasséños, fut, lui aussi, expulsé de la capitale et exilé au mont Olympe où on le contraignit de prendre le froc dans un monastère jadis fondé par lui (2). Sa charge fut, on l'a vu, transmise à Georges, troisième frère du basileus. Certainement Dalasséños devait appartenir à une des plus considérables familles byzantines pour qu'il ait eu ainsi à la fois de si puissants ennemis

(1) Voy. pp. 18 et 88 du présent volume.

(2) Les phénomènes célestes comme les convulsions du sol continuèrent à être fréquents en cette année 1034. Skylitzès (voy. Cédrénus, p. 511, et Muralt, *op. cit.*, II, 612) note encore un tremblement de terre qui causa les plus grands dégâts à Jérusalem. Les secousses se succédèrent sans interruption durant quarante jours. Beaucoup d'édifices civils et d'églises furent jetés à terre. Il y eut une quantité de morts. Au mois de septembre une colonne de feu apparu à l'Orient, ayant sa cime inclinée vers le sud, encore une comète probablement.

Voy. dans Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, pp. 520 sqq., une éclipse, puis les lamentations délirantes d'un fou annonçant les pires calamités.

et de si dévoués et importants partisans et pour qu'il ait pu donner sa fille en mariage à un Dukas, un des premiers parmi les membres de la noblesse byzantine de l'époque (1).

Le duc Nicétas ne survécut que peu à son entrée sanglante autant que déloyale dans Antioche. Il mourut presque aussitôt et fut remplacé dans sa charge par son frère Constantin. Le basileus, désireux de prévenir en faveur du nouveau duc la population antiochitaine qui venait d'être traitée si cruellement, fit mettre en liberté les malheureux captifs expédiés à Constantinople.

Je possède dans ma riche collection de bulles de plomb byzantines le précieux sceau de Nicétas, duc d'Antioche, frère du basileus Michel IV. Sur ce curieux monument d'assez grandes dimensions et qui peut être daté exactement à l'année 1034, puisque cette même année vit à la fois l'élévation et la mort de ce personnage, on lit la légende que voici en beaux caractères qui occupent à la fois le droit et le revers du sceau : *Seigneur, protège ton serviteur Nicétas, patrice, recteur et « catépano » de la Grande Antioche* (2).

Voici les deux autres faits signalés par Skylitzès : Les habitants de la grande cité sarrasine d'Alep chassèrent le gouverneur envoyé par le basileus (3) et les corsaires sarrasins s'emparèrent de la cité maritime de Myra, dans le thème de Cibyrrhéotes, l'ancienne Lycie. Pour la première de ces indications, nous ne savons même pas s'il s'agit d'un personnage purement byzantin ou d'un chef arabe. L'hypothèse de beaucoup la plus probable est qu'il est ici question de quelque résident grec que le basileus entretenait auprès de l'émir d'Alep, son vassal, car il y avait toujours un émir à Alep (4) ; seulement nous avons vu qu'il était devenu tributaire de l'Empire. Ce fut certainement à la suite de cet événement qu'eut lieu une expédition malheureuse des Grecs contre cette ville, expédition dont les

(1) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 158. — Constantin Monomaque, auquel Zoé avait semblé vouloir du bien, fut également, ainsi que nous le verrons plus loin, chassé à ce même moment de la cour et envoyé à Lesbos dans un lointain et dur exil. Le cruel eunuque se débarrassait ainsi successivement des plus redoutables représentants de la noblesse impériale.

(2) Voy. la vignette de la p. 189. Ce sceau pourrait avoir appartenu également au prédécesseur de Nicétas dans ces hautes fonctions de duc d'Antioche, Nicétas de Misthée ou Misthéen.

(3) Ἁρμοστής.

(4) Voy. p. 71, note 4 du présent volume.

chroniqueurs byzantins ne soufflent mot et qui nous est connue uniquement par une très brève mention dans les sources arabes (1). Celles-ci, en effet, à l'année 426 de l'Hégire, qui va de novembre 1034 à novembre 1035, rapportent ce qui suit : « Les Grecs envoyèrent à Antioche une grande armée pour conquérir Alep. L'émir de cette ville, qui était toujours encore Chibl Eddaulèh Ibn Saleh Ibn Mirdâs, marcha contre eux et les mit en déroute après un combat acharné, parce qu'ils étaient mourants de soif à cause de l'extrême chaleur et qu'ils avaient de mauvais guides. Il les poursuivit jusqu'à Azâz (2), à une journée de marche au nord d'Alep, puis s'en retourna sain et sauf chez lui dans sa capitale avec un gros butin. Cette expédition malheureuse sur laquelle il serait intéressant de posséder plus de détails dut être organisée par le duc Constantin, frère du basileus (3).



SCEAU de plomb de ma Collection ayant appartenu à Nicétas, frère du basileus Michel IV, patrice, recteur et « catépano » de la Grande Antioche.

Pour cette même année, Ibn el-Athir et Ibn Chaldoun font encore le récit suivant : « Cette année 426 de l'Hégyre, Ibn Waththâb le Numérite, qui était seigneur de Saroudj, de Rakkah et de Harrân, sous la suzeraineté du basileus, réunit autour de lui un grand nombre d'Arabes et d'hommes d'autres nations, puis invoqua l'assistance des Grecs d'Édesse. Une forte armée grecque s'étant jointe à

(1) Voy. Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 226, aussi Ibn el-Athir, *op. cit.*, IX, p. 302.

(2) C'était presque constamment aux alentours de cette petite ville forte dominée par un château que se décidait le sort des expéditions byzantines contre Alep.

(3) Il se pourrait cependant qu'il y eût là quelque confusion avec la grande expédition de Romain Argyros de l'an 1029 qui eut une issue également si funeste. — Chibl Eddaulèh périt au printemps de l'an 1038 dans un combat contre les troupes égyptiennes d'Anoûchtikin. Son frère et successeur Mouizz Eddaulèh Thimâl Ibn Saleh fut, cette même année, chassé d'Alep par ce général qui restaura à ce moment dans cette ville comme dans tout le nord de la Syrie, sauf la portion occupée par les Grecs, l'autorité du Khalife d'Égypte, Mostancer. La ferme autorité d'Anouchtikin, non seulement rétablit la paix dans toutes ces régions, à Damas en particulier, mais décida même l'émir ou gouverneur de Harrân, à faire proclamer de nouveau le Khalifat égyptien dans les trois mosquées de cette ville, de Saroudj et de Rakkah. En même temps, on le verra, une trêve de dix ans était signée entre le Khalife et le basileus. Pour la suite de l'histoire d'Alep et les luttes à son sujet entre les Mirdâsides et les lieutenants du Khalife d'Égypte, voy. Stanley Lane Poole, *A history of Egypt in the middle ages*, p. 160.

lui, il se dirigea vers la région soumise à Nasser Eddaulèh Ibn Merwân, la pilla et la dévasta. Ibn Merwân réunit alors ses troupes et demanda leur aide à Qarawâch (1) et à d'autres. Des renforts lui arrivèrent de tous les côtés. Quand Ibn Waththâb vit qu'il en était ainsi, et qu'il ne pourrait atteindre son but, il quitta le pays. Alors Ibn Merwân envoya à l'empereur grec des hommes qui lui reprochèrent d'avoir rompu la trève conclue entre eux. Il envoya aussi de tous les côtés des émissaires chargés de lui recruter des soldats pour la reprise des hostilités. Il réunit ainsi un grand nombre de combattants pieux et braves, et partit assiéger Édesse. Mais à ce moment arrivèrent des envoyés du basileus, qui lui firent des excuses et jurèrent que celui-ci n'avait pas été averti de ces faits. De plus, il faisait savoir à ses troupes d'Édesse et à leur chef qu'il désapprouvait leur conduite. Il envoyait, en outre, de magnifiques présents à Nasser Eddaulèh, qui renonça à ses projets de conquête et renvoya ses troupes. »

Le récit que nous a laissé Skylitzès de la prise de Myra par une flotte de corsaires sarrasins est plus détaillé. Cette cité maritime de Lycie, qui a conservé son nom jusqu'à aujourd'hui, devait sa célébrité à son antique église de Saint-Nicolas, où le corps du saint, ce corps fameux qui suait la myre, et qui plus tard fut volé et transporté à Bari par des marchands de Venise, attirait déjà par d'innombrables miracles la foule des malades, des fidèles et des pèlerins. A partir de la mort du grand Basile, la police de ces mers n'ayant plus été maintenue avec la même rigueur, de grandes flottes de corsaires sarrasins avaient recommencé, dès le règne de Romain Argyros, après un très long temps, à épouvanter à nouveau tous les rivages de l'empire grec et non plus seulement ceux d'Italie. Nous avons vu déjà de véritables « armadas » africaines opérer dans l'Adriatique, ravager les côtes de l'Illyrie, jusqu'à ce qu'elles eussent été détruites par le stratigos impérial de Dyrrachion (2). Au début du règne de Michel IV, il semble que l'Archipel, malgré la présence de la flotte du stratigos de la Dodécanèse, établie spécialement pour assurer la sécurité de ces rivages, soit devenu à son tour, malgré son éloignement des côtes d'Afrique, le théâtre des exploits de ces corsaires. Skylitzès dit expressé-

(1) Ou Kirwasch.
(2) Voy. pp. 19, 124 et 126 du présent volume.

ment qu'il n'y avait là que des Sarrasins d'Afrique et de Sicile, ceux d'Égypte et de la côte de Syrie ne pouvant ou ne voulant pas mettre à la mer des armées navales aussi puissantes. Les exploits de ces flottes dans l'Archipel semblent, d'après les indications de Skylitzès tragiques en leur extrême brièveté, d'après quelques mots aussi de Zonaras et de Glycas, avoir été véritablement effroyables. Un des plus fameux paraît bien avoir été la prise et le sac de Myra en 1034. Les Sarrasins pillards avaient certainement été attirés en ce lieu par la renommée des trésors accumulés dès longtemps par la piété et la reconnaissance des malades et des fidèles dans l'église du grand thaumaturge d'Asie. Les chroniqueurs cités plus haut disent uniquement que la ville fut prise par les hordes musulmanes descendues de leurs innombrables esquifs, mais il va de soi que le saint temple fut entièrement dévalisé et la partie la plus jeune de la population emmenée en esclavage. Ce dut être une de ces terribles scènes de meurtre et de pillage dont les annales des malheureuses cités maritimes d'Orient fourmillent à cette époque (1). Glycas ajoute ce renseignement que Myra fut prise ce même jour de septembre où parut la colonne de feu qui tant effraya les fidèles à cette époque (2).

Quelques lignes plus bas, Skylitzès revient encore sur cette cité de Myra (3) pour nous faire le bref récit que voici : L'Orphanotrophe ayant été atteint d'un ulcère malin à la bouche, probablement un cancer labial, mal qu'aucune médication ne parvenait à guérir, se désespérait de tant souffrir. Un jour de cette année 1034, il vit en songe le grand saint thaumaturge Nicolas qui lui ordonna de se rendre en hâte à Myra où il trouverait la guérison. Il obéit aussitôt. Ce devait être presque immédiatement après le foudroyant passage des pirates sarrasins. L'illustre pèlerin fit don à l'église du saint d'une foule d'objets précieux, d'onguents et d'encens, certainement destinés à remplacer ceux dont elle avait été dépouillée. Il fit aussi entourer le pieux monument d'une haute et magnifique muraille, dans le but certainement de lui épargner un nouveau désastre comme celui qui

(1) Voy. *Un Empereur byzantin au Xme siècle*, pp. 35 sqq.
(2) Voy. sur cette colonne de feu, Muralt, *op. cit.* I, 612, 1.
(3) Ce sont toujours là les notes fournies probablement par le métropolitain Jean Mauropos d'Euchaïta. Voy. la note 5 de la p. 135 du présent volume.

venait de le frapper. A la suite de ces générosités, l'Orphanotrophe se trouva miraculeusement guéri !

Les dévastations des pirates sarrasins en ces parages n'en cessèrent point pour cela, semble-t-il, car Skylitzès y fait allusion deux fois encore. A l'année 1035, ce chroniqueur note que les corsaires d'Afrique et de Sicile dévastèrent à nouveau tous les rivages des Cyclades et du thème des Thracésiens, certainement aussi ceux des thèmes de Samos et des Cibyrrhéotes, c'est-à-dire tout le littoral qui va d'Éphèse à Myra. Ils finirent pourtant par être cernés et cruellement battus par les chefs militaires de ces régions et, comme de rigueur, cinq cents d'entre eux, pris et liés tout vifs, furent expédiés au basileus pour paraître dans le triomphe au Cirque avant d'être vendus à l'encan. Tous les autres prisonniers sarrasins fort nombreux, semble-t-il, furent, châtiment effroyable évidemment institué à titre d'exemple, empalés sur des pieux fixés de distance en distance le long de la côte qu'ils avaient tant ravagée, « depuis Adramyttion jusqu'à Strobilos » (1). Très peu de temps après, toujours au dire de Skylitzès (2), une nouvelle bataille navale eut lieu entre les mêmes adversaires, et cette fois le stratigos du thème des Cibyrrhéotes, Constantin Chagé, battit à nouveau les pirates. Il détruisit entièrement leur armement, envoya cinq cents captifs au basileus et fit noyer les autres. Ce chiffre de cinq cents prisonniers qui se répète d'une manière si uniforme dans tous ces combats, ne laisse pas que d'être assez inquiétant. N'y aurait-il pas confusion, et, en particulier, ces deux derniers combats n'en feraient-ils qu'un ? C'est bien probable. Ou bien ce chiffre de cinq cents captifs était-il une sorte de dîme prélevée au bénéfice du basileus sur



PIÈCE D'OR du khalife d'Égypte Al-Zahir, frappée au Kaire (Misr) en l'an de J.-C. 1030.

(1) Ou Termeron de Carie.

(2) Voy. Cédr., 514. — Dans cette même année 1035, à la suite d'un tremblement de terre, cinq localités du thème des Bucellaires furent englouties dans une monstrueuse fissure du sol. « Peu s'en fallut, raconte Skylitzès, que le proèdre Nicéphore, haut personnage, ancien eunuque favori de feu le basileus Constantin, lequel se trouvait de passage en ces parages, ne périt. Il fut sauvé contre toute espérance, et, à la suite de ces émotions, se fit moine au monastère de Stoudion. » — Aboulfaradj (*op. cit.*, p. 426) note pour la même année des inondations « en Perse ». — Voy. encore Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 53.

le bétail humain vendu à l'encan à la suite de ces grandes victoires?

Ici, pour la première fois, nous voyons apparaître parmi le cliquetis de



IVOIRE BYZANTIN du Musée Bodléien, à Oxford. — Le Christ bénissant assis sur le trône. — XIme ou XIIme Siècle.

ces événements militaires un nom glorieux autant que mystérieux et lointain qui va devenir presque fameux, celui du héros scandinave quasi fabuleux, Harald, le frère du roi de Norvège, saint Olaf. Ce royal aventurier qui avait dû fuir son pays à la suite d'un meurtre, avait, nous le verrons,

fini par entrer au service du basileus de Constantinople. Il devait s'illustrer infiniment dans ce poste. La première mention qui soit faite de sa présence dans la Ville gardée de Dieu, est celle-ci : le scalde, auteur de la « Saga » dite « de Harald », raconte que son héros, nommé par la basilissa Zoé chef des Værings, c'est-à-dire chef de la garde impériale varangienne ou russe, alla combattre les pirates dans l'Archipel, en Afrique et en Sicile! Nous reviendrons plus loin, à propos de l'histoire de ce héros légendaire, sur ses hauts faits, particulièrement dans la guerre de Sicile. Pour ce qui est de sa participation aux batailles navales dans l'Archipel, nous ne possédons que cette unique indication si brève. Elle n'en a pas moins son prix, puisqu'elle nous autorise à croire que Harald fit probablement ses premières armes au service du basileus dans ces combats que je viens de décrire, sous la haute direction du stratigos des Cibyrrhéotes (1).

J'ignore pour quelles raisons Michel et son frère l'Orphanotrophe, au dire de Skylitzès, retirèrent à Maniakès à cette époque son commandement d'Édesse où il avait si glorieusement fait son devoir (2) pour le remplacer dans ce poste si important par Léon Lépendrinos, tandis que lui-même était nommé gouverneur de la haute Médie et de l'Aspracanie, c'est-à-dire de l'ex-royaume du Vaspouraçan si récemment annexé à l'Empire et de toutes les contrées situées au sud de l'Ararat (3). Probablement le basileus et son frère, en agissant de la sorte, entendaient opposer ce jeune capitaine dont le nom commençait à devenir célèbre, aux progrès toujours croissants des Turks Seldjoukides en ces parages et à leurs incessantes agressions tout le long des frontières chrétiennes. Mal leur en prit cependant, car Édesse allait avoir à souffrir presque aussitôt du départ de son énergique commandant. Dès la fin de cette même année 1035, ou

(1) Voy. sur ces faits si curieux: Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, ch. VII. Peut-être même Harald fit-il partie, avec ses compatriotes, de l'expédition navale contre Alexandrie. Voy. p. 131 du présent volume.

(2) Skylitzès est seul à nous donner ce renseignement. Voy. Cédr., 512, 9. Toujours la même série de notes sur le thème des Cibyrrhéotes et l'Asie en général fournies probablement par le métropolitain d'Euchaïta, le fameux Jean Mauropos.

(3) Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, p. 51) note également la destitution du brave Maniakès de son commandement d'Édesse, mais il attribue cette mesure à Romain Argyros qui remplaça, dit-il, le jeune héros par un certain Aboukab, « comte de la tente » (κόμης τῆς κόρτης) de Davith le curopalate, donc un Arménien ou un Géorgien, ancien fonctionnaire de ce prince. Voy. la note 1 de la p. 83, où il est déjà question de ce personnage.

plutôt de l'hiver suivant, d'après Mathieu d'Édesse (1), Ibn el-Athir (2) et Aboulfaradj (3), les émirs sarrasins Ibn ou Bar Waththâb le Numérite de Harrân et Ibn Outaïr (4), qui ne pouvaient se consoler de la perte de cette cité, probablement encouragés par le départ de Georges Maniakès, dont ils avaient une terreur extrême, vinrent attaquer le territoire d'Édesse avec des forces très considérables augmentées des contingents que leur amena Nasser Eddaulèh Ibn Merwân en personne, toujours irrité contre les Grecs à cause de leur injuste agression de l'année précédente. Tous les trois, dit Ibn el-Athir, marchèrent d'abord contre Souwaidâ que les Grecs venaient de rebâtir. Même les habitants de la région s'adjoignirent à eux. Ils prirent cette ville d'assaut, tuèrent trois mille cinq cents de ses défenseurs, la mirent au pillage et emmenèrent de nombreux captifs. Ils allèrent ensuite assiéger Édesse où la disette grandit à tel point qu'une mesure de blé se payait un dinâr. La situation devint même si critique que le patrice gouverneur d'Édesse, qui était alors certainement Lépendrinos, dut sortir secrètement de la ville pour aller informer le basileus de ce qui se passait. Le basileus le renvoya à Édesse à la tête de cinq mille cavaliers.

« Ibn Waththâb, poursuit Ibn el-Athir, et le commandant des troupes de Nasser Eddaulèh en furent informés. Ils préparèrent une embuscade dans laquelle les Grecs tombèrent. Beaucoup d'entre eux furent tués; beaucoup d'autres, dont le patrice, faits prisonniers. Les musulmans conduisirent celui-ci devant la porte d'Édesse et dirent à ceux qui la gardaient : « Livrez-nous la ville, sinon nous tuerons le patrice et ceux qui ont été faits prisonniers avec lui. » La ville, qu'on ne pouvait plus défendre, fut livrée. Les troupes grecques se retirèrent dans la forteresse et les musulmans pénétrèrent dans la ville, faisant main basse sur tout ce qu'elle renfermait. Ils en revinrent les mains pleines, emmenant de nombreux prisonniers, et firent un grand massacre. Ibn Waththâb envoya à Amida cent soixante chameaux chargés des têtes de ceux que l'on avait tués et continua d'assiéger la citadelle.

(1) En l'année arménienne 484 (13 mars 1035 à 11 mars 1036).
(2) *Op. cit.*, IX, p. 305.
(3) *Op. cit.*, p. 427. En l'année 427 de l'Hégire (5 nov. 1035 à 24 octobre 1036) dans le mois de redjeb.
(4) Weil, *op. cit.*, p. 89, dit « Ibn Attijah ».

Hassân Ibn Mouffaridj Daghfal Ibn Djerrâh At-Tâï, le partisan des Byzantins, vint ensuite au secours des assiégés d'Édesse, amenant avec lui cinq mille cavaliers arabes et grecs. Averti, Ibn Waththâb se hâta de marcher contre lui pour l'empêcher d'opérer sa jonction. Une partie des Grecs d'Édesse sortit alors de la ville et s'avança jusqu'à Harrân; mais les habitants les attaquèrent et Ibn Waththâb, informé de ces faits, revint en toute hâte. Il tomba sur les Grecs, dont il tua un grand nombre. Le reste revint à Édesse en désordre.

Deux ans plus tard, en l'an 429 de l'Hégire (1) — c'est toujours au même écrivain arabe que nous devons ces précieux renseignements, qui nous montrent les guerriers grecs alliés aux Arabes contre les propres coreligionnaires de ceux-ci, — deux ans plus tard, le prince de Harrân, ne pouvant plus tenir tête aux Grecs d'Édesse, traita avec eux et leur laissa le faubourg d'Édesse qu'il leur avait enlevé auparavant, comme il vient d'en être fait mention. Les Grecs sortirent alors de la forteresse et affluèrent dans le faubourg, à la grande frayeur des gens de Harrân. Ils restaurèrent les édifices et les fortifications d'Édesse.

Mathieu d'Édesse, qui raconte ces mêmes faits fort brièvement et fort inexactement, ajoute que ces bandes sarrasines innombrables, véritable multitude « de Kurdes et de Mahadiens », après avoir quitté les abords d'Édesse, se précipitèrent tout du long de la rive orientale de l'Euphrate, semant partout le meurtre, le pillage, l'esclavage et la ruine. Ces féroces envahisseurs enlevèrent encore aux Grecs les localités d'Alar (2) et de Sévavérag ou Sivarag, ville de la Mésopotamie arménienne, au nord-est d'Édesse. C'est aujourd'hui Sévérek ou Sûverek, dans le pachalik de Diâr-Bekir. Ibn Waththâb ramena de ses incursions d'innombrables captifs.

Les historiens byzantins Skylitzès (3) et Zonaras (4), entre autres, tout en niant à tort la prise d'Édesse à ce moment par les Sarrasins, affirment que l'action de ceux-ci, qui avaient largement profité du découra-

(1) 14 octobre 1037- 2 octobre 1038.
(2) Localité non identifiée du territoire d'Édesse.
(3) Voy. Cédr., 520. — Skylitzès place la délivrance d'Édesse, par le duc Constantin, à l'an 1037.
(4) L. XVII, chap. 14.

gement amené parmi les chrétiens par la disgrâce de Maniakès, fut si violente contre cette ville qu'elle eût certainement succombé, Lépendrinos, successeur de Maniakès, n'étant pas en état de la défendre, si le nouveau duc d'Antioche, Constantin, le frère du basileus, parti de cette dernière



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Les Arabes tentent de reprendre Édesse par ruse. — (Millet, Htes-Études, C. 1244.)*

ville en hâte extrême avec tous ses contingents, ne l'eût secourue *in extremis* et sauvée contre tout espoir (1). Nous n'avons pas, de ce côté, d'autre détail sur ce succès inespéré des armes byzantines qui dut être considérable (2). Le basileus récompensa ce service signalé en nommant le duc Constantin domestique des Scholes de l'Orient, autrement dit généralissime des forces impériales en Asie. Le gouvernement d'Édesse,

(1) Aboulfaradj, à l'année de l'Hégire 429 (14 oct. 1037 — 2 oct. 1038), raconte, de son côté, que les Turks Seldjoukides ou « Huns Gouzéens », après avoir fait grand carnage parmi les Kurdes et les Arabes de l'Arménie, s'étant retournés contre l'émir Bar-Waththâb, celui-ci rendit Édesse aux Grecs pour être tranquille de leur côté. Voy. dans Muralt, *op. cit.*, I, 615, 2, la mention des ravages exercés à cette occasion par les Turks Seldjoukides ou « Gouzéens ».

(2) Le récit de Mathieu d'Édesse (*op. cit.*, p. 52) est moins glorieux pour le duc Constantin. « Il arriva, nous dit-il, à la tête d'une nombreuse cavalerie jusqu'à Malatya; mais, redoutant les musulmans, il n'osa pas sortir de la ville pour en venir aux mains avec eux. Ceux-ci, ayant connu son arrivée, reprirent le chemin de leur pays. Les Romains en firent autant et rentrèrent chez eux, craignant de s'aventurer sur le territoire ennemi. Dans leur marche, ils plongèrent les chrétiens (c'est-à-dire les Arméniens) dans le deuil, plus même que ne l'avaient fait les musulmans.

A cette même année 427 de l'Hégire (5 novembre 1035-24 octobre 1036), Ibn el-Athir signale

enlevé à l'incapable Lépendrinos, fut confié à un vaillant officier d'origine géorgienne, Barazbatzé ou Waraz Watché (1) dit l'Ibère, ibérien par sa mère, mais né de père arménien. Ce chef intrépide faillit être pris peu après par les Sarrasins, dans une singulière surprise que nous racontent Skylitzès et Tchamtchian et que ce dernier écrivain place à l'an 1038 (2). Douze d'entre leurs chefs vinrent un jour trouver le commandant impérial, suivis de cinq cents cavaliers et d'autant de chameaux, chargés chacun de deux grandes caisses, soit mille caisses en tout. C'étaient, disaient-ils, des présents que leur nation, dont ils n'étaient que les envoyés, adressait au basileus pour lui rendre hommage et se le rendre favorable. Waraz Watché fit dans Édesse à ces étranges voyageurs le plus aimable accueil. Il convia les chefs à un festin, mais ne les autorisa cependant à faire entrer dans la ville ni leurs cavaliers, ni leurs chameaux. Durant que ces sauvages invités banquetaient aux frais du basileus, un vagabond arménien, qui comprenait l'arabe, s'en alla mendier au camp sarrasin. Tout en rôdant parmi les tentes de poil de chameaux, il eut la surprise d'entendre une des caisses s'entretenir avec sa voisine et une voix en sortir qui demandait : « Où sommes-nous? » Il courut faire part de sa découverte à Waraz Watché qui, laissant ses convives à table, galopa au camp ennemi avec un détachement d'élite. Les cavaliers infidèles étaient allés fourrager au loin. Le chef byzantin fit aussitôt ouvrir les innombrables caisses. On trouva dans chacune un soldat tout armé (3). Ils devaient ainsi, durant la nuit, s'emparer de la ville. A mesure qu'on ouvrait les caisses on tuait les hommes qu'on en extrayait. A mesure aussi que les cavaliers dispersés rentraient au camp, on les passait par les armes. Puis Waraz Watché s'en retourna auprès des chefs qu'il trouva toujours

encore le fait suivant: Les « Sanâvina », Arméniens qui occupaient des châteaux forts aux environs de Khelât, avaient assailli le convoi des pèlerins qui, de l'Aderbaïdjan, du Khorassan et du Taboristan, se rendaient à la Mecque et pris tout ce qu'ils possédaient, cela par trahison, et avec la complicité des autres tribus arméniennes. Les pèlerins furent massacrés ou réduits en esclavage. Les Arméniens firent ensuite hommage aux Grecs de la totalité des prises provenant de cette affaire. Nasser Eddaulèh châtia les Arméniens et prit des mesures de précaution contre les Grecs.

(1) Le même certainement qui avait été compromis dans une conspiration sous Romain III Voy. p. 102 du présent volume. — Voyez encore *Epopée*, I, 431 et *Hist. de la Géorgie*, add., p. 219.

(2) *Op. cit.*, II, pp. 915, 917, 918.

(3) Skylitzès (voy. Cédr., 520) dit qu'il y avait deux guerriers dans chaque caisse.

festoyant et déjà ivres. Il fit encore égorger ceux-là, n'en épargnant qu'un qu'il renvoya après lui avoir fait couper les mains, le nez et les oreilles, pour aller rendre compte à ses compatriotes du succès de sa députation. « Si Dieu ne l'eût sauvée cette fois encore, s'écrie Skylitzès, Édesse eût succombé dans cette embuscade. »

Skylitzès cite, à la même année 1037, à la rubrique des catastrophes, le fait suivant : « Antoine Pachès, eunuque, allié à la famille du basileus, n'ayant rien de la dignité de vie d'un évêque, muet par-dessus le marché, — ou plutôt bègue (1), — fut nommé évêque, — ou plutôt métropolitain — de la grande ville de Nicomédie. Pas un mot de plus ! Ce dut être quelque grand scandale d'ordre ecclésiastique.

Du côté de l'Arménie et de la Géorgie aussi, la frontière de l'Empire avait été violée (2). Le jeune roi Pakarat IV de Géorgie et des Aphkhases (3), bien que le basileus Romain lui eût constamment témoigné si peu de bienveillance, crut, pour des motifs politiques, devoir prendre prétexte du meurtre de ce prince qui était l'oncle de sa femme pour, dès cette première année du règne de Michel, dénoncer la paix qui régnait entre son petit royaume et l'Empire. Nous ne connaissons ces circonstances que par un passage de Skylitzès (4) d'où il semblerait résulter que Pakarat fut un moment victorieux. Cet auteur dit seulement que ce souverain, pour venger la mort de Romain dont il avait épousé la nièce, « reprit aux Impériaux tous les châteaux et forteresses jadis cédés à l'Empire. » Nous ne savons pas autre chose.

Une phrase assez obscure de Tchamtchian (5) dit qu'à la fin de cette année 1034, le religieux d'origine arménienne Kyrakos, traître à sa patrie, rapporta au basileus Michel le fameux titre de la donation de la cité d'Ani que Constantin VIII mourant lui avait jadis confié pour le

(1) Littéralement « portant sur sa langue un bœuf d'aphonie ».

(2) Septembre 1034 : une colonne de feu s'étend d'Orient au Midi. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 612.

(3) Ce prince, dit Brosset, n'est point sur les listes géorgiennes. Seulement Tchamtchian parle (II, p. 914) d'un roi des Aphkhases qui fournit quatre mille hommes à Davith *sans terre*, roi de Tachir, contre Abou'l Sewar, émir de Tovin en 1036.

(4) Voy. Cédr., 511, 23.

(5) *Op. cit.*, II, 914.

remettre au roi d'Arménie Jean Sempad et qu'il avait, au lieu de remplir cette mission de confiance, déloyalement gardé par devers lui pour en user plus tard dans son propre intérêt (1). Il avait bien calculé, car Michel récompensa généreusement son action infâme. J'ignore ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce curieux récit.

Dans le courant de cette même année qui avait vu le trépas de Romain Argyros, mourut, après dix ans de règne, sans enfant, le roi Davith, roi Ardzrounien de Sébaste, fils de Sénékhérim, l'ancien dynaste du Vaspouraçan, laissant son nouveau petit royaume vassal de l'Empire à son frère Adam, secondé par Abou Sahl, son cadet (2). Mathieu d'Édesse fait un grand éloge de ce prince « vertueux, juste, plein de mansuétude, d'une vie sainte, miséricordieux, soutien des pauvres, protecteur des religieux, constructeur d'une foule d'églises et de monastères ». Or, il arriva, disent ce chroniqueur et aussi Tchamtchian (3), qu'un prince arménien qui jadis avait suivi le vieux roi Sénékhérim dans son émigration fameuse du Vaspouraçan jusqu'à Sébaste, jaloux des honneurs dont jouissaient ses nouveaux maîtres, alla les accuser auprès du basileus de vouloir se révolter pour se rendre indépendants de l'Empire. Cette calomnie qu'appuyait le haut rang du calomniateur, eut tout crédit à la cour. Des troupes, — Mathieu d'Édesse dit quinze mille hommes, — furent envoyées à Sébaste, qui est la Siwas actuelle, pour combattre les deux frères, avec ordre de les amener, de gré ou de force, à Constantinople. Ces troupes étaient, comme toujours, composées en partie de mercenaires russes, car Mathieu d'Édesse désigne le chef de l'expédition impériale par le seul nom de « l'Acolyte » ou « Akolouthos » qui était le titre qu'on donnait au chef de la garde tauroscythe ou væring à Constantinople.

L' « Acolyte » et ses troupes étant arrivés à Sébaste, les fils de Sénékhérim en conçurent une terreur extrême. En vain le vieux généralissime Schabouh (4) voulut rassurer les princes arméniens effrayés à l'idée de ce voyage forcé dans la lointaine capitale du basileus de Roum,

(1) Voy. p. 141 du présent volume.
(2) Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, éd. Dulaurier, p. 52.
(3) *Op. cit.*, II, pp. 917, 918.
(4) « Sapor ».

en leur prouvant qu'il y avait encore du sang dans les veines de ses soldats; en vain leur montra-t-il qu'il ne fallait qu'un coup de cimeterre pour pénétrer les cuirasses des Grecs, ce qu'il fit sous leurs yeux, en mettant cinq de ces armures l'une sur l'autre sur un paquet de sarments et les faisant ensuite voler en éclats du choc de son épée, Adam et Abou Sahl préférèrent s'en remettre à la clémence du basileus Michel. « Garde-toi, mandèrent-ils à ce souverain, de tout acte de violence ; nous partirons avec les messagers qui sont venus nous chercher. » Et ayant offert de riches présents au chef impérial, ils partirent avec lui pour Constantinople. A leur arrivée, une cérémonie solennelle eut lieu. Les deux princes se rendirent, tout en pleurs, sur la tombe du grand basileus Basile, et, jetant sur ce monument l'écrit que ce prince avait adressé à leur grand-père Sénékhérim, en lui donnant l'investiture de Sébaste : « C'est toi, s'écrièrent-ils, qui nous a fait venir dans le pays des Romains, et maintenant on menace notre vie ! Rends-nous raison contre nos accusateurs, ô notre Père. » Michel, qui assistait à cette scène dramatique, après avoir entendu la lecture de cette missive officielle de son glorieux prédécesseur, attendri, serra les deux princes dans ses bras et fit jeter aux fers, puis mettre à mort le dénonciateur.



BAGUE D'OR inédite de ma Collection ayant appartenu à « Pasinos l'Apélate ». — Xme ou XIme Siècle.

Durant ce temps, la frontière du Danube n'avait pas été davantage respectée. Skylitzès (1) raconte que tout au commencement de l'an 1033 (2) les Petchenègues, sous le commandement de leur grand chef Tyrack, fils de Kilter (3), après s'être tenus longtemps cachés dans les régions marécageuses au nord du Danube, franchirent ce fleuve sur la glace par un hiver de gelées intolérables et ravagèrent affreusement toutes les campagnes de Bulgarie et de Thrace. Nous n'avons malheureusement aucun

(1) Voy. Cédr., 512, 2, et 514, 17.

(2) « Au temps de la colonne de feu. » Immédiatement avant l'an du monde 6544. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 613, 8.

(3) Voy. sur la nation féroce des Petchenègues et leurs chefs Tyrack et Kégénis le paragraphe de Skylitzès reproduit par Cédrénus, II, pp. 581 sqq.

détail, rien que ces mots tragiques en leur brièveté : « ils dévastèrent le territoire de l'Empire jusqu'à la Macédoine et jusqu'à Salonique ». Une phrase du chroniqueur occidental Adam de Brême (1) semble signifier que Harald fit encore cette fois partie des combattants envoyés contre ces barbares. C'est ici ou dans l'Archipel qu'il faut placer la première apparition de ce héros dans ces combats pour le basileus, dont la suite glorieuse allait l'illustrer à jamais (2).

« De tant de calamités, affirme gravement Skylitzès, l'eunuque Joannès ne prenait cure, n'ayant qu'une pensée en tête, bien garder Dalassénos, pour que celui-ci ne pût lui échapper. Aussi, ne se fiant plus aux cachots de Plati, commanda-t-il qu'on ramenât une fois de plus ce prisonnier si précieux dans la capitale pour l'y enfermer dans une tour tout à fait imprenable où il l'entoura de gardiens choisis parmi les plus féroces et les plus déterminés ». L'accusation portée ici contre l'eunuque de ne point se soucier des malheurs publics est en contradition avec tout ce que nous savons du caractère de l'Orphanotrophe par Psellos, ce témoin oculaire d'ordinaire si bien informé. Il ne faut voir ici qu'un jugement passionné de Skylitzès, très hostile au fameux ministre. Ce qui nous intéresse le plus dans ce court passage, c'est de voir quelle terreur inspirait le seul nom de Dalassénos à tous les gouvernants. Ce devait être un personnage, probablement un prétendant, aussi influent que populaire, par conséquent très dangereux. Malheureusement nous savons de lui si peu de chose, que c'est à peu près comme si nous ne savions rien !

Dès les premières semaines du printemps de l'an 1036, toujours au dire de Skylitzès, on vit revenir en foule d'au delà du Danube lointain ces audacieux Petchenègues, ces terribles pillards, preuve évidente que la défense de la frontière s'était bien affaiblie depuis le grand Basile. Jamais sous le règne de celui-ci ces bandits de la steppe n'eussent osé violer ainsi à plusieurs reprises le territoire sacré de l'Empire. Ils revinrent en tout trois fois et exercèrent sur ces malheureuses populations des thèmes d'Europe d'indescriptibles cruautés, faisant périr dans d'horribles supplices,

(1) Pertz, *SS. R. Germ.*, t. VII.
(2) Harald combattit probablement aussi en Asie sur la mouvante frontière sarrasine. Voy. Wassiliewsky, *La droujine værингo-russe*, etc., ch. VII.

sans distinction d'âge, tous ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin. Ils emmenèrent une foule de captifs des deux sexes après les avoir souvent torturés avec un raffinement effroyable. Parmi ces lamentables victimes, Skylitzès cite par leurs noms cinq grands chefs ou « stratigoi » byzantins qui tombèrent aux mains de ces barbares : Jean Dermokaïtès, Bardas Petzès, Léon Chalkotoubès, Constantin Ptérotos et Michel Strabotricharès. Nous ne savons rien de plus sur le sort de ces infortunés.

Parmi tant de maux, le basileus Michel et son frère Jean éprouvèrent toutefois deux grandes joies. Cette même année 1036, la Serbie, dit Skylitzès (1), qui avait secoué le joug romain depuis la mort du dernier basileus, fut à nouveau soumise et incorporée à l'Empire. En même temps la paix fut conclue avec le Khalife d'Égypte. De cette conquête de la Serbie et des circonstances qui l'accompagnèrent, nous ne savons autre chose que cette simple mention du chroniqueur byzantin. De la paix avec l'Égypte, nous connaissons un peu davantage.

Le 15 du mois de cha'bân de l'an 427 de l'Hégire, qui correspond au 13 juin de l'an 1036 de Jésus-Christ, après quinze ans, huit mois et quelques jours de règne, était mort de la peste le Khalife d'Égypte, Al-Zahir, à peine âgé de trente-deux ans. Ce souverain oriental des Mille et une nuits avait tout le long de sa courte vie adoré le plaisir. Jamais, paraît-il, on n'avait tant dansé et chanté en Égypte que sous son règne. Il avait fait établir un Champs de Mars pour ses Mamelouks. Dans l'arsenal du Kaire il avait employé trois mille ouvriers. Il adorait les pierres précieuses, les joyaux et les faisait partout rechercher avec passion. Fort doux d'ordinaire, il s'était montré une fois d'une atroce férocité, et ce fut là comme une sorte de ressouvenir affreux de son terrible père. Sous prétexte d'une grande fête, il avait fait assembler dans une mosquée deux mille six cent soixante jeunes filles de fonctionnaires et de domestiques du palais. Il les y fit emmurer toutes (2). Elles y périrent de faim et durant six mois leurs corps demeurèrent sans sépulture.

Sa veuve, une ancienne esclave noire du Soudan, de religion chrétienne, devenue peu à peu très influente, régente au nom de son fils et

(1) Voy. Cédr., 515, 8.
(2) Wustenfeld, *op. cit.*, p. 225.

successeur Abou Temîm Ma'add, alors âgé seulement d'un peu plus de sept ans, élevé au trône sous le titre d'Al Mostançer billah, « Celui qui est conduit à la victoire par Allah » (1), envoya aussitôt une ambassade au basileus pour traiter avec lui de la paix. Michel et son frère accueillirent, paraît-il, très favorablement cette démarche, et les trêves entre les deux monarchies furent d'un commun accord renouvelées pour une période de trente années (2). A cette occasion, raconte Aboulfaradj (3), le gouvernement du nouveau Khalife rendit à la liberté la foule énorme de cinquante mille prisonniers chrétiens (4). Il renouvela, en même temps, l'autorisation de relever de ses ruines récentes le Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le basileus expédia à cet effet dans la Ville Sainte des ouvriers et de grandes sommes d'argent. Le temple si célèbre dans toute la Chrétienté ne fut totalement relevé, je l'ai dit, qu'en l'an 440 de l'Hégire, qui correspond à notre année 1048 (5).



POIDS DE VERRE du Khalife d'Égypte Mostançer.

Du côté de l'autre Khalifat, celui de Bagdad, si extraordinairement affaibli, il n'y avait dès longtemps rien à craindre. L'immense population de Bagdad s'épuisait en luttes intestines d'un caractère essentiellement théologique, comme si l'ennemi chrétien n'eut pas existé (6). Seuls les émirs quasi-indépendants du nord de la Syrie et de la Mésopotamie continuaient à soutenir le bon combat de la Foi, contre les contingents impériaux gardiens des frontières. Alep, qui avait été, on se le rappelle, reprise

(1) Ce prince devait régner jusqu'en 1094 sur l'Égypte, plus de soixante années lunaires. C'est un des plus longs règnes de l'histoire.

(2) Skylitzès (voy. Cédr., 515, 9) et Zonaras, chap. XVII, 15.

(3) *Op. cit.*, p. 427. Voy. Wustenfeld, *op. cit.*, p. 228.

(4) D'autres sources ne donnent que le chiffre de cinq mille. Ibn el-Athir, lui, dit que ce fut le basileus qui rendit ce nombre de captifs (*op. cit.*, IX, p. 313).

(5) Le 18 décembre de cette année 1036, à la quatrième heure de la nuit, année du monde 6545, trois secousses de tremblement de terre, dont deux très fortes, furent ressenties à Constantinople. — Peut-être le fameux Harald alla-t-il vers cette époque en pèlerinage à Jérusalem. Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., ch. VII. — A l'an 1034 se rapporte encore le pèlerinage à Jérusalem du fameux Robert le Diable, duc de Normandie, parti avec ses barons pour expier ses péchés. Il mourut en terre byzantine d'Asie, à Nicée, peut-être par le poison, dans le voyage du retour, en juillet 1035! Il ne laissait qu'un fils naturel qui fut le célèbre Guillaume le Conquérant. Il fut enterré dans l'église métropolitaine de Sainte-Marie de Nicée. Toute la Normandie le pleura. Voy. Guillaume de Jumièges, l. VI, cap. XIII; Orderic Vital, I, 179; Wace, *Roman du Rou*, éd. Pluquet, t. I, p. 413; *Chronique des ducs de Normandie* par Benoit, éd. Fr. Michel, t. II, p. 575; *Chronique manuscrite de Normandie*, *Rec. des Hist. de Fr.*, XI, 328.

(6) Weil, *op. cit.*, III, p. 72.

en 429 de l'Hégire (1) par le fameux général du Khalife d'Égypte, Anouchtikin Al-Douzbéri (2), avait été reconquise après la mort de ce dernier, arrivée deux ans plus tard, par le Mirdâside Mouizz Eddaulèh Thamal Ibn Saleh Ibn Mirdâs. Celui-ci, après de longues luttes contre les lieutenants du Khalife Mostançer, après avoir été reconnu à plusieurs reprises par ce dernier comme son gouverneur à Alep, finit par abdiquer volontairement et à remettre sa cité aux mains du lieutenant du Khalife. C'était en l'an 448 de l'Hégire (3).

Après le passage des sauterelles qui avaient dévasté une foule de régions de l'Empire durant trois années, une sécheresse extraordinaire, toujours en cette année 1037, désola principalement les provinces d'Europe. Elle dura six mois et amena une abominable famine dans les thèmes de Thrace, de Macédoine, du Strymon, de Salonique et jusqu'en Thessalie. On fit à Byzance des processions solennelles en tête desquelles marchaient les frères du basileus, portant de leurs mains les très saintes Reliques. L'Orphanotrophe portait le saint « Mandylion » (4) ou « saint Linge » avec l'empreinte de la face du Christ, autrement dit la Véronique ou Sainte Face, « don inestimable du Christ au roi d'Édesse Abgare ». Le grand domestique portait la sainte Lettre du Christ à ce même roi Abgare, et le protovestiaire Georges les saints Langes de l'Enfant Jésus. Ils allèrent ainsi à pied du Grand Palais aux Blachernes. Le patriarche, de son côté, processionnait avec le clergé. Hélas, au lieu de la pluie qu'on attendait, il tomba une grêle terrible qui abattit les arbres et brisa les tuiles des toits de nombreux édifices. L'Orphanotrophe, pour remédier à la famine dans la capitale, fit acheter dans les thèmes de la Grèce propre et du Péloponèse cent mille mesures de blé.



PIÈCE D'OR ou dinar du Khalife d'Égypte Mostançer, frappée à Misr en l'an 1047 de J.-C.

(1) Oct. 1037 à oct. 1038.

(2) Aboulfaradj raconte que durant cet intervalle, en 432 de l'Hégire (sept. 1040 à août 1041), Anouchtikin repoussa victorieusement une attaque des Grecs contre Alep. Un cousin (*filius patrui*) du basileus fut pris et un certain grand eunuque tué.

(3) Mars 1056 à mars 1057. Voy. sur ces événements Weil, *op. cit.*, III, pp. 106 et 107.

(4) Μανδύλιον, incorrect pour Μαντήλιον.

Ce subside fut d'un très grand secours à la misère des citoyens. Ce fut, du reste, une année extraordinaire sous le rapport des phénomènes célestes. Le 2 novembre, à dix heures du matin, la terre commença à trembler. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de janvier! La rigueur de la température fut extrême. Partout des frimas inouïs! Au dire d'Aboulfaradj, il aurait neigé à Bagdad! Le Tigre aurait gelé en décembre six jours durant!

Skylitzès note à l'an 1038 un fait intéressant. Le nombreux clergé de la grande cité et du thème de Salonique se trouvait brouillé avec son métropolitain Théophane dont l'impitoyable avarice l'avait poussé à bout. Bien loin de soulager la misère de ses prêtres accrue par tant de calamités, ce prélat indigne, par son inique parcimonie, aggravait encore leur misère en se refusant obstinément à leur faire délivrer les allocations alimentaires accoutumées auxquelles ils avaient droit, d'où conflit violent. Le basileus qui, alors déjà fort malade, fréquentait assidument Salonique où l'attirait sa dévotion extrême au tombeau de saint Démétrius, s'y trouvait précisément à ce moment. Il manda le métropolitain et le conjura de pratiquer la justice et de faire son devoir de pasteur. Comme l'entêté prélat résistait à toutes ses injonctions, accumulant pour se défendre les plus mauvaises raisons, finalement se refusant à obéir, Michel, exaspéré, décida d'user de ruse pour châtier tant d'avarice. Il dépêcha à Théophane un de ses fidèles pour lui emprunter une somme de cent livres d'or, un « kentinarion », en attendant que l'eunuque Joannès lui eût envoyé les sommes qu'il attendait du Palais Sacré. Le prélat, défiant et avare, jura qu'il n'avait point trente livres d'or chez lui. Sur l'ordre du basileus, on le mit dehors de sa demeure épiscopale où des perquisitions amenèrent la découverte de la somme énorme de trois mille trois cents livres d'or. De cet amas de richesses, on commença par payer son dû au clergé régional, tout l'arriéré depuis le début de l'épiscopat de Théophane jusqu'à ce jour. Le reste fut sommairement distribué aux pauvres. Théophane, chassé de l'Église et de son siège, fut relégué dans une de ses terres. Le basileus le remplaça sur le trône épiscopal de Salonique par un certain Prométhée auquel il ordonna de fournir à l'exilé tout juste de quoi vivre sur le pied d'un simple particulier.

En cette même année 1037 (1), disent Tchamtchian (2) et Arisdaguès de Lasdiverd (3), Nicolas Kabasilas, dit Chrysélios, d'origine bulgare, gouverneur impérial de la province nouvellement annexée du Vaspouraçan, étant parti en expédition avec des forces considérables pour reprendre la ville de Pergri, sur le lac d'Aghthamar, près d'Ardisch, que les Turks Seldjoukides avaient depuis longtemps enlevée aux Arméniens, réussit dans son entreprise. Il fit prisonnier Khtric ou Khédrig, émir de cette ville, et y mit une garnison de cavalerie. Il fut ensuite remplacé par un autre gouverneur dont nous ignorons le nom qui, au lieu de défendre Pergri, s'en alla fort loin de là dans la province d'Artsakh (4), très riche en fourrage pour sa cavalerie.

L'émir Khtric, bien que gardé à vue dans sa forteresse, trouva moyen de prévenir de ce départ d'autres chefs seldjoukides qui bloquèrent soudain la ville, la prirent par surprise, la pillèrent et délivrèrent Khtric après avoir fait un grand massacre de la garnison byzantine. Les troupes impériales, cantonnées à Artsakh, ne parvinrent point à la secourir. Mais un dynaste arménien nommé Gandzi, aidé de son fils Tadjat, assembla quelques contingents arméniens et grecs, pénétra à son tour par surprise dans Pergri par une brèche et força les quelques Turks qui réussirent à échapper à son glaive, de se retirer dans la partie la plus haute de la citadelle. Bientôt, faute d'eau et de provisions, les assiégés souffrirent cruellement. La troupe de Grecs et d'Arméniens qui avait espéré les surprendre, sûre d'en finir avec eux, se laissait aller à tous les délassements. Aussi fut-elle attaquée à l'improviste par d'autres Musulmans qui, secrètement informés par Khtric, avaient couru au secours de la place. Grecs et Arméniens périrent en foule. Gandzi fut tué. Son fils, avec beaucoup d'autres, ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Les Turks rentrèrent chez eux chargés des dépouilles des morts. Cependant Khtric, ainsi délivré, pour se venger des atroces souffrances de ses deux captivités, fit

(1) Ou plutôt 1038. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 616 : « la même année que le haut fait de Barazbatzé à Édesse ».

(2) Éd. de Bombay, II, 917. Lebeau, *op. cit.* XIV, 280.

(3) *Op. cit.*, pp. 50 sqq.

(4) Ou Ardzag. « C'est peut-être, dit Indjidj, la même localité qu'Ardzgué, ville très ancienne du district de Peznounik', de la province de Douroupéran sur le lac Van, entre Ardjisch et Khelât. »

creuser une fosse de la hauteur d'un homme. Il la fit emplir du sang des prisonniers qu'il faisait massacrer. Il y descendit et s'y baigna « pour calmer la rage dévorante de son cœur ».

L'an d'après, au printemps, le basileus envoya des forces plus nombreuses qui reprirent définitivement Pergri après un siège en règle. Les assiégés, terrifiés par l'action foudroyante des catapultes, capitulèrent.



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Procession contre la Sécheresse. — (Millet, Hᵗᵉˢ-Études, C. 1240.)

Ils eurent la permission de se retirer avec leurs familles. « Dès lors, dit Arisdaguès de Lasdiverd, Pergri fut irrévocablement soustraite à la domination des Turks. »

En l'an 1038 ou plutôt 1039 (1), il y eut des hostilités graves sur la frontière de Géorgie. Nous n'en savons du reste que peu de chose. Le jeune roi de ce pays, Pakarat IV, qui était toujours encore en guerre avec l'Empire, ayant attaqué vivement avec toutes ses forces le vestarque Michel Iasitès (2), « catépano » ou duc de la Haute-Ibérie, c'est-à-dire de

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 617.
(2) Ou Iasitas.

cette portion de l'Ibérie qui avait été réunie à l'Empire, l'eunuque Joannès et le basileus dépêchèrent au secours de ce dernier leur frère, le domestique des Scholes d'Asie, Constantin, « à la tête de toutes les légions de l'Orient ». Ils avaient, chose curieuse, promis à ce dernier de lui envoyer comme collègue, pour le conseiller dans cette guerre d'ordre tout spécial, Constantin Dalassénos, pour lequel lui professait autant d'estime que ses



RUINES D'ANI, la capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. Église grecque. — (Phot. comman. par M. J. de Morgan.)

frères, l'eunuque surtout, avaient de haine. On se rappelle combien le mérite de ce personnage, dont Joannès était le pire ennemi, faisait ombrage à celui-ci et comment il le tenait depuis trois ans enfermé dans une douloureuse captivité dans une tour de l'enceinte urbaine. Comme l'eunuque ne remplit pas sa promesse vis-à-vis de son frère et qu'au contraire il témoigna à Dalassénos d'une haine toujours plus grande, le gardant plus étroitement enfermé que jamais, exilant aussi toute sa famille qu'il ne songeait qu'à détruire (1), Constantin, s'estimant de ce fait

(1) Il voulait faire disparaître toute sa race, « tout le reste de ses proches », entre autres

insulté, car il avait fait une condition *sine qua non* de cet envoi de Dalasséuos à l'armée, battit en retraite sans avoir rien tenté contre l'ennemi, sans avoir obtenu le moindre résultat, avant même d'avoir mis le pied sur le territoire géorgien.

Voici comment l'*Histoire de la Géorgie* (1) raconte de son côté ces faits obscurs : « Le roi Pakarat, qui venait d'obtenir la soumission de quelques « éristhaws » rebelles dans le Kaketh, revint sur ses pas en hâte, parce que Liparit, « éristhaw » des « éristhaws », commençait à se livrer à des démarches tortueuses. Même, peu de temps après, ce vassal rebelle dont il va être si souvent question dans la suite de ce récit, fit revenir de Grèce, avec une armée, le frère du roi, Démétré, afin de le faire roi lui-même. D'autres « didébouls » et « aznaours » s'étant joints à Démétré, traversèrent la contrée d'en Haut, et entrèrent dans le Khartli. Ils assiégèrent Ateni, place importante, et dévastèrent diverses contrées. Mais Liparit, les Kakhes et les Grecs qui étaient avec lui, ne purent prendre la place parce que les commandants des citadelles étaient tous des hommes résolus et dévoués à Pakarat, à l'exception de Pharsman, « éristhaw » de Thmogwi et de Bechken Djaqel, « éristhaw » de Thoukharis. Le roi Pakarat alla alors dans le Djawakheth, où il commença à bâtir les remparts d'Akhal-Kalak, qui était pour lors sans murailles. L'hiver approchant, les Grecs voulurent se retirer chez eux, et Liparit se réconcilia avec Pakarat, qui lui donna l' « éristhawat » du Khartli. Les Grecs s'en allèrent donc dans leur pays, emmenant Démétré (2). On le voit, l' « éristhaw » des « éristhaws », Liparit, était devenu bien complètement l'allié du basileus Michel contre son propre souverain (3).

Ce pauvre roi Pakarat eut une existence vraiment agitée. Ce fut,

ses frères les patrices Théophane et Romain comme aussi son neveu (ἀνεψιός) Adrien. Cédr., II, 521, 7.

(1) Éd. Brosset, t. I, pp. 318 sqq.

(2) Je ne sais pourquoi Brosset, *Hist. de la Géorgie*, I, note 8 de la p. 318, dit que cette tentative des Grecs ne parait pas être la même que celle dont parlent les Byzantins en 1038 (1039 pour Muralt).

(3) Voyez dans Brosset, *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le Père Nerses Sargisian*, etc., un certain nombre d'inscriptions arméniennes encore existantes, datant de cette époque du règne du basileus Michel IV : une de l'année 1030, p. 23 ; une de l'année 1032, p. 19, enfin celle de l'année 1036 du patrice Djodjie à l'occasion de la restauration d'Eoch, p. 11.

semble-t-il, un soldat intrépide. Ses vassaux et ses voisins ne lui laissaient pas de répit. L'émir de Tiflis étant mort, les « bers », c'est-à-dire les anciens de cette ville, lui firent hommage de cette grande ville. Il y fit une entrée triomphale.

« Après cela, continue l'*Histoire de la Géorgie*, Liparit, revenant à ses méchants projets d'insubordination, enleva traîtreusement à la reine Mariam, mère du roi, avec la ville d'Ani qui venait de se donner à cette princesse, divers « éristhaws » qu'il saisit aux portes de cette cité. Le roi, quittant Tiflis, vint dans le Djawakheth et de là, par le Chawkheth, en hiver, par d'horribles ouragans de neige, dans le Khartli. Alors Liparit fit venir de Grèce une seconde fois Démétré, frère du roi Pakarat, appuyé de troupes et de trésors, et sema la division dans le royaume, les uns étant gagnés à Démétré, les autres restant fidèles au roi. Les Kakhes et leurs troupes, Davith roi Pagratide d'Agh'ouanie et ses gens tenaient pour Liparit et devenaient puissants de ce côté du Khartli. Toute l'adresse des deux parties était en jeu (1). »

Ici un détail très curieux : « Trois mille Værings étant venus au secours de Pakarat, il les posta à Bach, en prit seulement sept cents et s'avança avec eux réunis aux forces du Chida Khartli, sans attendre les Meskhes. » Les mercenaires russes ne s'enrôlaient donc pas seulement au service du basileus, mais aussi à celui de ses adversaires. Ceux qui venaient ainsi combattre à la solde du roi des Aphkhases, n'avaient qu'à traverser en droite ligne la Mer Noire dans leurs barques. Très probablement ils combattaient ici contre d'autres Værings, qui, eux, formaient l'élite des troupes du basileus Michel en ces parages. « L'on se battit, dit l'*Histoire de la Géorgie*, à l'entrée de la forêt de Sasireth. L'armée du Chida Khartli tourna le dos. Les Værings n'ayant pu prendre part au combat, Liparit fit donner des cribles, avec lesquels on prépara du pain, pour leur être présenté, de sorte qu'ils passèrent le temps gaiement (2).

A ce moment-là, Démétré, frère du roi Pakarat, étant déjà mort, Liparit était vainqueur sur toute la ligne. En vain Pakarat fit solliciter son

(1) A propos de cette tentative de Démétré, la *Chronique arménienne* (voy. *Histoire de la Géorgie*, I, note 3 de la p. 321) dit : « Elle ne réussit pas, et les troupes grecques qui se trouvaient avec lui (Démétré) s'en retournèrent, et le roi Pakarat devint grand. »

(2) Cette phrase obscure est pour moi incompréhensible.

arrogant vassal de lui accorder une entrevue. Il paraît que la haine entre ces deux hommes remontait à des causes intimes profondes. Nous verrons plus loin que Pakarat aurait séduit la femme de son vassal, le second en puissance après lui. Liparit, par représailles, se serait de son côté porté aux derniers outrages envers la reine Mariam, mère de Pakarat. Le roi vaincu rentra en Aphkhasie.

La lutte recommença presque aussitôt entre les deux hommes et leurs partisans (1). Une grande bataille fut livrée auprès de la forteresse d'Arqis-Tzikhé. Cette fois les Grecs, dont la politique avait dû subir un changement par la mort de Démétré, combattaient du côté de Liparit avec les Kakhes et les Arméniens. Liparit fut encore une fois vainqueur et mit Pakarat en fuite. Toutes les forteresses du haut Khartli, dont les chefs prisonniers furent mis à la torture, tombèrent aux mains du vainqueur.

Liparit, poursuit l'*Histoire de la Géorgie*, devenu très puissant, marcha alors avec cette même armée contre la forteresse de Tovin, pour faire la guerre à l'émir de cette ville, Abou'lSéwar, dans l'intérêt du basileus, puis il revint dans ses domaines.

Presque en même temps, en l'année 1041 probablement, peut-être seulement en 1042, d'importants événements s'accomplissaient dans le royaume même d'Arménie (2), sombre prélude de la fin lamentable si prochaine de ce malheureux royaume. Le roi des rois d'Arménie, autrement dit « roi Pagratide d'Ani », Jean Sempad III (3), et son frère Aschod, également Pagratide, le roi de Tachir, étant morts à un an environ l'un de l'autre, le premier, suivant Mathieu d'Édesse, en l'an 489 de l'ère arménienne (4), le second en l'an suivant (5), il y eut un interrègne de

(1) *Histoire de la Géorgie*, I, p. 322.

(2) Voy. Tchamtchian, II, 910, et surtout Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, pp. 60 sqq.

(3) Ou « Sembat Johannès ».

(4) Mars 1040 a mars 1041.

(5) Aschod était en réalité mort le premier. Son corps, transporté à Ani, fut enterré auprès de ceux des rois ses pères. Son frère Jean Sempad, qui redoutait infiniment sa force et sa bravoure, l'avait constamment tenu à l'écart de la capitale. Les historiens nationaux parlent de ce prince comme d'un héros national. Après sa mort, dit Mathieu d'Édesse, les troupes se relâchèrent du frein de la discipline et prirent en aversion le métier des armes ; elles courbèrent leur front sous le joug de la servitude des Romains, s'adonnèrent aux plaisirs de la table et firent leurs délices de la lyre et de la voix des chanteurs. Renonçant à cette union qui avait été l'élément de leur force, elle ne volèrent plus au secours les unes des autres. Les pays que le fer dévastait n'étaient plus pour elles qu'un sujet de plaintes lugubres : elles se

quelques semaines (1). A partir de ce moment l'histoire de l'Arménie n'est que l'histoire de son agonie dans sa lutte désespérée non plus cette fois contre les Musulmans mais contre l'Empire de Byzance.

Les grands du royaume ne pouvaient s'accorder sur le choix du successeur de Jean Sempad, mort sans postérité (2), et un parti existait qui voulait l'exclusion de Kakig II, fils d'Aschod, âgé seulement de quatorze ans (3). De ce fait, il y eut un interrègne d'environ deux ans. Cependant, un haut et perfide personnage, le vestis Azad (4) Sarkis, prince de Siounik', intendant ou « vestis » du dernier roi, descendant de Haïg, profitant de l'anarchie générale pour trahir sa patrie, après avoir mis à sac le trésor royal des anciens rois et s'être enfermé un moment dans la citadelle même d'Ani, s'était retiré en emportant ses richesses mal gagnées, dans une de ses forteresses d'Aphkhasie nommée Sourmar'i, dans le district de Djogadk', d'où il avait agrandi par de nombreuses conquêtes de bourgs et de châteaux



RUINES D'ANI, la capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Église de Sourb-Grigor. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

contentaient de pleurer la perte de leurs frères, et s'abandonnaient réciproquement au glaive des Grecs. Ce fut ainsi qu'elles entraînèrent la ruine de leurs compatriotes et qu'elles méritèrent d'être comptées au rang de leurs ennemis. — Pour Tchamtchian aussi (*op. cit.*, II, 122). Jean Sempad mourut dès 1039. — Voy. sur les inscriptions précisant la date de la mort du roi Jean Sempad : Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, note de la p. 50.

(1) Et non « de deux ans », comme le dit Tchamtchian.

(2) Voy. à ce sujet dans Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prudhomme, la note 2 de la p. 61.

(3) De dix-sept ou encore de dix-neuf ans, suivant d'autres sources.

(4) Ou « le noble ».

ses domaines patrimoniaux, puis il était revenu à Ani, dont il tenait toujours la citadelle, avec l'intention de s'y faire proclamer roi. Il avertit le basileus et lui offrit la suzeraineté du royaume. « Le jeune prince Kakig, dit Samuel d'Ani, n'avait pas les inclinations belliqueuses nécessaires chez un prince, d'autant plus nécessaires qu'à cette époque les Ismaélites (1) s'agitaient, les Scythes (2) menaçaient d'une attaque, et les Grecs, alors soumis à une femme (3), n'étaient pas tranquilles. Pour Kakig, élevé dès l'enfance dans la lecture des livres, il s'y appliquait encore après son avènement. »

Mais presque aussitôt, le basileus Michel, qui avait appris ces événements, se basant, très justement semble-t-il, sur la célèbre cession *post mortem* faite à Basile par le roi Jean Sempad dès l'an 1019, avait envoyé réclamer la possession de la ville et du royaume d'Ani, exhibant à cet effet la lettre fameuse dont j'ai parlé souvent déjà (4), par laquelle cette cession avait été formellement consentie en faveur de l'Empire par ledit roi pour l'heure de sa mort. Michel exigeait l'exécution pure et simple de ce contrat en retour duquel Jean Sempad avait reçu de la part de l'Empire des présents et des honneurs durant quinze ans. Le basileus entendait profiter de cette occasion unique pour transformer l'Arménie vassale en simple province de l'Empire.

Les historiens arméniens, qui sont seuls à parler de cette première expédition byzantine en Arménie, alors que les historiens grecs ne parlent que de la seconde, disent que le basileus fit appuyer sa demande par une armée de cent mille hommes. Hélas, nous ne connaissons même pas le nom du chef qui commandait cet immense armement, probablement bien exagéré. Était-ce peut-être toujours le domestique des Scholes Constantin, le frère du basileus? (5). Sarkis (6), qui semble avoir été une

(1) C'est-à-dire « les Arabes ».

(2) C'est-à-dire « les Turks ».

(3) La basilissa Zoé.

(4) Voy. pp. 36, 141 et 199 du présent volume.

(5) Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, p. 68, dit par erreur, me semble-t-il, que le basileus Michel vint de sa personne à la tête de l'armée jusqu'en Arménie.

(6) « A cet époque, dit fort bien M. Grene, *op. cit.*, p. 123, en dehors de la dynastie des Pagratides, dont le seul représentant survivant était le jeune fils d'Aschod, Kakig, il y avait en Arménie deux familles : celle des Pakhlavides et celle des princes de Siounik', qui, par leur puissance et leur influence, pouvaient se poser en prétendants au trône royal. Les représen-

parfaite figure de traître, se rendit en secret dans le camp des Grecs établi sous les murs mêmes d'Ani, la vieille cité royale d'Arménie. Il s'y rallia à eux, qui avaient été prévenus par lui de tout ce qui se passait et s'offrit déloyalement pour les aider à conquérir définitivement ce vieux royaume que le roi Jean s'était engagé à leur céder au moment de sa mort et que le faible successeur de ce dernier se refusait à leur livrer.

Les sources arméniennes parlent de plusieurs invasions successives des forces impériales conseillées et guidées par Sarkis. Lors de la dernière, il y eut une action décisive sous les murs d'Ani. Il y avait longtemps que l'antique capitale des Pagratides n'avait vu flotter au pied de ses murailles les étendards du basileus de Roum. Dans cette terrible extrémité, le courage de la nation arménienne, affaibli par tant de dissensions intestines, semble s'être relevé (1). Les nobles et leurs vassaux, « demandant à marcher contre un ennemi qui venait porter la guerre dans leurs foyers, le blasphème et l'injure à la bouche », accouraient de toutes parts se ranger sous la bannière du chef du parti dynastique national : le vieux et illustre généralissime Vakhram le Pakhlavide, assisté de son non moins illustre et héroïque neveu, fils de son frère, Grégoire ou Krikorikos, surnommé Magistros, et de trente autres nobles, ses parents. Ces mortels ennemis du prince de Siounik' furent seuls à ne pas perdre courage dans ces heures si critiques. Mathieu d'Édesse avoue cependant que beaucoup de provinces se soumirent pour éviter l'extermination dont les menaçaient les envahisseurs. Il n'est pas question, dans ces douloureuses conjonctures, du jeune roi Kakig II, non encore installé ni accepté par la masse de la nation. Probablement sa jeunesse et son inexpérience le maintenaient à l'écart de la tragédie qui se livrait sous les murs de la capitale de ses pères. Sarkis, lui, ne songeait qu'à une chose : ou se faire proclamer roi, ou devenir du moins le maire du Palais du jeune et inexpérimenté Kakig.

tants des Pakhlavides étaient le vieux généralissime Vakhram, son fils Grégoire ou Krikorikos et son neveu, le fils du martyr, le fameux magistros également nommé Krikorikos. Les princes de Siounik' étaient représentés par le non moins fameux Sarkis. »

(1) A ce même moment, un autre haut homme d'Arménie, Davith Anhogh'in, s'était enfui en Agh'ouanie et, y ayant recruté une foule de partisans, faisait en Arménie des incursions dévastatrices. (Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, chap. XLVIII.)

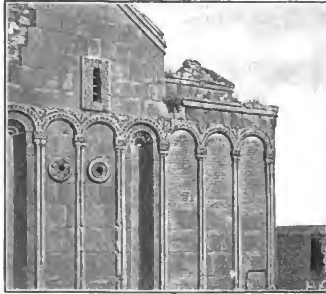
L'action ne devait pas tarder à se dénouer. Vakhram, ayant divisé son armée en trois corps, sortit de la cité royale d'Ani par la Porte de Dzalcotsi ou Dzaghigots, ce qui veut dire « la Porte des Jardins ». A la tête de vingt mille cavaliers et de trente mille hommes de pied (1), il attaqua à l'improviste, avec l'énergie du désespoir, l'armée byzantine qui, après avoir ruiné, saccagé, dépeuplé toute la contrée environnante, était occupée à préparer les balistes, catapultes et autres machines de siège. Surpris par cette attaque violente au delà de toute expression des guerriers arméniens, « pareils à des bêtes féroces rendues furieuses », les soldats de Roum, « dont l'orgueil et la jactance étaient extrêmes », furent, contre toute attente, taillés en pièces et impitoyablement exterminés. Leur sang alla rougir les flots du bruyant Akhourian qui roule ses eaux sur le côté de la ville, dans un ravin profond d'une sauvagerie extrême. Ce fut un désastre sans nom. Les Arméniens, fatigués de tuer, s'excitaient au massacre par des cris de rage. Beaucoup de soldats grecs périrent, d'autres furent noyés. En vain les survivants demandaient grâce, en vain « le saint généralissime Vakhram le Pakhlavide », s'interposant comme un médiateur, suppliait ses guerriers de cesser cette tuerie! Seulement un fort petit nombre d'Impériaux purent échapper à la mort et s'enfuir sur territoire byzantin, à travers des souffrances infinies. La défaite de l'armée grecque fut complète. « Depuis lors, s'écrie fièrement l'historien national, Mathieu d'Édesse, les Romains ne vinrent plus revendiquer la cité d'Ani. Ils s'en retournèrent honteusement à Constantinople, auprès de Michel. » Hélas, c'était pour bien peu de temps que l'Arménie était ainsi sauvée !

L'habile Sarkis, dont les Pakhlavides, partisans dévoués des Pagratides, venaient ainsi d'arrêter les vues ambitieuses, trouva cependant moyen de rentrer dans Ani et de donner le change sur les motifs de son absence. A peine de retour, il se remit effrontément à conseiller aux Grecs de recommencer leurs attaques. Mais sur ces entrefaites le basileus Michel IV vint à mourir. L'Arménie se trouvait alors dans le plus pitoyable état. Davith-sans-Terre, roi Pagratide Agh'ouanie, venait de fondre, à l'inspi-

(1) Trente mille hommes seulement en tout, au dire de Mathieu d'Édesse. Tous ces chiffres sont comme toujours infiniment problématiques.

ration des Grecs, sur la province de Chirag (1). C'était du reste pour son propre compte que ce prince agissait ainsi et pour se faire proclamer, lui aussi, roi d'Arménie. L'agonie de ce beau royaume et de son antique et glorieuse dynastie allait se terminer sous le règne du second successeur de Michel IV, le basileus Constantin Monomaque.

C'est vers ce même moment que le jeune roi Kakig, fils d'Aschod, neveu de Jean Sempad, qui devait être le dernier souverain indépendant d'Arménie, fut enfin reconnu roi par ses peuples à la faveur de ces événements. Voici comment Mathieu d'Édesse raconte ces faits : (2) « A cette époque fut suscité un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Kakig, de la race des Pagratides, fils du roi Aschod le Brave. Ce jeune prince était très vertueux, d'une piété exemplaire. Tous les barons d'Arménie, principalement ceux qui avaient conduit l'action contre les troupes de Michel IV, se rendirent auprès du patriarche, le seigneur Bédros, et Kakig II, dans la splendide cathédrale d'Ani, fut sacré roi d'Arménie, par la grâce de l'Esprit saint et d'après l'ordre d'un prince illustre, ordre en vertu duquel notre grand et saint patriarche accomplit cette cérémonie. Ce prince illustre était de la race de Haïg et, par son père, descendait de la famille des Pakhlavides. Il portait le nom de Grégoire (3), comme issu de notre saint Illuminateur. Il brilla comme un second Samuel, émule du premier, qui sacra



RUINES D'ANI, la capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Inscriptions lapidaires sur les parois de la cathédrale. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

(1) Le vieux général Vakhram le vainquit deux fois et obtint qu'il retournât dans ses États. Tchamtchian, *op. cit.*, II, 919.

(2) *Op cit.*, éd. Dulaurier, pp. 70 sqq.

(3) Krikorikos.

David, roi d'Israël. Ce fut lui qui établit Kakig roi de toute l'Arménie. »

Cet événement, au dire de Tchamtchian, eut lieu en l'an 1042. Samuel d'Ani fait du nouveau souverain le portrait le plus flatteur. Malheureusement, il était plus fait pour la vie pacifique des lettres que pour celle des camps qui était alors celle de sa malheureuse patrie de toutes parts assaillie par mille ennemis féroces.

Le prince illustre, « restaurateur de la couronne d'Arménie, » dont il s'agit ici, était Krikorikos ou Grégoire Magistros, héros national, qui devait jouer un grand rôle dans l'agonie de son pays. Ce personnage célèbre, dont les historiens arméniens font un éloge enthousiaste, devait son surnom de « Magistros » à la haute dignité de ce nom qui lui avait été conférée par le basileus.

Dans l'intervalle de ces événements, je le répète, le basileus Michel IV était mort. Pour la suite de l'histoire des luttes entre l'Empire et l'Arménie agonisante, je renvoie aux règnes suivants.

Passons à l'autre extrémité de l'immense Empire, aux thèmes byzantins d'Italie, pour dire ce qu'il advint en ces lointains parages occidentaux sous le règne de Michel IV, le Paphlagonien.

L'étoile de Pandolfe, le fameux prince de Capoue, y montait sans cesse plus haut à l'horizon ! Il dominait alors sans conteste dans toute l'Italie méridionale en face de l'influence grecque, fort diminuée depuis le départ de Bojoannès. Seuls les princes de Bénévent et de Salerne maintenaient encore leur indépendance vis-à-vis de lui. Tremblant de voir sa principauté subir le sort de toutes les autres seigneuries longobardes, le nouveau seigneur de Salerne, Guaimar V, fils et successeur depuis l'an 1027 de ce Guaimar IV qui avait été le premier à recevoir et attirer les Normands en Italie, saisit en 1035 (1), à la suite d'une vive discussion de famille, la première occasion pour rompre avec Pandolfe, dont il avait été jusqu'ici l'allié si dévoué (2). Il était cependant par sa mère le propre neveu de ce dernier, mais comme lui violemment ambitieux du premier rang. Voyant

(1) Plutôt en 1036 seulement, suivant l'opinion de M. Chalandon, *op. cit.*, f. 84.

(2) Voy. sur le caractère de Guaimar V : Delarc, *op. cit.*, p. 83. — Voyez pour le détail de ces événements, Heinemann, *op. cit.*, pp. 62 sqq.

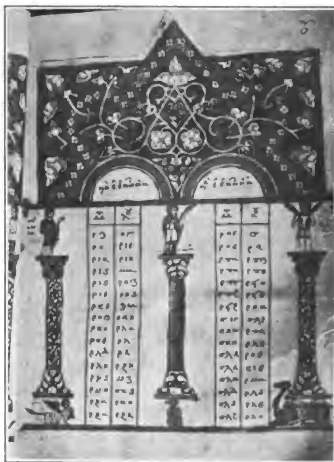
qu'il n'aboutirait à rien sans l'appui de ces fameux mercenaires, il réussit à en détacher un grand nombre du service de Pandolfe pour les faire entrer au sien. Ici encore les Normands se montrèrent fidèles à leur presque constante et peu chevaleresque maxime de suivre le parti du plus offrant. Parmi ceux de ces guerriers qui passèrent ainsi à la solde du seigneur de Salerne se trouvaient Guillaume et Drogon, deux de ces fils de Tancrède de Hauteville qui allaient bientôt jouer un rôle prépondérant dans la conquête de l'Italie par les armes normandes (1).

Cette rupture avec le prince de Salerne fut le point de départ de la ruine de Pandolfe IV. Bientôt la bannière de Guaimar V fut un point de ralliement pour tous ceux qui supportaient impatiemment dans le midi de la péninsule l'hégémonie du prince de Capoue. En 1036 celui-ci échoua complètement dans une entreprise contre Bénévent, et, de jour en jour, la situation en ces régions s'accentua davantage dans le sens d'un corps à corps imminent entre lui et Guaimar, tous deux également ardents à ambitionner la suprématie.

Du côté de Guaimar, on voyait le prince de Naples, fils et successeur de Sergios, grièvement assailli par Pandolfe, et les comtes de Teano, alliés par le sang à la maison princière de Salerne. Quant à Pandolfe, nous avons vu qu'il avait étendu son autorité au delà des confins de sa propre seigneurie de Capoue jusque sur Gaète, Amalfi et les possessions du Mont-Cassin. Les comtes des Marses, les seigneurs de Sora et d'Arpino, le duc de Sorrente aussi étaient certainement encore ses alliés. Les forces des deux partis étaient passablement équivalentes, si bien qu'en cas de conflit l'issue pouvait paraître fort douteuse. Les Grecs, nous l'avons vu, entièrement absorbés par leur lutte incessante contre le parti dit national, et par les préparatifs d'attaque contre la Sicile, ne pouvaient songer à faire pencher la balance d'un côté en y jetant leur épée. Cette fois encore, une autre puissance étrangère, avant même que les deux partis n'en fussent venus sérieusement aux mains, donna définitivement la prépondérance à Guaimar et précipita la défaite de Pandolfe bien plus qu'on n'eût pu le prévoir. Ce fut l'empire allemand par la nouvelle descente à cette époque

(1) Voy. Delarc, *op. cit.*, pp. 75 sqq.

dans l'Italie méridionale de l'empereur Conrad II d'Allemagne. La monarchie germanique ne pouvait laisser passer sans châtiment un attentat comme celui dont Pandolfe s'était rendu coupable contre la célèbre abbaye du Mont-Cassin qui relevait directement de l'empereur. Le terrible tyran avait de même cruellement maltraité l'archevêque Aténulfe de Capoue.

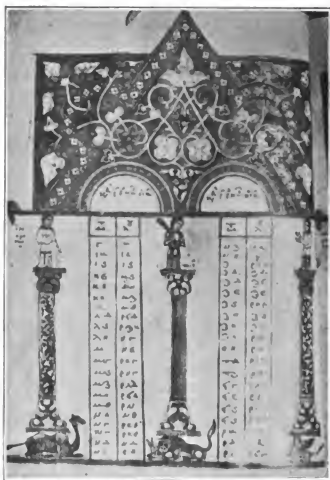


MINIATURE BYZANTINE d'un Évangéliaire du XIme Siècle conservé à la Marcienne, à Venise. — Canon. — (Millet, Htes-Études, C. 551.)

En mai 1038, devant Milan, Conrad qui avait passé les monts pour la seconde fois au mois de décembre de l'an 1037, avait reçu des appels plus pressants que jamais, qui le décidèrent à aller dans l'Italie du sud y rétablir le prestige si gravement ébranlé de l'autorité impériale (1). Je raconte ces événements compliqués le plus succinctement possible. Conrad II qui, sans pénétrer dans Rome, était parti pour le sud en plein hiver, entra d'abord en négociations avec Guaimar de Salerne pour s'assurer son concours contre Pandolfe. L'incorrigible prince de Capoue se montrait sourd à toutes les injonctions de l'empereur qui lui enjoignait de remettre à l'abbaye du Mont-Cassin l'ensemble des biens dont il l'avait dépouillé. Force fut donc à ce dernier de sévir contre cet indocile vassal. A la tête

(1) De son côté, le duc de Naples se rendit à Constantinople pour implorer le secours du basileus.

de son armée, il marcha droit sur Capoue. Il venait de célébrer la fête de Pâques à Spello en compagnie du jeune pape Benoit IX, depuis tantôt six ans déjà honte de la pourpre romaine, le plus effroyable représentant de cette époque effroyable. Pandolfe, comprenant trop tard la gravité de la situation, envoya sa femme et son fils en ambassade à la rencontre de Conrad. Il donna des otages et s'engagea à payer pour ses forfaits une amende de trois cents livres d'or. Mais ces conditions ne furent point remplies et l'empereur germanique, malgré sa répugnance à faire campagne en plein été en ces régions brûlantes, dut poursuivre sa marche en avant. Il fit d'abord arrêt au Mont-Cassin où il rétablit l'ancien ordre de choses ; puis il s'avança droit sur Capoue sous les murs de laquelle il arriva seulement le soir du 13 mai 1038, veille de la Pentecôte, tandis que Pandolfe se réfugiait dans son fort château de Santa Agatha au-dessus de la ville. Comme le vieux guerrier refusait de se rendre, il fut déposé et condamné à l'exil. L'empereur nomma à sa place son rival détesté Guaimar de Salerne, prince de Capoue et duc de Gaète. Il accorda de plus à ce feudataire qu'il faisait si puissant, la suzeraineté sur le nouveau comté normand d'Aversa, lequel se trouva dès lors dans l'étroite dépendance de la principauté de Salerne.



MINIATURE BYZANTINE d'un Évangéliaire du XIme Siècle conservé à la Marcienne, à Venise. — Canon. — (Millet, Htes-Études, C. 551.)

Guaimar V, qui n'avait pas hésité à accepter l'héritage de son oncle Pandolfe, savait que le vieux lion ne se résignerait pas facilement à cette spoliation. Aussi, pour s'assurer le concours des Normands devenu plus nécessaire que jamais, avait-il demandé à Conrad de leur accorder quelques marques de sa bienveillance. L'empereur, accédant à cette prière, avait confirmé Rainulfe dans la possession du comté d'Aversa et de son territoire et lui avait donné comme investiture une lance et un gonfanon sur lequel étaient gravées les armes de l'Empire (1).

« Cet acte, dit l'abbé Delarc, qui plaçait officiellement le chef des Normands parmi les feudataires du Saint-Empire, était, par une étrange ironie du sort, rendu sur la demande d'un prince dont les fils devaient être complètement dépouillés de leur patrimoine par les Normands, et promulgué par un souverain à la dynastie duquel ces mêmes Normands devaient porter les coups les plus terribles et les plus décisifs. »

Une créature de l'empereur, l'abbé allemand Richer, remplaça le fils bâtard de Pandolfe sur le trône abbatial du Mont-Cassin. L'archevêque Aténulfe fut rétabli à Capoue. Puis Conrad, dont l'armée était décimée par la peste en ce début d'été torride, par la vieille voie Appienne jusqu'à Bénévent, puis par les rives de l'Adriatique et Ravenne, regagna la Germanie où il devait mourir à Nimègue dès le 4 juin de l'année suivante, n'ayant pas encore cinquante-cinq ans. Il semble, durant cette seconde expédition dans le sud de l'Italie, avoir évité avec le plus grand soin toute occasion de conflit avec les Grecs devenus presque ses amis. Il laissait à la tête des intérêts impériaux en ces parages un prince longobard, Guaimar de Salerne, un guerrier normand, Rainulfe, et un moine bavarois, l'abbé Richer du Mont-Cassin. On vit aussitôt comment ces trois hommes entendaient exécuter leur mandat. Le duc de Sorrente fut chassé et remplacé par Guido de Conza, frère de Guaimar. La riche Amalfi, « *ricca d'oro e di drappi* », prise de force, fut en avril 1039 incorporée à la principauté de Salerne. Partout le triumvirat eut les plus excellents résultats. Pandolfe, après avoir essayé de fléchir Guaimar, finit par renoncer à la lutte. Abandonnant son rocher de Santa-Agatha à la garde de son fils,

(1) Voy. Chalandon, *op. cit.*, *t.* 88.

toujours encore dans le cours de cette présente année 1038, il se réfugia en compagnie de son bâtard Basile, l'abbé déposé du Mont-Cassin, à Constantinople, pour y chercher secours auprès du basileus Michel (1). Mais les envoyés de Guaimar le suivirent dans cette ville et mirent au courant de la situation véritable l'eunuque Joannès qui gouvernait en maître au Palais Sacré. Aussi les sollicitations de Pandolfe demeurèrent-elles sans effet. Il fut même, sur les représentations de son opiniâtre ennemi, envoyé dans un lointain exil sur lequel nous n'avons du reste aucun détail, et dont il ne revint avec ses compagnons d'infortune qu'au bout de deux années, peut-être seulement après la mort du basileus. Il dut rentrer en Italie dans le courant de l'hiver de 1040 à 1041 (2).

A partir de ce moment, la puissance du prince de Salerne alla sans cesse en augmentant. Son alliance avec les Normands se resserrait chaque jour davantage. Quant à la cour de Constantinople, elle était d'autant plus disposée à le soutenir qu'elle eut sur ces entrefaites besoin de son concours pour une importante expédition organisée contre la Sicile musulmane (3).

On n'a pas perdu le souvenir des vaines tentatives des Byzantins sous Nicéphore Phocas comme sous le grand basileus Basile pour reprendre pied dans cette île si belle et si riche et pour en chasser les conquérants sarrasins, puis des incessantes et terribles agressions de ceux-ci contre les thèmes de la péninsule italienne. L'expulsion des Musulmans de Sicile était devenue une nécessité pour le gouvernement impérial. La dernière de ces tentatives des Grecs avait été brusquement interrompue dès

(1) Aimé, l. II, c. 12.

(2) Aimé, l. II, éd. Delarc, note de la page 62. — Voy. aussi Schipa, *op. cit.*, XII, p. 519, note 1.

(3) Giesebrecht, *op. cit.*, II, pp. 329 et 335, insiste avec raison sur les dispositions éminemment conciliantes de Conrad II envers l'Empire d'Orient à ce moment. Dès 1027, nous le savons, il avait envoyé l'évêque Werner de Strasbourg à Constantinople pour chercher à y nouer pour son fils une alliance matrimoniale (voy. pp. 43 sqq), et tout semble démontrer qu'à cette époque à Troja où bien déjà auparavant on en était arrivé entre les deux Empires à quelque accord politique très étroit. Cette fois encore si, dès son arrivée en Italie, l'empereur allemand se dirigea vers les frontières byzantines, ce ne fut point pour les menacer, mais bien certainement dans le but de conclure avec les mandataires du basileus quelque traité de paix ou d'alliance ou de renouveler un traité déjà existant. Nous voyons encore la cour de Constantinople incarcérer Pandolfe, le mortel ennemi de Conrad. Tout enfin nous démontre dans quelle étroite union vivaient alors les deux Empires, mais aucune preuve plus éclatante ne nous en est donnée que le secours si puissant accordé dans ce moment aux Grecs par Guaimar de Salerne et ses Normands pour leur expédition de Sicile.

son début par la mort imprévue du basileus Basile dans le courant du mois de décembre de l'an 1025. Tout naturellement le gouvernement de l'eunuque Joannès, désireux de mettre un terme à un état de choses presque insupportable pour les thèmes d'Italie, n'attendait qu'une occasion pour tenter de prendre sa revanche et reconquérir la Sicile. Cette occasion se présenta déjà en l'an 1035.

A ce moment ce furent les Arabes de cette île eux-mêmes qui, en guerre les uns contre les autres, demandèrent aux Byzantins d'intervenir dans leurs affaires. Il n'est pas très facile de connaître exactement les motifs qui firent naître en Sicile cette guerre civile. Nous savons seulement que depuis longtemps il existait d'une manière permanente un conflit violent entre les Siciliens et les Africains, c'est-à-dire entre les descendants des anciens habitants chrétiens de la Sicile devenus musulmans ainsi que ceux des vieilles familles arabes établies dans l'île depuis de longues années, y possédant des immeubles considérables, d'une part, d'autre part les immigrés berbères venus bien plus tard en très grand nombre de l'Afrique du nord dans l'île et nullement encore fondus avec le reste de la population. L'émir régnant, Ahmed al-Akhal (1), proclamé en 1019 à la suite de la sanglante sédition du peuple de Palerme, qui avait contraint son frère, l'odieux Djafar (2), à abdiquer et à quitter le pays, avait repris à nouveau avec une grande énergie les expéditions de pillage contre les cités byzantines du midi de la Péninsule. C'était déjà pour en finir avec ces odieuses et incessantes agressions, véritable enfer pour les malheureuses populations des thèmes de Longobardie et de Calabre, que Basile II avait organisé la grande expédition que sa mort avait interrompue en 1025. Depuis lors, les incursions de pillage n'avaient jamais cessé, en étroite connexité avec les tentatives de soulèvement du parti hostile à Byzance dans le sud de la Péninsule (3). Nos guides principaux, pour les événements qui vont suivre, sont les deux chroniqueurs arabes Ibn el-Athir et Nowairi, aussi Aboulféda et Ibn Khaldoun.

(1) Les Byzantins le désignent d'ordinaire sous le nom grécisé d' « Apolafar » ou « Aboulasphar », Ἀπολάφαρ Μουχουμετ, de son surnom arabe d'Abou Djafar, « père de Djafar ». Voy. Breslau, *Konrad II*, p. 294, n° 2, et *Épopée* II, p. 602.

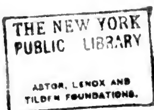
(2) Émir depuis 998.

(3) Voy. pp. 143 et 147.





COUVERTURE D'EVANGELIAIRE conservée à la Lavra de Saint-Athanase au Mont Athos. — Xme-XIme siècle. — (Kondakow, Monuments de l'art chrétien au Mont-Athos.)



L'émir Akhal, décoré par le Khalife Hakem du titre glorieux mais vain de « Soutien de l'Empire », après d'heureux débuts, après avoir rétabli à la fois la paix dans l'île et le bon combat contre les Infidèles (1), avait été d'abord hostile à l'élément africain. « Je veux, disait-il aux principaux Musulmans de l'île, vous délivrer de tous ces Africains qui possèdent avec vous ce pays ; mon projet est de les expulser » (2). Les Siciliens n'ayant pas accepté ces ouvertures, Akhal se retourna du côté des Africains auxquels il fit des propositions analogues contre les Siciliens. Ceux-ci les acceptèrent. A partir de ce moment, l'émir Akhal ne s'entoura plus que d'Africains qu'il favorisa outrageusement aux dépens du parti sicilien (3).



FRAGMENT de la Porte de bronze de la Basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, à Rome, détruite dans l'incendie de l'an 1823, qui anéantit cet édifice. Sur ce fragment figure une portion de l'effigie du prophète Habacuc (Habakoum). Cette Porte de bronze damasquinée de nielles, fabriquée à Constantinople, portait la date de l'an 1070.

Ensuite de ces événements, en l'an 1035, une révolte des Siciliens éclata contre l'émir. Son propre frère Abou Hafs, l'Apochaps des Byzantins (4), se mit à la tête des rebelles. Akhal chercha à conjurer ce grand péril par une alliance passablement impie avec les Byzantins. Dès le printemps de cette année, l'eunuque Joannès lui envoya pour traiter de la paix d'abord, d'une action commune ensuite, un habile ambassadeur, Georges Probatas. Celui-ci, fort bien reçu à Palerme, où il était arrivé après le mois de mai 1035, réussit

(1) Voy. pp. 36 et 224 du présent volume et Amari, *op. cit.*, II, p. 365, lignes 1 à 3.

(2) Ibn el-Athir et Nowairi.

(3) Voy. sur tous ces faits qui n'intéressent qu'indirectement notre histoire, Amari, *op. cit.*, II, pp. 368 sqq.

(4) « Απόχαψ ».

pleinement dans sa mission. Il décida même l'émir à envoyer son fils en sa compagnie, comme otage de sa bonne foi à Constantinople. En retour, Akhal reçut le titre toujours si prisé de magistros. Il reconnut vraisemblablement aussi la suzeraineté byzantine, ce pourquoi on lui promit le secours des troupes impériales dans sa lutte contre son frère, qui s'appuyait sur le parti vieux sicilien mécontent (1). Le traité fut probablement signé dans le courant de l'été de l'an 1035.

Ce frère rebelle, venait lui aussi, de réclamer à son profit, mais dans une direction bien opposée, l'intervention étrangère. A Tunis et Kairouan régnait pour lors le Khalife Mouizz Ibn Bâdis, de la race des Zirides qui, à la suite de l'émigration en Égypte de la dynastie des Fatimites, avaient gouverné la côte berbère du nord africain, d'abord comme gouverneurs au nom de ceux-ci, puis comme souverains indépendants. C'est à ce prince, alors fort puissant, que s'adressèrent vers la fin de cet an 1035 les députés siciliens du parti d'Abou Hafs. « Nous voulons être tes sujets, lui firent-ils dire ; si tu n'acceptes pas, nous livrerons l'île aux Roûm (2). Cette démarche obtint un plein succès. Mouizz accueillit à merveille la députation sicilienne, fit proclamer la guerre sainte dans ses États, et envoya à l'émir six mille guerriers, moitié fantassins, moitié cavaliers, bien équipés, sous le commandement de son fils Abdallah (3). La seule condition était que le prince sicilien demeurerait à toujours son vassal. Akhal, battu par ces redoutables troupes dans plusieurs rencontres, fut réduit à franchir le détroit et à se réfugier auprès du « catépano » byzantin, Constantin Opos, placé, on l'a vu, en mai 1034, à la tête de l'administration des thèmes italiens en place de l'incapable Oreste (4). Ceci se passait en l'an 427 de l'Hégire, qui correspond à peu près à l'année du Christ 1036.

Ce fut seulement en l'an suivant, en 1037, que Constantin Opos, à la tête de toutes les forces byzantines disponibles de l'Italie méridionale, passa en Sicile. Nous n'avons presque aucun détail. Seulement les chro-

(1) Cédrénus, II, 513-514.
(2) C'est-à-dire « aux Chrétiens ».
(3) La cour de Constantinople avait également envoyé à Mouizz un ambassadeur avec de riches présents d'étoffes de soie et autres raretés. Amari, *op. cit.*, II, 368.
(4) Cédrenus, II, 516. — Voy. p. 148 du présent volume. Il avait été récemment créé patrice. — M. Chalandon, *op. cit.*, f. 92, l'appelle *Léon* Opos.

niqueurs grecs racontent que le « catépano » battit à plusieurs reprises les troupes africaines d'Abdallah et repoussa leurs vives attaques. Il ne paraît pas cependant qu'il se soit trouvé en état de résister longuement à un ennemi beaucoup trop nombreux et, d'après ce que raconte Skylitzès (1), une réconciliation semblant devoir se préparer entre les deux partis ennemis en Sicile, il se vit forcé de regagner l'Italie. Cette expédition n'avait eu qu'un seul bon résultat. Les Grecs ramenaient avec eux plus de quinze mille esclaves chrétiens délivrés de la captivité sarrasine, peut-être bien plutôt des habitants chrétiens de Sicile forcés de fuir leur patrie! Quelle odyssée dramatique dut être celle de ces infortunés!

La retraite du « catépano » assura dans l'île la complète suprématie d'Abdallah, le fils de l'émir ziridite de Tunis, et de ses partisans. L'émir Akhal, abandonné à ses forces, enfermé dans la forteresse de Palerme, y fut tué par ses propres partisans qui apportèrent sa tête à l'heureux vainqueur. Eux également reconnurent le jeune chef africain pour maître unique de la capitale et de la Sicile tout entière. C'est sur ces entrefaites que la nouvelle armée byzantine arriva!

Le gouvernement impérial à Constantinople, plutôt l'eunuque Joannès, délivrés de tout engagement par la mort du malheureux émir Akhal, avaient immédiatement résolu de profiter de ces dissensions entre Arabes pour organiser à nouveau une expédition définitive contre la Sicile et y rétablir l'autorité byzantine. Les plus grands préparatifs furent faits sous l'énergique impulsion du basileus et de son frère. Le commandement en chef fut confié à un des chefs militaires le plus en vue vue à ce moment, à ce jeune et déjà célèbre Georges Maniakès (2) qui, sous le règne précédent, aux campagnes de la lointaine Syrie, s'était couvert de gloire dans son expédition contre Édesse et dans le terrible siège qu'il avait soutenu aussitôt après dans cette même cité. Depuis, dans son commandement de la Haute-Médie, il s'était constamment distingué dans les luttes contre les Sarrasins sur la frontière d'Asie et avait relevé sur les deux rives de l'Euphrate le prestige des armes impériales. Les meil-

(1) Cédrénus, II, 517.
(2) Skylitzès dit qu'il fut nommé « stratigos autokrator des forces du thème de Longobardie ».

leures troupes de l'Empire formaient le corps expéditionnaire. On y voyait non seulement les belliqueux contingents du thème des Arméniaques sous la conduite d'un chef également déjà célèbre, Katakalon Kékauménos (1), mais encore la « droujine » russe ou scandinave, les fameux Værings, en un mot, sous le commandement du héros Harald Hardrada (2), c'est-à-dire le Sévère (3), fils de Sigurd Syr, roi du Ringi, et d'Asta de Steig, frère utérin du roi de Norvège Olaf II le Saint, un des plus grands souverains de son pays, lui-même futur roi de Norvège et prétendant à la couronne d'Angleterre qui, après la mort violente de son royal frère à la bataille de Stiklastadr où lui-même s'était couvert de gloire, échappé miraculeusement à la mort, avait, quoique grièvement blessé, pour se soustraire à l'influence triomphante du paganisme et ensuite à la tyrannie danoise, brusquement quitté, à l'âge de quinze ans, sa patrie boréale pour aller vivre en Russie d'abord, à Byzance ensuite.



PLAQUE D'ORFÈVRERIE d'art byzantin du XIme ou XIIme Siècle. — La descente du Saint-Esprit. — (Coll. Martin Le Roy.)

Il me faut ici ouvrir une parenthèse pour parler au lecteur de ce personnage encore à demi légendaire, que j'ai cité à plusieurs reprises

(1) Sur des « Kékauménos » plus anciens, voy. *Épopée*, I, pp. 624 sqq. et II, pp. 220 et 495.

(2) Ou Hard-radr.

(3) Plus exactement encore « au rude conseil ».

déjà (1), si célèbre dans les récits nordiques par ses aventures extraordinaires, par sa mort tragique, en 1066, en Angleterre, à Stanfordbridge, près d'York, dans une bataille contre le roi Harold, comme aussi dans l'histoire russe par ses relations avec le grand duc Yaroslav le Sage. Jusqu'à il y a très peu d'années, nous ne le connaissions, lui et ses fabuleux exploits au service du basileus, que par les récits légendaires des Sagas islandaises ou nordiques, principalement de celle qui porte son nom (2), ou encore par ceux des poésies scandinaves, récits qu'il est souvent impossible, toujours très difficile de ramener à des proportions historiques. Eux seuls jusqu'ici nous avaient dit sa fuite jusqu'à la Ville gardée de Dieu et ses hauts faits au service du basileus dans ses armées comme chef des Værings à sa solde, ses luttes héroïques à la tête des forces impériales contre les pirates sarrasins dans la mer Égée, contre les « Scythes » ou Bulgares dans la péninsule des Balkans, bien d'autres exploits encore. Aucun auteur grec venu jusqu'à



PLAQUE D'ORFÈVRERIE d'art byzantin du XIme ou XIIme Siècle. — Le Christ enseignant. — (Coll. Martin Le Roy.)

(1) Voy. pp. 193 et 202 du présent volume.

(2) Voy. *Scripta historica Islandorum*, VI, Copenhague, 1835, pp. 119 à 161, et Snore Sturleson, *Heimskringla or Chronicle of the Kings of Norway*, éd. anglaise de S. Laing, Londres, 1844, t. III, pp. 1 à 16, Saga IX, chap. I à XV. — Voy. encore sur les sources concernant Harald : Bury, *op. cit.*, note 66, et Krumbacher, *op. cit.*, p. 269.

nous n'avait parlé de lui, aucun ne l'avait même nommé, et nous pouvions croire que ses actions d'éclat tant célébrées par les chantres scandinaves tenaient surtout du domaine de la fable et qu'il avait fini par retourner dans le nord sans laisser de lui aucune trace ni dans les chroniques byzantines, ni dans celles de l'Italie méridionale, lorsqu'une nouvelle source grecque aussi précieuse qu'inattendue est venue nous éclairer sur l'authenticité de ces récits nordiques d'une manière aussi frappante qu'irréfutable. Je veux parler du fameux traité manuscrit anonyme de la Bibliothèque Synodale de Moscou, intitulé le « *Cecaumeni Strategicon* » (1), publié pour la première fois en 1881 par M. Wassiliewsky, que j'ai cité tant de fois déjà dans les volumes précédents comme dans celui-ci (2). Parmi les personnages contemporains dont parle l'auteur anonyme au courant de ses récits, personnages aux côtés desquels il a combattu dans les rangs des soldats du basileus, figure, chose bien extraordinaire, désigné par son nom, le héros Harald, le propre héros légendaire des Sagas ! Pour prouver combien les basileis de cette époque considéraient peu les chefs mercenaires étrangers, même ceux qui avaient rendu à l'Empire les plus signalés services, tout un chapitre du *Strategicon* (3) est consacré à ce personnage par l'écrivain anonyme qui dit avoir servi à ses côtés *dans les mêmes armées impériales* (4). Son témoignage offre donc des garanties exceptionnelles. Ainsi se trouvent d'un seul coup confirmés tant d'autres renseignements sur ce personnage que nous pouvions jusqu'ici considérer comme entachés d'un caractère quasi légendaire (5). Voici le texte de ce précieux passage qui modifie quelques assertions acceptées jusqu'ici par les biographes du héros norvégien :

« Je vais conter à Votre Majesté, dit notre écrivain, une autre histoire et j'en resterai là. Harald était fils d'un roi de Varangie (6); il avait un

(1) Ou encore *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du XIme siècle.*

(2) Voy. surtout : *Épopée,* I, pp. 620 sqq. M. Wassiliewsky a publié une 2me éd. en 1896.

(3) Ch. 246 intitulé « Une autre histoire ».

(4) Il écrit : « Ἤμην δὲ κἀγὼ τότε ἀγωνιζόμενος ὑπὲρ τοῦ βασιλέως κατὰ τὸ δυνατόν. »

(5) Voy. sur ce sujet si passionnant : Delarc, *op. cit.*, pp. VIII, note 3, et 353 sqq ; puis encore Amari, *op. cit.*, II, p. 383 : Wassiliewsky, *Conseils et récits*, 1re éd., pp. 246 et 327 sqq et 2e éd., pp. 8, 14, 97, mais surtout le précieux mémoire du même savant russe intitulé : *La droujina væringo-russe*, etc.

(6) Par cette expression, l'écrivain anonyme fait voir qu'à Constantinople, au XIme siècle, ce nom de Varange, sur l'étymologie duquel on a tant discuté, avait une signification ethno-

frère nommé Olaf qui, après la mort du père, hérita du royaume, et destina Harald à être le second après lui dans le royaume, mais Harald étant encore jeune, con;ut le désir d'aller rendre ses hommages au basileus Kyr Michel le Paphlagonien, de bienheureuse mémoire, et, à cette occasion, de prendre connaissance du régime romain. Il amena avec lui un détachement de cinq cents hommes vaillants. A son arrivée, l'empereur le reçut comme il convenait et l'envoya en Sicile, car il se trouvait déjà dans cette ile une armée romaine occupée à faire la guerre (1). Arrivé là, Harald accomplit de grands exploits, et, après la conquête de la Sicile, il s'en retourna avec ses gens chez le basileus, qui l'honora de la dignité de « manglabite » (2). Après cela, Dolianos s'étant insurgé en Bulgarie, Harald partit en campagne avec le basileus suivi de son détachement. Ici encore il fit preuve contre l'ennemi d'une bravoure digne de sa noblesse. La Bulgarie domptée, le basileus s'en retourna chez lui. Moi-même, je combattais alors pour le basileus au gré de mes forces et je m'y trouvais en personne. Quand nous fûmes à Mosynopolis, le basileus, pour récompenser les exploits militaires de Harald, le créa spatharocandidat. Après la mort du basileus Kyr Michel et de son neveu le Kalaphate, il demanda au basileus Monomaque la permission de retourner dans sa patrie, mais cette permission lui fut refusée, et son départ devint très difficile. Il parvint néanmoins à partir furtivement et obtint dans son pays la couronne à la place de son frère Olaf. Au lieu de témoigner du mécontentement d'avoir été seulement manglabite et spatharocandidat, il a conservé, même sur le trône, les sentiments de fidélité et d'affection envers les Romains. »

Si ce fragment, dit fort bien l'abbé Delarc, a une incontestable autorité pour les faits concernant Harald dans l'empire d'Orient à l'époque où il a été écrit, il ne saurait en être de même quand il parle du nord de

graphique et n'était pas simplement la dénomination d'une classe de soldats au service de l'Empire d'Orient. Le nom de Varange n'était donc pas pour les Byzantins du XIme siècle le titre d'une charge militaire dans l'armée impériale, mais avait un sens géographique. Il désignait les mercenaires venus surtout de la Norvège et des autres contrées scandinaves. C'est au *Strategicon* que nous devons cette découverte! Voy. 2e éd., p. 14.

(1) Voy. dans Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, ch. VIII, p. 81, l'opinion de cet érudit sur l'arrivée forcément tardive en Sicile, vers le printemps ou l'été de l'an 1040 seulement, de Harald et de son contingent.

(2) Voy. dans ma *Sigillographie byzantine* le chapitre sur les sceaux des *Manglabites*.

l'Europe, de la patrie du célèbre chef. De là des erreurs du début qu'il est facile de rectifier grâce aux sources scandinaves, dont les principales, je l'ai dit déjà (1), sont la *Heimskringla Saga* de Snorre Sturleson (2) et les *Scripta historica Islandorum.*

Voici d'après celles-ci le résumé de l'histoire de Harald avant son arrivée à Constantinople. J'ai dit déjà ses royales origines. Les Sagas le représentent comme un des plus beaux types du Northmann d'origine scandinave. C'était un géant mesurant sept pieds et demi, c'est-à-dire deux mètres quinze centimètres. Il était d'ailleurs bien proportionné, quoique ses pieds et ses mains fussent très grands et ses jambes fort grosses. Il avait le teint clair, le visage beau, les cheveux d'un blond pâle, la barbe courte et rousse, les moustaches très longues, un sourcil plus haut que l'autre.

A l'âge de quinze ans, il avait pris part à la bataille de Stiklastadr, livrée le 31 août de l'an 1030, qui coûta la vie à son frère le saint roi Olaf de Norvège. Le lendemain du combat, tandis qu'il s'enfuyait en Suède, à peu près seul et blessé, il composa ces vers quasi-prophétiques :

> Je chevauche et mes blessures saignent ;
> J'ai vu bien des paysans :
> Par le glaive (3) la garde était menacée
> de la perte de la vie en restant au combat.
> Maintenant que j'erre de bois en bois
> entouré de bien peu d'honneurs,
> Qui sait si je ne deviendrai pas
> célebre au loin un jour à venir !

De Suède, Harald s'était rendu à Kiev à la cour du grand duc Yaroslav qui lui avait fait bon accueil. Pour mériter la main de la jeune princesse Ellisifr, fille du grand duc, il avait combattu un an dans les forêts de la Pologne contre les Slaves Leches. Il s'était ensuite fiancé à la jeune femme, mais son futur beau-père lui avait déclaré qu'avant le mariage il devait conquérir encore gloire et fortune. Comme la paix régnait pour

(1) Voy. la note 2 de la p. 229.
(2) Le poème intitulé : *Sagan of Haralda Hardrada.*
(3) Littéralement « Par l'ennemi des tilleuls », c'est-à-dire le glaive ennemi des boucliers faits en bois de tilleul.

le moment en Russie, il était parti pour Constantinople et l'Asie où ses compatriotes se battaient au service du basileus. Les Sagas ne sont pas d'accord sur le chemin qu'il prit pour gagner ainsi la belle Miklagard, c'est-à-dire Constantinople (1).

Les motifs qui, suivant les récits nordiques, ont fait venir Harald des pays du nord à Constantinople ne sont donc pas ceux allégués par l'écrivain byzantin anonyme que je viens de citer. Tout au contraire, ce même écrivain montre qu'en venant s'enrôler dans les armées du basileus, notre héros ne cacha pas son nom et son origine royale sous le sobriquet de Nordbrikt, ainsi que plusieurs Sagas l'affirment à tort (2).

A l'exposé un peu laconique de l'Anonyme byzantin sur les débuts de Harald dans l'Empire d'Orient, les Sagas, d'autres sources occidentales



PLAQUE D'IVOIRE représentant l'Annonciation et la Nativité. — Travail byzantin du XIme Siècle de l'Italie Méridionale. — (Coll. Martin Le Roy.)

(1) Un certain nombre lui prêtent en ce moment des hauts faits et des séjours probablement fabuleux en Pologne, en Germanie, en France, en Italie déjà.

(2) Ces mêmes Sagas se trompent en disant que Harald arriva à Constantinople sous le règne de Michel V Kalaphate. L'écrivain anonyme du *Strategicon* nous montre qu'il y vint déjà sous le règne de Michel IV le Paphlagonien, prédécesseur et oncle de Michel V, puisqu'il prit part à l'expédition byzantine en Sicile, expédition terminée dès le 10 mai 1041 par la rentrée des Sarrasins à Messine.

encore (1), ajoutent quelques précieux détails qu'il me serait agréable de développer ici plus au long si la place ne me manquait ; on y lit entre autres comment le jeune héros remplaça Masr Hundrodarson de Bandadal dans la charge de chef des Værings, sa première rencontre avec la basilissa Zoé qui serait tombée amoureuse de lui et lui aurait demandé de ses cheveux, la guérison de la femme du Væring Erlendr, les aventures de Bolli Bollason, chef des gardes scandinaves du basileus à cette époque, les courses enfin de Harald avec Girger Jarl dans les mers de Grèce, ce Girger Jarl dans lequel on a reconnu l'autre fameux héros Georges Maniakès. Ces dernières allusions se rapportent aux premiers exploits de Harald sous la bannière du basileus, lorsqu'il combattait les Sarrasins sous les murs d'Édesse ou dans les mers de l'Archipel. J'ai rappelé les glorieux débuts du héros scandinave (2). Suivons-le maintenant avec ses cinq cents compagnons et le reste des troupes grecques aux rivages éclatants de l'île de Proserpine.

La belle armée byzantine placée sous les ordres de Maniakès devait être appuyée par une flotte puissante commandée par le patrice Stéphanos, un beau-frère du basileus Michel, chef absolument incapable (3). En outre, Michel Spondyle, patrice et duc, « catépano » actuel des thèmes byzantins d'Italie, probablement le successeur de Constantin Opos dans cette dignité et très probablement le même personnage qui avait été quelques années auparavant duc d'Antioche et qui s'y était fait honteusement battre par les Sarrasins (4), avait été chargé de lever de gré ou de force les milices de la Calabre et des Pouilles pour les joindre aux forces arrivant de la Mère patrie. Cette opération de recrutement semble avoir excité chez les habitants de l'Italie du sud un grand mécontentement. Enfin, ce

(1) Voy. Muralt, *op. cit.*, II, 611, 6 et 613, 8.

(2) Les Sagas racontent bien d'autres choses encore, pour lesquelles la place me manque, hélas, ainsi la venue à Constantinople, sous le règne du Kalaphate, de Thornbiorne Aungul, meurtrier du fameux scalde Grettir. Thornbiorne était venu à Miklagard avec beaucoup de ses compatriotes pour s'y engager au service du basileus. Il y fut tué dans une revue par le frère de sa victime, Thorstein Dromund. Celui-ci, emprisonné à la suite de ce meurtre, fut sauvé par l'amour d'une grande dame byzantine qu'il finit par épouser. Il s'était lié d'étroite amitié, à Constantinople, avec Harald Hardrada. Il finit par retourner dans sa patrie neuf ans avant Harald.

(3) C'était un personnage de la plus basse origine.

(4) Voy. pp. 71 sqq. du présent volume. — Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, p. 32, n° XXVIII, un acte conservé à la Bibliothèque de Naples, acte daté du mois de novembre de l'an 1034, par lequel Constantin Opos, patrice et « catépano » d'Italie, confirme diverses immunités accordées par les « catépano » ses prédécesseurs.

dernier chef avait également reçu avec l'autorisation de Guaimar de Salerne auquel le basileus Michel avait demandé ce secours contre les Sarrasins, le précieux appui d'un corps de trois cents guerriers normands d'élite, de cinq cents même suivant une autre source. Parmi ces magnifiques soldats brillaient au premier rang deux des fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume Bras de Fer et Drogon, récemment arrivés de Normandie (1). Guaimar avait été fort heureux de la demande du « catépano » (2). La turbulence des Normands, surtout de ceux qui, moins heureux que Rainulfe d'Aversa, n'avaient pas encore de fief, le peu de cas qu'ils faisaient souvent de son autorité, causaient déjà beaucoup d'inquiétude au prince de Salerne, aussi les engagea-t-il vivement à se joindre aux troupes de Georges Maniakès pour faire la guerre aux Infidèles. Il leur promit que non seulement les Grecs, mais lui-même, les récompenseraient s'ils consentaient à aller en Sicile. Il n'en fallait pas tant pour décider les vaillants aventuriers, toujours disposés à entrer en campagne. Sous la conduite des fils de Tancrède, ils allèrent rejoindre à Reggio l'armée de Maniakès.

A ces fiers guerriers normands se joignit encore dès ce moment, semble-t-il, un Longobard du nom d'Ardouin (3), ancien serviteur ou vassal de l'archevêque de Milan, peut-être, comme il l'est dit dans une source contemporaine, pour servir de drogman ou truchement aux hommes du nord pendant la durée de l'expédition de Sicile. Les troubles de son pays avaient décidé cet homme habile et rusé à venir dans l'Italie du sud, où nous le verrons jouer bientôt un rôle des plus importants.

A la tête de cette belle armée, vers le milieu de l'année 1038 environ (4), après près de deux ans de préparatifs, le généralissime Georges Maniakès, quittant Reggio et traversant le détroit du Faro, débarqua en Sicile et marcha sur Messine. Un combat d'avant-garde dans lequel les Normands, toujours en tête de tous, se couvrirent de gloire en commen-

(1) Et non Humfroy, le troisième frère. Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 9. — On se rappelle que ces deux chefs avaient quitté le service de Pandolfe pour celui du prince de Salerne.

(2) Aimé dit que « la potesté impériale se humilia a peorer l'aide de Gaimere ». — « Guaimar, dit M. Chalandon, *op. cit*, f. 94, avait besoin du basileus qui avait en son pouvoir Pandolfe IV. Il n'osa refuser le service dont il fut requis. »

(3) Voyez Heinemann, *op. cit.*, p. 76.

(4) Voy. Aimé, *Ystoire de li Normant*, éd. Delarc, p. 59, note 1.

çant par repousser une tumultueuse sortie des défenseurs, puis en entrant dans la ville sur leurs talons, lui livra cette grande cité dont la population chrétienne, très nombreuse, avait constamment été épargnée par les Musulmans (1). La campagne n'en fut pas moins difficile et meurtrière pour les Impériaux et leurs alliés. Leur arrivée avait mis fin subitement aux discordes des Musulmans unis désormais pour repousser l'ennemi commun. Non loin de Rametta, point stratégique le plus important de l'île (2), au sud-est de Messine, dans ces régions illustrées par les luttes héroïques sous Nicéphore Phocas (3), l'armée d'invasion fut attaquée par l'émir Abdallah Ibn Mouizz à la tête de cinquante mille hommes, défenseurs enthousiastes de cette clef de l'île entière. Après une bataille acharnée, après les plus grands efforts, la victoire demeura aux Grecs. Ceux-ci infligèrent aux Arabes de telles pertes que le sang des vaincus aurait fait déborder la rivière coulant sur le lieu du combat. Ceci n'est, du reste, qu'une monstrueuse exagération de Skylitzès qui est seul, avec Cédrénus, à nous parler de cette bataille (4). Ce succès considérable sur lequel nous ne savons malheureusement rien de plus, mit en quelques jours aux mains de l'heureux Maniakès la plus grande partie de la Sicile. Le gouvernement byzantin fut aussitôt rétabli dans toute cette région, après une interruption séculaire. Longeant la côte orientale qui fut toujours la plus riche et la plus peuplée de l'île, Maniakès, avant la fin de cette année 1038, avait déjà soumis treize villes. « La nature montagneuse de cette côte, dit fort bien M. Chalandon (5), explique en partie la lenteur des opérations, mais il est certain que beaucoup de faits nous échappent. Au commencement de l'an 1040, on retrouve Maniakès et son armée devant Syracuse. Le chef grec commença aussitôt le siège de cette antique cité très fortifiée et fort bien défendue. Impériaux et Arabes rivalisèrent de vaillance. Guillaume Bras de Fer s'y illustra en tuant en

(1) Voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 94.

(2) « Messine, dit M. Chalandon, *op. cit.*, ff. 95 et 96, ne présente pas une grande importance. Dans toutes les guerres de Sicile de cette époque, le point stratégique capital a toujours été la place forte de Rametta qui commande la route conduisant par le littoral nord de Messine à Palerme. »

(3) *Un Empereur byzantin au Xme siècle*, pp. 442 sqq.

(4) L'abbé Delarc, *op. cit.*, note 2 de la page 94, donne une raison excellente du silence des écrivains normands sur cette bataille.

(5) *Op. cit.*, f. 96.

combat singulier un kaïd qui était devenu la terreur des chrétiens par sa bravoure et sa force colossale. Mais la puissance extrême de ces remparts arrêtèrent les opérations qui traînèrent en longueur. L'émir Abdallah eut ainsi le temps de réunir, dans la région montagneuse de l'île, une nouvelle armée accourue non seulement de tous les cantons de la Sicile, mais surtout des côtes d'Afrique. A la tête de plus de soixante mille hommes, il tenta d'attaquer les Grecs par derrière. Maniakès, forcé de lever le siège de Syracuse et de rétrograder pour aller le combattre, contournant les pentes occidentales de l'Etna, le joignit avec son armée dans la plaine à Traïna (1), entre Cesaro, Moletto et Randazzo, sur la pente nord-ouest de l'Etna, en une localité où plus tard devait s'élever un château nommé en souvenir de lui « Maniaci ». Abdallah avait établi en cet autre point stratégique si important, ses soixante mille hommes dans un camp fortement retranché. Nous lisons dans la *Vie* du saint contemporain, le moine Philarète (2), que pour mieux en défendre les approches, il avait fait semer tout alentour, devant sa ligne de combat, de petits appareils à pointes, peut-être des tessons, destinés à paralyser la marche des cavaliers en



RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix. — Œuvre du Xme ou XIme Siècle dans un encadrement d'orfèvrerie émaillée de travail occidental. — (Coll. Martin Le Roy.)

(1) Que Skylitzès et Cédrénus (p. 522) nomment « Draginæ », Δραγίναι.
(2) Boll., *Acta Sanct.*, April., I, pp. 605 sqq. Amari, *op. cit.*, II, p. 410. Krumbacher, *op. cit.*, p. 196.

déchirant les pieds des chevaux ennemis. Il ignorait, lisons-nous dans ce curieux document, que les Grecs avaient coutume de protéger la plante des pieds de leurs chevaux avec des plaques de fer, c'est-à-dire de les ferrer, aussi, quand ils donnèrent l'assaut au camp, la précaution imaginée par Abdallah fut-elle totalement inutile.

Une grande bataille fut donc livrée dans laquelle les destinées de la Sicile semblaient devoir se jouer une fois de plus. Maniakès, suivant la coutume byzantine, avait partagé son armée en trois divisions qu'il lança successivement au combat. Les éléments parurent vouloir venir en aide à la valeur de ses soldats. Un très violent orage s'éleva, poussant d'immenses masses de poussière au visage des combattants sarrasins terriblement gênés par un vent furieux que les Grecs avaient, eux, dans le dos. Maniakès remporta cette fois encore la plus brillante victoire. Les auxiliaires normands, Guillaume Bras de Fer en particulier, tous ces valeureux chevaliers d'Occident, revêtus du heaume et de la cotte de mailles, qui figurent sur la broderie de Bayeux, se distinguèrent par leur irrésistible vaillance. Russes et Scandinaves, Normands d'Italie, Grecs d'Europe et d'Asie, miliciens des thèmes d'Italie également, égorgèrent des Sarrasins par milliers. Skylitzès donne le chiffre certainement très exagéré de cinquante mille morts « carthaginois », c'est-à-dire Arabes venus d'Afrique. A grand peine, presque seul, l'émir Abdallah, grâce à la vitesse de sa monture, put gagner le rivage septentrional de l'île et échapper ainsi, en s'embarquant à Cefalu ou à Caronia sur une barque, à ceux qui le poursuivaient. Il rentra piteusement à Palerme, centre de sa puissance dans l'île (1). Le souvenir éclatant de ce grand succès des armes chrétiennes, commandées par le vaillant chef d'Asie, de cette grande déroute des fils de Mahom, est demeuré si vivant jusqu'à nous dans ces régions écartées de cette île superbe qu'aujourd'hui encore, cette plaine arrosée de tant de sang sarrasin se nomme « Fondaco dei Maniaci (2). Au moyen âge il s'y trouvait une abbaye de ce nom.

(1) Le fugitif, mal reçu par la population palermitaine, dut se réfugier en Afrique. Les révoltés lui donnèrent pour successeur l'ex-émir Hassan, surnommé Simsâm Eddaulèh, le frère d'Akhal, déposé lui-même en 1052 ou 1053. Ce fut la fin de la dynastie kelbite de Sicile.

(2) Au XIIe siècle, le géographe arabe Édrisi l'appelle « Manyaq ». Les diplômes du XIme siècle l'appellent « *Maniaci* » ou « *Catana Maniaci* ».

Après ce complet triomphe remporté dans le cours du printemps ou de l'été de l'an 1040, la belle Syracuse (1), elle aussi, tomba aux mains du chef byzantin qui y fit une entrée triomphale. La pieuse dévotion de la population chrétienne de l'île fut joyeusement exaltée par la découverte qu'on fit dans cette cité, sur la révélation d'un citoyen, des ossements de sainte Lucie, vierge et martyre, martyrisée le 13 décembre 303, ossements cachés depuis des siècles par la piété des fidèles pour les soustraire aux profanations des Musulmans. Le corps de la sainte fut retrouvé « entière et fresche comment lo premier jor qu'elle ï fut mise ». L'invention de ces précieuses reliques donna lieu à de grandes démonstrations d'allégresse et aux honneurs accoutumés, puis Maniakès expédia à Constantinople le pieux trésor enfermé dans une châsse d'argent.

Saint Philarète, dont j'ai parlé déjà et qui se trouvait bien probablement à Traïna, peut-être sa ville natale, le jour de la grande victoire de Maniakès (2), nous raconte, par la bouche de son biographe, le moine Nil, l'enthousiasme des populations chrétiennes, enthousiasme hélas de si courte durée, si rapidement de nouveau transformé en deuil, les actions de grâce solennelles dans les églises, la joyeuse mise en liberté des captifs arrachés à l'esclavage sarrasin.

De ce retour éphémère sous la domination des basileis de la grande cité grecque qui avait vu jadis la défaite d'Alcibiade et la gloire de Platon, un souvenir encore nous est resté. Le grand château byzantin, dont les restes imposants couronnent, du côté de terre, les retranchements fameux devenus infiniment trop vastes pour la cité moderne, porte encore de nos jours le nom de « Château de Maniakès ». Aucun récit contemporain ne saurait nous donner une preuve plus frappante de l'immense retentissement que durent avoir dans l'île de Proserpine et des Cyclopes les succès du vaillant jeune stratigos, illustré déjà par la défense d'Édesse et par tant d'autres hauts faits.

Et cependant, malgré tant de si complets et si rapides triomphes, l'ambition de Maniakès n'était point satisfaite. Avant la dernière bataille

(1) Et non « toute l'île de Sicile », ainsi que le disent par erreur Skylitzès et Cédrénus. Tout au plus Maniakès se rendit-il maître de la partie orientale de l'île.

(2) Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 395.

livrée au pied de l'Etna, il avait pris la précaution d'enjoindre à l'amiral Stéphanos de surveiller attentivement, avec ses bâtiments, les rivages de l'île pour empêcher la fuite de l'émir Abdallah. Malgré cela, le souverain arabe avait échappé. C'était de la part de Stéphanos moins une véritable trahison qu'une grande impéritie en face d'une tâche impossible. Furieux de voir cette proie si importante lui glisser entre les mains, Maniakès en rendit Stéphanos responsable. Il le couvrit d'injures et l'accusa auprès du basileus de trahison et de lâcheté. La violence du généralissime était extrême. Il alla, dit Skylitzès, jusqu'à lever la main sur le beau-frère du basileus, jusqu'à le frapper de la pointe de sa lance « l'appelant lâche, efféminé et pourvoyeur des plaisirs du basileus ». Ce fatal accès de colère devait très promptement causer la ruine du brillant général.

Georges Maniakès fit immédiatement relever et agrandir les fortifications de Syracuse comme il avait fait au fur et à mesure pour chacune des villes de Sicile prises par lui afin qu'elles ne retombassent point aux mains de l'ennemi. Il allait maintenant, profitant de la victoire de Traïna, procéder à l'occupation de l'intérieur de l'île. Mais à ce moment même il fut subitement mandé à Constantinople pour y être jeté en prison. L'amiral Stéphanos, furieux du traitement humiliant qui lui avait été infligé, fort influent dans la capitale à cause de sa proche parenté avec l'empereur, n'avait pas manqué de se venger en faisant dire au tout-puissant Orphanotrophe à Constantinople que Maniakès tramait une trahison, une « apostasie », comme on disait alors, et qu'il visait à la pourpre. Il n'en avait pas fallu davantage pour qu'oublieux de tant de services rendus, le gouvernement de l'eunuque ne sacrifiât le malheureux général. Ramené aussitôt dans la capitale chargé de chaînes en compagnie de Basile Théodorokanos, également prisonnier, le héros de tant de combats heureux fut jeté dans les fers (1). Ses successeurs à la tête de l'armée de Sicile,

(1) Aimé, II, chap. 10, explique tout autrement le départ de Maniakès de la Sicile. Il raconte que la basilissa Zoé voulut remplacer son époux Michel le Paphlagonien par l'heureux capitaine et lui fit dire d'accourir à Constantinople où elle lui promettait sa main et le trône. Quand Maniakès arriva, les deux époux s'étaient réconciliés, et le malheureux stratigos fut « crudelement taillé » et mis en prison. Il y a peut-être quelque chose de vrai au fond de cet obscur récit.



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE de la Bibliothèque Royale de Munich. — Plaques d'ivoire d'origine byzantine du XIme ou XIIme Siècle, enchâssées dans un cadre d'orfèvrerie de travail occidental.

le louche et déplorable Stéphanos, le préposite eunuque Basile Pédiaditès (1) et Michel Dokeianos commirent aussitôt faute sur faute. La victoire qui avait abandonné le camp des Musulmans leur revint aussitôt.

Sous la conduite de ces chefs incapables, les Grecs eurent tôt fait de reperdre les conquêtes faites en Sicile par ce chef habile autant qu'intrépide. Dans le but précisément d'occuper l'île d'une manière définitive, pour préparer des points d'appui solides à de prochaines opérations au cœur du pays, le brillant vainqueur d'Édesse avait, je l'ai dit, au fur et à mesure qu'il enlevait des places aux Arabes, édifié dans chacune un « kastron » puissant, pour prévenir toute tentative de soulèvement de la population musulmane. Hélas, aussitôt après le départ forcé des Byzantins, toutes ces forteresses à peine terminées furent reperdues par la négligence et l'imprévoyance des successeurs de Maniakès. Seule Messine demeura aux mains des Grecs grâce à la belle défense du protospathaire Katakalon Kékauménos, stratigos du thème des Arméniaques qui, le 10 mai de l'an suivant 1041 (2), jour de la Pentecôte (3), à la tête de ses contingents provinciaux, trois cents cavaliers et cinq cents hommes de pied, remporta un brillant succès sur de très nombreuses forces sarrasines concentrées autour de ce dernier boulevard de la chrétienté dans l'île, augmentées encore d'importants renforts venus d'Afrique. Tout ce qui pouvait porter une arme parmi les Arabes était accouru combattre ici le bon combat de la Foi. Par une inaction totale de trois jours, Katakalon Kékauménos, demeuré invisible derrière les portes de la ville obstinément fermées, trompa si bien l'ennemi qu'il put le surprendre en pleine orgie le quatrième jour. Après avoir assisté avec tous les siens au service divin, il fit avec tout son monde une sortie foudroyante. Ce fut un affreux massacre. A la tête de ses cavaliers, le stratigos marcha droit à la tente du chef, un prince kelbite, peut-être Simsâm (4), qu'on trouva ivre-mort. On l'égorgea; on pilla sa tente. Il en fut de même pour tous les guerriers sarrasins.

(1) Ce personnage est cité avec le titre de « catépano » de Sicile, κατεπάνω Σικελίας, au chap. 58 du *Strategicon* (2e édition, p. 20).

(2) Ou 1042? Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 619. Voy. surtout Amari, *op. cit.*, II, p. 393.

(3) Peut-être le Dimanche des Palmes ou quelque autre fête, mais non celle de la Pentecôte, comme le dit Skylitzès par erreur. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 394, note 1.

(4) Et non « Apolafar », comme l'écrivent par erreur Skylitzès et Cédrénus. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 393, note 5.

Les malheureux, alourdis par l'ivresse, cherchaient à fuir. On les massacrait à plaisir. Dans leur affolement, ils allaient jusqu'à s'entretuer. Toute la campagne fut couverte de leurs cadavres. Bien peu échappèrent pour se réfugier à Palerme. Les vainqueurs se partagèrent l'or monnayé, les joyaux et les perles à pleins boisseaux. Hélas, grâce à l'impéritie, à la lâcheté des autres chefs impériaux, ce brillant succès n'eut pas de lendemain !

Vers la fin de cette même année 1040, l'île entière, sauf, je l'ai dit, Messine, était déjà retombée aux mains des Infidèles et les indignes successeurs de Maniakès, destructeurs de son œuvre, Stéphanos, Pédiadites et Dokeianos, rappelés en Italie à la fois par la déclaration de guerre des Normands et la révolte des « conterati », n'avaient eu d'autre alternative que de vider les lieux en hâte pour retourner en terre ferme italienne avec les débris de leurs contingents, accompagnés par une foule de malheureux chrétiens de Sicile fuyant la vengeance du vainqueur (1). Messine elle-même fut aussi perdue bientôt après, nous le verrons.

Lorsque commencèrent les revers de l'armée grecque, les Normands n'étaient déjà plus avec eux en Sicile. Ils avaient quitté l'île à la suite d'un affront infligé par Maniakès à leur interprète et compagnon d'armes, le longobard Ardouin dont il a été parlé plus haut (2). Ce dernier avait espéré garder pour lui un fort beau cheval qu'il avait pris sur le champ de bataille de Traïna, après avoir tué le Sarrasin qui le montait, mais Maniakès, qui décidément était d'humeur inquiète (3), lui fit redemander ce cheval. Ardouin refusa par trois fois de le livrer, malgré toutes les instances qui lui furent faites. Les Grecs alors le dépouillèrent de ses vêtements, le fouettèrent cruellement en lui faisant traverser le camp et lui enlevèrent de force le cheval. Ardouin dissimula prudemment le désir de vengeance qu'un tel châtiment fit naître dans son cœur, mais,

(1) De ce nombre était précisément la famille de saint Philarète, alors âgé lui-même de dix-sept à dix-huit ans. Le saint et les siens vécurent depuis à Reggio, puis à Sinopoli. Lui, à l'âge de vingt-cinq ans, entra au couvent d'Aulina, entre Seminara et Palmi, où il donna l'exemple de toutes les vertus. Il mourut vers 1070, âgé d'environ cinquante ans. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 410.

(2) Voy. p. 235.

(3) Voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la page 97, et *Ystoire de li Normant*, éd. Delarc, p. 64, note 2 (et non 3). C'est par erreur que Guillaume de Pouille, Skylitzès et Cédrénus disent, à l'encontre des autres sources, que l'auteur de l'acte de violence commis sur la personne d'Ardouin fut Michel Dokeianos et que ce fait eut le continent italien pour théâtre.

dès lors, il n'eut plus qu'une pensée : revenir sur le continent. De leur côté, les Normands furent indignés de ce mauvais traitement et de la part mesquine qu'ils avaient obtenue dans le partage du butin ennemi. L'avarice, la cruauté, la mauvaise foi des Grecs leur inspirèrent, comme à Ardouin, le désir de revenir en Italie. Ce dernier, qui connaissait le secrétaire de Maniakès, se fit donner par lui à prix d'or un permis de retour et lui et les Normands purent, sans être inquiétés, regagner clandestinement la côte italienne. Les Normands, en qui l'Empire avait désormais des ennemis irréconciliables, retournèrent à Aversa et à Salerne, tandis qu'Ardouin alla au bout de quelque temps trouver le « catépano » Michel Dokeianos, pour préparer insidieusement un plan de vengeance qu'il ne devait plus perdre de vue.

J'ai dit déjà que l'unique allusion à la présence du héros Harald en Sicile contenue dans les sources byzantines se trouve dans le fameux traité manuscrit anonyme intitulé le « *Strategicon* », récemment retrouvé (1). Par contre, le nom de la Sicile figure dans la Saga consacrée au chef scandinave. Harald y a lui-même chanté ses exploits dans cette île dans un poème en l'honneur d'Ellisifr, car, au milieu des fracas de la lutte, il n'oubliait pas sa blonde et lointaine fiancée. Voici quelques-uns de ces vers étranges :

Ma carène a cinglé devant la vaste Sicile,
Nous étions tous là brillants;
Rapide, le cerf de la poupe
Glissait, portant les jeunes guerriers :
Je sais que le paresseux
Ne fut pas à beaucoup près allé si loin,
Et cependant la Gerdr (2) de Russie
La fille aux bracelets d'or me dédaigne
. . . .
En outre ni veuve ni jeune fille
Ne niera qu'un matin, dans le Sud,
Nous étions dans une ville
Où vibrèrent les glaives,
Où le vide fut fait à la pointe de l'épée;
Un monument de nos hauts faits y est resté;
Et cependant la Gerdr de Russie,
La fille aux bracelets d'or me dédaigne!

(1) Voy. pp. 228 sqq.
(2) Gerdr, déesse de la guerre.



ÉGLISE du monastère de Saint-Luc en Phocide. — Vue d'ensemble. Appliques de marbre. XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 268.)

« Cette poésie de Harald, dit l'abbé Delarc que je cite constamment ici, se borne à chanter la bravoure du héros scandinave; elle ne précise aucun fait pouvant confirmer ou contredire ce que nous savons par ailleurs de l'expédition des Grecs en Sicile. Il n'en est pas de même des

récits des Sagas. Celles-ci racontent qu'à l'aide de plusieurs ruses, Harald se serait emparé en Sicile de quatre grandes villes. La première fut prise grâce à la ruse des oiseaux englués. Harald fit saisir un grand nombre d'oiseaux venant de la ville dans la campagne chercher leur nourriture, leur fit attacher au dos des matières inflammables et y fit mettre le feu. Les oiseaux, rentrant à tire-d'aile dans la ville, incendièrent les maisons qui avaient des toits de chaume. Les habitants, occupés à éteindre ces incendies, ne purent empêcher l'ennemi de rentrer dans la place (1). Une mine creusée sous les remparts conduisit Harald et ses Værings jusque dans l'intérieur d'une autre ville qui semblait inexpugnable et qui dès lors ne put résister. Pour une troisième cité également inexpugnable, l'adroit Normand prescrivit à ses soldats de simuler des jeux non loin des remparts, les armes étant soigneusement cachées sous les vêtements. Les assiégés, voyant les Værings absorbés par ces luttes pacifiques, ne se tinrent pas sur leurs gardes, aussi furent-ils vaincus et mis en fuite par une attaque aussi rapide qu'imprévue. Dans la lutte, un compagnon de Harald, Halldor, fils de Snorra, fut blessé et resta défiguré le reste de ses jours (2). Enfin, pour une quatrième ville, plus forte encore que les précédentes, Harald feignit d'être mort. Ses compagnons obtinrent que le prétendu défunt fût enseveli en terre sainte dans l'intérieur de la ville assiégée, et, au moment où la bière contenant Harald était portée dans la place et barrait la porte d'entrée des remparts, les Værings se précipitèrent à l'intérieur et firent prisonniers les trops crédules Sarrasins.

« Qu'y a-t-il de vrai dans ces données? Harald n'est pas le premier héros scandinave auquel on ait attribué des ruses semblables; elles font partie de l'arsenal de guerre bien connu des peuples du nord. Est-ce un motif suffisant pour les rejeter comme de pures légendes? On peut affirmer toutefois qu'en admettant même comme fondée une partie de ces récits, il faut du moins reconnaître que les villes prises par Harald et ses compagnons n'avaient pas l'importance que leur attribuent les rhapsodes du nord, pour rehausser la gloire de leur héros.

(1) On retrouve ce conte trait pour trait dans la *Chronique* dite *de Nestor*, dans d'autres chroniques encore.

(2) Cette indication si précise semble bien un indice de véracité.

« L'épisode des campements est certainement le trait le plus véridique que les Sagas aient raconté sur l'expédition de Sicile. D'après la *Heimskringla*, Harald et ses troupes faisant campagne avec Gyrger, c'est-à-dire ce Georges Maniakès auquel la Saga de Harald donne constamment notre héros pour compagnon inséparable, arrivèrent un jour les premiers à l'endroit où l'armée devait camper et plantèrent aussitôt leurs tentes sur une hauteur très salubre, laissant au reste de l'armée des bas-fonds humides et malsains. Gyrger étant survenu, voulut forcer Harald à lui céder cet emplacement. Celui-ci refusa. De là une vive discussion. Pour éviter l'effusion du sang, on tira au sort pour savoir si Harald avait le droit de placer ses troupes à sa guise lorsqu'il arrivait le premier et le sort favorisa le héros scandinave.

« Il y a là évidemment un écho fidèle de la mésintelligence qui exista entre Georges Maniakès et Harald, et qui, de même que pour les Normands d'Italie, décida ce dernier à se retirer avec ses troupes avant la fin de la campagne. La *malaria* qui alors plus que jamais ravageait la Sicile, l'air très pur dont on jouit dans cette contrée sur les lieux élevés, rendent cette anecdote encore plus vraisemblable.

« Quels furent en Sicile les rapports des Normands français de Salerne et d'Aversa avec leurs frères lointains, Harald et ses Scandinaves, issus de la même patrie, réunis dans le Sud par la plus curieuse des coïncidences, accourus en Sicile les uns par l'Orient, les autres par l'Occident? Nous l'ignorons hélas! Nous savons seulement qu'ils ne parlaient plus la même langue. Si les premiers comme les seconds avaient abandonné le paganisme pour devenir chrétiens, en revanche tous ne parlaient plus le vieux norrois. Les fils de Tancrède et leurs compagnons l'avaient oublié et parlaient français.

« Comme les Scandinaves, les Normands français, froissés par la rapacité, la brutalité et la cruauté des Grecs et par l'orgueil de Maniakès, avaient également quitté la Sicile avant la fin de la campagne. Ne peut-on pas conclure de ce fait qu'ils ont eu entre eux des rapports suivis, créés, non pas seulement par leur communauté d'origine et leur situation à peu près identique dans les rangs de l'armée byzantine, mais aussi par la nécessité de défendre leurs intérêts contre le même adversaire? On

ignore à quelle date précise les uns et les autres abandonnèrent l'armée grecque, mais tout indique que ce dut être à des époques très rapprochées. Si, dès le 26 octobre 1041 (1), Harald et les siens sont déjà à Salonique, les Normands sont aussi à ce même moment de retour à Salerne et à Aversa. L'harmonie de ces dates fait même qu'on se demande s'ils ne sont pas partis ensemble de la Sicile, pour prendre ensuite des directions différentes.

« Nous allons voir ce qu'il advint des Normands français après leur départ de la Sicile. Quant à Harald et à ses compagnons, l'anonyme byzantin écrit, nous l'avons vu, qu' « Harald s'en retourna avec les siens chez le basileus et que celui-ci l'honora de la dignité de manglabite ». Michel le Paphlagonien pardonna d'autant plus facilement à Harald de s'être brouillé avec Georges Maniakès que, sur ces entrefaites, celui-ci tombait en disgrâce et était ramené en prison à Constantinople. D'après les Sagas, au lieu de revenir auprès du basileus, Harald aurait à ce moment fait voile pour l'Afrique (2) où il aurait fait un long séjour, tué le roi des Sarrasins, conquis quatre-vingts villes et amassé de grands trésors, envoyés ensuite par lui à son ami Yaroslav et à sa fiancée (3). Un autre passage des Sagas le représente allant à Jérusalem (4) après son départ de Sicile, soumettant le pays, se baignant dans le Jourdain, poursuivant les brigands, etc., etc. Si, ce qui est infiniment peu



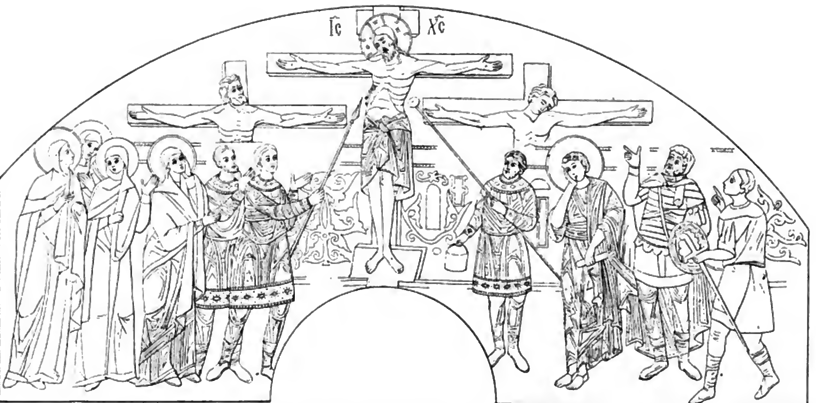
AMULETTE byzantin inédit en pâte de verre portant l'effigie de la Panagia. — Xme-XIme Siècle. — Ma Collection.

(1) Plutôt en 1040 ?

(2) Voy. entre autres Hopf, *op. cit.*, p. 147.

(3) Ces combats en Afrique sont bien probablement une simple réminiscence des luttes en Sicile contre les noirs guerriers africains de l'émir Abdallah.

(4) Voy. aussi le pèlerinage à Jérusalem vers cette époque, sous le règne d'Olaf II de Norvège (1015-1028), de l'Islandais Tho'rdr Sjareksson, surnommé le Scalde noir. Tho'rdr, traversant une ville de Syrie avec d'autres pèlerins, rencontre un de ses compatriotes de taille gigantesque qui, en langue norraine, lui conseille de retourner sur ses pas, « car, dit-il, les chemins sont dangereux à cause de la guerre ». — Voy. encore les pèlerinages aux lieux saints de bien d'autres Scandinaves à cette époque, de Thóric Hundr, chef de la maison de Bjarkey entre autres, et aussi la légende constantinopolitaine de saint Olaf. Riant, *Les Scandinaves en Terre Sainte*, p. 122. Voy. encore les pèlerinages du comte Guillaume d'Angoulême et de l'abbé Richard de Verdun en 1026 et 1027 dans Gregorovius, *Gesch. d. St. Athen*, I, p. 173, et Hopf, *op. cit.*, p. 147.



FRESQUE BYZANTINE de la Cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev. — Crucifiement. — XIme Siècle.

probable, Harald a accompli ces exploits extraordinaires, ce n'est pas dans tous les cas aussitôt après l'expédition de Sicile, car il était à peine de retour auprès du basileus qu'il se trouva engagé, nous le verrons, dans la campagne contre les Bulgares (1). »

Au moment où les Normands, puis les Grecs chassés de Sicile regagnaient la terre ferme italienne, les thèmes byzantins de Calabre et de Longobardie, des événements venaient de se passer dans ces provinces qui allaient ébranler gravement les bases mêmes de la puissance byzantine sur le continent italien en ces parages!

Après le second départ d'Italie de l'empereur germanique Conrad, le prince Guaimar de Salerne n'avait perdu, on le sait, aucune occasion pour s'efforcer de consolider la situation prépondérante que lui avait valu la venue de cet empereur. Si le Mont-Cassin lui avait définitivement échappé, Capoue, par contre, avait fini par tomber en son pouvoir vers la fin d'août ou les premiers jours de septembre de l'année 1038. En vain à Constantinople son vieil adversaire Pandolfe, réduit à l'impuissance, s'efforçait inutilement d'obtenir l'appui du basileus Michel. Lui-même était à ce moment *persona gratissima* au Palais Sacré, auquel il venait de prêter pour l'expédition de Maniakès en Sicile le secours si efficace de ses invincibles guerriers normands. Il sut donc paralyser là-bas tous les efforts de son opiniâtre antagoniste. Même, nous l'avons vu, il serait parvenu à décider le basileus Michel à envoyer quelque part en exil ce fâcheux solliciteur (2).

(1) Dans son beau travail sur les Normands en Italie, dont il a bien voulu me communiquer le manuscrit, M. Chalandon a consacré à cette expédition de Sicile un chapitre important. Le temps me manque pour en faire l'analyse. Je me bornerai à indiquer les conclusions les plus marquantes de l'auteur. Les chroniques ont très exagéré le rôle des trois cents auxiliaires normands. De même le rôle des fils de Tancrède à leur tête a été amplifié alors que les faits montrent clairement que le rôle principal a appartenu à Ardouin. Dans les sources normandes, nous serions en présence de récits qui tiennent bien plus de l'épopée que de l'histoire. — Les Normands et les Scandinaves quittèrent très librement et nullement en secret l'armée byzantine. Leur départ, dû uniquement au grand mécontentement qui régnait parmi eux à la suite de difficultés pécuniaires, n'influa guère, semble-t-il, sur la campagne que d'ailleurs la division entre les chefs des Byzantins arrêta bientôt. Rien ne prouve qu'à ce moment Ardouin et ses compagnons aient eu les grands projets qu'on leur a prêtés et l'idée d'attaquer les possessions byzantines ne leur est venue que plus tard. Ardouin était tellement peu révolté que le « catépano » Dokeianos, on le verra, lui confia le commandement de la place importante de Melfi.

(2) *Leo. Cass.*, II, c. 63.

L'an 1039 avait été signalé, je le rappelle, par de nouveaux progrès de l'heureux prince de Salerne (1). Dès le mois d'avril il s'était emparé d'Amalfi, dont le prince, Jean II, forcé d'abdiquer, partit, lui aussi, pour Constantinople. Peu de mois après, dans le courant de juillet de cette même année, il s'emparait de Sorrente, grâce toujours à l'assistance précieuse de Rainulfe et des Normands d'Aversa. Il en donna la seigneurie à son frère, le comte Gui de Conza, sous sa haute suzeraineté. Dans le même temps, il était entré encore en possession de Gaète.

Donc, vers la fin de cette année 1039, toutes les petites seigneuries indépendantes de l'Italie méridionale, sauf Bénévent, Naples, et le comté d'Aversa, lequel du reste était vassal de la principauté de Salerne, se trouvaient sous l'autorité de Guaimar V. Les immenses progrès réalisés en si peu de temps, en ces deux années, par ce prince ne peuvent s'expliquer, a-t-on dit fort bien (2), que par l'état si critique dans lequel se trouvaient à ce moment les affaires des Grecs tant en Italie qu'en Sicile. L'empire d'Orient, nous venons de le voir, avait concentré dans ces années 1038 et 1039 toutes ses forces disponibles dans cette île pour tenter d'en chasser les Sarrasins. Il fut donc bien forcé de laisser Guaimar, qui d'ailleurs lui fournissait l'appui de ses Normands, poursuivre en paix ses fructueuses opérations de conquête. La faiblesse des Grecs ne leur permettait point de s'opposer à son agrandissement, précaution que la plus vulgaire prudence leur conseillait.

Une autre conséquence fâcheuse pour Byzance de la grande expédition de Sicile fut le réveil dans toute la portion la plus méridionale de l'Italie des espérances de la faction dite nationale opposée aux Grecs. Les villes obligées de lever des troupes à cet effet étaient fort mécontentes. En même temps la diminution des forces byzantines dans le midi de la Péninsule avait relevé tous les espoirs des mécontents, et nous pouvons, à travers la pénurie lamentable des sources contemporaines, deviner à peu près que le parti national se souleva vers le milieu de l'année 1038, donc presque aussitôt après que le départ de Maniakès et de toutes ces forces si considérables pour l'expédition de Sicile eut dégarni de troupes

(1) Voy. p. 222 du présent volume.
(2) Heinemann, *op. cit.*, p. 82.

grecques les deux thèmes italiens. Pendant toute la campagne la Pouille fut très agitée. Dans le propre palais du « catépano », à Bari, la *curtis dominica*, un personnage grec des plus considérables, Capozatti, fut massacré dans le courant de l'an 1038 en compagnie de son fils et du protospathaire Judas, et la demeure du turmarque Mataldos, celles aussi d'un certain Adralistos et d'autres habitants grecs de marque, furent saccagées et livrées aux flammes. Probablement à la suite de ces troubles graves la cour de Constantinople se décida en février 1039 à expédier en Italie, avec la mission de reprendre la politique de résistance si fâcheusement abandonnée, un nouveau « catépano », Nicéphore Dokeianos, lequel paraît avoir réussi à étouffer pour quelques temps la révolte des « conterati » longobards. Mais, comme ce personnage mourut déjà à Ascoli au début de l'an suivant, le parti antigrec releva aussitôt la tête (1).

Le 5 mai de l'an 1040 le juge impérial Michel Chærosphactes (2) fut tué par des « conterati » mutinés dans le « kastron » de Mottola (3), et un autre haut personnage grec, Romanos ou Romain, massacré à Matera. La rébellion dut prendre de suite une grande extension, car la ville même de Bari tomba un moment aux mains des révoltés, événement qui dut produire dans toute la région l'impression la plus funeste.

Nous lisons, en effet, que le septième jour de ce même mois de mai, Argyros, le fils du fameux patriote Mélès dont j'ai si souvent parlé au volume précédent, revenu de Constantinople en 1029, assiégeait la capitale pour la reprendre au nom du basileus! Élevé à Constantinople au Palais Sacré, ce jeune homme, bien loin d'avoir jusqu'ici suivi la voie de son glorieux père, était au contraire revenu en Italie en qualité de fonctionnaire impérial! Il arracha Bari aux « conterati » après une lutte dont nous ne savons rien, fit prisonnier leur chef Musondus avec Jean « Stonensis » et écrasa ou dispersa par la force toute cette obscure rébellion fort dangereuse, semble-t-il.

(1) Voy. dans l'*Archivio storico per le prov. napol.*, VII (1882), pp. 608-620, un article de G. Beltrani intitulé « *Due reliquie del Bizantinismo in Puglia* », decrivant un bas-relief de marbre aujourd'hui encore conservé dans une église de Trani, bas-relief représentant la Panagia avec cette inscription en grec : « *Seigneur, protège ton serviteur Delterios, turmarque* (turmarque byzantin à Trani en août 1039). Voy. la vignette de la page suivante.

(2) « Chirosphactira ».

(3) Ou Mettola, Mutula.

Malgré ce succès considérable, la situation des Impériaux dans les thèmes de l'Italie méridionale n'en demeurait pas moins terriblement précaire. Elle le demeurait d'autant plus que, comme nous venons de le voir, les Sarrasins de Sicile allaient à leur tour, dans le cours de l'année 1040, marcher de victoire en victoire et chasser entièrement de presque toute l'île les troupes grecques si récemment triomphantes. En ce moment même il se peut que ce longobard Ardouin dont j'ai parlé plus haut (1), dont Maniakès avait tant froissé l'orgueil et qui avait regagné l'Italie depuis quelque temps ait déjà conçu le projet de se venger de son chef en amenant l'expulsion définitive des Grecs d'Italie. Nous avons vu qu'il avait été retrouver aussitôt le nouveau « catépano » d'Italie, le protospathaire Michel Dokeianos (2), qui, dans l'automne de l'an 1040, avait été envoyé dans l'Italie méridionale pour y commander les troupes de Sicile. Il était allé trouver ce fonctionnaire pour tâcher de le gagner à sa cause et de préparer insidieusement, avec son appui, son plan de vengeance contre les Byzantins.



BAS-RELIEF BYZANTIN de marbre portant l'effigie de la Panagia et le nom de Deltérios turmarque en 1039, conservé aujourd'hui encore dans une église de Trani. — (Voy. p. 252, note 1.)

« Les riches présents que le rusé Longobard remit à Michel Dokeianos les flatteries qu'il lui adressa, son zèle affecté pour la consolidation de la

(1) Voyez pp. 235, 243 et 250.
(2) Dit « le jeune » pour le distinguer de son prédécesseur Nicéphore Dokeianos qui venait de mourir.

puissance des Grecs dans la Péninsule, décidèrent le « catépano » à confier au traître le gouvernement, la « topotérésie » suivant l'expression byzantine, de quelques villes, notamment celui si important de Melfi, la clef et la porte de la Pouille. Ardouin, se rendant compte qu'un soulèvement des Longobards serait facile à exciter, se servit aussitôt de cette autorité pour indisposer les populations contre la domination grecque. Quand il était avec les Italiens, « il feingnoit, dit Aimé, qu'il estoit dolent de la grevance qu'ils souffroient de la seignorie de li Grex, et l'injure qu'ils faisoient à lor moilliers et à lor fames, et faingnoit de souspirer et de penser à l'injure qu'ils souffroient de li Grex; et lor promettoit de vouloir fatiguier et travailler pour lor délibération. »

« A peine donc, vers la fin de cette même année, Dokeianos avait-il quitté la péninsule pour la Sicile, à peine avait-il repris à son tour l'œuvre détruite de Maniakès, qu'Ardouin, croyant le terrain assez préparé pour agir et prétextant, pour ne pas éveiller les soupçons, d'aller à Rome en pèlerinage, volait à Aversa où en mars 1041 il sommait Rainulfe et les autres chefs normands de lui prêter assistance pour faire la guerre aux Grecs et reconquérir sur eux l'Apulie. Il proposait aux Normands de leur livrer Melfi, de commencer par là la conquête de la Pouille, d'expulser les Grecs d'Italie et de se partager ensuite le pays par moitié.

« Le moment était opportun pour une pareille ouverture. La majeure portion de l'armée grecque était encore avec son chef à Messine. Les thèmes italiens se trouvaient presque vides de troupes impériales. En outre, la Pouille était, nous venons de le voir, agitée par d'incessantes insurrections contre la domination grecque détestée et les révoltés, les « conterati », n'étaient pas plutôt vaincus et dispersés sur un point qu'ils reparaissaient et se reformaient sur un autre. Ville après ville se soulevait. Grâce à cet élément indigène qui leur était si favorable, grâce surtout à leur bravoure légendaire, les Normands pouvaient espérer compenser l'énorme disproportion des forces. Avec cette finesse politique dont ils donnèrent tant de preuves au XIme siècle, même lorsque leurs expéditions semblaient, au premier abord, des plus aventureuses, les Normands acceptèrent donc les propositions d'Ardouin. Rainulfe ayant

demandé l'avis de ses guerriers, leur réponse fut aussi unanime que favorable. Une convention fut signée par serment en vertu de laquelle une moitié des conquêtes faites par les alliés reviendrait à Ardouin, l'autre aux Normands. Puis Rainulfe envoya un corps de trois cents cavaliers commandés par douze chefs pour commencer la guerre contre l'immense empire d'Orient et conquérir sur lui l'Apulie en commun avec Ardouin!

« Rainulfe, qui demeurait dans la coulisse, resta à Aversa à la tête de son fief. Humfroy ne fit non plus pas partie de l'expédition. Les principaux des douze chefs furent Guillaume Bras de Fer et Drogon, les fils de Tancrède, Gauthier et Pétrone, fils d'Amicus, et enfin Ardouin.

« La petite armée se mit en marche dans le courant de mars 1041, arriva devant Melfi, qu'Aimé appelle justement la porte de la Pouille, et, grâce à l'autorité dont était revêtu Ardouin, grâce aussi aux intelligences qu'il avait dans la place, pénétra de nuit dans la ville. Les habitants, effrayés à la vue de ces hommes qu'ils ne connaissaient pas, voulurent courir aux armes pour se défendre. Mais Ardouin calma leurs craintes par une habile harangue. « Nous venons en amis, leur dit-il, vous délivrer du joug odieux qui vous opprime. » Ces paroles, probablement aussi l'impossibilité de la lutte, décidèrent les habitants de Melfi à se reconnaître tributaires d'Ardouin et des Normands. Cette ville, dominant toute la vallée de l'Ofanto sur un contrefort du Vulturne, était une excellente position pour les nouveaux conquérants. Aussi s'appliquèrent-ils d'abord à la fortifier pour en faire le pivot de leurs opérations. Comme elle couvrait la frontière de la Pouille du côté de Bénévent, les Grecs l'avaient déjà entourée de murs, peu élevés à la vérité, mais complétés par des tours et des ouvrages militaires. »

« Les Normands, dit fort bien Fr. Lenormant (1), par la prise de Melfi, avaient désormais une place d'armes et une base d'opérations inexpugnable. Leur audacieuse aventure, d'un coup de tête de colère, devenait une grande entreprise de conquérants. Ce n'était rien moins qu'un empire nouveau qui venait de naître, un État destiné à durer huit siècles,

(1) *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, pp. 149 sqq.

jusqu'à ce qu'il se fondit dans l'Italie unifiée et parvenue à la condition de nation. »

« Lorsqu'ils furent solidement établis à Melfi, les Normands commencèrent à rayonner dans les environs : ils allèrent successivement à Venosa dans le sud, à Lavello à l'est, à Ascoli au nord-est (1), pillant partout ce qui leur plaisait et rapportant leur butin à Melfi sans que l'on songeât à le leur disputer, car, à la vue de ces étrangers, les habitants « s'en merveilloient et orent paour ». « Les Chroniques encore ici, dit M. Chalandon (2), ne parlent que des Normands et de leurs exploits, mais il faut tenir compte de la présence dans leurs rangs des insurgés longobards qui jouèrent, comme nous le verrons plus loin, un rôle prépondérant. »

« Tout alla donc bien au début. Le moment était, je l'ai dit, admirablement choisi. La Capitanate était vide de troupes. Toutes les forces grecques étaient en Sicile avec le « catépano ». L'une après l'autre les villes rejetaient le joug de Byzance. Les Normands, accueillis à bras ouverts par le parti national, heureux de voir qu'on ne leur résistait pas, et se fiant en outre « en la potence de Dieu et en lor vertu », croyaient avoir déjà partie gagnée. Ils s'emparèrent de force des femmes de Melfi et menèrent joyeuse vie, mais la situation changea rapidement. Les habitants de la Pouille s'aperçurent bientôt qu'au lieu d'être des libérateurs, ainsi qu'Ardouin l'avait assuré, les Normands étaient surtout des pillards et des aventuriers. Ils firent parvenir au « catépano » Michel Dokeianos l'expression de leurs craintes et lui demandèrent de venir à leur secours !

« A ces graves nouvelles, nous l'avons vu, Dokeianos, interrompant subitement la campagne de Sicile, s'était résigné, la mort dans l'âme, à évacuer définitivement cette île. Ne laissant de garnison qu'à Messine, qui fut abandonnée, du reste, peu après, malgré l'éclatant succès de Katakalon, il ramena précipitamment toutes ses forces en Italie pour y combattre l'insurrection triomphante et ses redoutables alliés. Il était de retour à Bari dans les derniers jours de l'an 1040.

Marchant en hâte vers le nord, malgré les rigueurs de la saison, le

(1) Il y avait là un parti de mécontents auxquels Ardouin voulut probablement s'unir.
(2) *Op. cit.*, f. 100.

« catépano » réussit d'abord à reprendre Ascoli, l'antique Ausculum, à quelques lieues à l'ouest de Foggia dans la vallée de l'Ofanto. C'est dans cette ville, semble-t-il, qu'avait eu lieu la jonction des « conterati »



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Chœur sud. Zacharie. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, B. 271.)

révoltés d'Apulie avec leurs nouveaux auxiliaires. De là le « catépano » marcha sur Bitonto, qu'il reprit également. Dans ces deux villes de cruelles exécutions jetèrent la terreur au cœur des rebelles. Le « catépano » y fit pendre sur la muraille quatre citoyens importants. Puis Michel Dokeianos, n'osant se mesurer immédiatement en bataille rangée avec les

33

Normands, probablement parce qu'il attendait des renforts qui devaient lui parvenir de Constantinople, alla prendre ses quartiers d'hiver dans sa capitale de Bari.

Les Grecs ne reprirent la campagne qu'aux débuts du printemps de l'année suivante, 1041. Dans les premiers jours de mars, sur les ordres venus de Constantinople (1), le « catépano », à la tête d'une forte armée formée en partie de mercenaires russes ou værings et de contingents des grands thèmes asiatiques des Thracésiens et de l'Opsikion, aussi des milices régulières des thèmes italiens, marcha droit aux Normands. Les deux adversaires se trouvèrent en présence le 16 mars, non loin de Venosa, l'antique Venusia, patrie d'Horace, sur les bords de l'Olivento, petit affluent de l'Ofanto. De nombreux Apuliens « conterati » révoltés contre Constantinople (2), enrôlés par Ardouin, avaient grossi les rangs de l'armée des envahisseurs normands accourus de Melfi avec beaucoup de nouvelles recrues venues de Normandie. Le protospathaire Lupus évalue les forces des hommes du nord à trois mille guerriers, tandis que Guillaume de Pouille ne parle que de sept cents cavaliers et de cinq cents hommes de pied.

« Aimé, et Malaterra surtout, qui donne le chiffre certainement très inexact de soixante mille hommes, ont probablement exagéré de beaucoup le chiffre de l'armée grecque. Il est certain toutefois que les Impériaux avaient sur leurs adversaires une grande supériorité numérique (3). Dokeianos était si assuré de vaincre qu'à la veille de la bataille il voulut, pour éviter l'effusion du sang, entamer encore des négociations avec l'ennemi. Un parlementaire grec se rendit au camp des Normands, et leur déclara, au nom du « catépano », que s'ils consentaient à quitter

(1) Aimé, II, 21.

(2) Il est impossible, a fort bien dit l'abbé Delarc, de déterminer avec les documents qui nous restent dans quelle proportion les « conterati » se joignirent aux Normands. Mais il est incontestable qu'ils furent un appoint très considérable. D'après Lupus, il y aurait eu, dès le début, neuf Apuliens et, d'après Guillaume de Pouille, trois pour un Normand.

(3) Pourtant Skylitzès (voy. Cédrénus, II, p. 546) reproche au « catépano » d'avoir attaqué les Normands avec une partie seulement de ses forces. — « Dokeianos, dit M. Chalandon (*op. cit.*, f. 101), a certainement cru au début qu'il se trouvait en présence d'un simple soulèvement analogue à ceux qu'il avait réprimés l'année précédente, et il est certain qu'il a pensé pouvoir en venir à bout avec l'aide des troupes qu'il avait sous la main. Il y a dans tous les récits de ces événements qui nous sont parvenus une exagération contre laquelle on ne s'est pas assez tenu en garde ».

immédiatement le territoire grec en abandonnant toutes leurs conquêtes, ils pourraient le faire sans être inquiétés par les troupes impériales. Dans le cas contraire, la bataille s'engagerait dès le lendemain matin.

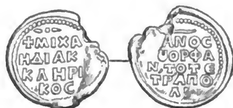
« La réponse des Normands fut singulièrement énergique, telle qu'on pouvait l'attendre de ces vaillants aventuriers. Le parlementaire du « catépano » montait un beau cheval qu'un Normand nommé Hugues Tudextifen ou Tudebufem (1), un des douze élus d'Aversa, chefs de l'expédition, se mit à caresser de la main. Lorsque ce guerrier eut entendu les propositions du Grec, pour montrer clairement à ce dernier à quels hommes il avait affaire et pour qu'il le fît connaître à ses compagnons d'armes, il imagina, sans ganter sa main, d'asséner brusquement sur la tête du cheval du parlementaire un si rude coup de poing que le cavalier fut immédiatement désarçonné et que la pauvre bête tomba à terre, à demi-morte. Il fallut, pour abréger son agonie, la traîner près de là et la jeter dans un précipice. Les Normands, après avoir eu grand' peine à rassurer le parlementaire qu'un aussi étrange procédé avait mis complètement hors de lui, le renvoyèrent, non sans lui avoir donné un aussi beau cheval que celui qu'il avait perdu. Rentré au camp byzantin, il raconta aux chefs grecs l'accueil qu'il avait reçu, mais ceux-ci, craignant avec raison que leur armée n'eût peur, si elle connaissait la vigueur des Normands, prirent toutes les précautions pour que rien ne transpirât de l'exploit de Hugo Tudextifen.

« La bataille s'engagea le lendemain matin 17 mars! « Les Gaulois, dit Guillaume de Pouille, qui raconte cette journée avec une remarquable précision, n'avaient que cinq cents hommes d'infanterie et sept cents cavaliers; bien peu parmi eux étaient munis de cuirasses et de boucliers. Ils disposèrent à l'aile droite des fantassins armés et, pour leur donner plus d'assurance, les firent appuyer par un peu de cavalerie. Ils prescrivirent à ces troupes de réserve de ne s'éloigner du camp sous aucun prétexte, afin de les avoir sous la main dans le cas où ils devraient battre en retraite. Ces dispositions prises et les hommes établis à leurs postes, un corps de cavalerie, en forme de triangle, marcha à l'ennemi. Les

(1) Ou encore « Tutabovi » ou « Toutebonne. »

Grecs firent avancer un seul escadron, disposé de même. « Ces derniers, dit le chroniqueur, ont, en effet, la coutume de ne pas engager toutes leurs troupes dès le début; ils ne lancent leurs légions que successivement (1) afin que, leurs forces augmentant graduellement, l'ennemi se décourage et prenne peur. Lorsque le chef de la cavalerie grecque croit le moment opportun, il se précipite dans la mêlée avec ses meilleures troupes, pour mettre ses adversaires en pleine déroute !

« Ce fut en vain que sur les rives de l'Olivento, le « catépano » Michel Dokeianos mit en pratique les antiques principes de la tactique byzantine. Tous ses assauts successifs furent repoussés. Il fut complètement vaincu. Les guerriers normands tuèrent une foule de ses braves soldats, Russes et « Obsequiani (2) » surtout, qui, probablement, résistèrent mieux que le reste de l'armée. D'autres Impériaux en nombre se noyèrent en voulant traverser l'Olivento, fort grossi à cette époque de l'année. Le « catépano » avec les débris de son armée se retira précipitamment sur Montepeloso (3).



SCEAU DE PLOMB d'un directeur de la Grande Maison d'Orphelins ou « Orphanotrophion » à Constantinople au XIme Siècle. — Ma Collection.

« Michel Dokeianos ne se tint pas pour définitivement vaincu. Aimé assure peut-être à tort que le basileus Michel le Paphlagonien, désespéré de l'affront fait à la gloire de ses armées (4), lui envoya des troupes levées avec l'argent du trésor impérial; mais ce fut surtout en Italie que le « catépano », drainant ses dernières ressources en hommes, arriva à recruter les éléments d'une nouvelle armée. Le 4 mai, sept semaines à peine après la défaite du mois de mars, le vaillant chef byzantin offrait de nouveau la bataille aux Normands et à leurs alliés apuliens sur les bords de

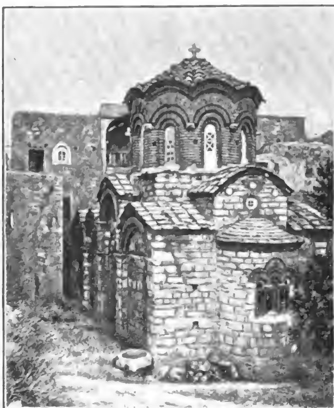
(1) En trois corps successifs.

(2) C'est-à-dire « soldats du thème asiatique de l'Opsikion ».

(3) Voy. sur cette première bataille dite de Venosa, première victoire des Normands sur les Grecs, Heinemann, *op. cit.*, note 13, pp. 358 sqq, et Lenormant, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, pp. 204 sqq. — « Elle semble avoir été en réalité peu importante. Skylitzès ne la mentionne même pas (Chalandon, *op. cit.*, f. 102).

(4) A la nouvelle de la défaite de Venosa le basileus aurait déchiré ses vêtements en poussant contre les Normands des exclamations de désespoir et de fureur.

l'Ofanto, l'Aufidus des anciens, près de Monte Maggiore, dans ces plaines de Cannes qui n'avaient pas seulement vu la défaite des Romains par Annibal, mais aussi, en octobre de l'an 1018, celle des Normands de Mélès par le fameux « catépano » Basile Bojoannès (1). Si Michel Dokeianos fut moins heureux que son prédécesseur, ce n'était pas faute d'avoir beaucoup plus de troupes que ses adversaires. Ceux-ci, au dire de l'annaliste de Bari, étaient deux mille seulement, tandis que l'armée impériale comptait, sans parler des serviteurs du camp et de tous ceux qui pourvoyaient aux subsistances, des combattants neuf fois plus nombreux, dix-huit mille en tout, fantassins russes, contingents des grands thèmes asiatiques des Anatoliques, de l'Opsikion et des Thracésiens, milices des Calabres et de la Capitanate, mercenaires longobards enfin! « Mais, dit Guillaume de Pouille, de même que le vautour, longtemps habitué à ne fondre que sur les petits oiseaux, ne craint pas d'attaquer le cygne lui-même, s'il a déjà éprouvé sa force contre une grue, de même les Normands, se souvenant de leurs récentes victoires, attaquèrent les Grecs avec une intrépidité et une assurance plus grandes et la victoire, qui aime les audacieux, se rangea de leur côté. »



ÉGLISE BYZANTINE à Chio. — XIme-XIIme Siècle.

Les Grecs vaincus s'enfuirent. Beaucoup cette fois encore périrent

(1) Voy. *Épopée*, II, p. 570.

noyés dans l'Ofanto. Le « catépano » fut précipité de son cheval au moment de franchir le fleuve. Il allait tomber aux mains des Normands lorsqu'il fut sauvé par son écuyer qui lui céda sa monture. Il courut ainsi jusqu'à Montepeloso avec très peu de monde (1).

Au nombre des morts laissés par l'armée grecque sur le champ de bataille se trouvaient les évêques de deux des principales cités de la Pouille, Angelos de Troja et Stéphanos d'Acerenza. « Cette curieuse particularité, dit l'abbé Delarc, est une preuve que le clergé de l'Italie méridionale prit, du moins au début, chaudement parti pour les Grecs contre les Normands, probablement parce que dans les Normands il voyait surtout des adeptes de l'Église latine, et qu'il redoutait leur domination comme pouvant introduire dans le pays les modifications disciplinaires qui distinguaient l'Église d'Orient de celle d'Occident » (2).

« La victoire de Cannes valut aux vainqueurs un butin fort considérable. « Et li vaillant et puissant Normant, dit Aimé, de diverses richesses sont fait riches de vestimens de diverses colorouz, de aornemens, de paveillons, de vaisselle d'or et d'argent, de chevaux et de armes précieuses ; et espécialement furent fait ricche, quar l'usance de li Grex est quant ils vont en bataille de porter toute masserie nécessaire avec eaux » (3).

Même après cette seconde si complète et si douloureuse défaite, le vaillant « catépano » ne désespéra pas encore de la fortune. Retiré à Montepeloso ou plutôt à Bari avec ses troupes décimées (4) ainsi qu'il avait fait déjà après la journée de Venosa, il écrivit en Sicile pour faire revenir sur le continent la plus grande partie des troupes impériales encore enfermées dans Messine. Il ne s'agissait plus, en effet, de songer à conquérir de nouvelles provinces, mais bien de conserver à l'Empire

(1) M. Chalandon (*op. cit.*, f. 102) estime qu'il s'enfuit à Bari. « Guillaume de Pouille, qui lui fait gagner Montepeloso, a certainement confondu la deuxième bataille avec la première. »

(2) Heinemann, *op. cit.*, p. 360, révoque en doute cette opinion de l'abbé Delarc.

(3) Sur cette seconde victoire des Normands, voy. Heinemann, *op. cit.*, fin de la note 13, pp. 359-360. Voy. aussi Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 108. — Voy. le prétendu miracle raconté par Aimé, de l'Ofanto presque à sec, grossissant soudain pour noyer les Grecs fuyards. — Skylitzès et, d'après lui, Cédrénus, qui mettent à tort à Cannes le lieu de la première rencontre, placent cette seconde bataille περὶ τὰς λεγομένας Ὥρας.

(4) Le protospathaire Lupus dit que ce fut à Bari que le « catépano » se réfugia après le désastre de Cannes. Voy. la note 1.

celles qui menaçaient de lui échapper définitivement en Italie. A l'appel du « catépano » on vit accourir de là-bas pour se joindre à ce qui restait de son armée des troupes « de Macédoine », c'est-à-dire des thèmes d'Europe, « de Calabre », c'est-à-dire des contingents italiens proprement dits, « des contingents Pauliciens » enfin, ces célèbres hérétiques du centre de l'Asie-Mineure qui comptaient parmi les meilleures troupes de l'Empire. Guillaume de Pouille, qui nous fournit ces curieux détails, donne aux Pauliciens le nom de *Patripassites*, c'est-à-dire « des hérétiques croyant que le Père avait souffert autant que le Fils les douleurs de la Passion et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'une seule et même personne ».

« Tandis que l'inlassable Michel Dokeianos préparait ainsi activement une fois de plus sa revanche et exhortait ses soldats à venger leurs frères d'armes, dont les corps, privés de sépulture, gisaient épars dans les plaines de la Pouille, la cour de Constantinople, furieuse de tant d'échecs (1), résolue à ne pas conserver son commandement à un général ainsi deux fois vaincu en bataille rangée, envoyait pour lui succéder un nouveau « catépano » du nom d'Exaugustos, le fils de ce même Basile Bojoannès qui, en 1018, avait vaincu Mélès et ses Normands à la bataille de Cannes et, en écrasant cette première rébellion, rétabli pour un temps le prestige gravement atteint du nom impérial en Italie. On espérait au Palais Sacré que le fils aurait hérité des talents et du bonheur du père. Quant à l'infortuné Michel Dokeianos, disgrâcié, il fut réexpédié en Sicile, nous disent les *Annales* de Bari, pour y commander les derniers débris de l'expédition contre les Arabes de cette île, débris certainement renfermés, dans quelques « kastra » de la côte orientale.

« Skylitzès dit expressément que le nouveau « catépano » n'amena de Constantinople aucune troupe fraîche, mais qu'il se vit réduit à reprendre la lutte avec le peu qui restait de forces impériales en Italie. Le même auteur ajoute ce fait intéressant qu'entre la première et la seconde victoire des Normands sur Dokeianos, ceux-ci avaient reçu des renforts « venant des rives du Pô et du pied des Alpes! » C'était là probablement une nou-

(1) Voy. dans Aimé et aussi dans Léon d'Ostie le récit de la grande colère du basileus.

velle émigration normande ayant comme les précédentes traversé les Alpes et la vallée du Pô pour rejoindre les Normands de l'Italie méridionale. Tout au contraire de Skylitzès, Aimé et Léon d'Ostie affirment, probablement à tort, que le basileus envoya à Exangustos de nouveaux contingents værings, c'est-à-dire russes (1). Il envoya aussi de grandes sommes en numéraire.

« L'union des Normands avec les « conterati » d'Apulie, soulevés contre le joug étranger, rendue plus solide par une fidèle confraternité d'armes, fut encore bien davantage accrue par tous ces combats heureux. Les alliés, eux aussi, se préparèrent à des luttes nouvelles. En même temps il leur parut utile pour poursuivre avec plus d'avantage la guerre contre les Grecs de donner aux forces alliées un chef unique agréable aux deux partis. Revenus à Melfi après la victoire de Cannes, les Normands, qui avaient employé le butin fait par eux à recruter des alliés (2), pour ne pas rester isolés dans un pays étranger, en même temps pour s'assurer contre le nouveau « catépano » débarqué dans l'été de cette année le concours d'une des plus puissantes familles de l'Italie méridionale, eurent le sens politique dans l'attente de nouveaux combats d'accepter à la tête de leur armée, et cela sur l'invitation de leurs alliés, le prince longobard Aténulfe, un frère de Pandolfe II, le prince régnant de Bénévent (3).

« Guillaume de Pouille blâme cette nomination d'Aténulfe et insinue qu'elle fut la suite des sommes versées aux Normands par ce prince. Mais, abstraction faite de ce point, la situation géographique de Bénévent était le trait d'union qui permettait aux Normands de la Pouille de correspondre avec leurs frères d'Aversa sans avoir à traverser des terres ennemies, et, à supposer même que les Grecs viendraient enfin à l'emporter sur eux, ils étaient du moins assurés que la retraite ne leur serait pas coupée. La possibilité d'une défaite dut, en effet, quoi qu'en disent les

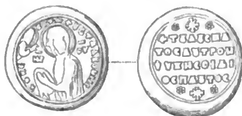
(1) Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., chap. VIII, p. 85.

(2) Aimé mentionne l'activité des Normands après la victoire de Cannes pour recruter dans le pays des soldats contre les Grecs. « Et li Normant d'autre part non cessoient de querre li confin de principat pour home fort et soffisant de combatre ; et donnoient et faisoient doner chevaux de la ricchesce de li Grex qu'il avoient veinchut en bataille, et prometoient de doner part de ce qu'il acquesteroient, à ceaux qui lor aideroient contre li Grex. Et ensi orent la gent cuer et volenté de combatre contre li Grex. »

(3) Voy. Heinemann, *op. cit.*, note 2 de la p. 86.

chroniqueurs, préoccuper plus d'une fois les chefs normands, et le sort de Mélès et de ses alliés francs, complètement battus après deux brillantes victoires, était encore présent à bien des mémoires. Les journées de Venosa et de Cannes leur avaient déjà coûté beaucoup de monde, et il est certain qu'ils se présentèrent à la troisième bataille bien moins nombreux qu'auparavant (1).

« Ce fut même pour éviter que l'ennemi, las de les combattre en bataille rangée, ne vînt les surprendre et les envelopper dans Melfi, qu'ils prirent le parti de sortir de la ville et de marcher vers le sud, c'est-à-dire vers Montepeloso où campait l'armée du nouveau « catépano » qui avait rassemblé en ce point toutes ses troupes disponibles. Ils occupèrent en face de l'ennemi la forte position de Monte Siricolo, dont ils essayèrent vainement de prendre le château fort. Afin de forcer les Grecs à abandonner la défensive où les maintenait probablement l'attente de nouveaux renforts, à quitter leurs retranchements et à accepter le combat dans la plaine située entre les deux hauteurs, les Normands interceptèrent un grand convoi de bétail destiné à l'ennemi. La manœuvre réussit parfaitement. Les Grecs, irrités de cet échec, craignant peut-être de manquer de vivres, engagèrent la lutte le 3 septembre après avoir été, racontent les chroniqueurs, harangués par Exaugustos : « Vous êtes des hommes, leur dit-il, n'ayez donc pas un cœur de femme. Quelle est cette lâcheté qui vous fait toujours prendre la fuite? Souvenez-vous de vos ancêtres, dont la bravoure a soumis l'univers. Le puissant Hector a succombé sous les coups d'Achille. Ce sont les feux allumés par les Grecs qui ont réduit Troie en cendres. L'Inde a



JETON DE CUIVRE servant aux distributions charitables des moines du fameux Monastère de Stoudion, à Constantinople. — XIme-XIIme Siècle. — Ma Collection.

(1) « Le choix que les Normands firent d'Aténulfe, frère du prince de Bénévent, dit M. Chalandon, *op. cit.*, f. 103, montre clairement combien l'élément longobard a, en réalité, dominé dans tous ces événements. On voit par là combien l'insurrection était encore à ce moment avant tout nationale. Les Normands ne sont encore que des auxiliaires et sont loin de jouer le rôle principal. Ils doivent subir le chef qu'il plait aux Longobards de leur donner. »

connu le courage de Philippe, et son glorieux fils Alexandre n'a-t-il pas soumis de puissants empires à la domination des Pélages? En Occident, le nom des Grecs inspirait à tous une terreur profonde. Quelle est la nation qui, en entendant ce nom, eût osé résister? C'est à peine si elle se serait crue en sûreté dans ses camps retranchés, dans ses forts et dans ses villes. Soyez donc fermes, je vous le demande; souvenez-vous du courage de vos aïeux; montrez-vous dignes d'eux! Celui-là finit par enlever toute confiance à l'ennemi qui combat avec vaillance. Encore une fois, suivez les traces de vos pères, ne cherchez plus votre salut dans la fuite et que l'univers entier sache que vous êtes de valeureux soldats. Ne craignez pas de combattre le peuple des Francs; il vous est inférieur par le nombre et par la force. »

« Le « catépano », poursuit Guillaume de Pouille, prescrivit ensuite à ses soldats de descendre dans la plaine. Les Gaulois, de leur côté, détachèrent des espions pour être au courant des préparatifs de l'ennemi. »

« Exaugustos, que les sources désignent presque constamment sous son nom patronymique altéré de « Bugien », avait raison de dire que, pour le nombre, l'armée des Francs était inférieure à celle des Grecs. Au dire certainement bien suspect des *Annales* de Bari, l'armée normande ne comptait que sept cents hommes alors que les Grecs étaient dix mille. Aussi la bataille fut-elle terriblement acharnée. Les Normands durent faire des prodiges de valeur pour compenser l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi. Guillaume Bras de Fer, malade de la fièvre, n'ayant pu assister au commencement du combat, se tenait à distance en simple spectateur. Voyant que les siens commençaient à plier, il oublia sa maladie. Saisissant ses armes, comme un lion il se précipita dans la mêlée. Son courage, ses paroles enflammées rallièrent les Normands et décidèrent la victoire. D'après Guillaume de Pouille, Gauthier, fils d'Amicus, l'un des douze comtes élus à Aversa, se couvrit également de gloire dans cette journée et sa magnifique bravoure contribua fort à la défaite des Grecs. Les Impériaux, surtout les contingents des thèmes occidentaux, « les Macédoniens », qui avaient bravement résisté sans quitter leurs positions, les Russes aussi en grand nombre, périrent presque tous sous les coups des Normands. Le reste des soldats du basileus, les miliciens des

Pouilles et des Calabres surtout, furent effroyablement décimés. Le chroniqueur Aimé nous les montre s'enfuyant dans les bois, probablement les forêts de l'Apennin, poursuivis courageusement dans ces sombres défilés par les Normands. Exaugustos Bojoannès tomba aux mains des vainqueurs. Il allait périr et « la lance lui venait droit à férir » lorsqu'il put crier assez tôt qu'il était le « catépano ». Les Normands, joyeux de cette capture, l'emmenèrent lentement à Melfi où ils délibérèrent pour savoir ce qu'ils feraient de lui. Finalement, ils durent le livrer à leur chef, le prince Aténulfe, qui venait précisément de se séparer d'eux dans cette ville, aussitôt après leur commune victoire. Le Longobard conduisit de suite son illustre prisonnier à Bénévent. Humiliation suprême, le puissant « catépano », lié étroitement sur son cheval, servit à l'entrée triomphale du prince dans la vieille cité, capitale de sa race. Plus tard Exaugustos, racheté pour une grosse rançon, put regagner Constantinople. Ce fut probablement pour se venger des Normands, avec lesquels il s'était dans l'intervalle brouillé, qu'Aténulfe donna ainsi la liberté à ce précieux captif.

« La victoire de Montepeloso, brillante mais si chèrement achetée, la troisième remportée par les Normands dans le courant de l'année 1041, leur valut l'alliance de plusieurs grandes villes de la Pouille et renforça considérablement leur puissance et leur influence dans ces contrées. Elle renforça surtout le parti longobard, qui triompha alors dans toute la Pouille. Les principales cités, ne trouvant plus de secours auprès des Impériaux, Giovinazzo, Bari elle-même, capitale séculaire des possessions byzantines en Italie, résidence du « catépano », Monopoli, située comme les deux villes précédentes sur les bords de l'Adriatique, Matera, au sud de Montepeloso, sur la route de Tarente, se mutinèrent, se déclarèrent indépendantes de l'Empire et contractèrent alliance avec le parti longobard (1).

Nous ignorons les raisons de la rupture qui survint inopinément aussitôt après la victoire entre les Normands et le prince Aténulfe. Aimé

(1) Sur cette troisième victoire des Normands à Montepeloso, voy. Delarc, *op. cit.*, note 1 de la p. 114, et Heinemann, *op. cit.*, note 13, pp. 360-361. — Skylitzès dit que la bataille se livra près de Monopoli, ce qui n'est guère admissible, tous les documents attestant qu'elle eut lieu à Montepeloso.

dit que ce fut par la faute du seul Aténulfe, qui aurait gardé pour lui toute la rançon payée par le « catépano ». Guillaume de Pouille, au contraire, accuse les Normands d'avoir abandonné leur allié longobard sur l'incitation de Guaimar de Salerne. Et en fait, dit M. Heinemann (1), cette dernière opinion semble très vraisemblable, car cette alliance des guerriers normands avec Aténulfe n'était guère pour plaire à Guaimar, puisqu'elle contribuait à augmenter le prestige d'un membre de cette famille princière de Bénévent qui, presque seule en Italie, était encore capable d'opposer quelque résistance à la toute-puissante influence du prince de Salerne dans cette région de la Péninsule. Il était donc bien dans l'intérêt de Guaimar de s'efforcer de rompre cette union des Normands avec Aténulfe, et il se peut qu'après la victoire de Montepeloso il y ait eu de nouveau un rapprochement entre les guerriers du Nord et le prince de Salerne, rapprochement dont un des résultats fut précisément que Guaimar, en cette même année 1041, donna en fief au comte Rainulfe d'Aversa la seigneurie de Gaète (2). Ce fut même probablement le véritable motif qui fit que le prince Aténulfe abandonna l'alliance des Normands.



COFFRET D'IVOIRE du Museo Civico, de Bologne. — Un des bas-côtés. Griffons. — Art byzantin du XIme ou du XIIme Siècle.

Donc, la bataille de Montepeloso, qui fut suivie pour les Normands d'une brouille avec Aténulfe, leur procura d'autre part la précieuse alliance de la plupart des grandes cités de la Pouille révoltées contre l'autorité byzantine. Même Argyros, le fils du grand et vaillant patriote Mélès, qui, en 1017, avait le premier introduit les guerriers du Nord dans la Pouille, enfin redevenu fidèle aux traditions paternelles qu'il semblait

(1) *Op. cit.*, p. 87. Voy. aussi Schipa, *op. cit.*, XII, p. 523.
(2) Voy. Heinemann, *op. cit.*, p. 361.

avoir désertées pour toujours, abandonnant le parti des Impériaux, se joignit à leurs ennemis. C'était pour les Byzantins un coup très dur que la trahison de ce chef très important. Les Normands et leurs alliés des villes d'Apulie le nommèrent dès le mois de février suivant, 1042, dans l'église de Saint-Apollinaire de Bari, leur commun chef en place d'Aténulfe de Bénévent.

La puissance des Grecs dans l'Italie méridionale semblait cette fois bien décidément perdue, à moins que de Constantinople on n'expédiât en hâte un nouveau capitaine, muni des plus énergiques instructions, à la tête d'une forte armée. Les troupes grecques, à cette heure, nous disent les sources, renfermées derrière les murailles de quelques forteresses, ne se maintenaient plus que dans l'extrême sud de la Péninsule : à Brindisi, à Otrante, à Tarente (1).



COFFRET D'IVOIRE du Museo Civico, de Bologne. — Un des bas-côtés. Animaux fantastiques. — Art byzantin du XIme ou du XIIme Siècle.

L'année 1039 n'apporta aucun soulagement aux souffrances physiques toujours plus affreuses et plus incessantes du pauvre basileus. Michel IV,

(1) Skylitzès (voy. Cédr., II, p. 547) nomme encore Bari parmi les cités demeurées à ce moment fidèles à l'Empire, mais les sources originaires de cette ville même méritent ici plus de confiance. — Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, pp. 32 à 38, quatre documents conservés aux Archives du Mont-Cassin, documents délivrés au nom du basileus Michel IV, datés des années 1034, 1035, 1039, 1040. — De même voy. dans Capasso. *Monum. ad neapol. duc. hist. pertin.*, II, *pars prior*, vingt-huit actes délivrés au nom du même basileus (nos 449 à 476), encore aujourd'hui conservés aux archives de Naples, et dans Beltrani, *op. cit.*, pp. 17 sqq, trois actes de même, des années 1035, 1036, 1039, conservés aux archives de Trani. Le dernier de ces actes, signé d'un certain turmarque Eleuthérios, a été publié à nouveau dans l'*Archivio stor. per le prov. napol.*, t. VII, 1882, pp. 608 sqq. — Voy. encore Aar, *op. cit.*, p. 135, et *Codice diplom. barese*, doc. 19 et 20. — Voy. sur la grécité des thèmes byzantins d'Italie au XIme siècle, sur tous ces couvents basiliens, si nombreux et si florissants encore à cette époque, la précieuse et si intéressante *Introduction* à l'*Histoire de l'Abbaye de Rossano*, par l'abbé P. Batiffol, Paris, 1891.

de plus en plus tourmenté par les crises terribles de sa terrible maladie, « par son démon », suivant l'expression énergique de Skylitzès, rongé aussi du remords du crime qui lui avait donné le trône, ne trouvant plus aucun remède à tant de maux, s'épuisait en pratiques puériles pour apaiser la colère céleste dont ses souffrances lui semblaient la preuve éclatante. Ainsi il imagina d'envoyer par tous les thèmes comme par toutes les îles de l'Empire des messagers chargés de remettre deux sous d'or à chaque prêtre séculier, un sou d'or à chaque moine, certainement dans le désir d'obtenir ainsi une sorte de prière universelle de tant de saints personnages montant vers le ciel. Vu la foule des ecclésiastiques et des religieux, ce dut être pour le trésor une dépense colossale. Entre temps, le pauvre basileus infirme se plaisait, au dire des mêmes chroniqueurs, à baptiser de ses mains les enfants nouveaux-nés. A cette occasion, il faisait don à chacun de ces heureux marmots d'un sou d'or plus quatre « milliaresia ». Il distribuait d'innombrables autres aumônes, fondait des monastères (1), faisait des bonnes œuvres innombrables. Hélas, rien de tout cela n'apportait d'amélioration à son état. A sa « démonomanie » s'était jointe une grave affection du cœur, résultat fréquent et ultime de ces longs états chroniques. Une hydropisie monstrueuse le gênait effroyablement. Il ne pouvait plus s'occuper d'affaires. Toute sa pensée se concentrait sur les moyens propres à inspirer quelque pitié à son patron préféré, saint Démétrius, le grand saint militaire, protecteur de Salonique. Aussi faisait-il le plus habituellement son séjour dans cette ville, où, dans l'église du grand mégalomartyr, aujourd'hui Kassimyeh Djami, s'élevait et s'élève encore le tombeau de celui-ci, but incessant d'une immense et séculaire dévotion.

Ce qu'avait été l'existence du malheureux Michel IV en l'an 1039 le fut encore en l'an de grâce 1040. Le pauvre martyr ne quittait presque plus la tombe du saint, le glorieux Callinique ainsi que les Byzantins aimaient à l'appeler en souvenir des innombrables victoires que son

(1) Le Père J. Pargoire, dans son article de la *Byz. Zeitschr.*, XI, intitulé « *Autour de Chalcédoine* », cite parmi les couvents auxentiens, c'est-à-dire bâtis sur le mont Auxence, le couvent du « vénérable Antoine », construit par le moine favori des basileis Romain Argyros et Michel IV, et le couvent de Saint-Étienne, gouverné par l'higoumène Cosmas au second quart du XIme siècle.

intervention avaient values aux armes impériales depuis tant de siècles. Couché tout du long du tombeau fameux dans l'ombre humide de la vieille église, ce basileus étrange passait là de longues nuits en prières ardentes, en oraisons perpétuelles, cherchant vainement le sommeil qui le fuyait, suppliant à haute voix le saint de lui envoyer la guérison.

Quel drame ! Il y a quatre ans je visitais Salonique. J'entrai dans cette vénérable mosquée Kassimyeh où la tolérance musulmane permet encore aux fidèles orthodoxes d'aller prier au tombeau du grand saint Démétrius dont c'était là l'église splendide et célèbre aujourd'hui ruinée, et d'y recueillir le baume qui sue du saint cadavre enterré depuis tant de siècles. Comme je parcourais la sombre église, il me sembla revoir auprès de cette tombe sordide, aujourd'hui dépouillée de ses ornements magnifiques, l'impérial pénitent d'il y a bientôt neuf siècles, le Paphlagonien, hagard, tremblant de fièvre, défiguré par le mal terrible, couché dans les misérables haillons de quelque ascète, implorant de sa voix très humble la pitié du saint guerrier, implorant surtout le pardon de son crime, et je me disais avec stupeur que ce pitoyable suppliant ainsi prosterné était le basileus d'Orient, le successeur de Constantin, le maître tout-puissant d'une moitié du monde, le basileus Michel couronné de Dieu, l'égal de Dieu sur la terre !

Dans son espoir insensé d'obtenir la guérison, le malheureux souverain, immobilisé à Salonique auprès du tombeau lamé d'argent du grand martyr, ne s'occupait plus, je l'ai dit, de l'administration des affaires que dans les cas d'absolue nécessité, en remettant tout le soin à l'Orphanotrophe, devenu de plus en plus le seul maître de l'immense Empire. Naturellement, l'opinion des chroniqueurs sur cette administration omnipotente de l'eunuque Joannès varie suivant le plus ou moins de goût qu'ils professent pour ce personnage. Psellos, nous le verrons, est en somme plutôt bienveillant, et c'est lui qui doit avoir raison puisqu'il a vu les choses de très près. Skylitzès, par contre, Zonaras aussi, sont impitoyables. « Il n'y eut aucune action méchante que celui-ci n'accomplît, s'écrie Skylitzès (1), pour tourmenter et accabler les sujets de l'Empire. » Suit une

(1) Cédrénus, 525, 16 et 526, 16.

énumération certainement fort exagérée de tous les maux causés par cet homme « qui, étant très méchant, inventait toujours de nouveaux moyens honteux pour se procurer de l'argent », qui vendait toutes les charges au plus offrant, lâchant la bride à toutes les iniquités, remplissant l'Empire d'injustice, laissant ses lieutenants dépouiller impunément les malheureuses populations écrasées d'impôts, amassant sur Byzance les nuées de la vengeance céleste qui se manifestait comme toujours, en ces temps de crédule ignorance, par des phénomènes terribles, des tremblements de terre, des orages calamiteux, des pluies effroyables, des bruits souterrains effrayants, « tous phénomènes, s'écrie l'écrivain dévot (1), qui signifiaient, je le pense, la ruine prochaine de toute cette famille de tyrans aux abominations de laquelle personne ne mettait plus le moindre obstacle ! » (2)

Tout ceci semble surtout pure médisance. Le récit suivant, également rapporté par Skylitzès dans des termes malheureusement très brefs, paraît plus sérieux. « Cette même année 1040, dit-il, dans le courant du mois de mai, la sœur du basileus et de l'Orphanotrophe, Marie, la mère du césar Michel, dont je n'ai point encore parlé, et qui fut plus tard Michel V, se rendit à Éphèse pour y faire ses dévotions au tombeau fameux de saint Jean l'Évangéliste, le disciple aimé du Christ. Sur la route, cette princesse fut mise au courant de beaucoup de ces prétendues infamies perpétrées par l'administration si dure de l'Orphanotrophe. A son retour, elle en fit part à celui-ci. Après lui avoir exposé avec larmes la misère des provinces qu'elle venait de traverser, elle le supplia de mettre un terme à ces abominations. Lui se contenta de la congédier en riant très fort. « Tu parles bien comme une femme, lui dit-il, qui n'entend pas le premier mot à la politique (3). Vous autres femmes, vous n'êtes bonnes qu'à pleurer, mais point à connaître ce qu'il faut d'argent pour soutenir un Empire tel que le nôtre. »

(1) Voy. encore dans Cédrénus, II, p. 511, lignes 12 à 17, d'autres prétendues exactions de l'Orphanotrophe.

(2) En 1039, tremblements de terre, pluies torrentielles, épidémie d'angines, de diphthérite probablement. En 1040, tremblements de terre terribles le 2 février en beaucoup de localités. A Smyrne le désastre fut affreux. Outre de nombreuses victimes, les plus beaux édifices furent jetés bas.

(3) Littéralement « à la politique romaine ».



COUVERTURE D'EVANGÉLIAIRE de la Bibliothèque Royale de Munich. — Émaux byzantins du XIme Siècle. Symboles des Évangélistes et bustes de Saints.

Tout un paragraphe du traité anonyme du *Strategicon* (1) tant de fois cité par moi, est ici infiniment instructif. Il faut reproduire presque en entier ce chapitre au titre suggestif : « Des abus provenant de la famille du basileus ». « Je vais vous raconter, dit à ses enfants le rédacteur anonyme contemporain, comment finit le basileus Michel le Paphlagonien. Ce défunt basileus n'avait pas d'illustres origines ; ses parents étaient de souche infime, mais il possédait de grandes qualités. » Suivent des considérations sur l'égalité des hommes devant Dieu. « Donc, comme je viens de le dire, feu le basileus Michel était orné de grandes vertus, mais il avait une parenté pauvre et nombreuse sur laquelle veillait son propre frère l'Orphanotrophe auquel il avait remis le gouvernement de l'État. Cet homme désira enrichir ses frères et leur procurer les moyens de piller le bien d'autrui à l'insu du basileus. Les « mandatores » et autres fonctionnaires impériaux envoyés en mission dans les provinces suivirent l'exemple du premier ministre. Rencontraient-ils sur un grand chemin, en un lieu désert, fut-ce dans une auberge, un voyageur à cheval, ils l'attaquaient, s'emparaient de son cheval ou de son mulet, puis s'éloignaient en hâte. Voilà comment, par la faute de ces fonctionnaires, mais surtout par celle de ses frères, ce basileus admirable finit par être détesté pour tant d'abus qui étaient uniquement de leur faute. Partout on maudissait son nom, partout on désirait ardemment la destruction de sa race, ce qui arriva bientôt après. Quand, en effet, il se fut endormi paisiblement dans la repentance, et que son neveu fut monté sur le trône à sa place, toute la ville de Constantinople, habitants et étrangers y séjournant, se soulevèrent contre ce dernier, prenant pour prétexte qu'il avait envoyé en exil sa mère adoptive, la basilissa Zoé. Lui et toute sa famille périrent » (2). Suivent diverses considérations sur la nécessité qu'il y a pour le prince de gouverner par lui-même.

Le témoignage de Psellos, également contemporain, est, je l'ai dit, fort différent. « Jean l'Orphanotrophe, dit-il, était un homme d'une activité extraordinaire, de ressources sans bornes. L'unique mobile de chacun de

(1) Le paragr. 250.

(2) En réalité, nous le verrons, Michel et les siens, ou plutôt son seul oncle Constantin avec lui, ne furent que mutilés et enfermés dans des monastères.

ses actes était d'assurer la continuité de la puissance impériale dans sa famille, c'est-à-dire de fonder une dynastie paphlagonienne, et, comme la santé de Michel IV était des plus précaires, il lui semblait d'une impérieuse nécessité de prendre des précautions alors qu'il en était temps encore. Aussi le verrons-nous bientôt à l'œuvre dans ce but. Entre temps, un plan fort extraordinaire et quelque peu fantastique d'ambition personnelle que l'eunuque, non content de sa situation déjà toute puissante, tenta d'exécuter dans le courant de l'été de l'an 1037, échoua complètement. » Il s'agissait tout simplement de l'élévation de l'Orphanotrophe au trône patriarcal, projet qui comportait naturellement comme prélude obligé la déposition du patriarche en fonctions, le vieil Alexis Stoudite (1) !

Pour amener ce premier résultat, en lui-même fort ardu, Jean, qui ne doutait plus de rien et se mourait d'envie de devenir le chef de l'Église, suscita très habilement une cabale de hauts dignitaires ecclésiastiques qui, gagnés par lui, en compagnie d'un certain nombre de sénateurs, conspirèrent avec son secret aveu pour faire déposer le vénérable prélat sous prétexte qu'il n'avait pas été élu canoniquement, c'est-à-dire par le suffrage des métropolitains, mais bien directement et uniquement par la volonté et le choix exclusifs du basileus Basile II mourant. Skylitzès donne les noms des chefs de cette cabale : avant tout Démétrius, évêque de Cyzique, celui-là même qui avait été nommé à ce poste par Romain Argyros tout au commencement de son règne, très propablement contre la volonté du patriarche (2), puis Antoine, dit Pachès ou l'Hébété, à cause de sa stupidité légendaire, évêque eunuque de Nicomédie, un parent de l'Orphanotrophe, lui aussi tout récemment promu par le Paphlagonien (3), deux frères enfin, tous deux évêques, l'un de Sidé, l'autre d'Ancyre, plus divers autres métropolitains. Mais le patriarche Alexis, appuyé par tout le reste du haut clergé, se montra à la hauteur de ce grand péril. Il se contenta de faire aussitôt remarquer par lettres encycliques que si on en venait à déclarer qu'il n'avait pas été élu canoniquement, et que, par conséquent, il y avait

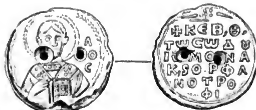
(1) Voy. sur ce curieux incident le chapitre IX du t. III des *Byzantin. Gesch.* de Gfrœrer.
(2) Voy. p. 67 du présent volume.
(3) Voy. p. 199 du présent volume.

en abus, il s'en suivrait aussi logiquement que fatalement que toutes les innombrables nominations ecclésiastiques faites par lui durant son règne déjà long de onze années devraient être aussitôt annulées comme entachées de nullité et leurs titulaires déposés, qu'en outre les trois basileis couronnés par lui, et dont un était actuellement sur le trône, devraient être forcément décrétés d'anathème. « Agissez de la sorte, disait le prélat en terminant, et je descendrai aussitôt du trône patriarcal pour le céder à qui en voudra. » Cette communication fort habile décida incontinent la grande majorité des membres du haut clergé à prendre plus vivement que jamais parti pour leur chef actuel, par crainte des grands ennuis qui pourraient leur advenir, s'il venait à succomber dans cette lutte. Quant à ceux qui s'étaient ralliés à Démétrius de Cyzique et aux autres chefs de la cabale, ils furent infiniment déconcertés. Beaucoup parmi eux, en effet, avaient également été ordonnés par Alexis. Confus et tremblants, ils ne soufflèrent plus mot et se tinrent cois. Joannès dut, la mort dans l'âme, renoncer à sa chère ambition de devenir patriarche. « Mais, s'écrie Skylitzès, qui a raconté toute cette intrigue avec plus de détails que Psellos, l'avarice le dédommagea du peu de succès de ses rêves de gloire. Il continua à tourmenter ses peuples et à les accabler d'exactions. »

Si le plan de Démétrius et de ses affidés eut réussi, si le vieil Alexis se fut montré moins énergique ou s'il fut mort sous le règne de Michel IV, Joannès lui eût certainement succédé sur le trône patriarcal et se fut alors trouvé dans une situation si sûre et si élevée, si puissante surtout, qu'il eut très probablement réussi à préserver sa dynastie familiale si chère de la catastrophe finale dans laquelle elle fut entraînée par les crimes du Kalaphate ainsi qu'on le verra plus loin. Le patriarche Alexis ne fut probablement jamais que fort mal disposé pour les parvenus de Paphlagonie. Il sut, par contre, se montrer toujours un ferme et zélé partisan de la dynastie du grand Basile.

« Les accès de la maladie épileptique auxquels le basileus était sujet, dit Psellos, devinrent si fréquents, ils en arrivèrent à débuter avec une telle brusquerie, que le malheureux prince se vit réduit à mener encore

davantage la plus solitaire vie de reclus. Quand ses devoirs de souverain exigeaient qu'il tint une audience publique, des tentures de pourpre avec des domestiques chargés de les faire mouvoir étaient disposées de telle manière qu'au plus léger symptôme annonçant l'invasion d'un accès, alors que l'œil du basileus se voilait quelque peu ou qu'il commençait à agiter la tête, on pouvait instantanément le soustraire à la vue de l'assistance qu'on congédiait aussitôt. De même quand il cheminait à travers la cité, qu'il fût à pied ou à cheval, il était constamment environné d'une troupe de gardes qui formaient cercle autour de lui pour le cacher de suite aux yeux de la foule si un accès venait à le surprendre.



SCEAU de plomb du fameux eunuque Joannès l'Orphanotrophe, frère et premier ministre du basileus Michel IV le Paphlagonien. — Ma Collection. La légende signifie : Seigneur, prête secours à ton serviteur Jean, moine et orphanotrophe.

Ces accès étaient terribles, mais leur durée était courte. Le malade se remettait très vite et sa raison demeurait intacte. Il ne lui restait en apparence rien de cette crise affreuse. Ce qui était le plus horrible, c'était la soudaineté de l'invasion. Souvent il tombait presque subitement de cheval et il fallait le rapporter en hâte au Palais. Un jour qu'il traversait un petit ruisseau et que ses gardes étaient à quelque distance, saisi brusquement, il tomba à l'eau en se débattant. Les passants le contemplaient avec pitié, mais personne ne songeait à le secourir (1).

« Dans les intervalles des accès, quand le basileus retrouvait quelque santé, son activité redevenait souvent encore immense et sans cesse en mouvement, dit Psellos. Rien ne lui échappait de l'administration intérieure de l'État, ni de ce qui concernait la garde des frontières. Il disputait celles-ci, celles du Nord comme du Midi, par tous les moyens en

(1) Voy. une description saisissante, en apparence fort exacte, de ces terribles accès dans Manassès, éd. Bonn, p. 260. Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Prud'homme, p. 43, dit que Michel avait voué son âme au démon et qu'il habitait presque constamment Salonique « auprès d'une magicienne »! Beaucoup parmi les contemporains superstitieux du pauvre souverain furent de cet avis, estimant qu'un démon habitait en lui; les uns disant que c'était en punition des crimes par lesquels il était parvenu à l'Empire; les autres, parce qu'il s'était donné au prince de l'enfer pour y parvenir.

son pouvoir, à tous les ennemis de l'Empire, envoyant des ambassades avec des cadeaux aux souverains étrangers, renforçant les garnisons des forteresses limitrophes. » « Intimidées par une aussi constante vigilance, les puissances voisines se tenaient tranquilles, poursuit le narrateur témoin oculaire. Aucune d'elles ne bougeait, ni le Khalife d'Égypte, ni celui de Bagdad, ni le sultan des Turks Seldjoukides (1). Les uns entretenaient avec nous les relations les plus amicales. Les autres se maintenaient en paix par crainte de l'activité guerrière de notre prince (2). Il avait remis entièrement à son frère l'eunuque la direction et le soin des finances et la majeure partie de l'administration intérieure, mais il s'était réservé le soin exclusif des questions militaires et la direction de l'armée. A mesure que sa terrible maladie s'aggravait, il semblait veiller avec plus de sollicitude au salut de l'Empire comme s'il ne souffrait d'aucun mal. »

L'ennuque toutefois n'était pas sans s'apercevoir que les forces de son malheureux frère allaient déclinant chaque jour. Effrayé par le nombre

(1) Psellos nomme constamment celui-ci le « souverain des Perses ».

(2) Ibn el-Athir (IX, p. 336) rapporte cependant à cette époque extrême de la fin du règne du malheureux Michel IV, à l'année de l'Hégire 432 (sept. 1040-août 1041), le fait de guerre suivant sur la frontière asiatique de l'Empire, qui n'est mentionné par aucun chroniqueur byzantin. « Cette année-là, dit-il, eut lieu un combat entre une armée égyptienne envoyée par Al-Douzbéri et les troupes grecques. Les Musulmans furent vainqueurs. Or voici quelle fut la cause de cette guerre : Le basileus grec avait conclu une trêve avec le Khalife Al Mostançer billâh, souverain d'Égypte, comme nous en avons fait mention. A un moment donné, le fils de Saleh Ibn Mirdâs se mit à correspondre avec lui et chercha à se le rendre favorable. Saleh, auparavant, avait déjà correspondu avec lui, cherchant à s'assurer son appui contre Al-Douzbéri, craignant que celui-ci ne lui enleva Rakkah. Al-Douzbéri l'ayant appris, menaça le fils de Saleh, qui nia tout et protesta de son dévouement.

« Sur ces entrefaites, un certain nombre de guerriers de la tribu de Kilâb pénétrèrent dans le gouvernement d'Apamée, qu'ils ravagèrent et où ils pillèrent plusieurs localités. Une troupe de soldats grecs vint les attaquer, les battit et les chassa de la région. Informé de ces faits, le gouverneur égyptien d'Alep fit sortir de cette ville les marchands francs, puis envoya au duc d'Antioche l'ordre de faire sortir de sa ville les marchands musulmans. Celui-ci s'emporta contre le messager, voulut le faire mettre à mort, puis le renvoya. Le gouverneur d'Alep fit alors informer Al-Douzbéri de ce qui se passait, et l'avertit que ses forces étaient prêtes à entrer en campagne. Al-Douzbéri équipa alors ses propres troupes et leur fit prendre les devants. Elles se heurtèrent à une armée grecque partie de la même manière, et les deux parties se rencontrèrent entre les villes de Hamah et d'Apamée. Le combat fut des plus acharnés. Finalement Allâh fit triompher les musulmans et humilia les infidèles, qui prirent la fuite. Beaucoup d'entre eux furent tués, et le neveu de l'empereur fait prisonnier. On donna, pour sa rançon, des sommes considérables et un grand nombre de prisonniers musulmans. A partir de ce moment, les Grecs se tinrent sur leurs gardes. » — J'ignore quel pouvait être ce « neveu » du basileus fait prisonnier par les troupes d'Égypte.

et l'importance des concurrents qui brigueraient sans doute cet impérial héritage, l'habile ministre préparait dans l'ombre tout un plan machiavélique pour assurer à sa famille la succession au trône après la disparition de l'infortuné Michel. Ce plan que l'Orphanotrophe estimait plein de sapience, mais qui allait être en réalité si funeste, ainsi qu'un très prochain avenir devait le démontrer, consistait à amener l'élévation d'un jeune neveu à lui et à Michel, d'en faire d'abord un césar, puis le propre fils adoptif du basileus son oncle et de la basilissa.

Outre les trois frères que l'on sait (1), Jean et le basileus, on l'a vu, avaient encore une sœur nommée Marie. Celle-ci avait été jadis, alors que cette intéressante famille végétait dans la plus parfaite obscurité, mariée à un simple ouvrier calfat du port de Constantinople, nommé Stéphanos, dont Psellos raille en termes aussi lourds que prolongés l'humble origine et le misérable métier. Ce métier, du reste, n'avait point empêché Stéphanos de recueillir sa part de l'incroyable fortune de cette étrange famille. Ses beaux-frères n'avaient pas hésité, malgré son absolue incapacité et le scandale d'une telle nomination, à lui confier d'abord le commandement de la flotte de Sicile, puis à le désigner pour succéder à l'illustre Georges Maniakès dans le commandement de cette expédition après la brusque disgrâce de ce dernier. Comme il était aisé de le prévoir, ce général grotesquement improvisé avait conduit les affaires militaires de l'Empire en ces lointains parages avec une si grossière incompétence, une si lamentable maladresse, que la Sicile, cette proie si riche, avait été très rapidement perdue à nouveau pour les Grecs. Il n'y avait eu d'exception que pour Messine qui avait été quelque temps conservée aux chrétiens par la bravoure de son gouverneur, le fameux Katakalon Kekauménos (2). Psellos raconte en termes sarcastiques qu'il vit Stéphanos après sa soudaine transformation d'ouvrier calfat en chef d'armée et s'amusa fort de la tête qu'il faisait. Il avait l'air fort dépaysé sur son cheval de guerre. Son brillant uniforme semblait une mascarade. « Il paraissait, s'écrie le chroniqueur, un pygmée singeant Hercule, mais un pygmée parfaitement

(1) Voy. p. 150. — Manassès (p. 260) fait de tous ces personnages, y compris l'Orphanotrophe, le plus noir tableau.
(2) Voy. p. 242.

incapable de se vêtir de la peau du lion et de manier des deux mains une massue plus lourde que lui-même ! » Ce couple bizarre avait un fils nommé Michel comme son impérial oncle et surnommé « le calfat », en grec « kalaphatès », du métier de son père. Ce personnage infime, qui va subitement passer au premier plan de cette dramatique histoire, n'avait point été oublié par ses oncles dans les faveurs inouïes dont ils avaient comblé leur famille. Il avait été tout simplement créé chef des gardes du basileus !

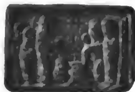
Le caractère de ce jeune homme, tel qu'il nous est dépeint par Psellos, différait fort de celui des autres membres de sa famille. « Il était, nous dit ce chroniqueur, très habile à cacher le feu sous la cendre, c'est-à-dire à dissimuler une âme méchante sous des apparences charmantes. Il avait le jugement faux, des ambitions extraordinaires, une parfaite ingratitude pour les bienfaits rendus. Il n'avait d'amitié ni de reconnaissance pour personne, mais il s'entendait aussi à merveille à dissimuler tous ces vilains sentiments. Nous reviendrons plus loin sur ce caractère aussi bas qu'abominable.

Ce fut ce triste personnage que le premier ministre Joannès, faute d'un candidat plus sortable, choisit cyniquement pour en faire à bref délai l'instrument du prolongement de la fortune incroyable de leur race, le successeur de son oncle, déjà presque moribond, en qualité de son plus proche parent éligible à l'Empire. En effet, des quatre frères du présent basileus, l'un, Nicétas, était mort, les trois autres, l'Orphanotrophe, Constantin et Georges, étaient eunuques, ce qui les disqualifiait d'emblée. Restait ce neveu pour seul héritier du pouvoir, plutôt pour le conserver aux siens. L'Orphanotrophe décida de le faire proclamer d'abord « césar » ! C'était une habile invention de restituer ce titre célèbre, depuis longtemps oublié, pour en affubler l'héritier désigné du trône, mais ceci n'en réclamait pas moins quelque habileté de la part de Joannès. Il fallait avant tout inculquer l'idée de cette combinaison au basileus et obtenir son consentement définitif sans l'effrayer, « car c'est toujours une chose délicate, s'écrie Psellos, même pour un frère, d'entretenir un souverain de la question de sa mort très prochaine. »

Psellos a la prétention de nous répéter presque mot pour mot la

conversation suprême qui s'engagea à ce sujet entre les deux frères. Certainement un tel entretien eut lieu, mais il fut secret, et les paroles mises par le chroniqueur dans la bouche des deux interlocuteurs sont de tous points imaginaires. Ce dialogue inventé n'en a pas moins une importance considérable, puisqu'il a été créé de toutes pièces par un contemporain infiniment renseigné, comme devant être l'image de la vérité, et, par cela seul, il réclame toute notre attention.

Joannès commence par rappeler au basileus en termes vraiment touchants l'inébranlable loyauté avec laquelle il l'a constamment servi, le tendre et respectueux attachement qu'il lui a toujours témoigné, à l'occasion duquel il prend à témoins : « le ciel, toute la terre, le basileus en personne ! » Puis, quand Michel, incontinent troublé, s'informe anxieusement du motif de ce préambule, son frère, tout en se refusant encore à lui causer trop de peine, poursuit en ces termes : « Vous n'imaginez point, ô mon frère, que l'immense majorité de vos sujets n'ait dès longtemps saisi et vu de ses yeux que vous souffrez à la fois de deux maladies, une dont vous cherchez à cacher les symptômes (1), une autre que vous avouez ouvertement (2). Aucun ne l'ignore. Certes, je suis parfaitement assuré que votre vie ne court aucun danger immédiat. Cependant, dans le public, on ne s'entretient que de la possibilité de votre mort, et ceci me fait craindre qu'à force de croire à votre fin prochaine, on n'en arrive à conspirer contre vous pour proclamer un nouveau basileus qui vous chasserait du Palais Sacré. « Mais comment prévenir une telle abomination ! » s'écrie le pauvre basileus tout adouci par l'accent affectueux de son frère. « Rien de plus facile ! » répond celui-ci. « Pour moi-même, pour notre famille, je suis moins inquiet que je ne le suis pour vous qui êtes un si bon et excellent monarque et qui serez malgré tout accusé d'avoir manqué de prévoyance. » Ce discours, assez banal en lui-même, mais plein d'une si minutieuse déférence, est intéressant parce qu'il nous montre sur quel



AMULETTE BYZANTIN inédit en stéatite de ma Collection représentant la Résurrection. — Très fin travail du Xme ou XIme Siècle.

(1) L'épilepsie.
(2) L'hydropisie.

ton de respectueuse tendresse Joannès s'adressait à ce frère qu'il avait de ses propres mains pris si bas pour l'élever si haut. L'eunuque exposa ensuite à Michel tout son plan dont leur neveu Michel était le pivot. Le pauvre basileus, voyant bien que son frère avait raison et que la mort approchait, accepta tout ce que celui-ci lui proposait pour conserver le pouvoir dans leur famille au moment critique du changement de règne.

Pour plus de sécurité il fut convenu que ce serait, non le basileus, mais bien la basilissa, laquelle, en sa qualité d'héritière du trône, représentait seule véritablement le principe de la légitimité et était infiniment populaire comme principale descendante de la vieille dynastie macédonienne, qui adopterait solennellement le neveu de son ancien amant comme son fils à elle ! « C'est encore Joannès, raconte Psellos, qui imagina cette suprême garantie de succès pour la nouvelle dynastie qu'il lui tenait tant à cœur de fonder. » « Tu sais, ô mon basileus, disait-il à son frère de sa voix la plus douce, que l'Empire appartient à la basilissa de par le droit de sa naissance et qu'elle est plus populaire que toi, à la fois parce qu'elle est femme et légitime héritière du pouvoir et aussi parce qu'elle s'est attirée l'amour du peuple par la constante générosité de ses largesses. Faisons donc d'elle la mère de notre neveu. Demandons-lui de bien vouloir l'adopter et de l'élever d'abord à la dignité et au titre de césar, ce qui fera de lui l'héritier naturel du trône. Elle cédera aisément à ton désir parce qu'elle est d'un caractère facile et ne sait jamais rien refuser. »

Il en advint exactement ce que désirait le rusé et prévoyant ministre si complètement obéi par son docile frère. La basilissa, habilement circonvenue, faible comme toujours, fut bien vite persuadée et se prêta avec sa chaleur accoutumée au succès d'un plan qui ne pouvait aboutir que par sa bonne volonté. Les fêtes qui devaient à bref délai accompagner cette extraordinaire élévation de ce nouveau favori de la fortune et cette adoption singulière, unique peut-être dans l'histoire, furent aussitôt solennellement annoncées. La curieuse cérémonie, sur laquelle nous n'avons malheureusement que fort peu de détails, fut célébrée dans le très saint temple si populaire à Byzance de la Vierge des Blachernes, palladium de la capitale

et de l'Empire. Zoé, complètement dominée par le maître qu'elle s'était si inconsciemment donné, consentit à tout.

En présence d'une foule immense, de tout le Palais assemblé, de tout un peuple de dignitaires se pressant dans le pieux édifice, la vieille basilissa assise sur le trône aux côtés de son jeune époux presque moribond, présenta à son peuple l'adolescent imberbe jusque-là inconnu de tous. Elle déclara solennellement, jurant sur les plus saintes reliques (1), qu'elle le choisissait pour son fils sur l'autel de la Panagia, et pour mieux affirmer le fait en public, pour frapper l'imagination populaire par un spectacle inoubliable, à la vue de tous elle l'assit de ses mains sur ses genoux. Puis le basileus, à son tour, aux acclamations d'un peuple immense, proclama césar le nouvel héritier du trône. Aux applaudissements frénétiques d'une foule idolâtre qui voyait dans cette pompe prodigieuse l'assurance d'un paisible lendemain, il lui rendit personnellement hommage comme au fils de la basilissa dont lui n'était que l'époux.

On procéda ensuite avec une non moins grande solennité à la consécration de ce titre de césar suivant des rites très anciens. L'Orphanotrophe, qui avait si habilement, si passionnément préparé et amené le triomphe en apparence définitif de sa famille, ne put, paraît-il, à ce moment solennel, réussir à dissimuler sa joie triomphante. Il se félicitait lui-même de cet événement qu'il avait si merveilleusement amené, et qui, hélas, contrairement à toutes ses prévisions, allait si rapidement devenir pour l'Empire, pour les siens, pour lui-même enfin, la source de maux abominables.

C'était, en effet, on ne s'en aperçut que trop vite, un exécrable personnage que ce neveu sur l'élévation duquel l'Orphanotrophe basait de si vives espérances. Psellos nous a fait le plus triste tableau de ses vices, de sa cruauté qui tenait de la fureur maniaque, de sa dissimulation inouïe surtout. Il portait à tous les siens, à ses oncles en particulier, une haine furieuse jusqu'ici très habilement cachée. Il la leur fit bien vite et cruellement sentir dès qu'il fut au pouvoir. Mais même lorsqu'il se conduisit à leur endroit d'une manière si indigne, il sut dissimuler encore et affecter

(1) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 11.

pour eux la plus vive tendresse. Il dissimulait surtout à l'endroit de l'Orphanotrophe qui lui était plus particulièrement odieux et contre lequel il machina la plus infâme trahison tout en l'appelant « son maître bien aimé, son seigneur, l'espoir de sa vie et de son salut ».

Psellos prétend que le jeune césar Michel, par l'artifice de sa ruse profonde, sut tromper tout le monde et cacher à tous le secret de ses pensées, mais que seul l'Orphanotrophe le devina. « Joannès, dit-il, se montra encore plus fin observateur que son triste neveu n'était dissimulé et ainsi il ne fut point sa dupe. Il lut bien vite tout au fond de l'âme de ce terrible adolescent, mais ne pouvant plus rien changer à ce qui avait été fait, il se garda d'en rien laisser voir. De son côté le neveu vit clair et comprit que son oncle l'avait deviné. Ils vivaient donc en profonde défiance réciproque, machinant chacun de son côté de secrètes embûches contre l'autre, en apparence se faisant la meilleure figure. Chacun des deux s'imaginait qu'il trompait l'autre. Tous deux du moins ne se faisaient aucune illusion sur la nature de leurs sentiments. Ce fut Joannès le premier dont l'habileté fut prise au dépourvu. En remettant de jour en jour le moment de se défaire de ce neveu qu'il avait élevé de ses mains, il manqua l'occasion d'en finir avec lui et devint sa plus notable victime. »

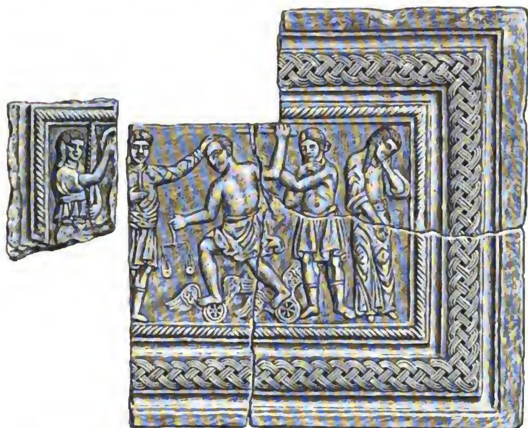


SCEAU DE PLOMB du couvent des Saints-Anargyres, les saints Cosme et Damien, à Constantinople — XIme Siècle. — Ma Collection.

« J'ai coutume, termine philosophiquement Psellos, d'attribuer tous les grands événements de ce monde à la Sagesse divine. Ce fut un effet de Celle-ci, je n'en doute point, que de donner la succession de l'Empire au fils du Calfat et non à un autre membre de cette famille. Dieu savait bien que ce jeune homme serait le plus sûr instrument de la destruction de tous les siens, plus sûr qu'aucun autre! »

Psellos nous fait encore quelques autres révélations intéressantes. D'abord, une fois l'élévation du nouveau césar accomplie, ceux qui en avaient préparé l'issue, l'eunuque en tête, croyant avoir ainsi assuré en leur faveur la succession immédiate du pouvoir, semblèrent se soucier

bien moins de la prolongation des jours de l'infortuné basileus moribond. « Par contre, poursuit le chroniqueur, l'empereur Michel, je ne sais trop pourquoi, soit qu'il se repentît déjà de ce qui avait été fait, soit qu'il eût changé de dispositions à l'égard de son neveu, sembla ne tenir aucun compte du nouveau césar. Il ne l'eut jamais auprès de lui, ne lui faisant



BAS-RELIEF BYZANTIN de marbre du Dôme de Torcello. — Curieuse représentation du Temps (Kairos). — Xme ou XIme Siècle. — (R. v. Schneider.)

rendre aucun honneur, ne lui laissant en réalité que les insignes de sa dignité. Il ne le recevait même pas à sa table, mais uniquement lors des festins en public et seulement à sa place officielle de césar. Toute autre marque de sa dignité ne lui était donnée qu'à l'insu du basileus et cela par la connivence de ses autres oncles, qui, mettant au contraire tout leur espoir en lui, ne le quittaient point, se donnant beaucoup de mal pour l'entourer d'égards quasi-royaux. Il n'habitait même pas à Constantinople, mais avait été relégué dans la banlieue de la capitale par ordre impérial. Lui, encore naïf, croyait que cette résidence *extra-muros* était un hon-

neur de plus. En réalité, c'était l'exil, puisqu'il ne pouvait ni entrer en ville, ni en ressortir sans l'autorisation formelle du basileus dont il n'avait aucunement la faveur.

Cependant le pauvre Michel IV devenait chaque jour plus malade. Chaque jour l'hydropisie monstrueuse faisait des progrès. Infiniment désireux de guérir, il se livrait avec la passion du désespoir à la prière, à toutes sortes de pratiques et d'ablutions pieuses. Surtout il s'occupait en ce moment de réédifier superbement et d'augmenter dans des proportions considérables l'église des Saints-Anargyres, les saints médecins Cosme et Damien, petit édifice situé au levant de la capitale au-devant d'une des portes de la ville, dans le Kosmidion. Cette église était demeurée jusque-là fort humble et insignifiante. Dans le désir ardent de s'attirer de la sorte la protection de ces deux illustres miraculeux guérisseurs de maux, le Paphlagonien transforma merveilleusement ce temple modeste, l'embellit de revêtements et de dallages en marbres les plus précieux, de mosaïques à fond d'or et de fresques exquises. Bref, il en fit un bijou de l'art religieux byzantin à cette époque de renaissance charmante. Il y amena des eaux abondantes qui permirent d'y établir des bains admirables (1). En un mot, il s'efforça de réunir en ce lieu tout ce qui pouvait plaire et ravir. « Il faisait cela, ajoute Psellos, à la fois par piété pour honorer Dieu et aussi pour supplier les saints Anargyres de guérir son ventre si déplorablement enflé. Et cependant, malgré tant d'efforts pieux, tant d'invocations, il allait toujours plus mal! » La gangrène des extrémités s'était probablement mise de la partie. Littéralement le pauvre malade s'en allait en pourriture. « Aussi, dit le chroniqueur, ne songeait-il plus guère qu'à se préparer au prochain jugement de Dieu et à affranchir son âme de toute souillure! »

Ce fut dans ces temps tragiques où il avait tant de peine à soutenir sa misérable vie que le pauvre prince se vit tout à coup mis en face d'un péril national aussi inopiné que soudain, qui le contraignit à faire un

(1) Voy. sur les constructions faites par Michel IV : Samuel d'Ani, *op., cit.*, II, 445, et Sathas, *op. cit.*, VII, p. 160. — Voy. à la p. 284 le sceau des Saints-Anargyres.

appel désespéré à sa mourante énergie pour résister à un assaut formidable et sauver l'Empire de la pire catastrophe. Comme il se trouvait à Salonique, ainsi qu'il en avait pris, depuis que sa maladie s'était tant aggravée, l'habitude presque constante, et qu'il y passait presque toutes ses journées et ses nuits en prière auprès du tombeau du mégalomartyr Démétrius, comme on était vers le milieu de l'an 1040, un soulèvement aussi soudain que furieux éclata dans cette Bulgarie soumise avec tant de peine après quarante années de luttes par le grand Basile et qui depuis l'an 1018, c'est-à-dire depuis plus de vingt années, avait semblé supporter dans le plus morne silence le joug presque intolérable du brutal vainqueur (1).

Voici le récit de Skylitzès (2) complété par celui de Psellos : Les Bulgares, incapables de supporter davantage le poids si dur de l'administration de l'eunuque Joannès qui, infidèle aux pratiques imposées par Basile au royaume conquis, exigeait le payement de l'impôt non plus en nature mais en argent, résolurent de se soulever contre leurs oppresseurs. Probablement ils y furent fort encouragés par l'état de santé si précaire du basileus. Le chef du mouvement insurrectionnel fut un certain Pierre, surnommé Dolianos (3), fils d'un prisonnier de guerre, lui-même esclave fugitif d'un habitant de Constantinople. Psellos se montre naturellement fort sévère pour cet homme qu'il appelle « un monstre d'impudence indigne de mémoire ». Notre chroniqueur reconnaît toutefois qu'il était fort intelligent, merveilleusement habile dans l'art de séduire et d'entraîner ses compatriotes. Réfugié sur territoire bulgare après sa fuite de la capitale, il se trouvait, vers l'été de l'an 1040 aux environs de Morabos et de Belgrade, localités que Skylitzès qualifie de « châteaux de Pannonie situés au delà du Danube, voisins du cràl des Turks, c'est-à-dire des Hongrois ». Là, pour mieux leurrer ses compatriotes dont il

(1) L'archevêque Théophylacte d'Achrida, un Grec, dit que les fonctionnaires impériaux en Bulgarie étaient tous des voleurs. Les « stratigoi » ou gouverneurs byzantins, nommés constamment pour un temps très court, ne songeaient qu'à tirer le plus d'argent possible de leurs malheureux administrés.

(2) Cédrénus, pp. 527 sqq.

(3) Aussi Déléanos, Déléan, Delian, Deljan. — « Dolianos, dit Psellos, était-il son vrai nom ou simplement un surnom indiquant sa qualité maitresse, la ruse, δόλος? » — Dans le *Strategicon*, le nom de l'usurpateur est constamment écrit Δελιάνος.

allait exploiter les justes griefs, pour arriver à les soulever contre leurs oppresseurs, il leur déclara qu'il n'était autre que le descendant de leurs anciens rois, le fils de l'infortuné Gabriel Román, fils lui-même du fameux tsar Samuel, mort de douleur après la grande défaite de ses armées aux temps du grand Basile en l'an 1014.

« L'esprit sagace de Dolianos, dit Skylitzès, avait bien compris que cette race si malheureuse, si fière, d'humeur si foncièrement indépendante, si brutalement écrasée aussi, n'attendait pour se soulever contre ses maîtres que de trouver pour la conduire à la victoire et à la liberté un chef issu de ses anciens rois. C'est ainsi qu'il réussit très facilement à appeler aux armes ces rudes et simples populations agricoles frémissantes, qui se souvenaient encore très bien du temps où elles n'étaient point esclaves et qui chérissaient le souvenir de leur antique liberté. Contraints depuis tant d'années de dissimuler leurs sentiments vrais, courbés sous un joug qu'ils haïssaient, les Bulgares crurent immédiatement en ce sauveur qui s'offrait à eux. Instantanément, ils se soulevèrent en masse comme un seul homme. Dolianos, présenté au peuple sur un bouclier, suivant l'antique coutume nationale, fut, parmi le plus immense enthousiasme populaire, solennellement proclamé tsar de Bulgarie. « Il était, nous répète Psellos, de l'intelligence la plus remarquable, du conseil le plus prudent, très entendu aussi dans les choses de la guerre. Il ne lui manquait vraiment que la noblesse des origines pour être digne du trône de sa nation, car les Bulgares, on le sait, ne donnent jamais la couronne qu'à un personnage noble de leur race. C'est pour cela que Dolianos chercha à se faire passer pour le descendant des grands monarques Samuel et Aaron qui avaient succombé glorieusement dans la lutte suprême pour la liberté de leur nation. Il n'eut même pas besoin d'affirmer que cette descendance était parfaitement régulière pour convaincre ses compatriotes qui ne demandaient qu'à le croire sur parole (1). » Les bandes bulgares révoltées, paysans ou habitants des bourgs et des petites cités, bandes incessamment augmentées sur leur route, acclamant leur sou-

(1) Skylitzès, on le voit, traite Dolianos d'imposteur, mais Racki fait très justement observer qu'il est difficile d'admettre que les Bulgares aient, en moins de quinze années, complètement perdu le souvenir de leur glorieuse dynastie nationale et qu'ils aient pu se laisser tromper aussi facilement.

verain d'aventure, par Naïssos, la Nisch actuelle, et Skopia, antique métropole de leur race, résidence actuelle du gouverneur impérial suprême de toute la Bulgarie, l'escortèrent triomphalement à la rencontre des troupes grecques parmi les cris de joie et les chants d'allégresse. Il semblait que l'indépendance bulgare fût déjà un fait accompli tant l'enthousiasme était grand. Tous les Grecs rencontrés sur la route, soldats ou fonctionnaires, furent barbarement mis à mort. De tous côtés des incursions armées propagèrent le plus sanglant brigandage. Tout le pays était soulevé!

Ce qui avait, je le répète, singulièrement encouragé les espérances des chefs des révoltés, c'était l'état si grave de la santé du basileus. Ils estimaient impossible que l'infortuné souverain fût en état de les attaquer à la tête de l'armée, puisqu'il était si malade qu'à peine pouvait-il faire un mouvement. Or, à la stupéfaction générale, l'imminence du péril sembla comme galvaniser le pauvre et intrépide moribond dans sa pieuse retraite de Salonique. A la première nouvelle de ce dangereux soulèvement, racontent Psellos et aussi Zonaras, Michel déclara qu'à tout prix il marcherait à la tête des troupes et s'emparerait de la personne de Dolianos. « Il serait inique, répétait-il, que celui qui n'a apporté jusqu'ici aucun agrandissement à l'Empire vienne au contraire à en perdre une parcelle. » Le malheureux prince était si malade que tous, parents et conseillers, voyant qu'il préjugeait de ses forces, le supplièrent de renoncer à son projet. Ses frères l'empêchèrent presque de force de sortir de la ville. Lui, plein d'une pieuse ardeur, se désolait, s'estimant responsable devant Dieu de la grandeur du nom romain. Cette douloureuse agitation augmenta encore son mal. Il enfla prodigieusement. Il n'en repoussa pas moins toutes les prières des siens, et, remédiant à sa faiblesse physique



INTÉRIEUR DU RELIQUAIRE d'origine slavo-byzantine en métal doré du XIme ou XIIme Siècle, conservé au trésor de la cathédrale de Hildesheim et reproduit aux pages 124 et 125 du tome II de l'Épopée. *Constantin et Hélène soutenant la Croix. Inscription en caractères slavons.*

par son énergie morale, fit lui-même ses derniers préparatifs. A la tête de l'élite de ses troupes, commandées par une élite d'officiers, il quitta Salonique par un incroyable effort de volonté et marcha droit aux Bulgares.

Sur ces entrefaites, les hostilités avaient déjà commencé dans la région du nord. Nous ne savons presque aucun détail. Il semble bien que la rébellion ait eu son siège principal dans les régions occidentales de la péninsule des Balkans, probablement aux environs d'Achrida. En effet, Skylitzès dit que le premier chef impérial qui atteignit les insurgés fut Basile Synadénos, stratigos du thème de Dyrrachion sur l'Adriatique. Ce haut fonctionnaire, au premier bruit du soulèvement bulgare, avait conduit en hâte contre les rebelles toutes les forces, probablement peu nombreuses, dont il disposait. Il espérait ainsi éteindre l'incendie avant que celui-ci n'eût eu le temps de se propager. Mais un incident fâcheux vint réduire à rien ce beau zèle. Arrivé avec ses troupes à Debra (1), quelque peu au nord d'Achrida, le malheureux stratigos fut formellement accusé par un de ses lieutenants, Michel Dermokaïtès, avec lequel il avait eu un différend, d'aspirer à la pourpre. C'était l'éternelle accusation à l'aide de laquelle on perdait un homme en vue à cette époque à Byzance. Nous n'avons pas d'autres détails. Probablement que le stratigos de Dyrrachion fut soupçonné de n'avoir réuni ses troupes que pour se joindre avec elles aux révoltés bulgares et se faire proclamer par elles basileus, ce qui semblait facile dans l'état si grave de la santé de Michel IV. Toujours est-il que ce dernier, avisé de ces faits, ordonna de lui envoyer sous bonne garde à Salonique l'infortuné général, destitué de son commandement, et de le remplacer à la tête des forces impériales par son propre dénonciateur, Dermokaïtès. Ce fut un choix infiniment malheureux. Dermokaïtès, dont l'impéritie ne semble avoir eu d'égale que la sottise, eut tôt fait de tout mettre sens dessus dessous. Il eut surtout le tort grave de traiter avec une âpre injustice, une sordide avarice ses soldats, tant dalmates que proprement bulgares, demeurés jusque-là fidèles. Il leur retira leurs chevaux, leurs armes, leurs effets précieux,

(1) Ou Dibra.

probablement pour les empêcher de passer à l'ennemi. Cela ne fit que précipiter le dénouement prévu. Tous ces divers contingents, exaspérés par ces procédés, se soulevèrent contre leur nouveau chef. Dermokaïtès courut les plus grands dangers dans la bagarre, et n'eut que le temps de se sauver de nuit.

Alors ces mêmes soldats bulgares, jusque-là demeurés fidèles, révoltés maintenant contre leur chef impérial, redoutant la juste colère du basileus, voyant probablement aussi le soulèvement primitif gagner du terrain, firent à leur tour défection et proclamèrent de leur côté un second tsar de Bulgarie, un des leurs, un simple soldat, nommé Tichomir, mais qui jouissait parmi ses compagnons d'une grande réputation de bravoure et d'intelligence. Il y eut donc à ce moment-là à la fois deux factions ou groupements de révoltés bulgares, l'une acclamant Dolianos, l'autre Tichomir. Dolianos fut le plus avisé. Il écrivit à son rival des lettres pleines d'une affectueuse confiance, par lesquelles il sollicitait son alliance et l'appelait auprès de lui. L'autre accepta sottement. On se jura d'agir en commun et les deux chefs réunirent leurs forces. Alors Dolianos, convoquant dans une assemblée solennelle tous les Bulgares révoltés des deux camps, chefs et soldats, leur tint le plus habile langage. « Êtes-vous bien entièrement persuadés, leur dit-il, que je sois le descendant de vos rois, celui du grand Samuel en particulier? S'il en est ainsi, si vous me voulez vraiment pour votre tsar, chassez Tichomir de parmi vous. Si, au contraire, vous croyez que je suis un imposteur, permettez que j'abdique, et je ne m'opposerai point à l'élévation de mon rival. De même qu'un même arbre ne peut nourrir en même temps deux rouges-gorges, de même la Bulgarie ne peut avoir deux tsars à la fois. » Sur cette comparaison poétique, le rusé partisan termina sa harangue. Un grand tumulte éclata dans la rude assemblée. Tous criaient à la fois qu'ils voulaient Dolianos pour leur unique souverain. « Vive Dolianos! » hurlaient-ils, « Dolianos est notre tsar! » L'infortuné Tichomir fut sur-le-champ lapidé comme un nouveau saint Étienne. Ainsi se termina sa courte royauté qui avait passé comme un rêve. La toute-puissance échut à Dolianos qui, concentrant à nouveau ses bandes ainsi considérablement augmentées, s'avança à marches forcées dans la direction

de Salonique contre les troupes impériales commandées par le basileus Michel.

Le récit de ces événements dans les chroniqueurs est, hélas, infiniment bref. Ceux-ci ne disent absolument rien des routes suivies, rien des localités parcourues. Nous en sommes réduits à des probabilités. Les forces bulgares révoltées, immense agglomération de bandes à peine organisées, mais formées de combattants excellents, descendirent vraisemblablement dans la direction de la mer et de Salonique par l'étroite et sauvage vallée du Strymon.

Arrivé avec ses troupes jusqu'à l'ancienne frontière bulgare, le basileus avait fait l'admiration de tous par son incroyable énergie. Après avoir établi le camp de l'armée dans la position la plus favorable, il avait tenu conseil. A l'étonnement de tous, soutenu par une sorte de surexcitation maladive, il continuait de commander en personne les opérations actives. La nuit, sur sa couche, il respirait à peine; on le croyait moribond. A l'aube, on le trouvait à cheval à la tête des troupes. Il demeurait ainsi tout le jour, donnant des ordres, veillant à tout, sujet d'admiration pour tous. Nous verrons que le fameux Harald, fils du roi de Norvège, faisait campagne avec sa « droujine » auprès du basileus dans cette expédition.



SCEAU DE PLOMB du célèbre chroniqueur Michel Attaleiates. Ce sceau très précieux fait partie de ma Collection.

Hélas, tant d'énergie ne devait servir de rien. Probablement les forces amenées par le basileus n'étaient pas en nombre suffisant pour résister à l'armée révolutionnaire de Dolianos, grossie des contingents du thème de Dyrrachion, qui avaient d'abord suivi la fortune de Tichomir. Michel Attaleiates (1) dit expressément qu'aux environs de Salonique, le basileus, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste par les Bulgares, n'avait auprès de lui que sa garde. Bref, ce chroniqueur, et surtout Skylitzès, racontent en

(1) Éd. Bonn, p. 9, l. 20. C'est à peu près à cette date que commence à nous devenir vraiment utile l'excellente *Chronique* de cet écrivain qui raconte *de visu* les événements de l'an 1034 à l'an 1079. Michel Attaleiatès vint probablement de Pamphylie s'établir dans la capitale entre l'an 1030 et l'an 1040. Voy. Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Litteratur*, 2e éd., p. 270. — Voy. le précieux sceau de Michel Attaleiates, qui fait partie de ma collection de bulles de plomb byzantines, gravé ci-dessus.

quelques mots qu'à la nouvelle de la marche en avant de Dolianos, probablement avec des forces bien supérieures à celles qu'on lui supposait, le malheureux basileus, harcelé par les bandes ennemies, se vit contraint d'opérer une retraite précipitée. L'armée impériale rétrograda en désordre dans la direction de la capitale, abandonnant le camp, les bagages même de Michel et tous ceux de l'armée. Tout fut pris par les Bulgares, même la garde-robe du prince, grâce à la trahison d'un officier d'origine bulgare, demeuré fidèle jusque-là. Il avait nom Manuel Ibatzès, un fils, peut-être, de celui qui si longtemps avait tenu campagne contre le grand Basile (1). Le basileus, dont il était un des familiers, lui avait confié la garde de l'immense convoi pendant la retraite. Le traître, qui avait accepté cette mission de confiance, passa immédiatement au parti de Dolianos, auquel il livra toute cette énorme quantité de bagages. Il fut suivi dans sa trahison, au dire de Skylitzès, par un autre haut officier de la maison du basileus, un « kitonite », ou chambellan, dont le chroniqueur a négligé de nous dire le nom, et qui, probablement, était, lui aussi, d'origine bulgare (2).



PLAQUE BYZANTINE de bronze doré. — Un des saints Théodore. — XIme Siècle. — British Museum. — (Dalton, Catal. of early christ. antiq.)

Dolianos, demeuré par la mort de Tichomir seul chef de la rébel-

(1) *Épopée*, II, pp. 390 sqq.

(2) N'oublions pas d'indiquer que Zonaras et Psellos ne parlent pas de cette retraite précipitée du basileus racontée par Skylitzès. Zonaras, après avoir dit l'énergie admirable de Michel malade à la tête de l'armée, ajoute expressément ceci : « le basileus se préparait au combat, mais avant que les deux armées n'en vinssent aux mains, quelqu'un intervint qui lui procura une prompte victoire sans aucune peine ». Il s'agit de l'affaire d'Alousianos.

lion, semble avoir eu à ce moment pour quelque temps tous les atouts dans son jeu. C'était un homme d'énergie, merveilleusement prompt à l'action. Profitant de la situation si exceptionnellement favorable que lui avaient successivement et si rapidement créée la catastrophe de Synadénos, la fuite de Dermokaïtès et la retraite précipitée du basileus, il résolut de faire envahir de plusieurs côtés à la fois par ses bandes les provinces impériales du sud de la péninsule des Balkans, surprises sans défense par cette prise d'armes tout à fait inattendue. Skylitzès, qui est seul à peu près à nous parler de ces faits, les a racontés, comme toujours, dans les termes les plus brefs. Un premier corps bulgare fut expédié contre Dyrrachion. Cette grande forteresse maritime des Byzantins sur l'Adriatique, entièrement dégarnie de troupes par le départ de Synadénos et de ses soldats qui avaient depuis fait défection, se rendit, semble-t-il, sans coup férir au lieutenant de Dolianos, le « voyévode » Kaukan, le « Kaukanos » des Grecs. C'était pour les armes impériales un sanglant autant que douloureux affront. C'était pour les révoltés un premier succès de toute importance, car l'action à revers des forces byzantines par la rive de l'Adriatique s'en trouvait du coup paralysée et les contingents bulgares envahissant le territoire de l'Empire dans la direction du sud, étaient ainsi protégés sur leur flanc droit contre toute diversion de ce côté. En même temps, en effet, Dolianos expédiait à marches forcées une seconde armée sous le commandement d'un autre de ses lieutenants, Anthimos, pour envahir les grands thèmes de la Thessalie, de la Hellade et du Péloponèse, tout le sud de la Péninsule enfin. Il semble qu'à chaque grand soulèvement de la nationalité bulgare contre l'empire de Roum tant détesté, cette tactique ait été obstinément renouvelée. Le fameux tsar Samuel avait par deux fois, aussitôt après avoir vaincu les armées byzantines, tenté de pénétrer ainsi dans la Grèce propre. Il est probable que les si nombreuses tribus slaves établies dans ces régions, surtout dans le Péloponèse, éprouvaient pour les Bulgares, leurs frères de race, les plus vives sympathies. Cette fois-ci, il s'y joignait une désaffection profonde, quasi-universelle pour le gouvernement impérial, amenée, je l'ai dit à mainte reprise, par l'administration si terriblement dure et rapace de l'eunuque Joannès.

Je laisse la parole à Skylitzès : « Anthimos et son armée, dit-il, ayant franchi les Thermopyles et pénétré en Béotie, rencontrèrent bientôt Allakasseos, général impérial (probablement le stratigos du thème de Hellade), qui accourait avec ses contingents réunis en hâte pour leur barrer la route. La bataille s'engagea sous les murs de la grande cité de Thèbes de Béotie. Allakasseos fut cruellement battu. Une foule de ses miliciens thébains mordirent la poussière. Les solides remparts de la Cadmée semblent avoir toutefois arrêté de ce côté l'effort du généralissime bulgare et il n'est aucunement question dans les sources de l'invasion par ses bandes de l'Attique toute voisine. Par contre, le thème de Nicopolis, c'est-à-dire toute la Grèce propre, sauf la place forte de Naupacte, probablement occupée par une trop nombreuse garnison, fit instantanément défection pour la raison que voici : Un certain fonctionnaire byzantin, Jean Koutzomitès, collecteur des taxes pour cette province, ayant traité les habitants avec la plus grande dureté, avait été, pour cause de son effroyable rapacité, massacré par ceux-ci qui étaient en majeure partie d'origine slave. Détestant le joug romain, redoutant le châtiment qui leur était réservé, ils brisèrent leurs chaînes et passèrent aux Bulgares, non tant par amour pour Dolianos que par haine de l'Orphanotrophe et de son insatiable avidité. »

J'ai dit du reste que ces révoltés du thème de Nicopolis étaient eux-mêmes en presque totalité de race bulgare et Skylitzès ajoute ici cette phrase significative bien précieuse pour l'histoire de la Bulgarie à cette époque, dont j'ai déjà tiré parti à un autre chapitre de ce long travail : (1) « le basileus Basile, lorsqu'il avait définitivement soumis la Bulgarie, n'avait rien voulu changer au gouvernement du pays, mais au contraire avait ordonné que l'ancien ordre de choses serait partout maintenu et que l'impôt continuerait à être perçu comme il l'était sous l'administration du tsar Samuel : c'est-à dire que tout Bulgare possédant un joug de bœufs serait tenu de payer au trésor pour l'impôt une mesure, un « *modios* » de blé, une mesure de millet et une cruche de vin. Mais l'Orphanotrophe avait changé tout cela et réclamé au lieu de cet impôt en nature le paie-

(1) *Épopée*, II. p. 428.

ment en argent monnayé. Ce que les Nicopolitains ayant supporté impatiemment, ils s'étaient soulevés, et Dolianos, leur en ayant fourni l'occasion en leur envoyant cette armée de secours, ils secouèrent le joug de l'Empire pour retourner à leurs vieilles coutumes. »

Outre l'histoire de ce dangereux soulèvement du thème de Nicopolis, un heureux hasard nous a fait récemment connaître un autre incident curieux de cette marche de l'armée bulgare d'Anthimos dans la direction des thèmes du sud. Le fameux traité anonyme intitulé « *le Strategicon* » dont j'ai parlé tant de fois déjà, traité retrouvé depuis peu à la Bibliothèque synodale de Moscou, contient un précieux paragraphe (1) dont je reproduis ici le texte curieux :

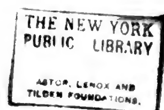
« Démétriade, — dit notre auteur anonyme qui fut, on se le rappelle, contemporain et souvent acteur dans ces événements, — Démétriade est une cité maritime du thème de Hellade (2), fort bien défendue d'un côté par les flots de la mer, de l'autre par de vastes marais. Dolianos, chef (3) bulgare, s'en était emparé. Il y envoya un de ses lieutenants, officier (4) déjà âgé et fort expérimenté, nommé Litoboès le Deabolite, parce qu'il était originaire de Deabolis (5), à la tête d'un détachement pour y tenir garnison. Le vieux chef, dès son arrivée, fit relever les murailles de la ville très délabrées et y installa ses machines d'attaque et de défense. Mais après qu'il eût ainsi fortifié la cité qu'il était chargé de garder, il se relâcha de sa surveillance croyant n'avoir plus à redouter aucune attaque du dehors, pas plus qu'aucune trahison intérieure, parce que les habitants étaient des gens simples, sans aucune pratique des choses de la guerre, et qu'en outre il leur avait fait prêter serment de fidélité à leur nouveau maître Dolianos. Mais l'insouciance, hélas, est une source constante de malheurs imprévus. Entièrement rassuré sur le sort de la place confiée à ses soins, Litoboès s'abandonnait aux plaisirs de la table et à toutes sortes de voluptés. Cependant les habitants, bien que si naïfs, instruits cependant par leurs malheurs antérieurs, firent savoir

(1) Paragr. 71, intitulé : « *Autre récit d'une ville prise par la ruse* ».
(2) Sur le golfe de Volo.
(3) Le terme exact employé par l'auteur anonyme est « toparque ».
(4) Le terme employé est « τζελνίκος », mot d'origine bulgare.
(5) Ou Divol.





MOSAIQUE BYZANTINE de l'église du monastère de Daphni, près d'Athènes. — Le Christ aux Limbes (Millet, Htes Études, B. 335.)


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

secrètement au duc impérial à Salonique qu'il eût à envoyer quelqu'un pour reprendre la ville. Ce haut fonctionnaire expédia aussitôt à Démétriade avec des vaisseaux et des troupes un certain « pantheotes » (?) Zepe qui débarqua ses hommes en un lieu caché non loin du port. Alors les habitants, secrètement avertis de la présence de cette troupe, se saisirent du



ÉGLISE du fameux couvent de la Lavra au Mont-Athos fondé par saint Athanase au Xme Siècle. — Façade sud. — (Millet, Htes-Études, B. 81.)

chef bulgare et de ses hommes, et les livrèrent pieds et poings liés au lieutenant de l'empereur. »

Ce fait de guerre, inconnu jusqu'ici, se rapporte certainement à l'expédition d'Anthimos dans les thèmes du sud.

Cependant les hostilités traînaient en longueur, lorsque, dans le courant du mois de septembre de cette même année 1040, survint un autre événement fort inattendu, l'apparition d'un nouveau prétendant bulgare. Il survivait encore à cette époque un fils de l'ancien tsar de Bulgarie, Aaron, un des fameux « Comitopoules », le frère aîné de Samuel, assassiné, on se le rappelle, soixante années auparavant, vers le commencement de

la grande guerre bulgare, vers l'an 980 (1). C'était le second des fils de ce prince (2), le meilleur des deux, au dire de Psellos. Il avait été, encore au berceau, sauvé du massacre que son oncle Samuel avait fait de toute sa famille et avait nom Alousianos. C'était un esprit brillant et charmant, du plus noble caractère. Il avait longtemps vécu à la cour à Constantinople, traité plutôt en otage toujours surveillé qu'en hôte royal. Il n'avait appris que tard le secret de sa naissance. Skylitzès ajoute qu'il était patrice et stratigos du lointain petit thème frontière de Théodosiopolis en Asie. Psellos se contente de dire qu'il avait été constamment tenu à l'écart par le basileus, avec défense formelle de sortir de son commandement ou de venir à Constantinople sans une autorisation formelle. Fort aigri par cette longue vie de disgrâce et de réclusion constantes, il rêvait incessamment, malgré son âge déjà avancé, de reprendre la lutte nationale contre les Grecs, mais il n'en trouvait pas le moyen. Survint la révolte de Dolianos. Il y vit aussitôt une occasion à saisir! « Il espérait bien vaincre le basileus ! » s'écrie Psellos; « mais, en place de cela, par les voies admirables de Dieu, il devint la cause principale du triomphe de celui-ci. »

Lorsque cet Alousianos eût appris que ses compatriotes révoltés avaient choisi pour chef un simple bâtard, un aventurier impudent, oubliant femme et enfants, sans communiquer son projet à personne, il résolut soudain de faire, lui aussi, défection après avoir abandonné son poste lointain où l'avait appelé la confiance très limitée de son souverain. Suivi de quelques partisans dévoués confiants en son étoile, il se lança à travers l'Asie Mineure sous un déguisement. Skylitzès raconte qu'à ce moment précisément il était particulièrement exaspéré contre le basileus et son premier ministre pour un criant déni de justice. Comme il avait été calomnieusement accusé d'avoir commis quelque illégalité dans son lointain gouvernement, l'Orphanotrophe, sans même se donner la peine d'examiner son cas, avait exigé de lui un présent énorme de cinquante livres d'or, plus la cession d'une très belle terre qu'il possédait du chef de sa femme dans le lointain thème de Charsian en Asie. Vainement, pour se faire rendre justice, s'était-il à plusieurs reprises adressé au

(1) *Épopée*, I, p. 606.
(2) L'autre était Jean Vladistlav.

basileus en personne. Ses suppliques n'avaient jamais été écoutées. Ce fut le désespoir qu'il éprouva d'une telle iniquité qui le décida à tenter la grande aventure par laquelle il allait à jamais illustrer son nom.

Sous le costume d'un soldat mercenaire arménien, se disant au service de Basile Théodorokanos et chargé par celui-ci d'une mission auprès du basileus à Salonique, Alousianos sut déjouer toutes les poursuites dans sa course mystérieuse à travers l'Asie. Sa subite disparition en un moment si critique avait vivement inquiété les autorités impériales qui cherchèrent de toutes parts à le faire arrêter. Psellos nous dit qu'il connaissait fort bien Alousianos et que celui-ci avait pour lui une grande amitié. « Plus tard, dit-il, il me raconta s'être à ce moment approché par deux ou trois fois du basileus sans qu'on le reconnut. » Le chroniqueur place cet épisode à Constantinople où Michel IV était donc revenu entre sa rapide retraite et son retour à Salonique. « J'ignorais à ce moment comme tous ses amis la fuite d'Alousianos », ajoute-t-il; « il réussit même à égarer la vigilance (1) toujours en éveil de l'Orphanotrophe. »

Trompant ainsi tout le monde, Alousianos parvint, sous son déguisement, non seulement à traverser toute l'Asie, et, ce qui était peut-être plus difficile, à sortir de Constantinople, mais encore à atteindre les lointains districts en pleine révolte de sa terre natale. Ce fut à Ostrovo, la vieille cité royale de Bulgarie, qu'il rejoignit enfin son prétendu neveu Dolianos, qui s'y trouvait avec le gros de ses forces. Conservant provisoirement l'incognito, il commença par sonder le terrain avec une extrême prudence. Il parlait à la foule de son père le tsar Aaron comme si celui-ci ne lui avait point tenu par les liens du sang. Il s'informait également, au cas où un des fils de ce souverain si populaire viendrait à réapparaître, si on ne préférerait point cet héritier légitime de la couronne au faux prétendant actuel. Comme il n'obtenait à ce sujet de tous côtés que des réponses favorables, il se décida à se faire reconnaître secrètement d'un de ses compatriotes qu'il savait être un ardent partisan de sa race. Celui-ci, qui l'avait très bien connu jadis, le considéra fixe-

(1) Littéralement « vigilance à plusieurs yeux ».

ment après cette foudroyante révélation, puis, l'ayant subitement reconnu, tomba à ses genoux, baisant ses pieds. Pour lever ses derniers doutes, il le pria de lui laisser voir un signe velu qu'il devait, paraît-il, porter au coude droit, et comme ce signe était là bien visible, l'autre, étreignant follement le fils légitime de ses rois, le couvrit de mille baisers.

Les deux hommes s'étant rapidement concertés, s'ouvrirent de leur projet à un certain nombre d'autres fidèles qui, presque tous, se rallièrent avec transport à la cause d'Alousianos, le fils de leur roi. Il y eut donc à nouveau deux chefs à la tête de l'insurrection bulgare, deux chefs ayant chacun ses partisans nombreux autant que dévoués. Dolianos, lorsqu'il avait fait connaissance de son nouveau compétiteur, avait bien été forcé de lui faire le plus joyeux accueil. En secret il tremblait que les Bulgares ne lui préférassent ce rejeton régulier de leur race royale. Les deux rivaux, en apparence d'accord, se partagèrent le commandement. Ils semblaient vivre dans les meilleurs termes. En réalité, il n'y avait entre eux que haine et méfiance.



FRAGMENT d'une plaque de stéatite de ma Collection d'un très fin travail byzantin du XIme Siècle.

Ici se place l'incident militaire capital de cette formidable rébellion, le siège de Salonique par l'armée bulgare. Le fait même d'avoir osé s'attaquer à la seconde cité de l'Empire aux retranchements immenses, aux murailles inexpugnables, nous en dit plus long sur la puissance de la révolte bulgare, sur le nombre, la discipline et la force de ses armées que ne pourraient le faire bien des récits détaillés. Nous ne possédions jusqu'à il y a très peu de temps sur ce grand fait d'armes que quelques lignes bien courtes de Skylitzès. « Dolianos, nous dit-il, qui avait déjà envoyé Allakasseos en Illyrie et Anthimos vers le sud, donna encore quarante mille soldats à Alousianos (sur lequel il semble donc avoir conservé jusque-là une certaine suprématie) avec mission d'aller mettre le siège devant Salonique. C'était à la fin de ce même mois de septembre de l'an 1040 qui avait déjà vu tous ces grands événements. Alousianos, arrivé sous les murs de la métropole byzantine, la fit cerner par ses soldats du côté de terre par un immense fossé, puis il attaqua immédiatement le rempart avec la dernière énergie à l'aide de toutes ses machines de guerre et

de toutes ses hélépoles. L'assaut furieux dura six jours. Repoussé sur toute la ligne par la vaillance de la garnison commandée par un certain Constantin, parent du basileus, probablement son frère le grand domestique, et par celle des habitants, désespérant de prendre par la force une aussi grande cité, le prétendant bulgare se vit contraint d'établir un siège en règle. Celui-ci durait depuis quelque temps déjà, lorsque dans la journée du 26 octobre (1), jour de la fête de saint Démétrios, glorieux patron de la cité, la population tout entière accourue au tombeau du mégalomartyr, se mit en prières. Chacun usa avec dévotion du baume fameux, de la « myre », qui suait de son tombeau. Toute la nuit les oraisons passionnées en commun se succédèrent. Ce fut une « pannychide » auguste de supplications solennelles, un des spectacles les plus extraordinaires et les plus impressionnants de la vie religieuse médiévale orientale. Au matin, tous les hommes valides, réconfortés par ces pieux exercices, saisissant leurs armes, d'un bond coururent aux portes. Toutes celles-ci, à un signal, s'ouvrirent à la fois vomissant un flot de combattants qui se précipitèrent sur l'armée bulgare ! « Avec les milices urbaines, raconte Skylitzès, était également sortie la légion des Mégathymiens » (2), c'est-à-dire des « Grands cœurs ». M. Wassiliewsky a prouvé dans un mémoire presque fameux (3) que, par cette désignation quelque peu étrange, il fallait entendre la célèbre garde væring ou russe dont j'ai eu si souvent déjà à raconter les exploits. Elle avait jadis suivi le basileus à Salonique et s'y trouvait à ce moment, alors que lui s'attardait encore dans la capitale.



RELIQUAIRE D'OR BYZANTIN émaillé conservé au British Museum. — Œuvre charmante des Xme ou XIme Siècles.

L'attaque furieuse à l'improviste par tous ces combattants rendus redoutables par leur désespoir et leur zèle dévot, réussit au delà de toute

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 619.
(2) Τὸ τάγμα τῶν Μεγαθύμων. Cédrénus, II, 532, 11.
(3) *La droujina væringo-russe*, etc.

espérance. Les soldats d'Alousianos, complètement surpris, furent culbutés avant d'avoir pu former leurs rangs. Incapables de résister à un si formidable effort, ils s'enfuirent en désordre. C'est qu'en tête des assaillants, raconte encore le pieux chroniqueur, galopait le glorieux mégalomartyr Démétrios en personne, guidant l'armée romaine, forçant tous les obstacles accumulés sur son chemin. Ce miracle fut certifié sous serment par de nombreux Bulgares faits prisonniers dans la déroute. Tous déclarèrent avoir vu bondir à la tête des légions romaines un jeune et superbe cavalier de la personne duquel se détachaient incessamment des globes de feu portant de toutes parts l'incendie dans les rangs bulgares. Ce n'est pas la première fois que j'ai eu dans cette histoire à mentionner ces récits miraculeux à peu près toujours identiques (1). Ont-ils constamment trouvé leur origine dans la simple dévotion populaire surexcitée par les événements de guerre, ou bien n'était-ce point là quelque pieuse supercherie imaginée par les chefs pour relever le moral des plus poltrons, aussi des plus crédules? C'est ce qu'il serait difficile de décider.

Plus de douze mille Bulgares périrent dans cette déroute. Un nombre égal tomba aux mains des vainqueurs qui les vendirent à l'encan (2). Le reste s'enfuit avec Alousianos et rejoignit Dolianos, demeuré en arrière avec le reste de l'armée rebelle.

Dans ce bref autant que précieux récit de Skylitzès aucune mention n'est faite de la présence du basileus Michel à Salonique durant ce siège de la cité qui lui était devenue si chère, pas même lorsqu'il est parlé de sa garde scandinave. Il semble donc probable que la version de Psellos soit la vraie et que le malheureux basileus si malade était à ce moment à Constantinople où il était accouru, nous dit Michel Attaleiates (3), aussitôt après sa retraite précipitée, pour y assembler de nouveaux renforts. Sa garde væring, au contraire, rentrée directement à Salonique, avait pris part à cette défense victorieuse, dont nous savons heureusement depuis peu quelque chose de plus.

Jusqu'à ces dernières années, en effet, je l'ai dit, nous ne connais-

(1) *Épopée*, I, p. 144.
(2) Ces chiffres fournis par Skylitzès sont probablement très exagérés.
(3) *Op. cit.*, p. 9, l. 22.

sions ce siège extraordinaire de la seconde ville de l'Empire par les bandes bulgares soulevées que par les quelques lignes de Skylitzès que je viens de citer. Ni Zonaras ni Psellos n'en soufflent mot. Maintenant nous sommes un peu mieux renseignés, grâce toujours à ce précieux traité anonyme du *Strategicon*, retrouvé depuis peu, qui est devenu presque familier aux lecteurs de l'*Épopée*. On y lit un paragraphe relatif à ce grand événement militaire du règne de Michel IV. Disons de suite que ce nouveau récit du siège de Salonique est sensiblement différent de celui de Skylitzès. D'après le *Strategicon*, le siège, ou plutôt l'attaque de la ville par les Bulgares, n'aurait duré en tout que vingt-quatre heures. Pour Skylitzès, ce siège aurait été beaucoup plus prolongé et les Bulgares aussi auraient témoigné de qualités militaires bien autrement sérieuses. Il y a entre les deux récits encore bien d'autres différences, mais moins importantes. Auquel des deux devons-nous plutôt ajouter foi? M. Wassiliewsky, qui a fait de cette question une étude approfondie, se déclare fort embarrassé pour répondre (1).

Quoi qu'il en soit, voici le texte de ce passage du *Strategicon* (2). L'auteur, qui n'était autre que le propre petit-fils du rédacteur de la première portion du manuscrit (3), nous raconte qu'il prit part personnellement à cette défense fameuse de cette grande cité grecque contre les forces bulgares soulevées. Je cite textuellement : « Si tu pars en guerre contre quelque nation, ville ou place forte, commence par établir ton camp et par y disposer ton armée, mais ne t'installe pas trop près de l'ennemi, pour qu'il ne puisse pas te faire surveiller par ses espions. » Suit comme toujours dans ce livre l'*exemple* destiné à illustrer le précepte militaire dont je viens de donner l'intitulé : « Écoute par quelles tribulations ont passé certains chefs qui n'ont point observé ces précautions. Il est une ville : Salonique, qu'Alousianos vint attaquer à la tête d'une foule de Bulgares. Mais il négligea de fortifier son camp (4), ni ne sut l'établir dans un lieu propice. Tel qu'il était accouru avec son armée,

(1) *Op. cit.*, 1re éd., 1er art., p. 258.
(2) Paragr. 63.
(3) Voy. *Épopée*, I, p. 627.
(4) Le détail est bien nettement en contradiction avec le récit probablement moins précis de Skylitzès.

tel il voulut attaquer de suite le rempart. Cependant ses guerriers étaient fatigués par des marches et des fatigues telles, qu'elles eussent exténué les plus vigoureux. Aussi, avant même d'avoir songé à dresser leur camp, s'étaient-ils de suite répandus de tous côtés, les uns pour étancher leur soif, les autres pour faire pâturer leurs montures, d'autres dans le désir de reposer leurs membres fatigués. Quand les défenseurs de la ville eurent constaté de leurs yeux cet immense désordre, opérant une brusque sortie, ils fondirent sur les Bulgares dispersés et les mirent honteusement en fuite. Les uns furent massacrés ou bien moururent de soif ou d'autres privations. Le reste, enfermés comme des brebis dans un parc, furent faits prisonniers. Alousianos lui-même, ce parfait guerrier, s'enfuit solitaire après avoir jeté sa cotte de mailles. Songe à ces choses et qu'elles soient pour toi un exemple! »

Ce n'est pas tout encore! Ce même auteur anonyme du *Strategicon*, qui fait un si bel éloge des vertus militaires d'un adversaire, nous révèle encore ce détail bien intéressant, presque romanesque, que, parmi les guerriers aux côtés desquels il combattait pour le basileus sur le rempart de l'antique cité de saint Démétrios, figurait le célèbre héros Harald, le fils du roi de Norvège, dont le nom fameux est revenu dans ces pages à plusieurs reprises déjà (1). Voici ce passage très précieux. Au paragraphe 246 de son livre (2), parlant de ce Harald, l'écrivain anonyme, Nikolitza, le petit-fils de l'auteur principal du manuscrit, s'exprime, nous l'avons vu plus haut (3), à peu près en ces termes: « Après la conquête de la Sicile, Harald s'en retourna avec ses hommes auprès du basileus et celui-ci l'honora du rang de manglabite. Après cela il survint une insurrection de Délianos en Bulgarie (4), et Harald se mit en marche à la suite du basileus ayant avec lui son détachement (5), et il accomplit contre l'ennemi des hauts faits dignes de sa valeur et de la noblesse de ses origines. Moi-même, je combattais alors pour le basileus de toutes les forces de mon

(1) Voy. pp. 228 sqq. du présent volume.
(2) P. 97 de la 2ᵉ éd.
(3) Voy. p. 231.
(4) J'ai dit que dans le *Strategicon* le nom de l'agitateur bulgare se trouve constamment écrit Δελιάνος.
(5) C'est-à-dire sa « droujine ».

âme et j'étais présent à ses côtés quand nous arrivâmes à Mosynopolis (1). Le basileus, pour récompenser Harald des fatigues de cette dernière campagne, le nomma au rang des spatharocandidats. »

Certainement, Harald, dans cette guerre contre les révoltés bulgares, dans cette héroïque défense de Salonique, faisait partie de cette fameuse



PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE conservée au British Museum. — Fragment de coffret. Mise au Tombeau. — Xme-XIme Siècle. — (Dalton, Catal. of early christ. antiq.)

légion « des Grands cœurs » mentionnée par Skylitzès (2). Il était un des chefs, sinon le chef principal de cette fraction de la garde væring détachée à Salonique pour la garde du basileus qui séjournait presque constamment dans cette cité. Chose bien curieuse, nous possédons encore d'autres confirmations du rôle si considérable joué par notre héros lors de la révolte bulgare, et cela dans des sources d'origine toute différente !

Parlant de son héros Harald, le scalde Tiodolf parmi des titres divers lui donne celui de « dévastateur de la Bulgarie » ! Puis encore Adam de Brême, l'historien allemand, raconte qu'il gagna des batailles « sur mer contre les Sarrasins, sur terre contre les Scythes », qui sont certainement ici les Bulgares ! (3)

(1) « Ἐν Μεσινοῦ πόλει. »
(2) Voy. p. 301.
(3) Voy. toutes ces questions si curieuses, si passionnantes, du siège de Salonique, de la légion des « Grands cœurs », τῶν Μεγαθύμων, de la présence de Harald parmi eux, de saint Démétrios, du chef aveugle, des aventures amoureuses du héros scandinave à Constantinople, traitées d'une manière infiniment intéressante par M. Wassiliewsky dans son mémoire inti-

Après ce grand désastre de Salonique, l'inimitié secrète ne fit que croître entre Dolianos et Alousianos, les deux chefs de la révolte. L'un était honteux de sa défaite, l'autre n'y voyait que trahison. Aussi ne cessaient-ils de se dresser des embûches réciproques, chacun cherchant avec passion l'occasion de se débarrasser de son rival. Ce fut, raconte Skylitzès, Alousianos qui prit les devants. De connivence avec quelques-uns de ses familiers, sous prétexte d'un festin, il attira Dolianos dans un guet-apens. Quand son malheureux rival se trouva accablé de débauche et de boisson, il le fit saisir et lui fit crever les yeux et couper le nez avec un couteau de table avant qu'aucun de ses partisans se doutât de la chose.

Les récits des chroniqueurs varient quelque peu sur la suite des événements. Skylitzès dit qu'aussitôt après son forfait, Alousianos s'enfuit de l'armée bulgare et courut faire sa soumission au basileus, qui séjournait pour lors avec les forces impériales dans cette ville de Mosynopolis, où l'auteur anonyme du *Strategicon* nous dit aussi qu'il se trouva à ce moment auprès de son souverain. Psellos, qui a été témoin oculaire, et qu'il faut donc croire de préférence, donne quelques détails de plus. « Alousianos, dit-il, devenu chef unique des Bulgares révoltés, refusa d'abord de faire sa soumission au basileus et marcha à nouveau contre lui. Il l'attaqua, mais fut battu (1) et dut s'enfuir. Alors, découragé, inquiet pour les siens, il fit tenir au basileus des propositions secrètes offrant de se soumettre lui et son peuple à condition qu'on lui assurât des biens, des terres et des honneurs. Fidèle à la politique traditionnelle de Byzance, le basileus, trop heureux d'être débarrassé à si bon compte de cette terrible sédition, accepta les avances du fils d'Aaron. Les deux adversaires eurent une entrevue secrète où fut réglée la scène théâtrale qui devait terminer cette

tulé : *La droujina væringo-russe*, etc., pp. 126 à 137. — Voy. sur le prétendu voyage de Harald et de ses compagnons au Pirée, Gregorovius, *Gesch. d. St. Athen*, I, 167. — Voy. à propos de la construction d'une église varègue, la Panagia Varangiotissa, à Constantinople à cette époque, par Harald et ses compagnons, malgré la résistance du basileus, *ibid.*, pp. 137 à 139. — Dans les Sagas, Harald, après son retour à Constantinople, va combattre une armée de païens sur les frontières de l'Empire. Il les bat avec le secours de saint Olaf qui lui apparaît monté sur un cheval blanc. Pour accomplir un vœu, il fonde au retour une église à Constantinople. Il y a là certainement une réminiscence de saint Démétrios apparaissant aux défenseurs de Constantinople.

(1) Michel Attaleiates insiste sur les résolutions si promptes du basileus Michel et sur les rapides et grands préparatifs faits par lui à Constantinople pour triompher de l'insurrection bulgare.

lutte sanglante. Alousianos, à la tête de ses troupes, s'avança comme pour livrer bataille aux impériaux. C'était au devant des remparts de Mosynopolis. Abandonnant subitement son armée stupéfaite, le traître alla tomber aux pieds du basileus et implora sa grâce ! »

Pour prix de sa trahison, Alousianos fut créé magistros et comblé d'honneurs. Toutefois Michel IV semble s'être défié de lui puisqu'il l'envoya sous escorte de Mosynopolis à Constantinople à son frère l'Orphanotrophe qui eut probablement ordre de le tenir quelque temps encore sous une étroite surveillance.

Nous ignorons quelle impression fit sur les Bulgares la défection honteuse si inattendue de leur chef, issu de leurs tsars glorieux. Psellos dit seulement que, déjà très divisée, se trouvant sans chef, cette nation se trouva aussitôt vaincue et fit de toutes parts sa soumission au basileus. Skylitzès ajoute quelques détails. Suivant ce chroniqueur, Michel IV, après avoir expédié Alousianos à Constantinople, quittant les cantonnements de Mosynopolis à la tête de l'armée, se serait rendu d'abord à Salonique. De là, malgré son affreux état de souffrance, ce prince intrépide n'hésita pas à s'enfoncer en pleine Bulgarie pour y procéder en personne à la pacification nécessaire. Il y retrouva le malheureux mutilé Dolianos qu'il envoya à Salonique. Puis il parcourut courageusement l'intérieur de ces contrées sauvages. Manuel Ibatzès, réunissant probablement autour de lui les derniers combattants bulgares demeurés fidèles à la cause de l'indépendance nationale, avait élevé de puissants retranchements en bois au devant de la place forte de Prilapon. L'ardent partisan se flattait, dit le chroniqueur, d'arrêter là la marche en avant du basileus et de demeurer maître de l'intérieur de la Bulgarie. Mais Michel, à la tête de ses troupes, détruisit rapidement ces obstacles, bouscula en un clin d'œil le système défensif du partisan bulgare, s'empara de ce dernier chef de la révolte puis, ayant tout replacé en Bulgarie dans l'état d'autrefois, ayant aussi réintégré les « stratigoi » impériaux à la tête des divers thèmes, il s'en retourna à Constantinople pour y jouir des honneurs du triomphe. Michel Attaleiates (1) dit que dans cette poursuite de la rébel-

(1) Éd. Bonn, p. 10.

lion expirante, l'énergique souverain s'avança avec l'armée, à travers une contrée infiniment difficile jusqu'à Triaditza, l'ancienne Serdica, et jusqu'en Illyrie, c'est-à-dire probablement jusqu'à Dyrrachion, triomphant partout des dernières résistances. De son côté, l'écrivain anonyme du *Strategicon*, dans son chapitre 80 consacré à exposer le danger des sorties mal combinées dans une ville assiégée, cite l'exemple suivant qui se rapporte à cette brillante campagne en Bulgarie du basileus moribond. « Il existe, dit-il, une forteresse bulgare, nommée Boïana. Le basileus Michel, pénétrant en Bulgarie durant la guerre contre cette nation et se dirigeant sur Triaditza, qui est Sofia, parvint jusqu'à cette forteresse (1) défendue par une belliqueuse garnison de boliades bulgares commandés par un certain Botkos. S'enorgueillissant de leur bravoure, ces hommes, comme honteux de demeurer à l'abri de leurs murailles, sortirent pour combattre le basileus. Mais dès que le combat fut engagé, ces illustres Bulgares tournèrent les talons au plus fort de la lutte, et quand ils voulurent rentrer dans la ville, les Romains y entrèrent pêle-mêle avec eux et s'en emparèrent après avoir fait un grand massacre de ses défenseurs. » Ce précieux détail inédit que nous fournit le *Strategicon* concorde tout à fait avec le récit de Michel Attaleiates.

Nous ignorons ce que devinrent Allakasseos et Anthimos, ainsi que leurs armées. La Bulgarie était pacifiée, écrasée une fois de plus (2). Dans cette année 1041, nous ne savons à quelle date exactement, la foule constantinopolitaine, émue d'un si tragique spectacle, acclama dans la Ville gardée de Dieu l'entrée triomphale de ce victorieux basileus mourant qui voulait expirer debout (3). Michel le Paphlagonien ramenait derrière son blanc coursier une multitude de prisonniers bulgares, les plus illustres boliades, Ibatzès, le malheureux Dolianos enfin, si effroyablement mutilé ! Aucun historien ne nous a dit si Alousianos aussi suivit le cortège du vainqueur, mais c'est moins probable (4).

(1) Boïana est située au sud de Sofia, au pied du fameux mont Vitoch : Βοΐανος, Βοϊανός, Βοΐών.

(2) Voy. dans Gelzer, *Der Patriarchat von Achrida*, p. 8, la liste des archevêques d'Achrida de cette époque, métropolitains de Bulgarie d'origine grecque, qui avaient succédé aux archevêques autocéphales de race bulgare. Voy. du même (Krumbacher, *op. cit.*, p. 1002) la triste situation faite à l'Église bulgare par le haut clergé grec triomphant.

(3) Michel Attaleiates dit que le basileus célébra un double triomphe à pied et à cheval.

(4) Mathieu d'Édesse a consacré le paragr. LII de son Livre 1er à l'historique de la rébellion bulgare de l'an 1040.



PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE servant de couverture à un manuscrit conservé à la Bibliothèque Royale de Munich. — Le Crucifiement. — XIme ou XIIme Siècles.

L'historien contemporain Psellos nous raconte qu'il vit de ses yeux cette entrée extraordinaire. La population entière de l'immense Ville était accourue à la rencontre du basileus et de ces milliers de soldats et de captifs. Psellos vit passer le malheureux prince sur son cheval. Il semblait un cadavre. Ses mains, démesurément enflées, avaient peine à tenir les

rênes. Ses traits étaient à tel point défigurés par l'œdème qu'ils en étaient méconnaissables. Après cette entrée, qui fut un spectacle splendide, Michel figura aussi à l'Hippodrome où il fit défiler la masse des captifs devant la foule urbaine assemblée. « Il montra ainsi aux Romains, s'écrie Psellos, que l'amour de la patrie peut ressusciter les morts et que le zèle pour les grandes actions peut triompher de la plus extrême débilité physique. » Après tant de fatigues vaillamment subies, on porta au Palais Sacré le pauvre souverain défaillant (1).

Les chroniqueurs placent à cette même année 1040, dont la seconde partie fut remplie toute entière par la sédition bulgare, quelques autres faits moins importants.

Skylitzès note brièvement une conspiration contre le basileus, dans laquelle furent compromis de nombreux hauts personnages de la capitale et dont les chefs principaux furent Michel Kéroularios, si célèbre depuis comme patriarche de Constantinople, et son beau-frère Jean Makrembolite. Les conjurés furent exilés et faits moines et leurs biens confisqués. Je reviendrai plus tard sur ces faits obscurs.

Le même chroniqueur parle encore d'un second complot qui fut, celui-ci, dirigé contre le grand domestique des Scholes d'Orient, Constantin, le frère du basileus, alors que ce personnage exerçait son commandement en Asie, en résidence à Mesanakta. Ce dut être quelque conspiration militaire d'un caractère très sérieux, car lorsqu'elle eut été découverte, on creva les yeux à Michel Gavras, à Théodose Mésanyctès (2) et à beaucoup d'autres officiers. Quant au patrice et exarque Grégoire Taronite, de la grande famille princière arménienne de ce nom, qu'on

(1) Probablement le fameux guerrier Harald défila aux côtés du basileus avec ses Værings dans ce triomphe. Nous le verrons encore prenant part au soulèvement contre Michel le Kalaphate. Quelques années après, le héros scandinave quitta Byzance après dix ans de guerres en Orient, et revint en 1046 en Scandinavie partager avec son neveu Magnus le Bon l'autorité royale. Il périt comme l'on sait, en 1066, à la bataille de Stanfordbridge, en Angleterre. Il avait régné vingt ans sur la Norvège, et fut beau-frère du roi Henri Ier de France. Le comte Riant, *op. cit.*, p. 123, est d'avis que sa visite aux Lieux Saints en 1034, affirmée par tous les Skaldes contemporains, ne peut être révoquée en doute. Les Sagas ne nous ont laissé les noms que de trois de ses compagnons. Voy. la suite dans Riant, *op. cit.*, p. 124, et dans Gregorovius, *Gesch. d. St. Athen*, p. 171.

(2) Ou Mésonyctès? Voy. *Epopée*, I, pp. 102 et 743.

accusait d'avoir été le véritable instigateur de ce mouvement, il fut expédié par Constantin à son frère l'Orphanotrophe à Constantinople cousu dans une peau de bœuf fraîchement tué. On n'avait laissé que d'étroites ouvertures pour la bouche et les yeux. La peau en se rétractant et se desséchant comprimait jusqu'à les briser les membres du malheureux ainsi broyé dans son effroyable prison. Grégoire Taronite dut arriver à l'Orphanotrophe dans un tel état que celui-ci n'eut probablement qu'à le laisser mourir sans avoir à l'envoyer au supplice.

Nous ne savons rien de plus sur ces conspirations qui nous ouvrent un dramatique aperçu sur l'insécurité extrême, la dureté de ces temps terribles (1).

Skylitzès raconte encore que le 6 août de cette même année 1040, à la suite d'une sécheresse intense qui avait tari fontaines et rivières, éclata dans l'arsenal de Constantinople (2) un incendie terrible qui détruisit tous les bâtiments de la flotte de guerre réunis en ce lieu avec leurs apparaux. Ce fut un grand désastre.

Un autre fait rapporté à cette même date à peu près par Skylitzès, se rattache peut-être aux événements contemporains de Bulgarie dont je viens de parler si longuement. Voici le récit du chroniqueur : « Tandis que le basileus résidait à Salonique, son frère l'Orphanotrophe lui envoya par bateau la somme très considérable de mille livres d'or, c'est-à-dire dix « kentinaria », — probablement pour les frais de la guerre contre le prétendant Dolianos. Le navire qui portait ce trésor, entraîné par des vents contraires, au lieu d'aborder à Salonique, s'en alla jusque dans l'Adriatique où il finit par périr sur la côte illyrienne. Là, Stéphanos Bogislaw ou Boïthslav (3), de la famille de saint Vladimir, prince ou archôn de la Serbie maritime, seigneur de Zenta, de Stamnos, de Dioclée ou Trébigne, marié à une petite-fille du grand tsar Samuel de Bulgarie, prédécesseur célèbre des princes actuels de Monténégro, s'empara de tout cet or. Ce personnage, que le gouvernement impérial avait longtemps

(1) Voy. cependant plus loin, au chap. VII à propos de Michel Kéroularios.

(2) Ἐν τῇ Ἐξαρτήσει.

(3) Ou « Dobroslav » ou encore « Vojslav ». Le Dobroslav du *Prêtre de Dioclée* et le Boïthslav de Skylitzès sont une seule et même personne. Voy. *Joannis Lucii de regno Dalm.* etc., *Presbyt. Diocleatis Regnum Slavorum*, p. 297, et aussi Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 164 sqq.

retenu à Constantinople pour l'empêcher de faire valoir ses droits de succession au trône de Serbie, avait réussi à se sauver récemment de sa prison et à regagner son pays d'origine. Après avoir d'abord feint de demeurer le vassal soumis de l'Empire, il s'était ensuite fait proclamer souverain indépendant par les nations serbe et dalmate réunies. Profitant des embarras de l'Empire, il avait alors occupé toute la contrée environnante et en avait expulsé Théophile Érotikos, stratigos impérial du thème de Dalmatie. Tous les Grecs tombés aux mains de l'usurpateur avaient été impitoyablement massacrés. C'est probablement grâce au trouble amené par la grande révolte bulgare que Stéphanos Boïthslav avait pu triompher si aisément du lieutenant du basileus en ces parages.

La Serbie, on le sait, jadis soumise à nouveau à l'Empire par Basile le Bulgaroctone (1), s'en était détachée à la mort de Romain Argyros. Mais depuis quelques années elle était rentrée sous la domination impériale (2), lorsque survint la rébellion de Stéphanos Boïthslav. Désireux de ne pas laisser le temps à ce dernier de s'affermir, le gouvernement de l'Orphanotrophe avait expédié en toute hâte pour le combattre une petite armée sous la conduite d'un certain Arménopoulos dont le nom même indique l'origine. Arménopoulos s'était avancé par la voie de terre jusqu'aux rives lointaines du lac de Zenta, dans les gorges de la Montagne Noire, mais là il s'était fait battre complètement par les contingents de l'usurpateur. Ce n'est qu'après cette victoire que Stéphanos Boïtshlav s'était saisi du navire chargé de l'or impérial. Le basileus lui écrivit en termes pressants, pour lui réclamer cette somme, le conjurant de ne pas faire de cette affaire un nouveau *casus belli*. Mais l'archôn des Serbes n'ayant tenu aucun compte de ses lettres, Michel se décida à envoyer contre lui un nouveau corps d'armée sous le commandement cette fois d'un de ses eunuques, Georgios Probatas, le même que nous avons vu employé peu auparavant en Sicile (3). Ce chef, fort inexpérimenté, semble-t-il, s'engagea imprudemment avec ses troupes dans ce terrible pays, un des plus accidentés, des plus impraticables du monde, où toute marche

(1) *Épopée*, II, p. 415.
(2) Voy. p. 203 du présent volume.
(3) Voy. p. 225 du présent volume.



MOSAÏQUES BYZANTINES de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Coupole. Isaïe et Salomon. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes Études, B. 319.)

militaire, était quasi impossible, où les embûches étaient si faciles à établir. « Il n'en ressortit qu'avec la plus extrême difficulté, se contente de nous dire Skylitzès, non sans y avoir laissé presque toute son armée. » Nous ne saurions rien de plus si un chapitre du *Strategicon* ne venait une

fois de plus nous révéler quelques curieux détails inédits et nous renseigner d'une manière effective sur les luttes de Stéphanos Boïthslav avec les Byzantins. Un des chapitres (1) de ce précieux traité, consacré à exposer le danger qu'il y a pour le gouvernement du basileus à contracter alliance avec les petits princes ou toparques voisins, raconte par quelles ruses le prince, qu'il nomme une fois « toparque de Zenta et de Stamnos », une autre fois « seigneur de Trébigne », et qui n'était autre que Stéphanos Boïthslav, réussit à s'emparer de la personne du stratigos byzantin de Raguse (2), Katakalon le Klyzoménite (3). C'était le stratigos qui avait commencé par accabler le prince serbe de témoignages d'une fausse amitié. Boïthslav avait feint d'être dupe de ces démonstrations et s'était donné comme le plus humble serviteur du basileus. Finalement, il avait consenti à ce que le stratigos fut sur sa demande parrain de son fils nouveau-né. On s'était donné rendez-vous au bord de la mer sur les limites des deux territoires pour célébrer les fêtes du baptême. Naturellement chacun des deux adversaires prépara une embûche pour l'autre. Boïthslav, plus ingénieux, eut le dessus. A un signal donné, des hommes embusqués se saisirent du stratigos, de son fils, de ses compagnons et les emmenèrent garrottés à Stamnos sur les « dromons » mêmes ou navires rapides que le perfide officier byzantin avait fait préparer pour enlever son adversaire. Ce curieux récit est certainement un épisode de la lutte de l'archôn de Serbie contre les lieutenants du basileus Michel IV. Il nous fournit ce renseignement précieux que Raguse à ce moment obéissait à un fonctionnaire impérial.

Avant de quitter la région de l'Adriatique, signalons encore un autre curieux passage de ce fameux traité anonyme du « *Strategicon* », qui nous a fourni déjà tant de renseignements inédits et qui nous éclaire sur la situation à cette époque des grandes cités de la côte dalmate à l'endroit du basileus. Le paragraphe 220 intitulé : « *Comme quoi il ne faut pas mentir au basileus* », est ainsi conçu : Si tu es un homme sage, ne mens pas devant le basileus et ne le trompe pas par des propos fallacieux

(1) Le chap. 74.
(2) En slave « Doubrovnik ».
(3) C'est-à-dire : originaire de Klyzoménès, peut-être Klazomène d'Asie.

pour obtenir de lui des cadeaux, car cela tournerait à ton détriment. Je vais te conter, en omettant bien d'autres aventures, ce qu'il advint à un gouverneur (1) de Zara et de Salone, villes de Dalmatie. Un certain Dobrônas (2) était archôn et toparque de ces cités, homme avisé et très capable. Un jour, ce personnage voulut aller rendre hommage au défunt basileus, notre seigneur Romain Argyros. Celui-ci lui fit le meilleur accueil, le combla de dons et d'honneurs, puis le congédia chargé de biens. Encouragé par ces bienfaits, Dobrônas revint une seconde fois et trouva encore auprès du basileus un accueil bienveillant, déjà pourtant moins généreux que la première fois, même déjà quelque peu mesquin. Puis il regagna son pays. Quand le basileus Romain mourut et qu'il eut été remplacé par le basileus Michel le Paphlagonien, le toparque revint une fois de plus dans la capitale. Devenant un hôte accoutumé, il fut reçu cette fois avec quelque négligence. Quand il voulut repartir, on lui en refusa l'autorisation, ce qui fit qu'il eut de l'affliction et se prit à murmurer. Les gens du Palais rapportèrent ses propos au basileus en conseillant à celui-ci de profiter de ce que le malheureux était entre ses mains pour s'emparer de son pays sans qu'il pût s'y opposer. Ce qui fut fait aussitôt. En effet, après l'avoir enfermé dans la prison du « Prætorion », ils s'emparèrent sans peine de son territoire. Puis ils amenèrent sa femme et son fils dans la prison où il se trouvait déjà. Les infortunés y restèrent tout le reste de leur vie. Sous le règne de Constantin Monomaque en effet, lui et sa femme moururent toujours dans cette même prison du « Prætorion ». Quant à leur fils, méprisé et délaissé de tous, il eut toutes les peines du monde à recouvrer sa liberté. »

La moralité de ce récit, dont le titre ne concorde même pas exactement avec les événements qui y sont racontés, est sans intérêt. Il n'en est pas de même des faits qui en font le fonds. Ils nous renseignent sur quelques points de cette histoire des côtes de Dalmatie, si profondément obscure à cette époque du moyen âge, surtout sur les conditions de ces contrées et sur leurs relations avec l'Empire byzantin. M. Wassiliewky a consacré à cette question plusieurs pages de son commentaire si précieux

(1) Littéralement « un toparque ».
(2) Ou Dabrônas; *Strategicon*, 2e éd., p. 13.

du « *Strategicon* », si brillamment édité par lui. « Le récit des aventures à Constantinople du toparque de Zara, dit le savant russe si regretté, répand une lumière nouvelle sur l'histoire si obscure au XIme siècle des cités dalmates, histoire si bien présentée pour le peu que nous en savons dans le bel ouvrage de l'érudit croate Racki (1). En l'année 1001, à la suite des événements que l'on sait (2), la Dalmatie, malgré la prépondérance de sa population romaine, malgré qu'elle fût demeurée jusque-là partie intégrante de l'Empire d'Orient sous la forme d'une stratégie particulière, fut remise par le basileus Basile au doge de Venise sous la suzeraineté quelque peu fantastique mais cependant bien avouée de l'Empire. Le nom des basileis continua à figurer en tête des prières de l'Église et de tous les actes publics. Le doge administra la Dalmatie en qualité de patrice et d' « anthypatos » impérial sous le nom de « duc de Dalmatie ». Il nomma dans chaque ville des gouverneurs secondaires pour remplacer les anciens fonctionnaires byzantins.

L'ennemi immémorial des communautés latines du rivage adriatique était le royaume voisin de Croatie, qui aspirait constamment à les soumettre à sa domination. Venise engagea à ce sujet une lutte opiniâtre contre le royaume slave. En 1118, Otton Orseolo avait soutenu contre le roi Crésimir II des combats acharnés dont l'issue semble avoir été moins heureuse pour la République que ne voudrait le faire croire le récit qu'en fait la *Chronique* de Dandolo. Tout au contraire, Racki estime qu'entre les années 1009 à 1017 Crésimir II réussit, par de constantes agressions contre Zara et d'autres villes encore, à affermir dans des proportions considérables sa puissance sur ces cités dalmates au préjudice de celle de Venise, sinon parfaitement détruite, du moins très ébranlée. Ainsi des documents slaves locaux nous apprennent qu'à ce moment Zara avait un gouverneur au nom croate comme l'était aussi celui de son père : Dobre, fils de Bolitza. De même nous voyons le roi Crésimir conférer à son parent Madie (3) et au fils de celui-ci, Dobrogne, un territoire aux environs

(1) *Borba Juznich Slovena za drzavnu neod vistnost u XI vieku*, Agram, 1875. — Voy. aussi J. N. Smirnoff, *Aperçu sur l'histoire du royaume croate avant sa soumission à la couronne hongroise* (en russe), Kazan, 1880.

(2) Voy. *Épopée*, II, pp. 316 sqq.

(3) « Maja », « Majus ».

de cette même cité. Tous ces noms croates sont bien éloquents et tendent à faire croire que le roi Crésimir avait fondé vers 1010 un pouvoir croate en Dalmatie. Les combats de 1018 n'eurent pas l'importance que leur attribue la *Chronique* de Dandolo, et M. Wassiliewsky estime que vers cette date le pouvoir vénitien, presque réduit à rien en Dalmatie, y avait été remplacé par celui du roi de Croatie. Cependant, à ce moment, la terrible lutte demi-séculaire entre la Bulgarie et Byzance touchait à sa fin dernière. L'indépendance bulgare expirait dans des torrents de sang et son sort menaçait de devenir celui de la Croatie. Aussi Crésimir et son frère se virent-ils à ce moment contraints de se soumettre à la suprématie byzantine (1).



SCEAU DE PLOMB de l'eunuque Nicéphore, grand hétériarque du basileus Constantin VIII. — Ma Collection (voy. p. 7, note 1).

Nous ignorons pourquoi et comment depuis lors la Croatie vassale avait réussi à provoquer le mécontentement de son puissant suzerain, mais on se rappelle qu'en 1024 déjà une expédition byzantine, partie d'Italie sous le commandement du fameux « catépano » Bojoannès, s'était emparée de la reine de Croatie, épouse de Crésimir, et de leur fils et les avait envoyés prisonniers à Constantinople (2). Il est probable qu'à la suite de cet incident, la Croatie devint encore plus immédiatement vassale de l'Empire, et que Crésimir, en Croatie tout comme en Dalmatie, ne fut plus en réalité que le représentant du basileus. Il gouverna vraisemblablement la Dalmatie dans les mêmes conditions qu'avait fait Venise; c'est-à-dire que dans ces cités lointaines il eut ses lieutenants choisis plutôt parmi les membres de sa famille, mais que ceux-ci administrèrent officiellement au nom du basileus avec les formules byzantines officielles. La preuve nous en est fournie par une série de documents latins locaux publiés par M. Racki (3) et cités par M. Wassiliewsky qui nous montrent qu'entre les années 1033 et 1036 la ville de Zara fut administrée par un certain Grégoire qui s'inti-

(1) Voy. Cédrénus, II, 476, et Zonaras, éd. Dindorf, IV, 124. — Voy. *Épopée*, II, p. 415.
(2) *Épopée*, II, p. 600.
(3) *Docum. histor. Croatiæ antiquæ*, éd. Racky.

tula successivement « anthypatos » ou proconsul et premier magistrat ou « protos » de la cité, puis protospathaire et stratigos de toute la Dalmatie, et qu'à cette date tous les actes judiciaires étaient promulgués aux noms des basileis Romain Argyros et Michel le Paphlagonien (1).

Ce même stratigos Grégoire est encore mentionné dans deux documents postérieurs de l'an 1067 qui nous indiquent ses origines et sa parenté. Il y est cité comme ayant été le fils de Madie ou Majus de Zara, et le neveu du frère de celui-ci, l'évêque Prestanceus, lesquels étaient eux-mêmes neveux de Majus de Columna, premier magistrat de cette cité. « Si je m'occupe si longuement de ce Grégoire, dit M. Wassiliewsky, c'est que ma conviction est qu'il ne fait qu'un seul et même personnage avec le toparque de Zara dont il est question dans le *Strategicon* (2). Les dates imposent cette identification. Dobrogne (3) a fait ses deux premiers voyages à Constantinople sous le règne de Romain Argyros, qui est nommé dans deux des documents cités plus haut des années 1033 et 1034. Il a fait le troisième sous le règne de Michel IV, lequel est également nommé dans le troisième et le quatrième de ces documents datés de l'an 1036. Il est de toute nécessité d'admettre que ce dernier voyage, si malheureux pour le pauvre stratigos, fut exécuté après cette année 1036. Les documents latins locaux le désignent sous son prénom de Grégoire, tandis que l'écrivain byzantin n'a connu que son surnom de Dobrogne. » Je n'entrerai pas dans le détail de cette discussion d'identité. L'argumentation de M. Wassiliewsky me paraît sans réplique. Je renvoie à son mémoire le lecteur désireux d'approfondir les faits. « En acceptant, dit-il encore, l'identité du stratigos Grégoire des documents publiés par M. Racki et du toparque Dobrogne du récit du *Strategicon*, nous arrivons aux conclusions suivantes sur la situation des cités dalmates après les années 1018 et 1027 : le pouvoir immédiat sur elles est aux mains du « protos » de Zara devenu ensuite chef ou stratigos de toute la Dalmatie ; ce vice-roi au nom slave, parent du roi croate Crésimir (4), n'appartient pas à la population latine locale ; il n'est pas désigné par le basileus, mais

(1) Voy. *Joannis Lucii de regno Dalmatiæ*, etc., p. 82.
(2) Voy. p. 315 du présent volume.
(3) Δοβρωνᾶς.
(4) Indication fournie par des documents cités par M. Wassiliewsky.

bien par le roi de Croatie; cependant il est quand même considéré comme le délégué du basileus et administre en son nom; par son titre, il est stratigos, mais de fait il est toparque, c'est-à-dire un gouverneur vassal bien qu'indépendant de Byzance. Probablement, Grégoire Dobronas ou Dobrogne voulut secouer le joug de son chef inférieur le roi de Croatie pour se rapprocher de son chef suprême le basileus et ce fut peut-être là le motif de ses nombreux voyages à Constantinople. Peut-être le changement de ses titres se rattache-t-il à ces séjours successifs dans la capitale et aussi à la mort du roi Crésimir arrivée en 1035? Il est clair que le gouvernement byzantin tendait de son côté à la restauration complète et non point seulement partielle de sa domination sur les villes de la côte adriatique. Vers l'an 1040, après la répression victorieuse de la grande insurrection bulgare par Michel IV le Paphlagonien, il atteignit enfin son but. Dobrogne mourut dans sa prison sous le règne de Monomaque, et sa cité de Zara, d'après le témoignage direct du *Strategicon*, retomba alors au pouvoir des Grecs. Elle ne leur fut reprise que vers l'an 1050 par les Vénitiens (1).

Le triomphe urbain à travers la cité en fête et jusque dans l'Hippodrome en cette année 1041 fut le dernier effort d'un prince moribond vainqueur de la grande sédition bulgare. « Il ne se pouvait pas, dit Psellos, que le basileus parvint à dominer constamment la nature et à vaincre perpétuellement un état de maladie plus fort que toute son énergie. A force de péricliter, il devait bien en arriver à la catastrophe finale! Ceux qui l'entouraient s'efforçaient de cacher son état au public et veillaient à ce que rien ne fut changé à l'expédition régulière des affaires. Mais il vint un moment où ceci même ne fut plus possible. Bientôt chacun dans la ville sut que les derniers moments du pauvre prince étaient proches. Alors ses parents et leurs partisans se préoccupèrent plus activement encore des moyens de conserver en leurs mains le pouvoir après sa mort. Quant à lui, entièrement consumé par ses atroces souffrances,

(1) Voy. Wassiliewsky, *Conseils et récits*, etc., 1re éd., 2d art., p. 167. — Le tome II des *Byzant. Gesch.* de Gfrœrer contient des chapitres fort intéressants sur l'histoire des souverainetés slaves de l'Adriatique à cette époque et leurs rapports avec l'Empire des basileis.

ayant perdu tout espoir de guérison malgré tant de dévotions et de supplications, sentant que sa dernière heure était venue, il ne songea plus qu'à son salut. Négligeant le pouvoir, il n'appartint plus qu'à Dieu ! »

Abandonnant ce jour même du 10 décembre 1041, qui devait être le dernier de sa vie, ses appartements du Palais Sacré, Michel se fit transporter à son cher monastère des Saints-Anargyres qu'il avait fondé (1). En arrivant dans l'église, il se jeta en prières, se prosternant jusqu'à terre, invoquant Dieu avec une ardeur inexprimable, tandis que les moines l'accueillaient par les chants et les litanies de circonstance. Il demanda, pour mieux mourir, à devenir comme l'un d'eux, ce qui lui fut aussitôt accordé. Dépouillant les vêtements royaux, détachant de son front le diadème, il les remplaça « par les vêtements sacrés du Christ, par le casque du salut et la croix sur la poitrine ». Ce fut le pieux moine Kosmas Tzintzoulouki, probablement un de ses confesseurs ordinaires, qui procéda à cette consécration suprême. Michel aimait fort ce saint personnage qui ne l'avait jamais quitté et qui l'initia ainsi à la vie monacale. Une fois qu'il eut ceint la robe de bure, le basileus, persuadé qu'il avait gagné son salut, ne cacha plus sa joie. Il semblait déjà détaché de cette terre, tandis que les siens, surtout son frère l'Orphanotrophe, plongés dans un abîme de douleur, ne pouvaient retenir leurs larmes. Psellos affirme que la bonne basilissa Zoé elle-même, faisant violence à ses sentiments, apprenant l'état de son ancien amant devenu son époux, dédaigneuse du scandale, courut à pied aux Saints-Anargyres pour le revoir une fois encore. Mais Michel, soit qu'il éprouvât quelque honte à la pensée de tout ce que la pauvre femme avait souffert par lui, soit qu'il désirât ne plus songer qu'à Dieu, la renvoya au Palais sans l'avoir reçue.

Un peu plus tard, comme il était temps pour le nouveau religieux d'aller prier et chanter à la chapelle du couvent avec les moines ses frères, le pauvre homme se leva doucement de sa couche, demandant à chausser les sandales grossières de son nouvel état, mais celles-ci n'étaient pas encore prêtes. Désolé de ce retard, plutôt que de remettre les rouges « campagia » ou bottines de pourpre, insignes de ce qu'il avait été sur

(1) Voy. p. 286 du présent volume.

terre, le néophyte voulut se rendre nu-pieds à l'église. Il avançait péniblement, soutenu des deux côtés sous les bras, respirant à peine, déjà presque



PORTRAITS ÉMAILLÉS figurant sur la fameuse couronne royale hongroise dite de Saint-Étienne. — (Voyez la vign. de la p. 660.)

agonisant. Ses forces lui ayant fait défaut, il dut en hâte regagner son lit, ayant perdu la voix et le souffle. Il demeura quelque temps inerte et silencieux, puis rendit l'âme. Il avait préalablement fait pénitence, pieusement confessé ses fautes, surtout amèrement pleuré à nouveau le meurtre de son prédécesseur. Il expira le 10 décembre, tout jeune encore, après avoir régné sept ans et huit mois (1). On l'ensevelit dans son cher monastère, où il venait de rendre le dernier soupir et où il avait lui-même préparé son tombeau. « Il n'y eut à reprocher à cet empereur, dit Skylitzès, que son seul crime contre le basileus Romain, et encore la plupart en accusèrent plutôt son frère l'Orphanotrophe. Pour tout le reste, ce fut un homme bon et excellent, de bonne et honnête vie. » Zonaras dit de même (2). Le témoignage de Psellos est encore plus favorable : « Michel,

(1) Ou sept ans et sept mois, d'après Michel Attaleiatès. Voy. Murall, *op. cit.*, I, 620. Cette même année 1041, le 1er juin, à la douzième heure, Skylitzès note un tremblement de terre. Voy. Cédrénus, II, p. 532.

(2) Éd. Bonn, III, p. 604.

dit-il, avait fait et médité de grandes choses durant son règne. Rarement il lui était arrivé d'échouer dans ses entreprises. En toute impartialité, force m'est de convenir que la somme de ses succès dépassa de beaucoup celle de ses insuccès, et j'estime que cet homme eut vraiment la fin d'un juste. Il mourut, m'est avis, juste à point pour sa réputation, après avoir régné sept années, le jour même où il avait revêtu l'habit religieux. On lui fit de très modestes funérailles. Il fut inhumé à la gauche et tout près de l'autel (1). »

(1) Sabatier, dans son histoire de la monnaie byzantine, attribue à Michel IV, sans aucune preuve bien sérieuse à l'appui, un sou d'or concave. Le basileus y figure avec toute sa barbe, vêtu de la robe de cérémonie à grands carreaux, portant le globe et le labarum. Au revers est gravé le buste du Christ. Voy. la vignette de la p. 159. — Voy. dans Zachariæ, *Jus græco-rom.*, III, p. 17, et *Gesch. d. gr.-ræm. Rechts*, p. 28, la mention de quelques actes et chrysobulles du basileus Michel IV. — Voy. dans Trinchera, *op. cit.*, pp. 32 sqq., cinq documents (nos XXVIII à XXXII) datant des années 1034, 1035, 1037 et 1040 du même règne, conservés aux archives du Mont-Cassin et à la Bibliothèque de Naples. Par le troisième de ces documents en date du mois de novembre de l'an 1034, le « catépano » d'Italie et patrice Constantin Opos, confirme diverses immunités octroyées par les « catépano » ses prédécesseurs au monastère de Sainte-Marie Μουντεράτου (*Montis Arati*).



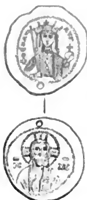
Sceau de plomb de Michel, vestarque et économe de l'église du Trophéophore a Constantinople au XIme siècle. — Ma collection.



COFFRET D'IVOIRE BYZANTIN du Musée National de Florence. — Un des longs côtés. Le Christ. La Vierge. Les deux saints Jean. — XIme-XIIme Siècles. — Voy. les vign. des pp. 69, 73 et 77.

CHAPITRE IV

Avènement de Michel V, le Kalaphate. — Déplorable caractère de ce prince. — La faible Zoé lui livre l'Empire ainsi qu'à ses oncles. — Il est couronné. — Après avoir dissimulé quelque temps, excité par le nobilissime Constantin, il se débarrasse d'abord de son oncle, l'Orphanotrophe, en l'exilant. — Puis, trompé par l'accueil de la foule urbaine, il croit pouvoir se débarrasser aussi de la basilissa Zoé en la déportant à Prinkipo. — Violent soulèvement populaire. — Psellos. — Le Palais assiégé par la foule des révoltés. Rappel de Zoé. Théodora couronnée à Sainte-Sophie. — Après une résistance désespérée, le Palais est emporté d'assaut par les émeutiers. — Fuite et supplice du Kalaphate et du nobilissime, le 21 avril 1042. — Considérations sur la personnalité vraie de Michel V.



SOU D'OR de la basilissa Théodora, fille de Constantin VIII.

L'IRONIE perpétuelle de l'histoire, dit M. Bury, s'imposa vivement à l'esprit du philosophe qu'était Psellos, lorsqu'il se mit à nous conter dans son *Histoire* l'élévation au trône de Michel V, successeur de son oncle Michel le Paphlagonien. L'Orphanotrophe Joannès n'avait machiné toute cette intrigue que pour perpétuer sa puissance à lui et maintenir la situation des siens. Et, cependant, il advint que la destinée, ou, si l'on veut, la Providence, fit précisément servir cette même circonstance pour amener sa ruine définitive et celle de toute sa famille. L'homme propose et Dieu dispose. »

Michel V, ce jouvenceau si extraordinairement antipathique, nous est dépeint par tous les chroniqueurs sans exception comme un homme sans principes et sans conscience, infiniment dissimulé, cachant ses haines féroces sous le masque d'une grossière bonhomie, abominablement ingrat envers ceux qui lui avaient voulu du bien. « Dès

qu'il eut été créé césar, nous dit Psellos, — honneur auquel il n'avait certainement jamais songé dans ses rêves les plus insensés, — il imagina aussitôt de toutes pièces tout un plan d'action pour le moment bienheureux où son oncle Michel viendrait à disparaître. Le sentiment qui, chez lui, dominait tous les autres, était l'exécration des siens. Dès l'origine de son incroyable fortune, il n'eut d'autre pensée que de se débarrasser d'eux tous, surtout de son oncle Joannès, par la mort ou par l'exil, en un mot de les exterminer tous sans exception. » Plus sa haine était violente, plus son attitude envers eux était en apparence amicale, même affectueuse, mais la finesse de l'Orphanotrophe ne fut point dupe de l'affreuse dissimulation de ce neveu dénaturé, dont il soupçonnait fort exactement les sentiments vrais. Toutefois Psellos affirme que l'eunuque, imprudent pour la première fois, décida de ne prendre pour le moment à l'endroit de son déplorable neveu aucune mesure précipitée, mais, comme on dit vulgairement, de voir venir les événements. De son côté, Michel se rendit parfaitement compte de l'intensité des soupçons de Joannès. Bref, toute cette simulation de tendresse ne trompa ni l'un ni l'autre. Quant au pauvre basileus Michel IV, il n'avait jamais aimé son neveu. Tant qu'il vécut, il ne lui témoigna d'aucune considération, ni ne lui fit rendre aucun honneur, sauf dans les cérémonies officielles, où il figurait à son rang en qualité de césar. Il l'avait même tenu constamment hors ville, dans une sorte de demi-exil, ne le laissant venir à la cour que sur un ordre formel délivré par lui-même. Par contre, l'autre oncle du jeune homme, Constantin, qui était jaloux de son frère l'eunuque, avait de suite compris combien il pourrait lui être profitable de se mettre bien avec l'héritier présomptif du trône. Il s'était en conséquence mis à le flatter et à lui prêter de l'argent.

Les trois frères du malheureux Michel IV, persuadés dès longtemps que le pauvre homme était perdu sans espoir, préoccupés uniquement de conserver le pouvoir en leurs mains quand lui viendrait à expirer, avaient imaginé de faire publier, nous dit Psellos, une sorte d'édit impérial, soi-disant promulgué par Michel IV au moment de sa mort, et qui donnait à nouveau à leur neveu ses entrées au Palais Sacré. Aussi, lorsque Michel IV, comme je l'ai raconté, le jour même qui devait être celui de sa mort,

sortit de cette demeure auguste pour s'en aller expirer au monastère des Anargyres, à ce moment même son neveu y entra pour le remplacer.

Des trois frères du défunt basileus, — c'est toujours Psellos qui parle, — celui qui l'aimait le plus tendrement, le plus sincèrement, était l'Orphanotrophe. Cet homme, si dur en apparence, semble avoir éprouvé une véritable douleur de la mort du pauvre épileptique. Il demeura trois jours près de son cadavre, aux Saints-Anargyres. Les deux autres frères, plus pressés de régner, se firent les accompagnateurs de leur neveu lors de sa rentrée tant soit peu irrégulière au Palais. Ils voulaient à la fois veiller sur sa personne et se faire bien venir de lui. Mais Joannès était seul véritablement capable de tirer la famille d'affaire en ces circonstances si graves. Aussi se virent-ils forcés d'attendre qu'il eût fini de pleurer le défunt basileus et d'ensevelir pieusement ses restes dans la tombe solitaire des Anargyres. Alors seulement, craignant que son absence trop prolongée n'eût, pour ses projets ambitieux, des suites funestes, l'Orphanotrophe se décida à rentrer, lui aussi, au Palais.

Il s'agissait donc, pour ces trois intrigants personnages, parmi lesquels l'eunuque était seul un homme vraiment supérieur, de retenir en leurs mains avides le pouvoir si étrangement entré dans leur famille, de le perpétuer dans leur maison par cette substitution audacieuse de leur neveu à leur frère mort, sinon dans les faveurs de la basilissa, du moins comme associé au pouvoir à ses côtés. Cette entreprise, en apparence si difficile, n'était pas au-dessus du génie de l'Orphanotrophe, si fertile en intrigues.

« J'ai assisté *de visu* à tous ces événements si rapides », nous dit Psellos; « il s'agissait pour les trois frères d'opérer avec une prudence infinie. La nouvelle de la mort de ce basileus très populaire avait étrangement troublé la grande Ville, qui se trouvait maintenant pleine de rumeurs, toute prête en apparence pour le tumulte des rues. Lorsque, si peu de jours après, Joannès fit sa rentrée au Palais, ses frères, accourus à sa rencontre, lui firent accueil « comme s'il était Dieu en personne ». Exagérant leur tendresse apparente, ils le baisèrent à plusieurs reprises, tandis qu'en neveu bien stylé, le jeune Michel offrait, avec une dévotion feinte, l'appui de son bras à son oncle. Quand cette comédie si bien ima-

ginée eut assez duré, le trio fraternel entra en conférence. Très sagement, l'Orphanotrophe conseilla de ne rien faire sans s'être mis avant tout entièrement d'accord avec la basilissa. Il fallait que l'alliance avec celle-ci, qui représentait seule le principe tout-puissant de l'hérédité légitime, devînt la base unique et inébranlable de toute cette intrigue. Il fallait, en un mot, que rien ne se fît sans le consentement, du moins apparent, de la vieille princesse, et que l'élévation du jeune Michel parût uniquement son œuvre à elle. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le siège de cette âme féminine si faible, si facile à prendre, fut immédiatement entrepris. Psellos nous a fait de cette scène un récit très vivant. Ces habiles avocats, rappelant avec émotion à Zoé l'adoption qu'elle avait faite si récemment de leur neveu, placèrent éloquemment le jeune homme sous la protection à la fois de sa mère et de sa souveraine. Prosternés aux pieds de la basilissa, lui prodiguant les noms les plus tendres, les plus instantes prières, ils la convainquirent par les plus solennels serments, par les protestations les plus vives, que c'était pour elle le seul moyen de redevenir l'unique et véritable maîtresse de l'Empire. Ils lui jurèrent que le jeune Michel ne serait qu'une sorte de ministre à ses côtés pour exécuter ses volontés, qu'elle aurait à la fois sur lui l'autorité d'une mère et la toute-puissance d'une souveraine. Elle seule administrerait l'État, tandis que lui, son serviteur à gages, veillerait à l'exécution des affaires. Bref, après que les trois frères eurent juré toutes ces choses sur les reliques les plus sacrées, ils eurent presqu'incontinent cause gagnée. « Ils s'emparèrent de la basilissa toute entière et tout de suite », dit Psellos. Incontinent convaincue par ce quatuor d'habiles flatteurs dont chacun jouait savamment un rôle convenu d'avance, cette pauvre, bonne et faible vieille princesse sans défense se déclara aussitôt satisfaite. « Comment eût-il pu en être autrement, s'écrie Psellos, puisqu'elle n'avait personne pour la conseiller ou lui prêter secours ! Séduite par les paroles charmeuses de ces habiles aventuriers, plutôt honteusement trompée par leurs mensonges, elle se remit à eux pieds et poings liés. »

Zoé livra ainsi l'Empire à ces quatre louches personnages. Par son influence encore toute-puissante sur le peuple de la grande ville qui ado-

rait pieusement en elle l'héritière directe des grands basileis de sa race, par son attitude confiante à l'égard de Jean et de ses frères, elle calma si soudainement l'agitation populaire déjà menaçante, qu'à la joie infinie des Paphlagoniens on put procéder aussitôt à cette chose inouïe, stupéfiante, la consécration et le couronnement du nouveau basileus. L'élévation déjà si extraordinaire de Michel IV était cette fois de beaucoup dépassée. Aujourd'hui, en effet, il ne s'agissait plus d'un amant d'humble origine élevé au trône par l'ardent amour d'une vieille souveraine. Dans l'étrange histoire des cours orientales, pareil événement s'était vu à maintes reprises déjà. Non, cette fois il s'agissait d'une bien autre aventure, unique, je le crois, en son genre ; il s'agissait, après avoir fait adopter comme fils à cette même vieille souveraine légitime un inconnu tout jeune encore, un intrus de vile naissance dont la seule raison d'être était de se trouver le neveu de l'ancien amant défunt et aussi l'instrument aux mains d'un habile ministre pour prolonger sa puissance, il s'agissait, dis-je, de faire asseoir ce vil aventurier sur le trône éclatant des basileis ! Et ce projet inouï était maintenant un fait accompli !

Donc, bien peu de jours après la mort du pauvre basileus épileptique, la cérémonie de couronnement de son neveu eut lieu suivant les us accoutumés. La procession solennelle, l'entrée non moins solennelle du cortège dans le saint temple des Blachernes, la bénédiction du patriarche, toutes les phases du couronnement se succédèrent, nous dit Psellos, comme s'il se fut agi de l'avènement le plus régulier du descendant légitime de dix empereurs. Aux acclamations de la foule, le misérable neveu du perfide eunuque fut proclamé basileus et autocrator des Romains, isapostole, l'égal de Dieu sur la terre, Michel, cinquième du nom ! L'histoire et la voix populaire ne l'ont jamais désigné que sous le surnom du Kalaphate pour le distinguer de son oncle homonyme dit le Paphlagonien.

A l'heure même où Michel V revêtait le diadème des basileis dans ces circonstances extraordinaires, Skylitzès raconte que le jeune parvenu, comme frappé de vertige, perdit connaissance se trouvant subitement dans les ténèbres. Peu s'en fallut qu'il ne tombât. On ne le

rappela qu'à grand peine à la vie à force de senteurs et d'onguents! (1)

Durant les premiers jours, l'attitude du nouveau basileus à la fois envers sa souveraine devenue sa mère d'adoption et envers son oncle Joannès fut tout à fait édifiante et correcte. Nullement abasourdi par le rêve étourdissant qu'il venait de réaliser, le jeune homme affichait une modestie pleine d'astuce. « A chaque moment, raconte Psellos, il disait



MONT ATHOS. Tour près d'un des débarcadères.

en parlant de Zoé : « Ma basilissa, ma souveraine. » A chaque moment il répétait ces mots : « Je suis l'esclave de ma souveraine, je ne suis que l'exécuteur de ses volontés. »

Il nommait également son oncle « son seigneur et son maître », s'empressant de le faire asseoir à ses côtés, attendant un signe de lui pour parler. Suivant l'expression pittoresque de Psellos, il semblait n'être qu'un archet aux mains de ce fin musicien. Cette attitude d'humilité reconnaissante trompa tout le monde, sauf, bien entendu, le vieil eunuque. On s'extasia sur les vertus de cet intéressant adolescent qui, suivant la

(1) « Tout le temps que dura ce règne de quatre mois, dit encore le superstitieux Skylitzès, la terre trembla! »



MOSAÏQUES BYZANTINES de l'église du couvent de Daphni près d'Athènes. — Coupole. Moïse et David. — (Millet, Htes-Études, B. 318).

coutume, en guise de joyeux avènement, distribuait des dignités aux sénateurs et des congiaires au peuple. « L'oncle a fait un bon choix », disait la foule. L'oncle silencieux avait de suite compris tout ce que, sous cette feinte douceur, cette modestie simulée se cachait de perfidie et d'ambition furieuse. Seulement, pris dans ses propres pièges, impuissant à faire

révoquer ce choix qu'il avait lui-même préparé et sollicité, enchaîné aussi par les liens du sang, le vieux lutteur courbait la tête, encore indécis sur la voie à suivre, toujours en éveil cependant, prêt à inaugurer énergiquement la résistance au moment où l'autre lèverait le masque. (1)

Ce moment ne fut point long à venir. Même, il survint si promptement que le malheureux oncle fut contre toute prévision surpris et presque aussitôt vaincu par son neveu dans cette lutte fratricide. « Très rapidement, nous dit Psellos, le jeune basileus modifia son attitude de déférence vis-à-vis de son viril et illustre parent. Il ne le consultait plus, s'exprimant très injurieusement sur son compte dès qu'il avait le dos tourné, agissant en tout différemment de ce que Joannès lui conseillait. En même temps, l'autre oncle, le grand domestique Constantin, jaloux effroyablement de l'Orphanotrophe, furieux de devoir lui obéir comme à un maître, excitait son neveu à témoigner à celui-ci une froideur toujours croissante. Longtemps ce personnage avait dû cacher sa haine violente pour l'eunuque auquel leur frère commun, le basileus Michel IV, témoignait d'une affection si vive qu'elle le protégeait contre les colères des siens. Michel IV, en réalité, dit Psellos, n'avait jamais aimé que son seul frère Joannès pour l'âge et les talents duquel il témoignait d'un respect infini. Il haïssait maintenant les autres membres de sa famille qu'il avait tant chéris jadis et qui ne lui étaient plus d'aucun secours, mais qui, au contraire, par leurs vices, lui créaient des embarras incessants. Même

(1) Je raconte tout ce drame d'après le récit très détaillé de Psellos, qui, témoin oculaire de ces événements, est devenu notre source la plus importante pour cette période extraordinaire entre toutes, depuis que sa précieuse *Chronique*, si longtemps presque inconnue, a été rendue plus accessible aux recherches des érudits. Le récit de Skylitzès, assez différent, doit inspirer une confiance moindre. Voici ce qu'il dit simplement : « A la mort de Michel IV, la plénitude du pouvoir retourna tout naturellement à la basilissa de par son droit héréditaire. Aussi cette princesse se remit-elle au début avec plus d'activité à l'administration des affaires, associant à cette activité les eunuques paternels demeurés malgré tout ses favoris, dont nous avons parlé à différentes reprises. Malheureusement, elle ne s'en tint point là. S'estimant incapable de supporter à elle seule le poids du pouvoir, sentant en même temps quelle grave responsabilité il y aurait à laisser l'Empire sans basileus, alors que celui-ci avait tant besoin d'une intelligence et d'un bras virils pour le conduire, elle désigna pour ce poste le neveu du défunt basileus et son homonyme, fils de sa sœur Marie et du patrice Stéphanos qui avait reperdu la Sicile. Ce jeune homme, qui portait depuis peu le titre de césar, passait pour avoir de l'énergie et du sens pratique. Zoé lui fit jurer sur les plus solennelles reliques qu'il la considérerait toute sa vie comme sa mère et sa souveraine et qu'il lui obéirait en tout comme à son maître et seigneur. Cela fait, elle l'adopta solennellement pour son fils, le proclama basileus et le couronna du diadème impérial. »

lorsqu'il se trouvait par trop irrité contre ceux-là, c'était encore Jean qui intervenait pour calmer sa colère et le réconcilier avec eux. Eux, par contre, mortellement envieux de l'Orphanotrophe, le haïssaient de toute leur âme, Constantin surtout, mais ils ne pouvaient ni n'osaient rien tenter effectivement contre lui.

Maintenant que Michel IV n'était plus là pour protéger le vieil eunuque, Constantin prenait sa revanche en excitant contre lui ce triste neveu qui ne demandait qu'à rivaliser avec lui d'exécration pour le chef de la famille. Le fourbe avait bien préparé ses batteries. Du temps que son neveu Michel n'était encore que césar, alors que le basileus Michel IV vivait encore, il s'était montré plein de bonté pour ce jeune parent, flattant ses penchants, lui prêtant autant d'argent qu'il pouvait en désirer, acquérant de la sorte sur lui une influence sans cesse grandissante. L'oncle et le neveu se faisaient réciproquement des confidences, ne se dissimulant point l'un à l'autre leur haine commune pour Joannès, persuadés tous deux à tort que l'Orphanotrophe conspirait en vue de faire arriver quelque autre personnage au trône. Skylitzès même, après avoir narré à sa manière l'adoption définitive du Kalaphate par Zoé (1), nous raconte immédiatement après en termes quelque peu confus qu'à ce moment déjà l'Orphanotrophe fut, sur l'ordre de la basilissa, révoqué et relégué dans le monastère de Monobatæ, et que Constantin, après avoir dû préalablement renoncer à sa charge de domestique des Scholes, fut, toujours sur la demande de Zoé, exilé dans ses terres du thème de l'Opsikion en Asie, en même temps que le protovestiaire Georges l'était dans ses terres de Paphlagonie (2). Puis le césar étant devenu basileus, en avait profité aussitôt pour arracher à la bonne Zoé le rappel d'exil de Constantin et pour le faire créer « nobilissime », une des plus hautes parmi les dignités de l'État. Il lui accordait maintenant sa faveur la plus éclatante, le gardant constamment auprès de lui.

Psellos, que je continue à suivre pas à pas dans ce récit si précieux

(1) Voy. la note de la page précédente.

(2) Psellos ne dit rien de tout cela. Les choses n'ont pas dû se passer ainsi. La chute et l'exil de l'Orphanotrophe et de ses frères sont postérieurs et non antérieurs à l'élévation au trône du Kalaphate.

parce qu'il est celui d'un témoin oculaire constant, d'une rare intelligence, Psellos, dis-je, interrompt quelques moments sa narration pour nous donner de ce nouvel et étrange jeune basileus un portrait terriblement poussé au noir, qui doit être assez exact cependant. « Je trace ce portrait du nouvel empereur, dit Psellos, pour qu'on ne s'étonne point lorsque je raconterai ses actions de voir qu'aucun principe de morale ne les inspirait. C'était l'âme à la fois la plus dissimulée, la plus diverse et la plus fausse qui fut jamais. Sa parole et sa pensée étaient constamment deux. Il disait une chose et en pensait une autre. Alors que sa plus vive colère était déjà allumée, on le voyait parler avec une feinte tendresse à celui-là même qui l'avait irrité, protestant par serments de son amour pour lui. On le vit souvent partager le soir le pain et la coupe de ceux auxquels il méditait de faire subir le lendemain les pires tortures, les plus affreux supplices. Il se jouait de tous les sentiments, des liens du sang comme de ceux de l'amitié. Rien de tout cela ne comptait pour lui. Il eût vu tous ses parents se noyer sous ses yeux qu'il n'eût pas levé le doigt pour les sauver. Sa jalousie contre eux était universelle, portant sur les petites choses comme sur les grandes. Il avait en exécration toutes les natures supérieures. En somme il n'y avait en lui que haine et défiance contre tous et chacun. Par contre, dès que la situation venait à être périlleuse, subitement il jetait le masque et devenait d'un coup ou lâche ou furieux, commettant les actions les plus abominables. Incapable de se maîtriser, il entrait pour le moindre motif dans des colères terribles, prenant pour le motif le plus futile les gens en haine. Il exécrait spécialement, je le répète, tous les siens; cependant il n'osa pas les perdre de suite, parce qu'il redoutait encore son oncle Joannès, chef suprême de la famille. »

Reprenons notre récit : Constantin, une fois qu'il eut été créé nobilissime, perdit tout reste de crainte pour l'Orphanotrophe, toute déférence aussi. Il lui répondait avec insolence, lui désobéissant ouvertement. En même temps, il ne cessait d'agiter l'esprit de son neveu, lui reprochant d'être trop humblement soumis à cet oncle. Sous cette influence néfaste incessante, le Kalaphate modifiait petit à petit son attitude envers ce dernier, prenant vis-à-vis de lui des airs de plus en plus dédaigneux. Jean

commençait à s'en inquiéter fort, très attristé par la perspective de perdre la toute-puissance dont il jouissait depuis si longtemps. Cependant il ne disait trop rien, comprenant combien il lui serait maintenant diffi-



MOSAÏQUE BYZANTINE de la métropole de Sérès de Macédoine. — Grande Abside. Communion des Apôtres. Un Apôtre recevant le pain. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes-Études, B. 361.)

cile de se défaire du nouveau basileus. Il paraît pourtant avoir un moment caressé un projet dont Psellos déclare bien avoir eu connaissance, mais qui demeura tout à fait ignoré et qui échoua du reste. Ce plan consistait à remplacer Michel V par un de ses cousins, neveu par conséquent, lui

aussi, de l'Orphanotrophe. Ce personnage, nommé Constantin, était magistros. Il y eut là toute une intrigue assez louche, très obscure, dont Psellos, qui est seul à en parler, fait un récit confus. Joannès, qui voulait avant tout se couvrir, lui et son nouveau candidat, contre les graves risques d'une pareille intrigue, eut l'adresse extraordinaire, dans un moment où le jeune empereur était inattentif, de lui faire signer une ordonnance rédigée d'avance dans laquelle une clause secrète portait que si un des parents du basileus cherchait à usurper le pouvoir, il ne passerait point pour cela en jugement et ne serait même point inquiété. Bref, l'eunuque, en général mieux inspiré, une fois en possession de ce papier, crut avoir fait merveille et s'être acquis une arme redoutable. Il se trompait étrangement. Avant même qu'il n'eût pu agir, le basileus, qui se défiait, l'avait prévenu et s'était débarrassé de lui définitivement ainsi que nous l'allons voir.

La situation entre tous ces louches personnages violemment aigris les uns contre les autres ne faisait que s'envenimer. La haine sourde que se portaient l'oncle et le neveu, Joannès et Michel, finit par éclater aux yeux des moins prévenus. Ce fut, paraît-il, dans un banquet au Palais à l'occasion d'une discussion entre eux, discussion dont le diabolique Constantin profita très habilement pour se ranger à haute voix à l'opinion du basileus, tandis qu'il donnait tort à son frère. Se montant peu à peu à un diapason extraordinaire d'excitation factice, il en vint à faire avec une véhémence voulue devant tous son procès à l'Orphanotrophe, lui reprochant avec violence son orgueil, son arrogance, sa fourberie coutumières. Joannès, incapable de supporter, surtout en public, d'aussi odieuses accusations, comprenant de suite que le basileus, qui n'avait fait qu'en rire, ne sévirait pas contre l'insolent, quitta immédiatement la table impériale. Au lieu de regagner sa demeure palatine, il se rendit dans une de ses maisons de campagne, accompagné dans cette hautaine retraite par toute sa maison et par une foule de personnages sénatoriaux et autres dignitaires, ses partisans ou ses amis. Le malheureux, songeant à tant de services rendus, se flattait encore que son neveu allait bien vite le supplier de revenir. De même pensaient les sénateurs serviles qui, convaincus de ce prompt retour de faveur, songeaient déjà que leur présente attitude

leur vaudrait un avancement nouveau. Les uns comme les autres avaient compté sans la basse scélératesse du souverain qu'ils venaient volontairement de se donner.

« Le Kalaphate, poursuit Psellos, n'éprouva pas le plus léger regret du départ de cet oncle détesté. Par contre, celui de la presque totalité des sénateurs l'alarma fort en lui faisant redouter quelque tentative sérieuse contre son autorité à peine établie. Il écrivit en conséquence à l'eunuque une lettre où, dans un langage perfide et cruel tout à la fois, il lui reprochait sa conduite, surtout son attitude orgueilleuse, mais lui donnait en même temps rendez-vous au Palais pour s'entretenir confidentiellement avec lui. Joannès, se croyant déjà le maître à nouveau, persuadé qu'il allait recevoir le chaud accueil d'autrefois, se hâta d'accourir. C'était jour de représentation solennelle au Cirque. Le basileus qui s'y trouvait, et qui n'avait pas compté sur un aussi prompt retour, rentra directement dans ses appartements du Palais sans envoyer aucun message à son oncle qui se morfondait à l'attendre. Celui-ci, très humilié, croyant à un fait exprès, regagna sa maison de campagne, le cœur profondément ulcéré. Ce fut la rupture définitive. Il n'y eut dès lors que haine atroce entre ces deux hommes. Déjà Joannès s'apprêtait à comploter contre son neveu, mais celui-ci avait maintenant la force pour lui. Il expédia un navire au lieu de retraite de l'Orphanotrophe, probablement sur le Bosphore, avec l'ordre brutal d'avoir à venir se justifier. Comme le bâtiment qui portait le grand suspect approchait du port, le jeune basileus, qui guettait son arrivée du haut des terrasses du Palais Sacré, fit faire un signal convenu. Aussitôt le navire, au lieu de mouiller devant la demeure impériale, fit demi-tour. Alors on vit un autre bâtiment s'approcher qui prit le malheureux Orphanotrophe à son bord et mettant toutes voiles dehors l'emmena incontinent dans un lointain exil, au monastère de Monobatæ. Nous ne savons rien d'autre absolument de ce drame poignant dans sa simplicité antique. Nous ne savons rien surtout de ce qui dut se passer dans l'âme altière de cet homme qui avait été si longtemps tout-puissant, lorsqu'il se vit ainsi, pauvre captif aux mains du misérable dont il avait fait la fortune, honteusement chassé par lui. De nos jours, d'autres grands ministres, dans des circonstances différentes, ont éprouvé

les mêmes colères impuissantes, les mêmes humiliations abominables.

La conduite de Michel envers cet oncle auquel il devait la couronne fut exécrable jusqu'au bout, sans ménagement aucun. Psellos nous dit que le lieu affreux de sa relégation eût convenu tout au plus aux pires bandits. Le malheureux, poursuit le chroniqueur, bien que le basileus eût légèrement atténué la dureté de cet exil lorsque sa colère fut un peu calmée, souffrit mille maux dans cet enfer.

Ce sort tragique passa du reste presque inaperçu. Personne ne songea à protester contre le bannissement de l'impopulaire ministre tombé de si haut, du dur Orphanotrophe dont l'administration avare, cruelle, écrasante, l'ambition insatiable ne lui avaient guère créé que des ennemis.

Débarrassé du seul homme dont il redoutait l'énergie, ce terrible basileus, monté par un caprice inouï du sort sur ce trône où il ne devait que passer, poursuivit avec fureur son œuvre de haine, uniquement occupé, nous dit Psellos, à tout modifier, transformer et détruire. « Son audace criminelle semblait, nous dit-il, vouloir instinctivement hâter encore la catastrophe finale, tels ces misérables écuyers du Cirque, qui, montés sur leurs piteux coursiers, les font crever tant ils s'acharnent à les forcer. » « Ce fut, dit à son tour Skylitzès, au moment précis où il se croyait définitivement en sécurité par la chute de l'Orphanotrophe que ce pitoyable souverain tomba aussi soudainement qu'il s'était élevé. »

Je poursuis le récit poignant de Psellos en citant les traits affreux qu'il nous conte encore de cet empereur d'exception, misérable avorton moral qui ne sut même pas tomber avec dignité (1). « Jamais, nous dit-il, le Kalaphate ne jetait un regard favorable sur les dignitaires et les hauts personnages que leurs fonctions rapprochaient de lui. C'était sa politique constante de chercher à les terrifier, à les tyranniser dans une incessante disgrâce, à les déposer brusquement de leurs charges, à diminuer ou détruire leurs privilèges. Par contre, il ne parlait que d'accorder plus de licence à la populace pour pouvoir au moment opportun s'appuyer sur elle

(1) Voy. dans Manassès, éd. Bonn, pp. 261 et 262, un non moins sombre portrait de ce basileus.

contre l'aristocratie qu'il haïssait. Il avait coutume de répéter qu'il voulait que son pouvoir s'appuyât sur la masse et non sur une élite de quelques-uns. » « En disant cela, ajoute notre chroniqueur, il n'entendait parler que de la plus vile populace, non du vrai peuple qu'il ignorait absolument ! » Il avait substitué à sa garde du corps ordinaire, probablement à ses soldats værings, une troupe d'esclaves du Palais, sorte de « bravi »



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Les saints Probos, Tarachos et Andronic. — XIme Siècle. — (Millet, H^tes-Études, B. 1352.)

« d'origine scythique », c'est-à-dire probablement des Bulgares ou d'autres Slaves, tous eunuques, qui le connaissaient bien et étaient prêts à lui rendre tous les services qu'il leur demanderait. Il avait tellement choyé et comblé ces bandits qu'il pouvait se considérer comme à peu près assuré de leur dévouement, assuré du moins d'être à la fois bien gardé et bien servi par eux dans ses vengeances.

Il commença donc aussitôt à combler de ses faveurs la lie de la populace urbaine, et cette foule immonde lui rendit d'abord en faciles démonstrations d'attachement tout ce qu'il faisait pour elle. Lorsqu'il passait à

cheval par les rues de la capitale, les petits boutiquiers eux-mêmes, les petits marchands qui profitaient largement des mesures édictées par lui, l'accueillaient avec faveur. On l'acclamait. On tendait sur la route du cortège impérial les plus belles tentures de pourpre. On plaçait sous ses pas les plus beaux tapis de soie. Ce fut alors que, complètement trompé, comme grisé par ces protestations si superficielles d'amour populaire qui n'avaient en réalité aucune base sérieuse, il crut vraiment pouvoir tout oser et commença à laisser paraître la secrète et intense pensée de son âme dont la disgrâce de l'Orphanotrophe n'avait été que le presque insignifiant prélude. Ce jouvenceau couronné, élevé de la rue au trône par la plus invraisemblable des intrigues, surtout par l'incroyable faiblesse de sa souveraine, ne songeait déjà plus, en effet, qu'à chasser du trône cette illustre et antique dynastie macédonienne en la personne sacrée de la vieille basilissa à laquelle il devait tout et à se faire proclamer maître unique de l'Empire en son lieu et place ! Ce fut sa folle confiance en l'amour populaire, qu'il s'imaginait avoir si violemment excité et si facilement conquis, qui lui fournit l'audace nécessaire pour un tel crime et qui finalement amena si promptement sa perte.

Maintenant qu'il s'était défait de son oncle l'Orphanotrophe, le jeune insensé n'avait plus qu'une haine au cœur qui surpassait toutes les autres. Il détestait de toutes les forces de son âme basse sa mère adoptive, la bonne basilissa Zoé, celle précisément qu'il eût dû chérir uniquement, mais qui était aussi plus difficile à renverser que l'eunuque. « Il l'avait toujours haïe, s'écrie Psellos, même quand elle lui avait donné l'Empire en l'adoptant ! Mais aujourd'hui qu'il se voyait forcé de la nommer sa souveraine en public, il en avait conçu une humiliation et une colère si furieuses qu'il eût voulu pouvoir de ses dents couper sa langue contrainte à proférer de telles paroles et la cracher de sa bouche ! »

Nous touchons au drame final. Il semble bien que cet étrange basileus, le plus étrange peut-être parmi tous ceux qui ont passé comme un rêve au Palais Sacré de Byzance, ait été quelque peu dément. Déjà sa haine tenace de maniaque contre tous les membres de sa famille à l'exception de son seul oncle Constantin, sa politique d'extermination à leur endroit demeure presque inexplicable dans son intensité, alors que lui-même, n'étant que

le plus vulgaire et le plus précaire des parvenus sur le trône, avait par cela même grand besoin d'être soutenu par tous les siens. Psellos raconte qu'après l'exil de l'Orphanotrophe, qui, lui, au contraire, avait constamment témoigné d'un si fidèle attachement à sa famille, ce bourreau couronné avait ordonné d'émasculer tous ceux ou presque qui lui tenaient par les liens du sang à un degré quelconque. « Beaucoup de ceux-ci étaient des hommes mariés, ayant barbe au menton, même déjà des pères de famille respectables. » C'est à de telles gens que ce monstre infligeait froidement ce supplice affreux ! Mais, je l'ai dit, cette haine contre sa famille n'était plus rien maintenant auprès de celle qu'il nourrissait pour la vieille basilissa qui avait fait son étonnante fortune, mais qui le gênait prodigieusement parce qu'il s'était aperçu trop tard qu'il dépendait entièrement de son bon plaisir. Cette haine, au dire de Psellos, devint maladive. Cet insensé ne pouvait plus se contenir quand il entendait dans les cérémonies publiques, si fréquentes à Byzance, au Palais comme à l'Église, proclamer le nom de Zoé avant le sien dans les acclamations populaires officielles. Vivant dès le début complètement séparé de la basilissa, non seulement il n'avait plus avec elle aucune communication, mais il lui refusait tout argent, alors que cependant le trésor impérial était son bien à elle. Finalement il l'interna presque de force au Gynécée du Palais où elle fut gardée comme une prisonnière par des serviteurs à lui, gens pleins de brutalité. Ses femmes furent éloignées et n'eurent plus permission de la servir. Même Michel faisait à tout instant fouiller le Gynécée sous prétexte de conspiration.

Skylitzès, aussi Glycas, nous fournissent ici quelques autres détails que Psellos, probablement de propos délibéré, a laissés dans l'ombre. Le jeune basileus, nous disent ces chroniqueurs, était constamment excité contre Zoé par son oncle Constantin qui lui-même l'était de loin par l'eunuque Joannès, tant que celui-ci vécut dans son lointain exil. Joannès était-il sincère et continuait-il, malgré l'indigne conduite de son neveu à son égard, à vouloir obstinément, même en sa misérable personne, la grandeur de leur famille, ou bien voyait-il simplement, dans ces tristes délations contre sa souveraine légitime, un moyen de rentrer en faveur auprès du nouveau basileus et d'être rappelé par lui de son cruel

éloignement? Je serais fort embarrassé pour répondre. Voici les termes mêmes dont se sert Glycas : « Constantin ne cessait de répéter au basileus ce que Joannès de son côté ne cessait de lui écrire, qu'il lui fallait à tout prix se défaire de Zoé pour éviter d'être empoisonné par elle comme l'avait été son oncle le Paphlagonien. » On voit qu'il n'avait pas suffi à cet infortuné Michel IV d'avoir été si terriblement malade toute sa vie pour être en droit de mourir de sa mort naturelle. On voulait à tout prix, dans cette agonie pourtant si naturelle, voir la main de la malheureuse impératrice. Combien il devient difficile pour l'histoire de se mouvoir avec quelque certitude parmi ces obscures intrigues de Palais et de Gynécée. Skylitzès poursuit ici son récit dans les mêmes termes que Glycas. « Le basileus, dit-il, était constamment sollicité par les lettres de l'Orphanotrophe exilé et par les conseils du tout-puissant nobilissime de se défier de la basilissa. » « Prends garde, lui répétaient à l'envi ces deux acolytes, de ne point subir le sort que Zoé a infligé non seulement à ton malheureux oncle, mais déjà à son prédécesseur, le non moins infortuné Romain Argyros, tous deux empoisonnés par elle. Saisis n'importe quel prétexte pour te débarrasser d'elle en la devançant dans ce rôle d'assassin. » Le Kalaphate, qui n'avait guère la tête solide, fut tôt affolé par ces incessantes insinuations. Il ne rêva plus que de se débarrasser de cette princesse gênante.

Bientôt, jetant entièrement le masque, ce précoce criminel résolut de profiter de la faiblesse de la vieille souveraine pour l'expulser du Palais Sacré et demeurer, en l'exilant, seul maître de l'Empire. J'ignore s'il conçut à lui seul ce plan audacieux autant qu'insensé qui allait causer sa perte, ou s'il y fut tout d'abord poussé par son oncle le nobilissime ou quelque autre de ses obscurs familiers. Tout est mystère dans ces existences de souverains d'Orient enfouis au fond de leur Palais d'où ils faisaient secrètement mouvoir les fils de leurs abominables et ténébreuses intrigues.

« Michel, dit le chroniqueur byzantin Skylitzès, décidé à commettre ce forfait vraiment parricide contre sa bienfaitrice, voulut auparavant tâter encore une fois le pouls à l'opinion publique, surtout s'assurer jusqu'à quel degré il pourrait compter sur les sympathies de la foule urbaine

dont la complicité, du moins l'abstention, lui était indispensable pour mener à bien le crime qu'il méditait. A la procession solennelle du jour de Pâques, qui tombait, cette année, le 11 avril, il fut fort bien accueilli par la populace lors de son passage solennel à travers la cité pour se rendre à Sainte-Sophie (1). Aussi, le dimanche suivant, 18 avril, dimanche de la Quasimodo, décida-t-il d'assister à l'autre grande procession, qui se rendait ce jour-là du Palais au temple illustre des Saints Apôtres, panthéon des basileis, aujourd'hui la magnifique Mosquée du Conquérant. Il s'y rendit en pompe, revêtu du costume impérial des grands jours, diadème en tête, escorté par la foule immense des sénateurs et des hauts dignitaires. Quel rêve pour cet infime parvenu, hier encore le dernier des inconnus perdu dans la foule anonyme! Toute l'infinie population de Constantinople, la Ville gardée de Dieu, l'acclamant, se pressait sur le passage de l'admirable cortège, à travers les rues merveilleusement parées. Seule, la basilissa Zoé était absente, ce qu'expliquait, du reste, suffisamment l'étiquette farouche du Gynécée impérial. Sur le parcours de la procession, les maisons étaient, comme de coutume en ces occasions solennelles, ornées des plus beaux objets d'orfèvrerie en métal précieux, tendues d'étoffes somptueuses brochées d'or et d'argent. Cette fois encore, le jeune basileus, à sa grande joie, fut accueilli tout le long de sa route par



PORTE DE LA MOSQUÉE de Kazandjilar, ancienne église byzantine à Salonique, construite par le turmaque et « catépano » d'Italie Christophoros sous le règne de Constantin VIII — Voy. la vign. de la p. 53 — (Phot. commun. par M. G. Millet.)

(1) Voy. Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 12.

des acclamations enthousiastes. Il semblait vraiment que l'âme de tout ce peuple fût allée à lui sans retour. Ce fut cela même qui le perdit. Le malheureux prit pour lui seul tous ces cris d'allégresse qui ne s'adressaient qu'au collègue couronné de l'héritière naturelle et bien-aimée de l'Empire. Complètement trompé, il rentra joyeux au Palais, décidé à agir incontinent.

« Michel, dit de son côté l'historien Psellos, avait résolu de chasser Zoé du Palais. Il fallait à cette bête fauve pour lui tout seul la demeure séculaire des basileis (1). Une fois cette idée logée dans son étroit cerveau, il ne songea plus qu'aux moyens d'exécution. Il communiqua d'abord son dessein aux plus audacieux parmi ses familiers. Puis, il interrogea de même ceux en qui il croyait pouvoir mettre quelque confiance ou qu'il estimait plus avisés. Les opinions furent très partagées. On alla jusqu'à le décourager parce que les astres interrogés demeuraient hostiles. Michel écoutait ces divers avis avec gravité. Surtout il consultait les astrologues. » Psellos poursuit en nous racontant que cette classe d'intrigants était encore fort nombreuse à cette époque à Byzance. Il dit en avoir connu personnellement plusieurs. « Ce n'étaient point des savants. Ils se souciaient fort peu de connaître les résultats de la science, qu'ils ignoraient du reste absolument. Ils prédisaient tout simplement l'avenir en dressant des horoscopes à cet effet. » « Si je parle d'eux aussi sévèrement, dit notre écrivain, c'est que j'ai moi-même étudié longuement leur prétendue science sans pouvoir jamais arriver à me persuader que les choses humaines étaient vraiment gouvernées par la marche des astres. » Les réponses de ces charlatans au sujet de l'opportunité de l'acte criminel que méditait Michel furent, paraît-il, si absurdes, si hésitantes, que celui-ci finit par éclater de rire. Se gaussant de leur fausse science : « Allez au diable, leur cria-t-il; moi, avec un peu d'audace, j'en ferai bien plus que vous avec tout votre piètre savoir. »

Aussitôt après le retour de cette procession aux Saints-Apôtres, durant laquelle il avait cru si bien tenir la faveur populaire, dans cette même journée du 18 avril, le basileus se mit à l'œuvre. Le misérable n'y

(1) « ἵν' ἔχοι μόνος ὁ θὴρ ἐν τοῖς βασιλείοις αὐλίζεσθαι. »

alla point de main morte. Il accusa simplement la basilissa d'avoir voulu le faire empoisonner, le tout avec des détails inventés aussi invraisemblables qu'effrontés et ridicules. Zoé, qui, ne se doutant de rien, ignorait ces turpitudes, se vit subitement, par ordre de son abject collègue, arrachée de force cette même nuit de ce Palais Sacré où ses ancêtres régnaient depuis des siècles. Un simulacre de jugement rendu sur le témoignage infâme de quelques faux témoins la déclara convaincue du crime de lèse-majesté et la condamna à la déportation immédiate dans un monastère des Iles! Avant qu'elle ne fût revenue de sa stupeur, on la jeta, en pleine nuit, sur un navire, avec une unique suivante. Alors, des gens désignés à cet effet, après avoir coupé sa chevelure grise, sur l'ordre exprès du basileus, la transportèrent dans un des monastères de Prinkipo, la plus grande des îles des Princes, où elle fut enfermée comme religieuse. Tout ceci n'avait pas pris plus de quelques heures. Pour s'assurer que leurs ordres avaient été bien exécutés, Michel et son principal conseiller, le nobilissime, avaient ordonné qu'on leur rapportât la chevelure impériale (1).

Ceci est le récit de Psellos. Skylitzès ajoute ce détail que, quelques heures auparavant, alors qu'il venait de rentrer au Palais, au retour de la procession des Saints-Apôtres, le basileus avait expédié au patriarche Alexis, dont il se défiait, probablement parce qu'il le savait favorable à la basilissa, l'ordre de se rendre dans son monastère du Stenon, sur le Bosphore, et d'y demeurer jusqu'au lendemain pour y attendre l'arrivée du basileus. En même temps, il lui envoyait la grosse somme de quatre livres d'or comme dédommagement et parce qu'il se disposait à lui choisir sous peu un successeur (2). Il semble que le vieux prélat n'ait opposé aucune résistance immédiate à ces volontés du basileus. Nous verrons cependant qu'il ne demeura pas inactif.

L'historien musulman Ibn el-Athîr nous fournit ici un renseignement inédit des plus importants qui va mieux nous expliquer l'attitude

(1) Psellos semble dire qu'on ne coupa les cheveux de la basilissa qu'un peu plus tard et que le basileus aurait bien voulu la faire tuer de suite, au lieu de la faire seulement raser. Manassès, Ephrem, Michel Attaleiates ajoutent que plusieurs membres de la famille de Zoé furent châtrés à cette occasion, que Théodora, elle aussi, fut envoyée aux îles des Princes.

(2) Ce dernier détail est de Glycas.

du patriarche. On sait qu'on ignore encore à quelle source cet auteur du XIIIme siècle a puisé les renseignements très précieux qu'il nous fournit sur quelques événements de l'histoire byzantine aux Xme et XIme siècles. Donc, Ibn el-Athir, racontant le drame du mois d'avril 1042 à Constantinople, dit que Michel le Kalaphate, après avoir fait déporter Zoé à Prinkipo, voulut aussi se débarrasser du patriarche pour ne point être gêné par lui dans les projets qu'il méditait. Il lui demanda de lui offrir un festin dans un monastère de la banlieue de la capitale, promettant de s'y rendre. Le patriarche s'exécuta et se rendit en ce lieu pour les préparatifs du festin. Alors le basileus envoya dans ce monastère une foule de soldats des hétairies barbares, bulgares et russes, avec ordre de tuer secrètement le patriarche. Ces mercenaires partirent de nuit et attaquèrent le monastère, mais le patriarche leur ayant fait distribuer beaucoup d'argent, réussit à s'échapper furtivement et à rentrer en ville où il fit aussitôt sonner les cloches pour soulever le peuple contre le basileus. Ce très curieux récit confirme deux faits importants que nous ne pourrions que soupçonner si nous nous en tenions aux chroniqueurs byzantins : à savoir la participation capitale du patriarche à l'émeute contre Michel V et la sympathie profonde des mercenaires russes à l'endroit de la basilissa en même temps que leur attitude d'abord louche puis ouvertement hostile envers le prétendant (1).

Psellos raconte encore avoir entendu dire par quelques-uns des témoins de ce drame, dont la rapidité avait dépassé toutes les prévisions, que lorsque le navire qui emportait la pauvre Zoé vers l'île de Prinkipo, distante de quelques milles à peine, eût gagné le large, celle-ci, apercevant au loin, dans la brume matinale, les bâtiments du Grand Palais Sacré où s'était écoulée toute son existence déjà longue, se souvenant de son père Constantin VIII et de ses glorieux prédécesseurs, basileis des Romains depuis cinq générations, fondit en larmes. Songeant à son oncle, l'illustre empereur Basile, cet homme qui avait rendu de si grands services à l'Empire, qui avait brillé entre tous les basileis, elle lui tint ce touchant discours, entrecoupé de gémissements : « O toi, mon oncle et

(1) Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe*, etc., 2^d art., p. 446.

mon souverain, quand je naquis tu m'enveloppas de tes mains dans les langes impériaux, puis tu m'aimas et me comblas de faveurs plus qu'aucune de mes sœurs parce que je te ressemblais d'une manière frappante, ainsi que je l'ai entendu dire cent fois par ceux qui t'avaient connu dans ta jeunesse. Que de fois en m'embrassant, tu m'as dit : « Mon enfant, vis de longues années pour la gloire de notre famille, sois-lui une semence



ÉGLISE BYZANTINE de Saint-Barnabé près Salamine dans l'île de Chypre. — Intérieur de l'église. — (Phot. commun. par M. C. Enlart.)

divine et une joie précieuse! » Tu m'élevais ainsi, rêvant des plus grands projets pour mon heureux avenir. Hélas! tes espoirs ont été déçus. Car me voici déshonorée et avec moi le nom de tous les miens. Me voici condamnée comme une vile criminelle pour un crime infâme que je n'ai point commis! Me voici chassée par la force du Palais de mes pères, ignorante du lieu où je vais être conduite, ne sachant si je ne vais point être livrée aux bêtes ou noyée dans ces flots qui m'environnent. Oh! mon oncle, du haut du ciel, veille sur moi, sauve les jours de ta misérable nièce! »

Quel drame inouï autant que soudain. Voici donc, à la suite de cette incroyable révolution de Palais, la Porphyrogénète Zoé, tout à l'heure basilissa d'un immense Empire, héritière de tant de souverains, maintenant misérable nonne tonsurée dans un de ces fameux couvents des Iles qu'on aperçoit de Constantinople au loin à l'entrée de Marmara et où tant de princes et de princesses, tant d'illustres victimes, la grande Irène entre autres, étaient venues avant elle gémir sur la fragilité des choses humaines. Au dire de Psellos, la vieille souveraine, qui semble vraiment avoir eu quelques beaux côtés de caractère, prit tout d'abord son dur exil en patience. « Elle avait eu, nous dit-il, durant cette courte et tragique traversée, si terriblement peur d'un pire destin, qu'elle fut comme soulagée de voir qu'on n'en voulait pas à ses jours. Elle parut même se résigner à son triste sort, décidée, du moins en apparence, à ne plus vivre désormais que pour Dieu. » « Elle ne pouvait guère faire autrement, ajoute philosophiquement le chroniqueur, car elle se trouvait bien pieds et poings liés aux mains de ce terrible Michel. Elle se mit immédiatement en prières, bénissant Dieu qui l'avait sauvée d'un péril mortel, devenue une humble religieuse, victime offerte, je ne sais si ce fut à Dieu, mais certainement à la fureur de ce basileus qui avait imaginé et ordonné ce honteux guet-apens. »

Le prochain acte de cette tragi-comédie suivit immédiatement le premier. Le basileus, toujours uniquement préoccupé de se conserver la faveur populaire, tenta de justifier sa conduite en lui donnant une consécration publique quasi-officielle. Dès les premières heures du jour, après cette nuit sinistre, le lundi 19, Michel V convoquait les sénateurs en séance solennelle et leur débitait le plus mensonger récit, affirmant que Zoé avait constamment tenté de le faire empoisonner, que lui, la soupçonnant dès longtemps, l'avait à maintes reprises surprise sur le fait, mais que, mû par un sentiment de pudeur, il avait hésité jusqu'ici à en informer le Sénat. Les sénateurs, troupeau docile, donnèrent tout naturellement un blanc-seing à ce misérable basileus, approuvant effrontément sa conduite à l'endroit de sa souveraine.

Ce fut ensuite le tour du peuple de la capitale, infiniment plus difficile à convaincre. Pour tenter de calmer la colère populaire à l'ouïe

de l'attentat commis contre cette souveraine tant aimée, un « pittakion », sorte de manifeste officiel, c'est Michel Attaleiates qui nous apprend ce détail, fut en hâte promulgué, motivant et justifiant la conduite du basileus, noircissant Zoé, mettant tout sur le compte de la pauvre femme. Le Préfet de la Ville en personne, entouré d'une nombreuse garde armée, en donna lecture à haute voix à la foule immense accourue dans le vaste Forum de Constantin.

Ce « pittakion » disait en substance, parlant par la bouche du basileus : « La basilissa Zoé, que j'ai surprise conspirant contre ma personne, a été déportée par mon ordre. J'ai également chassé de l'Église le patriarche Alexis qui était de connivence avec elle. Quant à vous, mon peuple, si vous persistez, comme je l'espère, dans vos bonnes intentions à mon endroit, vous recevrez de moi de grands bienfaits et de grands honneurs et vous vivrez d'une vie assurée et tranquille! »

Psellos, dit que, dans la foule, beaucoup de gens avaient été gagnés pour applaudir bruyamment à cette communication. On espérait enlever ainsi les suffrages de la masse. Michel était même si assuré du succès, si convaincu que le peuple accepterait tacitement, à l'exemple du Sénat, l'exil de l'impératrice, qu'il était allé se délasser de ce que notre chroniqueur appelle ironiquement ses « travaux héroïques », aux jeux du Cirque. Le jeune basileus se trompait lourdement, et le châtiment de son crime allait être aussi brusque que soudain, de plus infiniment dramatique.

« La terrible explosion de fureur populaire qui suivit immédiatement la communication maladroite du Kalaphate, a-t-on dit avec raison (1), fit sur les témoins oculaires l'impression la plus profonde, la plus extraordinaire. Psellos, qui fut de ceux-là, inaugure le récit qu'il en va faire par un préambule solennel, « comme il en faut, dit-il, pour les plus grandes scènes historiques, si grandes que l'exposé en dépasse les forces humaines ». Il parle, en somme, de ce soulèvement fameux en termes qui ne seraient pas déplacés pour le récit d'un événement tel que les débuts de la grande Révolution française (2). »

(1) Bury, *op. cit.*, 2[d] art., p. 254.
(2) « Τὸ μέγα ἐκεῖνο καὶ δημοσιώτατον ἀπετελέσθη μυστήριον. »

« Pour ce qui va suivre, poursuit-il en son langage ampoulé, tout discours humain demeure inférieur à la grandeur des faits et l'esprit de l'homme ne peut arriver à comprendre les décrets de la Providence. Je juge des autres par moi-même. Pas plus le poète inspiré divinement, que le rhéteur à l'éloquence entraînante, au langage plein d'art, ou le philosophe à la vaste érudition, expert à connaître les causes surnaturelles des événements et à savoir tout ce qu'ignorent les autres, ne saurait parler dignement, chacun avec les qualités ou brillantes ou grandioses et pénétrantes qui le distinguent, d'événements aussi extraordinaires. Aussi n'aurais-je jamais osé tenter de raconter ce drame, s'il ne s'agissait précisément là de l'événement le plus considérable de toute cette période historique que j'ai entrepris de narrer en détail. C'est ce qui m'a enhardi, moi, chétif navigateur, à naviguer sur cet océan redoutable. Je vais donc remémorer de mon mieux les événements qu'amena la vindicte divine aussitôt après l'exil de la basilissa. »

C'est, en effet, dans cette fameuse sédition populaire contre le Kalaphate et son oncle le nobilissime, que le chroniqueur précieux entre tous pour toute cette période, le fameux Michel Psellos, apparaît pour la première fois comme jouant lui-même un rôle dans les événements extraordinaires qui vont se pressant autour de lui, rôle d'abord insignifiant, mais que nous allons voir sans cesse grandir. Il est indispensable d'indiquer ici, en quelques mots, les origines de cet homme considérable. Je ne ferai pour cela que résumer le plus brièvement possible les débuts d'un article que lui a consacré M. Rambaud (1) à propos de la publication de ses œuvres par M. C. Sathas (2) et aussi un excellent mémoire de M. Br. Rhodius publié en 1892 sur le même personnage et sur sa correspondance (3).

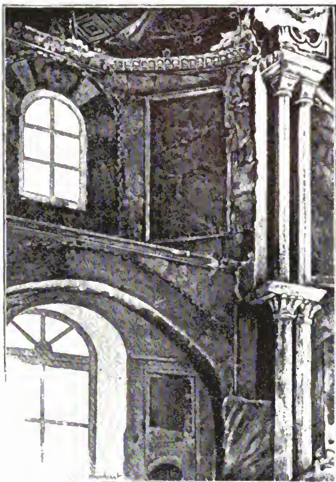
« Il est, dit M. Rambaud, à l'époque plus déshéritée qui suivit la grande époque de Basile II le Bulgaroctone, un homme qui résume en lui-

(1) *Michel Psellos, philosophe et homme d'État byzantin du XIme siècle. Sa vie et ses œuvres d'après la récente publication de M. C. Sathas. Revue Historique*, t. III, pp. 241 sqq.

(2) Tomes IV et V de la *Bibliotheca græca medii ævi*, Paris, 1874 et 1876.

(3) Br. Rhodius, *Beitr. zur Lebensgesch. und zu den Briefen des Psellos*, Plauen i. V., 1892. — Voy. encore W. Fischer, *Beitræge z. hist. Kritik des Leon Diakonos und Michael Psellos*, Innsbruck, 1886.

même pour cette période les mérites comme les défauts de l'esprit grec : c'est Michel Psellos, homme d'État influent et fécond polygraphe. Son nom est depuis longtemps célèbre, mais son caractère et son rôle historique ne nous sont bien connus que grâce aux dernières publications faites de ses œuvres et de ses lettres. Les éruditsdu xviiime siècle, en voyant se multiplier les ouvrages attribués à Psellos, remarquant qu'ils portaient à la fois sur une foule de sujets et formaient comme une vaste encyclopédie, avaient admis l'existence de plusieurs Psellos. En réalité il y en eut deux ; mais nous n'avons à nous occuper que du Psellos de Constantinople, qui fut le grand savant, le Photius du xime siècle. On a de lui des centaines d'opuscules sur les sujets les plus divers, une multitude de lettres, des discours, des poésies et enfin une *Histoire* qui affecte le caractère tout personnel de mémoires (1). Son prodigieux labeur littéraire, qui s'accommodait cependant d'une vie



ÉGLISE de la Nea Moni de Chio construite sous le regne de Constantin Monomaque. — Décoration de marbres incrustés de la coupole principale. — (Strzygowski, Byz. Zeitschr., V.)

(1) C'est cette *Histoire* à laquelle j'ai déjà fait, à laquelle je ferai surtout d'incessants et si précieux emprunts. Elle a plus que doublé nos connaissances sur cette époque à peine connue du moyen âge byzantin. Elle fut écrite par Psellos comme suite à celle de Léon Diacre, très probablement sur la demande formelle du basileus Constantin Dukas en personne. Voy. Fischer, *Beitræge*, etc., pp. 359 sqq., qui insiste (p. 368) sur le caractère nettement officiel de cet écrit, surtout pour la fin.

toute d'action, fait penser à Voltaire. Comme lui, il excellait à tourner des petits vers, comme à disserter sur la physique; comme lui, il a touché à tout; il a une verve caustique, une curiosité universelle; il fut pour son siècle un penseur hardi et un philosophe singulièrement novateur. Ministre ou confident de quatre empereurs et de trois impératrices, écrivain et orateur célèbre, en relation avec tous les hommes d'État et tous les hommes d'esprit de l'époque, ses brochures, ses discours, sa correspondance, son *Histoire* surtout, que j'appellerai ses « *Mémoires* pour servir à l'histoire de son temps » constituent la source d'informations la plus considérable sur tout le mouvement politique et intellectuel. Ces riches matériaux ont été longtemps presque ignorés. Une sorte de mauvais sort, depuis tant de siècles, retenait l'écrivain byzantin dans le sommeil du manuscrit. M. Sathas a enfin rompu le charme et consacré aux écrits historiques et politiques de Psellos deux volumes de sa Bibliothèque (1), à l'aide desquels il est devenu possible de reconstituer l'histoire non seulement de ce fécond polygraphe, mais aussi celle de son temps. »

« Constantin Psellos, car ce n'est qu'après son entrée en religion qu'il adopta le prénom de Michel, naquit en l'an 1018 dans cette Byzance même où il devait passer presque toute sa vie et qu'il a tant chérie (2). Sur sa famille, nous trouvons de précieux renseignements dans le tou-

(1) Le tome IV comprend, outre une précieuse préface de l'éditeur, l'*Histoire* ou les *Mémoires* de Psellos, *Histoire* publiée d'après un *unique* manuscrit infiniment incorrect, conservé à la Bibliothèque Nationale (manuscrit n° 1712), plus ses éloges funèbres de Michel Kéroularios, de Constantin Likhoudès et de Jean Xiphilin, tous trois amis et contemporains de Psellos, tous trois aussi devenus successivement patriarches de Constantinople. « Le style de Psellos est très obscur : il abonde en réticences calculées. Psellos est à la fois maniéré comme un sophiste et boutonné comme un courtisan ; il veut qu'on l'entende à demi-mot, alors que nous avons perdu la clef de beaucoup de ses allusions. » — Le tome V (*Pselli Miscellanea*), outre un « prologue » fort important du savant éditeur, comprend l'éloge funèbre de la mère de Psellos et de quelques autres personnages, des panégyriques de Constantin Monomaque et du métropolitain Jean Mauropos d'Euchaïta, des écrits polémiques en vers et en prose, beaucoup de ses lettres inédites adressées à tous les hauts personnages de l'époque, basileis et autres, d'autres opuscules enfin. Voy. à ce sujet : Rhodius, *op., cit.*, pp. 12 sqq.

M. Sathas a donné une nouvelle édition très améliorée de l'*Histoire* de Psellos dans la collection des *Byzantine Texts*, éditée par M. J.-B. Bury : *The history of Psellus*, Londres, 1899. C'est de cette édition que je me suis constamment servi.

Voy. encore un chapitre fort intéressant sur Psellos dans Neumann, *op. cit.*, pp. 81 à 94.

(2) Voy. cependant Rhodius, *op. cit.*, note 5 de la p. 1, et Krumbacher, *op. cit.*, 2e éd., p. 433. Il naquit probablement à Nicomédie.

chant éloge funèbre ou « enkomion » qu'il a consacré à sa mère. Il nous apprend que son père descendait d'une race qui avait compté des patrices et des consuls ; mais, comme c'était le cas de beaucoup de nobles byzantins, sa fortune ne répondait pas à sa naissance. Les nobles grecs n'avaient pas les préjugés de ceux d'Occident ; il chercha donc dans un petit commerce le pain de sa famille. Psellos nous a tracé en quelques lignes délicieuses le portrait paternel physique et moral, celui de la mère aussi, femme en tous points supérieure, et ces deux portraits nous en disent plus sur l'intérieur d'un ménage byzantin à cette époque que bien de longs récits. Les parents de Psellos s'étaient imposé les plus grandes privations pour lui permettre de continuer ses études. Ils furent dédommagés par les progrès de l'enfant. Il semble qu'on faisait d'assez fortes humanités dans les écoles secondaires de Constantinople, puisque Psellos savait toute l'*Iliade* par cœur et pouvait en expliquer la prosodie, les tropes et toutes les figures. Quand il rentrait à la maison, sa mère se chargeait du rôle de répétiteur. C'est en termes émus et charmants qu'il nous fait l'éloge de cette admirable femme dans ce rôle si doux pour un cœur maternel.

« D'écolier, Psellos allait devenir étudiant. Malheureusement, il eut la mauvaise chance de tomber justement sur cette période d'abaissement intellectuel qui s'étend jusqu'à Constantin Monomaque. Les grands établissements d'instruction fondés par Constantin Porphyrogénète étaient tombés au plus bas. Le gouvernement ne faisait plus rien pour les hautes études et les professeurs étaient bien obligés de vivre de leur enseignement. Ni les brillantes dispositions du jeune élève, ni les supplications de sa mère, ni les présages d'avenir qu'elle invoquait ne pouvaient leur tenir lieu d'honoraires. Ce fut un grand désespoir pour elle quand son fils fut obligé de suspendre ses études. Mais qu'y faire ? Le ménage était pauvre, et Michel avait une sœur aînée qu'il adorait et qu'il fallait doter. Il dut accepter une place de clerc auprès d'un haut personnage qui allait remplir dans une province d'Occident les fonctions de « kritis » ou juge. Il raconte qu'à cette occasion il vit pour la première fois les murailles et les tours fameuses de sa ville natale, la campagne enfin ! Il avait alors seize ans !

« Il venait à peine de quitter Constantinople quand ses parents perdirent leur fille. Dans cette cruelle épreuve, c'était leur seule consolation que de pouvoir rappeler leur fils auprès d'eux. Les raisons d'argent et de famille qui les avaient obligés à l'éloigner n'existaient plus. Il y avait place pour lui à leur foyer désolé. Psellos nous raconte en termes saisissants l'atroce douleur de son retour, les premières larmes dans les bras de ses parents éplorés faisant des lamentations sur la tombe de leur fille, son évanouissement à l'ouïe de l'affreuse nouvelle qu'on lui avait tenue cachée. Sa mère, dans son désespoir, s'était consacrée à Dieu et avait revêtu le manteau noir et le voile des religieuses. Elle s'établit en un ermitage auprès de sa morte bien-aimée, pleurant pour la défunte, suppliant la Théotokos de préserver le fils qui lui restait. Son mari, avec sa docilité habituelle, suivit son exemple. Rien n'était plus ordinaire à Constantinople que ces sortes de renoncements. Tout Byzantin était une manière de frère lai qui n'attendait qu'une occasion pour entrer en religion. Le couvent était la retraite ordinaire des fonctionnaires, des hommes de guerre ; il était l'asile obligé des courtisans disgrâciés, des empereurs déchus, des impératrices veuves, des princesses impériales qui n'avaient pas trouvé de mari. On ne s'en faisait pas l'idée austère et effrayante qu'on s'en fait chez nous, — surtout depuis la Révolution. Il ne s'élevait pas une barrière entre la vie du monde et celle du cloître. On entrait au couvent, on en sortait.

« La mère de Psellos, devenue religieuse, n'abandonne pas son fils. Installé près du monastère, Michel continue ses études, suit les cours des professeurs en renom et revient le soir travailler auprès d'elle. Le manque d'argent l'obligea encore une fois de prendre un emploi. Il suivit un collecteur d'impôts qui se rendait dans sa perception du thème de Mésopotamie. Mais Constantinople exerçait sur lui une véritable attraction. Il était né Byzantin ; la province était pour lui une espèce d'exil. Il sentait d'ailleurs que c'était seulement à Constantinople qu'il pourrait compléter ses études et que là seulement la fortune pourrait tenir les promesses d'avenir dont il avait pris acte. Il y revint après une courte absence. Estimé de ses professeurs, qui avaient noms Nikétas, Jean Mauropos, le futur métropolitain d'Euchaïta, admiré de ses camarades, il eut bientôt



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Le Baptême du Christ. — XIme Siècle. — (Millet, Hles-Études, C. 1371.)

une certaine notoriété dans le quartier des écoles. Il se lia avec de nobles condisciples comme Constantin Dukas, dont la protection devait lui être utile un jour, surtout avec d'autres *escholiers* aussi pauvres que lui comme Jean Xiphilin de Trébizonde (1) ou Constantin Likhoudès (2), qui par leur travail allaient s'élever aux premières dignités de l'Église et de l'État.

« Psellos, ayant terminé ses études de philosophie, voulait apprendre le droit qui lui ouvrait l'accès de carrières plus lucratives. Ne pouvant payer les leçons des professeurs, il s'entendit avec son ami de cœur, l'étudiant Xiphilin qui avait appris le droit et qui désirait étudier la philosophie. Les deux amis organisèrent une sorte d'enseignement mutuel : Xiphilin, élève de Psellos pour la philosophie, et Psellos, élève de Xiphilin pour le droit, devaient également faire honneur à leur répétiteur. La philosophie servit à élever l'un jusqu'au trône de patriarche œcuménique ; le droit conduisit l'autre dans le Conseil des ministres de l'Empire. En attendant, Psellos put débuter au barreau où sa facilité de parole et son esprit ingénieux lui assurèrent aussitôt une grande renommée. Il allait passer bientôt au service de l'État. Michel V le Kalaphate, avait, dès son avènement, appelé au ministère d'État Constantin Likhoudès (3), et celui-ci fit la courte échelle à son ancien camarade Psellos. Il le fit d'abord nommer « kritis » ou juge à Philadelphie en Asie (4), puis le rappela dans sa chère Constantinople et l'attacha au Palais en qualité d'« hypogrammateus » ou d'attaché au secrétariat sous la direction du « protoasecretis » (5). C'est ici que nous le retrouvons dans cette journée terrible que je vais décrire et qui devait voir la restauration de Zoé et de sa sœur Théodora et la chute et le supplice du misérable Kalaphate. Ce

(1) Sur ce personnage célèbre, voy. Fischer, *Studien z. byz. Gesch. d. elften Jahrh.*, partie 1, pp. 1re à 49, *Joannes Xiphilinus, patriarch v. Cp.* Psellos a fait son éloge funèbre (Sathas, IV, pp. 421-462).

(2) Psellos a fait également son éloge funèbre (Sathas, IV, pp. 388-420).

(3) Voy. Sathas, IV, p. 398.

(4) Voy. Rhodius, *op. cit.*, note 2 de la p. 3.

(5) Psellos se maria, vers ce moment-là, avec une byzantine d'excellente naissance, de race impériale. Voy. Rhodius, *op. cit.*, p. 3. Voy. encore sur la biographie de Psellos : Miller, *Journal des Savants*, numéro de janvier 1875, pp. 13 sqq. Voy. surtout dans Krumbacher, *op. cit.*, 2de éd., les divers articles sur Psellos et ses écrits, en particulier celui de la p. 433. — M. P. Bezobrazov a publié à Moscou, en 1890, une biographie de Michel Psellos.

fut, nous l'allons voir, une grande journée pour le jeune sous-secrétaire d'Etat, alors âgé d'environ vingt-quatre ans. Dès le matin, il ne cessa de courir du palais de Zoé au couvent habité par Théodora, se poussant, intriguant, observant d'où venait le vent, se ménageant entre les partis, surtout rassemblant les éléments de ses mémoires célèbres devenus pour nous une source si nouvelle, si infiniment précieuse pour la connaissance de ces faits dramatiques.

Je passe au récit des événements (1) : Suivant Psellos, qu'il faut d'ordinaire préférer puisqu'il fut le témoin oculaire de cette révolution fameuse, il se serait écoulé au moins deux fois vingt-quatre heures entre la lecture du « pittakion » impérial au Forum de Constantin et la grande explosion de la fureur populaire. Toutefois, il semble qu'en ce point particulier Skylitzès ait davantage raison, qui raconte que les troubles de la rue éclatèrent presque aussitôt et faillirent coûter, sur cette place même du Forum, la vie au malheureux Préfet de la Ville. Je n'ai pas les éléments pour décider entre ces deux récits qui ne varient du reste guère que dans ces détails. Je les donne ici consécutivement :

Voici d'abord celui de Skylitzès : « Lorsque le Préfet eût achevé la lecture du « pittakion » devant la foule immense assemblée, on entendit soudain une voix tonnante s'écrier, sans qu'on sût d'où elle venait : « Nous ne voulons pas de l'impur (2) Kalaphate pour notre basileus. Nous voulons la légitime héritière du trône, notre mère Zoé ! » Et aussitôt, tout d'une voix, le peuple entier se mit à vociférer à grands cris : « Mort, mort au Kalaphate ! » et autres imprécations effroyables (3). En même temps, ces milliers d'hommes, saisissant qui un caillou, qui un bâton ou un escabeau, se ruent sur le Préfet. Peu s'en fallut que l'infortuné patrice ne fût assommé. Il avait nom Anastase et avait jadis été un des familiers du basileus Constantin, près de la basilissa. Heureusement qu'il put échapper aux émeutiers et s'enfuir en hâte. »

Le récit de Psellos, pour en arriver à cette même fin de l'attaque du

(1) Je me suis beaucoup aidé pour ce récit et la suite des événements de l'excellent mémoire de M. H. Mædler, intitulé : *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos, ein Stuck byzantinischer Kaisergeschichte*, 1894.

(2) Littéralement « σταυρόπατης », contempteur de la Croix.

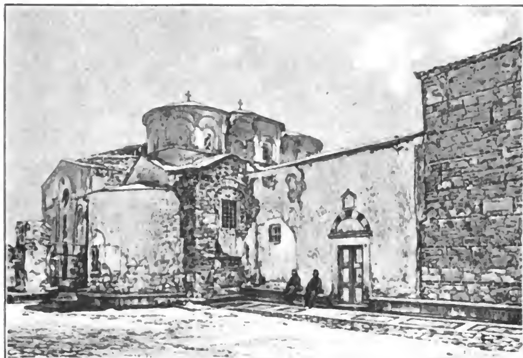
(3) Voy. Cédrénus, p, 878.

Palais par la foule constantinopolitaine, n'en est pas moins sensiblement différent pour les commencements de la sédition. Je reprends ici, dès le début, le texte précieux de ce témoin oculaire :

« Durant que Michel se laissait aller à la joie, se félicitant du succès du plan qui lui tenait tant à cœur, se prélassant aussi dans la satisfaction béate de sa vanité, l'orage s'en allait grondant et grossissant dans l'immense ville. L'infini mouvement des affaires, le va-et-vient des plaisirs avaient à la fois subitement et partout cessé. Partout la foule commençait à s'agiter furieusement. Tous les âges, les sexes, toutes les classes se groupaient, proférant des murmures de plus en plus violents. A chaque moment l'attitude de cette multitude devenait plus menaçante et qui d'abord avait parlé tout bas maintenant exprimait tout haut sa fureur. A mesure que l'on connaissait mieux l'infortune si subite de la basilissa et l'audace de son bourreau, un sombre voile de douleur et de colère semblait s'étendre plus lourdement sur la cité comme c'est le cas lors des grandes calamités publiques. Une morne tristesse accablait toutes les physionomies.

« C'était vers l'heure de midi du lundi 19 avril. Personne ne se contenait plus. Les murmures étaient devenus des vociférations. Les moins violents déclamaient sur les places publiques et avaient déjà composé sur l'événement des « tragoudia » ou chansons historiques populaires. Le désir d'abord vague de venger la basilissa exilée avait pris rapidement une forme aussi définie que violente. Toutes les classes rivalisaient de colère, prêtres, hauts fonctionnaires, jusqu'aux membres de la famille du basileus, les ouvriers aussi, toute la populace enfin. Chacun se préparait à une lutte sans merci. Fait infiniment plus grave, les troupes de la garde tauroscythe, les fameux mercenaires russes ou værings, celles d'autres nations barbares encore, ne contenaient plus leur colère. Bref, ces vaillants, comme chacun dans la cité, étaient prêts à donner leur vie pour la basilissa bien-aimée, victime d'une telle infamie. Quant aux femmes, elles étaient devenues des furies. Comment pourrais-je décrire leur attitude pour ceux qui n'ont pu *de visu* contempler un tel spectacle? J'en ai de mes yeux vu un grand nombre qui jamais une heure jusque-là dans toute leur vie n'avaient mis les pieds hors du gynécée et qui se

montraient maintenant audacieusement à la foule, poussant des cris aigus, éclatant en sanglots, en plaintes lamentables. Pareilles à des Ménades groupées en une masse hurlante, elles proféraient des imprécations terribles contre le scélérat qui les avait privées de leur mère adorée. « Elle seule, disaient-elles à haute voix, était aussi noble d'âme que belle de figure ! Elle seule était notre souveraine et notre mère, notre basilissa



ÉGLISE de la Nea Moni de Chio construite sous le règne de Constantin Monomaque. (Strzygowski, Byz. Zeitschr., V.)

légitime, fille de nos basileis ! Comment ce misérable parvenu a-t-il osé mettre la main sur cette noble créature et la traiter avec cette indignité ? »

« Ainsi parlaient ces femmes distinguées, devenues de véritables mégères, en même temps qu'elles se précipitaient dans la direction du Palais pour tenter d'y mettre le feu. Cela avait commencé par des groupes isolés. Maintenant c'était toute la population qui accourait à la fois autour de la demeure impériale, poussée par un même élan de fureur, chacun ayant saisi l'arme qui lui était tombée sous la main. Les uns

brandissaient des haches, les autres de lourdes framées (1), des épées, des massues; qui maniait un arc, une lance, qui s'armait de cailloux. On avait ouvert les portes de toutes les prisons pour grossir le nombre des combattants (2).

« Bien vite toute cette foule en délire eut entouré hurlante l'immense enceinte palatine. Je me trouvais à ce moment dans une des antichambres du basileus. A cette époque je remplissais depuis assez longtemps auprès du souverain les fonctions de second « asecretis » impérial et j'étais occupé à dicter des dépêches officielles lorsque nous entendîmes soudain monter par les fenêtres une grande rumeur, un grand bruit qui nous bouleversa tous. Aussitôt on introduisit un messager haletant qui annonça que tout le peuple de la capitale se précipitait en masse sur le Palais pour attaquer le basileus. La plupart de ceux qui m'entouraient crièrent d'abord que c'était folie. Quant à moi, me remémorant les propos que j'avais entendu proférer par la foule dans les jours précédents, je me rendis de suite compte de l'extrême gravité de la situation. L'étincelle du début était devenue un immense incendie qu'aucune rivière ne saurait plus éteindre. Je me jetai précipitamment sur un cheval et m'élançai dans la direction du tumulte. Là, je fus témoin du spectacle extraordinaire que voici (3) :

« Toute cette foule, poursuit notre si précieux, mais très emphatique chroniqueur, semblait mue par une influence supérieure mystérieuse. Elle avait en un clin d'œil complètement changé d'aspect. Tous ces milliers d'êtres humains couraient comme des fous furieux, sentant leurs forces comme décuplées. Leurs yeux jetaient des flammes à la fois de colère et d'enthousiasme. »

Tandis qu'une partie de la populace forçait ainsi les prisons, délivrait et armait les prisonniers et les bandits de toute espèce, une autre portion se mit à attaquer les belles et riches habitations des parents du basileus.

(1) « Ῥομφαίαν βαρυσίδηρον. » Wassiliewsky voit dans ces mots une allusion à la participation à l'émeute des gardes værings révoltés contre l'usurpateur. Voy. *La droujina væringo-russe*, 2d art., p. 444.

(2) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 15.

(3) Comme le fait très justement remarquer M. Bury (*op. cit.*, p. 255), il est aisé, en lisant entre les lignes, de se rendre compte que notre cher philosophe s'était déjà parfaitement fait d'avance à l'idée d'abandonner la cause du basileus dont il prévoyait le sort aussi affreux que mérité et pour lequel, il est juste de le dire, il n'éprouvait aucune sympathie.

Toutes, assaillies presque simultanément, furent aussitôt démolies de fond en comble. C'était un spectacle terrifiant. Hommes, femmes, enfants travaillaient avec fureur à cette œuvre de destruction.

Tout ce qu'on trouvait dans les maisons ainsi livrées à la pire colère populaire était immédiatement emporté dehors par les démolisseurs et vendu par eux à vil prix. Même les églises, les couvents fondés ou dotés par le Kalaphate et les membres de sa famille, ne trouvèrent pas grâce. Parmi les demeures les plus vivement attaquées était celle du nobilissime Constantin, l'âme damnée du basileus son neveu. Le nobilissime, qui, à ce moment, ne se trouvait pas au Palais, avait d'abord couru chez lui pour fuir l'émeute qui l'épouvantait ; puis, assiégé par elle, voyant qu'il allait périr, il avait armé toute sa maison et s'était mis bravement, lui sans armes, à la tête de cette troupe improvisée. On avait fait une sortie désespérée et on s'était rué, avec la rapidité de l'éclair, l'épée haute, à travers les voies encombrées. On avait ainsi réussi à gagner le Palais, où on avait trouvé le basileus assis, muet, consterné d'épouvante. D'abord le malheureux s'était imaginé que ses gardes barbares, russes et autres, viendraient en quelques instants à bout de ce qu'il croyait être une simple échauffourée.

Puis, voyant avec terreur que cette émeute était celle de tout un peuple, que les Værings et autres mercenaires commençaient à passer ouvertement à l'émeute, il avait de suite perdu la tête, mourant de peur, ne sachant plus que faire ni qu'ordonner, abandonné de tous, n'osant même plus se fier à ses gardes dont les uns hésitaient déjà à lui obéir, dont les autres désertaient délibérément pour se joindre au peuple. Il pouvait être environ la douzième heure du jour. Le pauvre insensé tomba dans les bras de son oncle avec des larmes de joie, le remerciant de venir mourir à ses côtés. Ces deux hommes qui avaient déjà la mort dans les yeux tinrent un rapide conseil. Ils se rendirent compte, Constantin surtout, que leur unique, leur dernière chance de salut était de rappeler immédiatement Zoé pour tacher de calmer la fureur du peuple. Durant qu'on courait chercher la vieille basilissa à Prinkipo, Constantin, demeuré beaucoup plus maître de lui que son neveu, organisait fiévreusement la défense de l'immense agglomération de bâtiments d'espèce

si diverse formant le Palais Sacré des empereurs que la foule des émeutiers attaquait maintenant de toutes ses forces avec une violence et une audace inouïes. Par son ordre, les archers et les frondeurs occupèrent les divers points stratégiques, offrant aux assaillants la plus énergique résistance. On tua ainsi de très nombreux émeutiers, mais à chaque fois que les groupes de combattants populaires étaient repoussés à grande perte, ils se reformaient aussitôt plus nombreux accourant au combat avec une rage nouvelle.

Enfin, on annonça le retour de l'impériale captive. La malheureuse Zoé, raconte Psellos, avait passé depuis la veille par des émotions si constantes et si terribles, que tout son courage s'en était allé.

Certes, elle était exaspérée contre son indigne fils adoptif, mais comme elle se sentait toujours encore entre ses mains terribles, elle redoutait à tel point quelque chose de pire, qu'elle n'osa faire au Kalaphate le moindre reproche. Bref, elle ne fut aucunement à la hauteur des circonstances, mais se prit à pleurer assez sottement sur la situation quasi-désespérée où se trouvait son bourreau. Était-ce compassion réelle ou feinte? Psellos ne le dit pas. En tout cas, la vieille princesse ne fit aucune difficulté pour se laisser montrer au peuple dont on espérait ainsi calmer la fureur. Pour l'y faire consentir, Michel lui avait fait les serments les plus solennels, lui jurant qu'elle allait reprendre aussitôt sa vie de basilissa toute-puissante, aussitôt du moins que la tempête populaire serait calmée, lui promettant qu'elle n'aurait que satisfaction de ce qui serait décidé pour elle. Elle, violemment émue, promit de son côté tout ce qu'on voulut. Rendant véritablement le bien pour le mal, elle jura de tout son cœur, semble-t-il, alliance avec son odieux fils adoptif, afin de ramener au plus vite la paix publique. Aussitôt ces rapides préliminaires conclus, on lui arracha sa robe de bure, on la revêtit en hâte de la robe de pourpre des basilissæ, et, le diadème en tête (1), dissimulant tant bien que mal l'absence de sa chevelure grise coupée ras, on l'exposa à la vue de la foule ameutée dans le grand Kathisma de l'Hippodrome, cette haute tribune impériale si fameuse, fortifiée comme une forteresse

(1) Psellos, au contraire, affirme qu'on montra au peuple Zoé encore vêtue de sa robe monacale. Voy. Mædler, *op. cit.*, p. 2.

et qui, dominant l'immense amphithéâtre des Jeux, communiquait par derrière avec les bâtiments du Palais proprement dits. Le basileus, le nobilissime et leurs rares partisans se flattaient d'arrêter court la 'colère de la foule en montrant aux émeutiers la fille de leurs basileis saine et sauve, redevenue libre et impératrice comme devant. Hélas, il était trop



MOSAÏQUE BYZANTINE du tympan de la Porte royale du Narthex de l'église de l'Assomption de la Vierge (Koimesis) *à Nicée, édifiée par Nicéphore, patrice, préposite, « vestis » et grand hétériarque du basileus Constantin VIII. (Voy. la note 1 de la p. 7.) — La Panagia orante. — L'inscription dédicatoire donnant les nom et titres du fondateur qui est disposée en demi-cercle au-dessus de la Panagia, est à peine visible sur cette gravure. J'en donne le développement à la page 388. — (Phot. commun. par M. O. Wulff.)*

tard. La bête populaire était lâchée et ce remède suprême n'eut pas l'effet désiré. Parmi les émeutiers, les uns ne reconnurent même pas la basilissa. Les autres persistèrent à vouloir châtier son cruel geôlier, qui dut se retirer précipitamment pour fuir l'avalanche de projectiles de toutes sortes.

Bref, la foule hurlante refusa net de s'en laisser imposer par cette comédie et le siège du Palais par ces milliers de démons déchaînés n'en continua qu'avec plus de violence.

A ce moment précis surgit un nouvel incident très grave. Les chefs véritables de l'émeute, appartenant presque tous à l'aristocratie aussi universellement que violemment hostile au Kalaphate (1), s'étaient pris à redouter que, malgré tout, l'alliance nouvelle si hâtivement conclue entre la vieille basilissa et son ancien fils adoptif ne finit par avoir raison de la colère populaire. Ils craignaient infiniment que la masse des rebelles ne se laissât toucher par les sollicitations de Zoé et ne vînt à cesser une lutte devenue sans raison, ce qui eut fait avorter la révolution et assuré à nouveau le triomphe du basileus exécré. Pressés par les circonstances qui se modifiaient de minute en minute, ces hommes imaginèrent en hâte une combinaison nouvelle qui allait faire entrer en scène un acteur féminin assez inattendu.

On n'a pas oublié Théodora, cette seconde fille de Constantin VIII, qui, après avoir partagé durant quelque temps avec sa sœur Zoé, mais au second rang derrière celle-ci, les honneurs impériaux, le trône et l'existence du Palais Sacré, avait fini par tomber victime de la violente jalousie et des soupçons incessants de son aînée. Calomniée délibérément, accablée sous d'odieuses accusations, elle avait été, on se le rappelle, sous le règne de Romain Argyros, enveloppée à deux reprises dans de ténébreuses poursuites de conspirations plus ou moins imaginaires, exilée du Palais Sacré, tonsurée, enfermée enfin comme religieuse au couvent du Pétrion dans une sorte de demi-captivité dorée. La vieille Porphyrogénète vierge avait d'abord pris assez facilement son parti de cette cruelle disgrâce, d'autant plus que, dans le monastère qui lui servait de résidence, on continuait à lui rendre, par ordre de Romain, des honneurs quasi-royaux, tout en surveillant chacun de ses mouvements. Mais tout le long du règne de Michel IV, elle avait fort pâti de la haine que celui-ci portait à sa sœur Zoé. Sa disgrâce en était même devenue bien plus complète. Personne au Palais ou dans la Ville gardée de Dieu ne prononçait plus le nom de la vieille princesse qui végétait oubliée au fond de son monastère, si complètement oubliée même que Psellos a pu affirmer, avec quelque exagération, semble-t-il, que lorsque Michel V prit à son

(1) Voy. Gelzer, dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 1002.

tour le pouvoir, cet inculte parvenu ignorait jusqu'à l'existence de cette sœur de sa mère adoptive. En tout cas, Théodora était demeurée depuis tant de temps si peu gênante que personne ne s'en préoccupait plus. Elle était en outre déjà fort âgée.

Or, cette princesse si totalement effacée n'en était pas moins, exactement au même titre que sa sœur, l'héritière légitime directe du glorieux sang des basileis de la glorieuse maison de Macédoine, la fille, elle aussi, de Constantin VIII, la nièce pareillement du grand Basile. Par cela même, toute vieille et chétive qu'elle pût paraître au fond de sa cellule du Pétrion, elle représentait une force immense, le principe de la légitimité à cette époque encore tout-puissant à Byzance. Depuis la mort déjà assez lointaine de Constantin VIII, un parti s'était plus ou moins secrètement formé autour d'elle qui avait toujours persisté depuis, constitué par ses fidèles et les anciens familiers de son père et de son oncle le grand Basile. Les déplorables gouvernements qui s'étaient succédé à Byzance, l'horreur des parvenus de Paphlagonie avaient très fort augmenté ce parti. On conçoit aisément comment la bureaucratie constantinopolitaine fidèle aux traditions du grand Basile, la noblesse de naissance aussi, même la noblesse territoriale, avaient dès longtemps pris tacitement position dans le camp de la plus jeune des descendantes de la dynastie macédonienne sans avoir eu jusqu'ici l'occasion de prendre ouvertement parti. Aujourd'hui il se présentait pour cette grande fraction de l'opinion publique quasi-sommeillante, une occasion merveilleuse telle qu'il n'y en avait jamais eu !

Quand les chefs de l'émeute qui emplissait la grande Ville de son tumulte, ces chefs mystérieux qui comptaient bien faire tourner au profit de leurs plans secrets les convulsions de la fureur populaire, eurent vu la basilissa Zoé faire cause commune, sinon par inclination naturelle, du moins par nécessité, avec son proscripteur, quand ils purent craindre qu'elle ne fut forcée de se retourner contre ceux mêmes qui, depuis la veille, risquaient leur vie pour la replacer sur le trône, il leur vint soudain à l'esprit, par une heureuse inspiration, d'aller quérir dans sa solitude du Pétrion la vieille Théodora, et de faire de son nom un nouveau cri de ralliement pour l'émeute en la proclamant basilissa

aux côtés de sa sœur. Ne pouvant plus se servir de l'unique nom de Zoé, habilement monopolisé par Michel, ils tentèrent de le remplacer ou du moins de le renforcer par celui de Théodora qui était comme elle de pur sang impérial.

Ce plan si soudainement conçu fut exécuté avec un ordre singulier, une suite tout à fait étonnante au milieu d'un trouble public aussi universel. Un des familiers du défunt basileus Constantin VIII, le patrice Constantin Kabasilas dont Psellos a, par prudence, négligé de nous dire le nom que nous connaissons d'autre part, mais dont il fait le curieux portrait que voici : « un des anciens serviteurs du basileus Constantin, un étranger, homme de haute naissance, de maintien superbe et majestueux », se mit à la tête de la manifestation nouvelle, avec les anciens eunuques de son maître, une grande partie du Sénat et un immense concours populaire. On courut dans le plus grand ordre au monastère du Pétrion, dont on eut tôt fait de forcer la clôture (1). »

C'était vers le milieu de l'après-midi. Préalablement, on s'était précipité à Sainte-Sophie où le patriarche Alexis, de retour dans la capitale, officiait. Nous devons ce détail à Skylitzès. Nous savons par le récit si précieux d'Ibn el-Athîr que ce prélat, qui haïssait le nouveau basileus et qui était par contre fort dévoué à la basilissa, avait désobéi à l'injonction de Michel et avait quitté son monastère du Bosphore pour rentrer à Constantinople (2). Du récit de Skylitzès, il semblerait presque que le vieux pontife ait suivi la foule des émeutiers jusqu'au Pétrion (3). Il ne pouvait du reste, dans la terrible situation où il se trouvait, faire autre chose que se rallier à la cause des adversaires de son ennemi mortel le Kalaphate. Il parut dans l'église au milieu de la foule tumultueuse et lui annonça solennellement son intention de soutenir le parti de Zoé et de favoriser également l'élévation de Théodora. Skylitzès cite, je l'ai dit, comme étant accourus de leur côté au couvent où

(1) « Ce n'était pas une émeute en masse, dit Psellos, c'était une armée commandée par son général en chef, qui allait chercher sa souveraine. »

(2) Psellos ne mentionne point la participation du patriarche au mouvement favorable à Théodora. Skylitzès, qui est seul avec Michel Attaleiates à nous parler de ce fait, a le tort, en tout cas, de placer toute l'histoire de cette tentative en faveur de Théodora avant le retour de Zoé au Palais, alors que véritablement elle n'eut lieu qu'après.

(3) Sur ce couvent fameux de Constantinople, voy. Millingen, *op. cit.*, p. 207.



MOSAÏQUE BYZANTINE de la voûte du Narthex de l'église de l'Assomption de la Vierge (Koimesis) *à Nicée, édifiée par Nicéphore, patrice, préposite, « vestis » et grand hétériarque du basileus Constantin VIII. (Voy. la note 1 de la p. 7.) — Le Christ, saint Joachim, sainte Anne, saint Jean-Baptiste, les Évangélistes. — (Phot. commun. par M. O. Wulff.)*

languissait Théodora tous les anciens eunuques de feu le basileus son père, puis encore le patrice Constantin Kabasilas et la presque unani-

mité des sénateurs. Tous ces personnages étaient unanimes à vouloir proclamer la vieille princesse, non en opposition, mais aux côtés de sa sœur prisonnière aux mains du Kalaphate. Ce n'était plus une simple émeute, c'était une révolution qui se préparait.

La première surprise de l'antique recluse, si subitement précipitée de l'infini silence du cloître au tumulte affreux de la rue en ce jour d'émeute, fut abominable. La pauvre femme épouvantée se refusa avec obstination à écouter les propositions des chefs du mouvement, de tous les vieux amis de son père et de sa dynastie. Sourde aux menaces comme aux prières, elle courut se réfugier dans le sanctuaire de la chapelle conventuelle, mais les chefs de la révolte l'y poursuivirent et la saisirent de force. Quelques-uns, rendus furieux par sa résistance, tirant leurs armes, voulaient l'en frapper. Bref, sacrilège inouï, on la tira avec violence hors du saint lieu. Une fois dans la rue on l'affubla du magnifique vêtement impérial et, ainsi costumée (1), on la jeta en hâte sur un cheval. Ce fut dans cet équipage moitié tragique, moitié grotesque que la vieille femme qui, le matin, avait dit ses prières dans la pauvre cellule où elle croyait bien finir ses jours, fit, encadrée par les rangs pressés d'une foule enthousiaste, une tumultueuse entrée sous le dôme splendide de Sainte-Sophie où elle fut immédiatement entourée par le patriarche et les principaux chefs des émeutiers. C'était dans ce temple auguste, métropole de la religion orthodoxe, que ceux-ci avaient décidé de conduire d'abord la nouvelle et étrange souveraine qu'ils s'étaient choisie, pour la couronner, la proclamer basilissa des Romains et lui donner ainsi la consécration et la protection officielles de l'Église. Tout ceci avait pris du temps. Il faisait déjà une obscurité profonde quand le cortège infini atteignit l'église (2), dans la soirée du lundi 19 au mardi 20 avril.

Ce fut dans ce temple splendide aux voûtes infinies un délire de joie dynastique. La foule entière, tout le peuple de Constantinople, grands et petits, toutes les classes confondues, semblant oublier qu'il y avait encore un basileus au Palais, acclamèrent Théodora et aussi sa sœur Zoé.

(1) C'est le récit de Psellos. Skylitzès dit que ce fut à Sainte-Sophie seulement qu'on habilla Théodora des vêtements impériaux. Cette version me paraît plus probable. Certainement le patriarche dut présider à ce couronnement improvisé.

(2) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 16.

Longtemps, sous les plafonds courbes à fonds d'or, retentirent les cris incessamment poussés par cette multitude : « Longue vie à Théodora, notre Mère ». On procéda au couronnement solennel devant tous les hauts dignitaires assemblés On avait certainement placé la vieille Porphyrogénète ahurie sur l'ambon pour qu'enveloppée de la robe à grands carreaux, solennellement couronnée du diadème par le patriarche, elle fut visible de tous ces milliers d'êtres humains dans cet édifice géant. Elle reçut ainsi l'hommage de tous les dignitaires prosternés à ses pieds. Quel peintre pourrait reproduire ces spectacles inouïs, cette plèbe byzantine délirante, tous ces hommes armés, ces prêtres en grand costume encombrant de leur foule ces espaces étincelants de mille feux, cette vieille princesse en vêtements éclatants, effarée, point de mire de tous les yeux, ces acclamations pareilles au tonnerre qui la saluaient incessamment !

Le Kalaphate fut déclaré usurpateur et par conséquent déchu. Tous ses partisans furent révoqués de leurs charges, et le sort de l'infortuné fut ainsi décidé. Théodora et cette foule immense passèrent tout le reste de la nuit dans le temple de la Souveraine Sagesse (1).

Durant qu'une partie de la foule faisait ainsi cortège à Théodora, le reste des émeutiers continuait à donner furieusement assaut au Palais Sacré défendu avec la fureur du désespoir. Du haut du Kathisma, cette tribune fortifiée si élevée au-dessus du flot populaire encombrant l'immense Hippodrome, cette tribune d'où tant de fois ses prédécesseurs avaient donné le signal des jeux ou fièrement bravé l'émeute, en face de ces milliers de révoltés couvrant la vaste enceinte, assourdissant de leurs vociférations incessantes les oiseaux du ciel, le Kalaphate, escorté du nobilissime et de tous les siens, pâle, hagard, s'attendant à chaque instant à être massacré, poussant en avant la vieille Zoé docile, la désignait désespérément aux assaillants qui lui répondaient par des huées. Vainement s'efforçait-il de les haranguer. Vainement leur criait-il que la basilissa Zoé était déjà restaurée sur son trône et qu'il serait répondu favorablement à toutes les demandes populaires. Il ne parvenait pas à

(1) Michel Attaleiates, *op. cit.*, p. 16.

obtenir une seconde de silence. Tous d'en bas lui hurlaient les pires injures, lui jetant une grêle de pierres, tirant sur lui à coups de flèches.

Encore une fois, il est trop tard. La foule, comme tombée en démence, coupant incessamment la voix désespérée du prince, se refuse à l'écouter et l'insulte outrageusement. Depuis longtemps la nuit était venue. A ce moment on vient précipitamment annoncer au Kalaphate le couronnement de Théodora et la marche sur le Palais d'une partie des émeutiers de Sainte-Sophie qui accourent chercher Zoé pour la placer sur le trône dans l'église à côté de sa sœur. Alors l'infortuné, comprenant enfin que tout est perdu, abandonné par ses fameux guerriers værings, ne songe plus qu'à sauver ses jours.

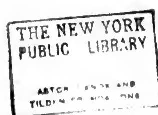
Il fait apprêter un navire de la flotte impériale pour gagner par la voie de la mer qui lui est encore ouverte le célèbre couvent de Stoudion dans l'angle sud-ouest de la Ville. Il veut y abdiquer, puis s'y faire moine, et compte échapper ainsi au sort qui le menace. Mais le nobilissime ne le permet point encore. « Il faut vaincre avec courage, s'écrie-t-il, ou périr glorieusement en basileus. » Cet avis ayant momentanément prévalu, tout ce qui se trouvait par le hasard de ces terribles circonstances enfermé dans le Palais assiégé, tout, jusqu'aux derniers valets, est armé, et le nobilissime, conservant tout son sang-froid, groupant autour de lui cette foule disparate, la dispose à nouveau aux points les plus menacés. Il s'apprête à résister jusqu'à la dernière extrémité. C'est vraiment l'effort suprême ! A cet instant précis, coïncidence bizarre, on signale l'arrivée par mer au Palais du fameux stratigos Katakalon Kékauménos, le glorieux défenseur de Messine, apportant lui-même au basileus la nouvelle du grand succès qu'il a remporté l'an d'auparavant sous les murs de cette ville sur les Sarrasins de Sicile. Cette heureuse circonstance encourage quelque peu l'empereur défaillant.

La nuit se passa dans ces transes, dans ces luttes horribles. Cependant la fin de ce drame étrange approchait rapidement. L'aube du mardi 20 se leva sur ces milliers de combattants. Les émeutiers qui entourent le Palais sont à ce moment divisés en trois groupes principaux pour l'assaillir des trois seuls côtés où on pouvait l'aborder. Les uns font assaut du côté de l'Hippodrome. Les autres attaquent le Forum Augustéon où





COUVERTURE d'un Évangéliaire d'argent doré et émaillé, conservé à Saint-Marc de Venise. — Très bel ouvrage d'orfèvrerie byzantine des Xme ou XIme siècles. — Les quatre évangélistes sont de travail occidental.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

se trouvaient la porte de la Chalcé et à sa suite le Triklinion ou caserne des Excubiteurs. Le troisième groupe d'émeutiers enfin, du côté de la vieille ville, assiège le « Tzykanisterion » ou Carrousel pour les exercices équestres des basileis établi par l'empereur Basile I au IXme siècle. Constantin oppose de même à ces agresseurs trois groupes principaux de défenseurs. Partout la lutte se rallume plus ardente, plus furieuse. Les partisans du basileus se défendent en désespérés. Le carnage est immense, surtout parmi les assaillants, car cette foule urbaine combat presque nue et sans armes, luttant à coups de pierres et d'autres matériaux de cette sorte contre des soldats couverts de maille et supérieurement équipés. On dit que dans ce seul jour, qui fut le mardi 20 (1), environ trois mille hommes de la foule constantinopolitaine périrent. Enfin, après des heures de massacre, après toute une journée et toute une nuit de lutte horrible, le succès vers la fin de la nuit du mardi au mercredi, demeura au plus grand nombre. Les émeutiers vinrent à bout les défenseurs du Palais.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes. — Saint Akindynos. — XIme Siècle. — (Millet, Htes-Études, C. 1360.)

Nous n'avons, hélas, guère de détails sur cet effroyable envahissement de cette magnifique et séculaire demeure des basileis. Ce dut être le plus affreux pillage rendu plus dramatique encore par l'heure si matinale. On

(1) Troisième jour « de la semaine après celle de Pâques ».

se battait certainement torches en mains. Skylitzès dit seulement que, forçant les portes du Palais, la foule des assaillants se précipita dans le « Sekreton » (1), brisant et détruisant tous les objets précieux qui s'y trouvaient conservés, s'emparant en outre de sommes énormes en numéraire, détruisant de même tous les registres des impositions publiques. Toutes ces bêtes fauves n'avaient qu'une pensée, se saisir du basileus exécré pour le massacrer. Lui, lorsqu'il s'était senti perdu, avait eu encore le temps, après avoir changé de vêtements pour ne pas être reconnu, de courir au petit port du Palais sur la mer de Marmara. Là, il s'était, à l'aube naissante, jeté avec le nobilissime et quelques familiers dans le dromon ou galère impériale qui avait immédiatement pris le large.

Il laissait derrière lui Zoé, qui fut aussitôt retrouvée par la foule des émeutiers et portée en triomphe. Durant ce temps, le bâtiment qui portait le fugitif cinglait en hâte le long de la rive de l'immense cité jusqu'en face du monastère de Stoudion, ce plus fameux et immense couvent constantinopolitain dont l'emplacement est aujourd'hui encore marqué par la mosquée de l'Écuyer (2), dans le quartier de Psamatia. Mettant pied à terre précipitamment en ce point écarté de la Ville où l'émeute n'était pas encore maîtresse, l'oncle et le neveu coururent au couvent. Après s'être fait raser la chevelure, ils prirent aussitôt l'habit religieux. Puis ils attendirent avec une indicible angoisse la suite des événements. C'était le mercredi 21 avril de grand matin (3).

« Ainsi, dit Skylitzès, cette lutte terrible inaugurée à la deuxième heure du deuxième jour de la semaine qui suit celle de Pâques, le lundi 19 avril par conséquent, finit dans la nuit du troisième au quatrième », du mardi 20 au mercredi 21 par conséquent. L'Empire se trouvait maintenant avoir deux basilissæ, Zoé au Palais, Théodora à la Grande Église. Celle-ci était la véritable maîtresse de la situation, puisque son parti avait forcé le Kalaphate à fuir et réussi à délivrer Zoé. Celle-ci, aussitôt rede-

(1) Bureaux de la Trésorerie impériale. Ἐν τῷ Σεκρέτῳ et non Σέκτῳ, comme il est écrit, certainement par erreur, dans Cédrénus, II, 539, 7. Voy. Glycas, p. 592, « Ἐν Σεκρέτοις ». Dans Cédrénus, Σέκτον est certainement une abréviation pour Σέκρετον ou mieux Σήκρητον.

(2) Imrahor-Djami.

(3) « Quatrième jour de la semaine qui suit celle de Pâques » dit Skylitzès. Voy. Cédrénus, II, 878.

venue impératrice, conservant son ancienne jalousie, voulait mettre de côté sa sœur si fâcheusement extraite de son convent, mais elle se trompait étrangement en ne se rendant pas compte qu'elle n'était redevenue souveraine que par la grâce de sa sœur. La multitude, prise soudain de passion pour cette vieille fille si longtemps oubliée, ne permit point à la basilissa d'agir comme elle désirait et l'obligea à prendre vraiment Théodora pour collègue. On courut chercher celle-ci à Sainte-Sophie où elle était demeurée depuis son couronnement, gardée par une portion de la foule, et on l'amena en triomphe au Palais, probablement toujours sur son cheval. Le Sénat fut convoqué en hâte, ce Sénat imbécile, qui, si peu de jours auparavant, avait, sur l'ordre de Michel, décrété la déposition de Zoé. Celle-ci, redevenue maîtresse de l'Empire, harangua d'abord les sénateurs, puis escaladant une tribune élevée, probablement celle du Kathisma, elle harangua de même la foule infinie qui l'acclamait incessamment. Quel spectacle prodigieux, et comment se le figurer !

« La basilissa, s'écrie Skylitzès, remercia le peuple, comme il était juste, pour l'intérêt si affectueux que celui-ci lui avait porté ! » Comme nous allons voir qu'elle ne put sauver le Kalaphate et dut sur ce point céder à Théodora, elle n'en conçut qu'une haine double contre sa sœur et fit d'incroyables efforts pour la tenir loin du pouvoir. Mais l'attitude du Sénat, surtout celle du peuple, lui ouvrit les yeux ainsi qu'à ses très sages conseillers. Un règne de Théodora sans Zoé était à ce moment possible, mais pas l'inverse. Zoé fut donc forcée d'accepter la réconciliation, du moins apparente, avec sa sœur.

Revenons au déplorable Michel V et à son oncle le nobilissime. Vêtus de la robe de bure, la tête rasée, afin de bien affirmer leur intention de se faire moines pour le reste de leurs jours, les deux princes espéraient attendrir ainsi le lion populaire. Hélas, ils n'apprirent que trop vite que la foule, loin de vouloir les épargner, les poursuivait avec plus d'ardeur que jamais et que, le lieu de leur retraite ayant été tôt découvert, elle les y cherchait pour les tuer, n'ayant plus que cette idée en tête. Dans leur désespoir, terrifiés par la crainte d'une mort cruelle, ils se jetèrent alors dans la grande église du couvent qui était dédiée au Précurseur. Comme ils attendaient de minute en minute leurs bourreaux,

ils embrassèrent avec ferveur la balustrade de l'autel, lieu de refuge très saint, inviolable. Les malheureux, persuadés que la foule n'oserait commettre le sacrilège de les en arracher, se cramponnaient désespérément à ce dernier abri.

Dès que la nouvelle de la fuite du basileus, dit Psellos, se fût répandue dans la Ville, la foule immense qui encombrait les rues et qui tremblait encore de l'angoisse d'un revirement dans la lutte sanglante aux alentours du Palais, éclata en manifestations de joie délirante. La terreur fit place à l'enthousiasme. Les uns couraient dans les temples, dédiant des actions de grâces à Dieu qui venait de leur donner le salut; les autres acclamaient la nouvelle augusta Théodora; tous dansaient, chantant par les rues, improvisant des chants de circonstance. Mais la plupart, je l'ai dit, n'avaient pour le moment qu'une pensée, retrouver le misérable Michel et se repaître de son supplice.

Tous uniformément couraient dans la direction du lointain couvent de Stoudion ne parlant que d'égorger le basileus après mille outrages, de couper son corps en morceaux. L'empressement était tel, que ceux mêmes qui entouraient les impératrices firent comme les autres. On laissa toutefois aux princesses une garde nombreuse pour les protéger! Heureusement pour nous, car cette curiosité nous a valu le récit dramatique de ces scènes affreuses par un témoin oculaire, heureusement Psellos fut du nombre de ceux qui désirèrent à tout prix assister au drame qui allait se passer au Stoudion. Son récit est véritablement terrifiant. « Je m'attachai, dit-il, aux pas d'un de mes amis, officier très illustre de la garde impériale, auquel je m'étais associé depuis toutes ces péripéties pour l'aider de mes conseils. Nous courûmes au galop de nos chevaux jusqu'à l'église du Stoudion que nous trouvâmes entourée d'une foule immense d'émeutiers en armes qui assaillaient de toutes parts le saint édifice pour le démolir dans leur rage folle. Nous eûmes une peine infinie à nous frayer un chemin pour y pénétrer, car une foule plus nombreuse, plus enragée, d'aspect plus terrible encore, y était déjà assemblée. Tous ces gens, roulant des yeux furibonds, vomissaient dans un vacarme effroyable les injures et les menaces les plus abominables contre les malheureux réfugiés.

« Je n'avais pas pris parti jusque-là bien vivement. Cependant je n'étais pas insensible aux infortunes de la basilissa Zoé et j'étais assez violemment irrité contre le basileus à cause de sa conduite abominable envers sa bienfaitrice. Mais quand, après avoir, avec toute la peine imaginable, fendu cette foule compacte, j'arrivai à l'autel et que j'eus aperçu les deux malheureux, le basileus à genoux, tenant embrassée la Sainte Table de l'autel, le nobilissime debout, à sa gauche, tous deux mécon-



RUINES D'ANI, capitale des Rois des Rois Pagratides d'Arménie au XIme Siècle. — Vue d'ensemble. On distingue la ligne des remparts et le ravin de l'Akhourian ou Arpa-Tchai. — (Phot. commun. par M. J. de Morgan.)

naissables dans leurs vêtements sordides, tant la confusion et l'épouvante de la mort altéraient leurs traits, toute ma colère s'évanouit avec la rapidité de l'éclair. Comme frappé de la foudre, je demeurai stupide et muet devant une si complète et si soudaine catastrophe. Je me mis à maudire la vie qui peut nous faire commettre des actes aussi insensés. Un flot de larmes me monta aux yeux. Touché de compassion pour une si affreuse infortune, je me mis à sangloter et à gémir.

« Cependant la foule hurlante pressait de plus en plus les deux victimes, et toutes ces bêtes fauves menaçaient de les mettre en pièces. Et

moi, je me trouvais debout au côté droit de l'autel, versant des larmes. Alors les deux malheureux agonisants m'apercevant, me reconnurent. Voyant que je ne les injuriais pas comme les autres, mais que la pitié m'arrachait des pleurs, saisissant mon regard, ils se précipitèrent de mon côté comme pour se mettre sous ma protection. Une conversation haletante, étrange et dramatique, s'établit hâtivement entre nous. Je commençai par blâmer doucement le nobilissime de s'être joint au basileus pour maltraiter la basilissa. Puis, m'adressant à ce dernier, je lui demandai ce qu'il avait à reprocher à sa mère et sa souveraine pour avoir osé méditer contre elle un tel forfait. Tous deux tentèrent de s'excuser. Le nobilissime me jurait qu'il n'avait ni aidé, ni encouragé son neveu. Il affirmait même que s'il eût tenté de se mettre en travers des projets de celui-ci, il lui en aurait coûté les pires infortunes, « car, ajouta-t-il, en désignant du doigt le basileus, misérablement affaissé, celui-là est à tel point entêté dans ce qu'il veut faire, qu'il n'y a aucun moyen de l'en empêcher. Certes, je l'eusse tenté si c'eût été possible, et moi et les miens nous ne serions pas ainsi abîmés dans l'angoisse de la mort (1). Quant au basileus, baissant la tête, pleurant et gémissant, il ne dit que ces seules paroles : « Non, Dieu n'est pas injuste ! Je subis la juste peine de mes crimes. » En même temps, il embrassait plus étroitement la Table Sainte. Tous deux expiraient littéralement de terreur. Quant à moi, j'espérais encore que les choses en resteraient là, et je contemplais curieusement cette scène lugubre, philosophant en moi-même sur cette succession inouïe de catastrophes. Hélas, je n'en étais encore qu'au prélude de la tragédie ! »

Ce tumulte abominable durait depuis des heures, et la journée était presque écoulée. La foule en démence entourait toujours les deux fugitifs en les insultant et les foulant. Un respect superstitieux l'empêchait seul de les arracher à ce refuge très saint, infiniment vénéré. Mais elle montait la garde pour prévenir leur fuite et s'assurer qu'ils finiraient par périr. Comme le jour baissait, on vit enfin arriver un haut fonctionnaire dépêché par la basilissa Théodora avec ordre d'emmener les

(1) Ici Psellos fait une digression pour prouver à ses lecteurs la mauvaise foi du nobilissime.

fugitifs. Avec ce personnage accourait une foule nouvelle, mélange confus de soldats et d'hommes du peuple.

Skylitzès nous fournit quelques détails qu'on ne trouve point dans Psellos sur la scène qui s'était passée au Palais et qui avait motivé l'envoi de ce haut fonctionnaire dont il nous donne le nom. Psellos nous l'avait caché, gardant cette même prudente réserve pour tous les hommes en vue dont il raconte les actions.

La basilissa Zoé ayant achevé de remercier la foule, avait demandé ce qu'elle devait faire du basileus. Tous alors, d'une seule voix, avaient crié: « Mets à mort le scélérat, ô notre souveraine, fais-le tuer! Qu'on l'emporte! Qu'on le mette en croix! Qu'on lui crève les yeux! » La bonne Zoé, outre son horreur naturelle pour les supplices, avait encore le cœur plein de compassion pour le misérable qui l'avait si indignement traitée. Elle hésitait à obéir au peuple. Mais elle n'était plus seule à commander. Théodora, qui, sous la feinte douceur — probablement commandée par la prudence — avec laquelle elle avait semblé accepter sa longue et cruelle disgrâce, cachait une rancune concentrée, incapable de dissimuler davantage ses sentiments, ordonna au nouveau Préfet de la Ville, Kampanaros, qu'elle venait de nommer en place de l'incapable Anastase, de se rendre en hâte au couvent de Stoudion, d'en arracher par ruse les deux réfugiés, et de leur faire crever les yeux. C'était là le messager funèbre dont parle Psellos, qui était arrivé au Stoudion dès la tombée de la nuit (1). La restauration possible du Kalaphate par la longanimité de Zoé était pour Théodora et son parti un péril tel qu'il fallait à tout prix en finir avec le misérable. On sait combien, à Byzance, on avait de faible pour ce châtiment affreux de la perte de la vue par perforation, brûlaison ou arrachement. Il ne tuait pas, donc il ne mettait pas celui qui avait ordonné le crime en danger de perdre son âme, mais il arrivait à un but identique en paralysant du coup la victime qui devenait un corps sans âme et sans vie. Il n'y avait pas d'exemple dans la sanglante histoire de l'Empire d'Orient qu'un homme, même de premier ordre, diminué

(1) Il y a là un passage obscur de Psellos. Il désigne ce messager par ces mots qui demeurent pour moi inexpliqués, « un de ceux qui avaient choisi depuis peu pour eux les prières ». Éd. Bury, p. 89.

par un tel supplice, fût jamais parvenu à jouer de nouveau un rôle quelconque.

Kampanaros, se dirigeant vers l'autel à travers les rangs pressés des spectateurs, commanda violemment aux deux réfugiés de sortir. Voyant la foule plus acharnée que jamais, épouvantés aussi par le ton de menace du préfet, ils refusèrent de se lever, saisissant avec plus de force les colonnes qui soutenaient l'autel. Alors Kampanaros, modifiant son attitude, leur parla avec une feinte douceur, jurant par les plus saints serments qu'il ne leur serait fait aucun mal s'ils consentaient à obéir. Eux, comme frappés d'épouvante, demeuraient inertes, se répétant que s'il fallait subir la mort, il était préférable de périr au pied de l'autel que d'être massacrés dans la rue.

Kampanaros, désespérant de réussir même par la douceur, se résigna à violer le saint lieu. Sur son ordre, on empoigna Michel et le nobilissime qui poussaient des cris affreux. Cramponnés à l'autel, ils invoquaient douloureusement les saintes Icônes, les prenant à témoin de cette impiété. Le spectacle était si poignant que la plupart des assistants finirent par être émus. On se disputait violemment dans l'église. Beaucoup cherchaient à obtenir de Kampanaros la promesse qu'on ne tuerait point les malheureux. Ceux qui les entraînaient ayant promis tout ce qu'on voulait pourvu qu'on les laissât faire, eurent finalement gain de cause. On tira par les pieds jusque sur la place devant l'église le basileus et le nobilissime. Ils y furent accueillis par des vociférations infinies. On les tournait en dérision. On chantait des chants de circonstance, des « tragoudia », on dansait, on riait autour d'eux. Puis on les jeta chacun sur une misérable mule (1) et on les transporta en cet équipage à travers les lazzis de cette multitude, au-dessus du couvent de Périblepte, dans l'endroit appelé Sigma. C'était un portique du grand Palais Sacré (2). Sur la route, on rencontra le bourreau envoyé pour leur crever les yeux.

Il fallait se hâter. « Ceux, en effet, dit Psellos, qui étaient du parti de Théodora, connaissaient le caractère follement jaloux de Zoé. Ils

(1) Michel Attaleiates (*op. cit.*, p. 17), dit qu'on les mit sur une charrette!
(2) Voy. *De Cerim.*, II, 53.



MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Michel V et son oncle le Nobilissime traînés à travers l'Agora et aveuglés. — (Millet, Htes-Études, C. 1258.)*

savaient qu'elle préférerait partager le trône avec un valet d'écurie plutôt qu'avec sa sœur. » Bref, ils redoutaient, je l'ai dit, un retour imprévu, et que, par la volonté de la vieille basilissa, Michel ne parvint à remonter sur le trône. A tout prix, il fallait en finir avec celui-ci. On décida de passer outre aux protestations d'une partie de la foule, mais comme fiche de consolation, on convint de s'en tenir aux ordres de Zoé, de ne point tuer les deux princes, seulement de leur crever les yeux.

Une fois les victimes amenées sur la place du Sigma, on fit aiguiser les fers. « Quand l'oncle et le neveu virent qu'il n'y avait plus d'espoir, dit Psellos, une partie du public étant contre eux, les autres laissant faire, ils pensèrent rendre l'âme de peur, demeurant sans voix. Un sénateur qui se trouvait parmi les spectateurs s'efforça par de bonnes paroles de leur rendre quelque courage. » Psellos, qui avait suivi le tumultueux cortège, assista à la fin du drame. Le basileus eut une attitude infiniment piteuse, gémissant, se lamentant, invoquant tous ceux qui l'approchaient, suppliant humblement Dieu de ses mains jointes, les étendant vers toutes les églises, vers tout ce qu'il apercevait. Skylitzès dit qu'il supplia lâchement qu'on aveuglât d'abord son oncle qui, suivant lui, était le seul vrai coupable. Le nobilissime, au contraire, après avoir, lui aussi, montré

quelque pusillanimité, quand il vit qu'il n'y avait plus de salut à espérer, se ressaisit tout à fait. Étant d'âme autrement virile que son neveu, il sembla prendre bravement son parti du sort qui l'attendait. A l'approche des bourreaux, il s'offrit de lui-même. Comme la foule, avide de contempler son supplice, l'étouffait presque, ne laissant aucun espace libre, il s'adressa d'une voix ferme à l'officier qui commandait : « Fais donc reculer tout ce monde, lui dit-il, et tu verras que je saurai subir mon sort avec courage. » Puis, comme on allait lui lier les mains, il s'y refusa, disant au bourreau : « Si je bouge, tu seras libre de m'attacher au poteau. » Puis il s'étendit de lui-même sur le sol, sans pâlir, sans un cri ou un gémissement, immobile comme un mort. On lui arracha les deux yeux, durant que Michel, haletant d'angoisse, battait l'air de ses mains, déchirant son visage, se lamentant à haute voix, emplissant l'air de ses cris.

Quand l'horrible mutilation fut achevée, le nobilissime, se levant de terre sans l'aide de personne, montrant à tous ses orbites vides ruisselants de sang, soutenu par quelques fidèles, s'entretint avec eux dans un calme si surprenant, un courage tellement surhumain, qu'il semblait indifférent. Puis ce fut le tour du basileus. Celui-ci montrait un tel désespoir, il adressait au ciel des prières si désespérées, que le bourreau, craignant qu'il ne se débattit, dut le lier fortement. Puis tout fut accompli (1).

(1) La Vie de saint Lazare de Galesion, mort le 7 novembre 1054, vie récemment publiée par M. Chr. Laparev d'après un manuscrit contemporain de ce saint conservé au mont Athos (*Viz. Vrem.*, 1887, pp. 337-401) fournit quelques détails historiques intéressants sur les événements et les personnages de cette époque (voy. *Byzant. Zeitschr.*, VII, p. 477). Ce saint, qui, de son nom terrestre, s'était appelé Léon, originaire d'une ville de Magnésie, probablement Magnésie de Carie sur le Méandre, né de parents fortunés, élevé au monastère d'Orobos, après avoir entrepris trois fois sans succès le voyage de Jérusalem, avait pris en religion le nom de Lazare et mené sept ans durant, à la fin du xme siècle, l'existence d'un ascète dans une grotte près d'Attalia de Pamphylie, en compagnie d'autres religieux qui l'élirent pour leur chef. Après cela il avait enfin réussi à gagner la Ville Sainte. Puis il était allé résider six ans au couvent fameux de Saint-Sabas. Nommé plus tard par le patriarche de Jérusalem protodiacre, plus tard encore prêtre, il avait abandonné définitivement le séjour de Saint-Sabas, à la suite de la dévastation de Jérusalem par le Khalife Azis, en l'an 1009. Il était retourné alors dans son pays d'origine et, après diverses vicissitudes, s'était fait stylite sur le mont Galesion. Du haut de sa colonne, il attirait pauvres et riches par le renom de sa sainteté. Vénéré par les métropolitains successifs d'Éphèse, Théodoros II et Euthymios, accomplissant de nombreux miracles, il connut à cette époque de sa vie une foule de hauts fonctionnaires et de prêtres dont les noms sont cités dans sa *Vie* manuscrite. Parmi eux, il nous faut citer ce Nicéphore Kampanaros, préfet de

Les Sagas parlent en termes prolixes en y ajoutant des détails fantastiques de la participation effective de Harald Hardrada à la grande sédition du mois d'avril 1042. Dans des pages d'un grand intérêt (1), M. Wassiliewsky a démontré que parmi beaucoup de faits d'ordre uniquement légendaire, on en pouvait démêler quelques-uns de vrais. Très probablement Harald, alors en disgrâce et enfermé pour quelque méfait, a fait partie des prisonniers délivrés par la populace. Presque certainement aussi, il a combattu aux côtés des émeutiers pour la cause de la basilissa Zoé, pénétré avec eux dans le Palais pris d'assaut, pillé avec eux les chambres du Trésor, assisté au supplice du malheureux Kalaphate, supplice auquel il a peut-être même pris une part effective. Cet aveuglement du basileus Michel a dû vivement frapper les imaginations de l'époque. Les deux rédacteurs successifs du recueil si précieux du *Strategicon*, tant de fois cité par moi, notent tous deux avec émotion qu'ils furent les spectateurs de ce drame qui plongea soudainement dans l'infortune ce prince jusque-là favorisé du sort (2).

C'est à ce moment que nous entendons pour la dernière fois parler du héros Harald à Constantinople, au service de l'Empire d'Orient. Les

la Ville, dont nous venons de voir le rôle actif dans le supplice du basileus Michel. Dans la *Vie*, son nom est écrit Kampanès, Καμπάνης. Le saint, en l'an 1042 qui vit ces terribles événements, lui adressa à Constantinople une lettre dans laquelle il est fait allusion à la chute de Zoé, puis à celle du Kalaphate immédiatement consécutive, circonstances à l'occasion desquelles Kampanaros, nommé par Théodora éparque ou préfet de la Ville, joua, on l'a vu, un rôle important.

Je saisis l'occasion de rappeler ici le nom d'un autre saint byzantin fameux, contemporain de ces événements tragiques, saint Christodoulos ou Christodule, réformateur des moines orientaux, fondateur, en 1079, du couvent de Saint-Jean, à Patmos, dont le métropolitain Jean de Rhodes écrivit la vie. Il était né vers 1020 aux environs de Nicée. Il se retira à vingt ans au mont Olympe de Bithynie. Il fit ensuite un voyage à Rome d'où il arriva à Jérusalem en 1045. Puis il entra dans un des couvents que les solitaires avaient fondés au désert du Jourdain. Ce n'est que plus tard qu'il alla au mont Latros où il fut supérieur général de cette sainte région, puis à Cos et de là à Patmos, enfin en Eubée. Voy. E. Le Barbier, *Saint Christodule et la réforme des couvents grecs au XIme siècle*, Paris, 1863. Voy. encore *Vita Christoduli*, éd. J. Sakkelion, Ἀκολουθία ἱερὰ τοῦ ὁσίου..... Χριστοδούλου, 3e éd., par les soins de K. Bome, Athènes, 1884, et D. P. Renaudin, *Christodule, higoumène de Saint-Jean a Patmos*, *Rev. de l'Or. chr.*, V, pp. 215 à 246, etc., etc. Voy. encore Krumbacher, *Byz. Litteraturgesch*, 2de éd., pp. 196, 199, 315, 317 et 508 et Hopf, *op. cit.*, p. 146. — Saint Mélétios le jeune, né vers 1035 dans un bourg de Cappadoce, entra vers 1050 au couvent de Saint-Jean-Chrysostome à Constantinople. Il ne commença ses grands voyages qu'en 1070. Voy. *Byz. Zeitschr.*, II, pp. 310 sqq.

(1) *La droujina væringo-russe*, 2d art., pp. 139 à 153 et *Strategicon*, 1re éd., pp. 161 sqq.

(2) Voy. pour Kékauménos neveu le chap. 138, p. 59 de la 2de éd., et pour Nikolitza, *ibid.*, le chap. 252, p. 100.

Sagas nous racontent que, couvert de gloire, riche du butin conquis et des récompenses acquises, il quitta la Ville gardée de Dieu et se rendit d'abord auprès du grand duc Yaroslav dont il épousa enfin la fille aînée Ellisifr, sa chère fiancée de tant d'années. Nous savons en outre par l'écrivain anonyme du *Strategicon* que ce départ fut furtif (1). Harald retourna dans sa patrie vers l'an 1044 ou 1045. Il y devint roi de Norvège, d'abord de concert avec Magnus, puis seul à partir de 1047. Il fut ensuite prétendant à la couronne d'Angleterre et périt dans ce pays en 1066, à la bataille de Stanfordbrige, où il fut vaincu par le roi Harold. J'ai parlé déjà dans le tome second du présent ouvrage (2) des inscriptions runiques gravées sur le dos du plus grand des lions colossaux du Pirée, rapportés jadis à l'arsenal de Venise par Morosini. J'ai dit que ces inscriptions si curieuses pouvaient avoir été gravées par des soldats russes de Basile II. M. Wassiliewsky est d'un avis différent (3). Il voit dans ces étranges « *graffiti* » la main de Harald et de ses compagnons, venus dans cette lointaine Athènes à la suite de l'invasion bulgare jusqu'à Thèbes en 1040. Chose extraordinaire, en effet, ces inscriptions, qui parlent de la prise du Pirée par les Scandinaves à la suite d'une insurrection de la population grecque locale contre le basileus, portent, entre autres noms scandinaves, celui de Harald le Haut ou le Long. M. Wassiliewsky identifie ce personnage avec notre Harald qui, à la suite de l'invasion du sud de la péninsule des Balkans par l'armée du bulgare Anthimos, aurait été chargé par le basileus de reconquérir avec ses compagnons la ville d'Athènes soulevée contre son autorité. Après cela, le chef scandinave et ses soldats seraient passés immédiatement à Salonique, où ils auraient pris à la défense de cette place contre les quarante mille Bulgares d'Alousianos la part glorieuse que l'on sait. Les affirmations de M. Wassiliewsky, basées sur une fausse lecture faite en 1856 par Rafn

(1) Voy. dans le *Strategicon*, 1re éd., p. 343, les motifs par lesquels Wassiliewsky explique ce départ clandestin. — Le récit des Sagas est très différent. Zoé, amoureuse de Harald, le fait jeter en prison, etc., etc. Hopf., *op. cit.*, p. 147, avait déjà précédemment adopté la même opinion fondée sur la lecture de Rafn. Voy. encore Couret, *op. cit.*, pp. 120 à 121, et Constantinidès, *op. cit.*, pp. 238 sqq., puis encore Gust. Storm, *Harald Haardraade og Væringerne i de graeske Keiseres Tjeneste*, *Hist. Tidsskrift*, 2, række 4 (Christiania, 1884), pp. 354-386.

(2) *Épopée*, II, p. 408.

(3) *La droujina væringo-russe*, 3me art., p. 148.

des inscriptions runiques du fameux lion, n'ont en général pas été admises (1).

Le supplice du basileus Michel V marqua la fin de ce règne si court en même temps que celle de cette terrible sédition. Les émeutiers, calmés du coup par cette exécution, coururent rejoindre Théodora. Peut-être la vieille femme était-elle encore à Sainte-Sophie, comme l'affirme Psellos, durant que Zoé n'avait, elle, pas quitté le Palais depuis la fuite précipitée du Kalaphate. Pour en finir avec ce misérable supplicié, disons seulement que, suivant le récit de Skylitzès, lui et son oncle furent déportés chacun dans un monastère différent. Lui fut enfermé à celui d'Eleimôn (2). Le chroniqueur ne nous dit pas quel fut le lieu d'exil du nobilissime (3).

La chute de Michel V avait eu lieu dans la journée du 21 avril 1042. Son règne n'avait duré que quatre mois et onze jours (4). Je rappelle que son supplice fut une nécessité politique tant on put craindre un moment que Zoé, à cause de la haine violente qu'elle portait à sa sœur, consentît à restaurer à ses côtés ce prince déplorable. A ce moment le roi capétien Henri Ier régnait en France.

Voici quelques considérations empruntées au mémoire de M. Bury (5). « On s'accorde d'ordinaire, écrit l'éminent historien anglais, à voir en Michel V une sorte d'abomination morale, de monstre dépourvu de toute qualité. Psellos et Zonaras, qui copie textuellement celui-ci, le représentent comme tel et j'ai suivi à la lettre le récit du premier de ces auteurs. Mais, en ne considérant que les seuls actes de ce prince, sans nous préoccuper outre mesure du point de vue très spécial d'un historien qui, très probablement, n'était pas impartial puisque toutes ses sympathies étaient dans le camp opposé, il nous demeure impossible de passer

(1) Voy. Gregorovius, *Gesch. der St. Athen*, II, pp. 169 sqq., et Hopf, *op. cit.*, p. 147 et Lambros, Ἱστ. τῆς Ἑλλάδος, livr. 89-90, p. 281. Aucun historien grec ou autre ne fait allusion à ce prétendu soulèvement de la population de l'Attique.

(2) Nous devons ce renseignement à Joel. Skylitzès ajoute que les membres de la famille du Kalaphate se dispersèrent au loin.

(3) Voy. dans Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, pp. 53-55, le curieux récit de la chute du Kalaphate.

(4) Et non quatorze mois et cinq jours comme Lebeau le dit par erreur.

(5) *Op. cit.*, 2e art., pp. 256 à 258.

sur ceux-ci condamnation pure et simple. Les deux plus importants de ces actes furent certainement le bannissement de l'Orphanotrophe et celui de la basilissa. Le premier semble avoir été pure folie au point de vue particulier des intérêts du basileus, mais ce ne fut nullement une mesure impopulaire puisque le fameux eunuque était universellement détesté. Durant sa longue administration omnipotente sous le basileus Michel IV, il s'était rendu insupportable par son intolérable dictature. Il se peut bien aussi qu'il se soit montré fort insolent envers le nouvel empereur à supposer que celui-ci ait nourri quelques velléités d'indépendance et désiré gouverner par lui-même. Quant à la déportation de Zoé, cette mesure violente est tout simplement une preuve que le Kalaphate n'avait pas su apprécier à sa valeur l'énergie des sentiments loyalistes qui prévalaient encore dans l'Empire et s'attachaient à la dynastie macédonienne comme à un point d'appui formidable. En dehors de cette considération, l'emprisonnement de la basilissa n'était pas par lui-même un acte beaucoup plus criminel que ne l'avait été l'exil du premier ministre. Très probablement Zoé n'était plus qu'une vieille femme irritante et importune, et tout naturellement nous ne sommes point tenus d'accepter pour vérité d'Évangile tout ce que Psellos nous dit de la haine terrible que Michel V, sans motif apparent, nourrissait contre elle.

« Quelques autres actes encore de ce basileus, actes accomplis en réparation de ceux perpétrés sous le règne précédent, méritent notre pleine approbation. Michel V, nous le verrons au chapitre suivant, avait fait sortir l'admirable général Georges Maniakès de la prison où l'avait fait enfermer la haine de Michel IV. Il l'avait en outre nommé magistros et « catépano » des thèmes d'Italie. C'est à Michel Attaleiates que nous devons cette information (1). De même, le Kalaphate, nous l'avons vu, avait fait mettre en liberté Constantin Dalassènos qui avait été si cruellement persécuté par l'eunuque Joannès. De même encore, il avait fait son premier ministre de l'intime ami de Psellos, de ce Constantin Likhoudès qui, plus tard, devait devenir si célèbre comme homme d'État plein de talents et d'honnêteté. Ce dernier choix, très à l'honneur de Michel V,

(1) *Op. cit.*, p. 11.

nous est connu par l'oraison funèbre que fit de ce grand ministre son ami Psellos (1).

« Psellos n'est nullement un écrivain au-dessus du soupçon de partialité. Le récit qu'il nous a donné du règne de son pupille et favori Michel Parapinace en est une preuve suffisante. Dans le cas présent, il n'était pas de son intérêt d'écrire une seule ligne favorable au Kalaphate, comme plus tard ce ne le fut point non plus pour lui de dire du bien de Romain Diogène. Il avait de suite pactisé avec l'émeute, comme le fit probablement aussi son ami Likhoudès, et il fut aussi un ardent partisan du nouveau basileus Constantin Monomaque dont le pouvoir fut édifié sur la ruine du Kalaphate.

« De tout ceci, nous sommes en droit de conclure que l'infortuné Michel V ne fut point après tout le prince diabolique et déplorable qu'on nous a tant dépeint. Et cette opinion va encore se fortifiant par la lecture d'un passage de Michel Attaleiates beaucoup trop laissé de côté jusqu'ici (2). Il y est dit textuellement qu'avant son élévation au trône les conceptions politiques de ce basileus furent aussi blâmables que généralement blâmées, mais qu'à partir de son avènement il mérita les plus grands éloges pour sa conduite très louable envers le Sénat et généralement envers tous ses sujets, conduite supérieure à celle de tous ses prédécesseurs. « Il conféra, poursuit notre historien, des honneurs et des dignités à un grand nombre de bons citoyens et fit de même preuve d'un grand zèle pour le maintien de l'ordre et l'application inexorable de la justice. » Ce passage remarquable suffit amplement pour que nous hésitions à formuler au sujet de ce prince un jugement entièrement défavorable !

« Il me paraît, poursuit encore M. Bury, que ce basileus encore si mal connu conçut le plan audacieux d'un nouvel et vaste effort dans le sens d'une réforme générale de l'administration, mais que l'inertie des forces conservatrices fut plus forte que sa volonté. Il n'avait point échappé à son esprit d'observation que son prédécesseur avait été constamment gêné et paralysé dans ses aspirations les meilleures par l'action

(1) Sathas, *op. cit.*, t. IV, p. 398.
(2) *Op. cit.*, p. 117. Bury, *op. cit.*, p. 257, note 36.

déplorable et toute-puissante de sa propre famille, et il en avait conclu philosophiquement que la première condition du succès était avant tout pour lui de faire table rase de tous ses parents. Jamais son oncle l'eunuque Joannès n'aurait consenti à se rallier à ses projets de réforme; c'est pourquoi son autre oncle, le nobilissime Constantin, qui était un simple opportuniste, lui convenait bien davantage.

« De même, pour que les projets de notre basileus eussent quelque chance d'aboutir, l'exil immédiat de Zoé s'imposait absolument, car elle était la représentante incarnée de tout l'ancien ordre de choses. La constatation très superficielle de l'abominable ingratitude de Michel envers sa bienfaitrice, combinée avec le souvenir de sa cruauté envers les siens, a terriblement noirci devant la postérité la personne comme aussi les aspirations de ce prince et totalement faussé le jugement porté sur lui par les historiens. Nous n'avons aucun motif sérieux pour jeter le blâme sur ses tendances politiques. La bévue colossale qu'il commit en exilant la basilissa est sa véritable condamnation (1). »

(1) On ne connait aucune monnaie qu'on puisse attribuer avec certitude au court règne commun de Michel V Kalaphate et de Zoé.



SOU D'OR DE LA BASILISSA THÉODORA, FILLE DE CONSTANTIN VIII.







